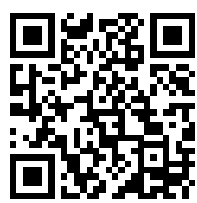
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

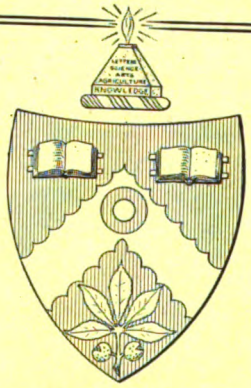
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

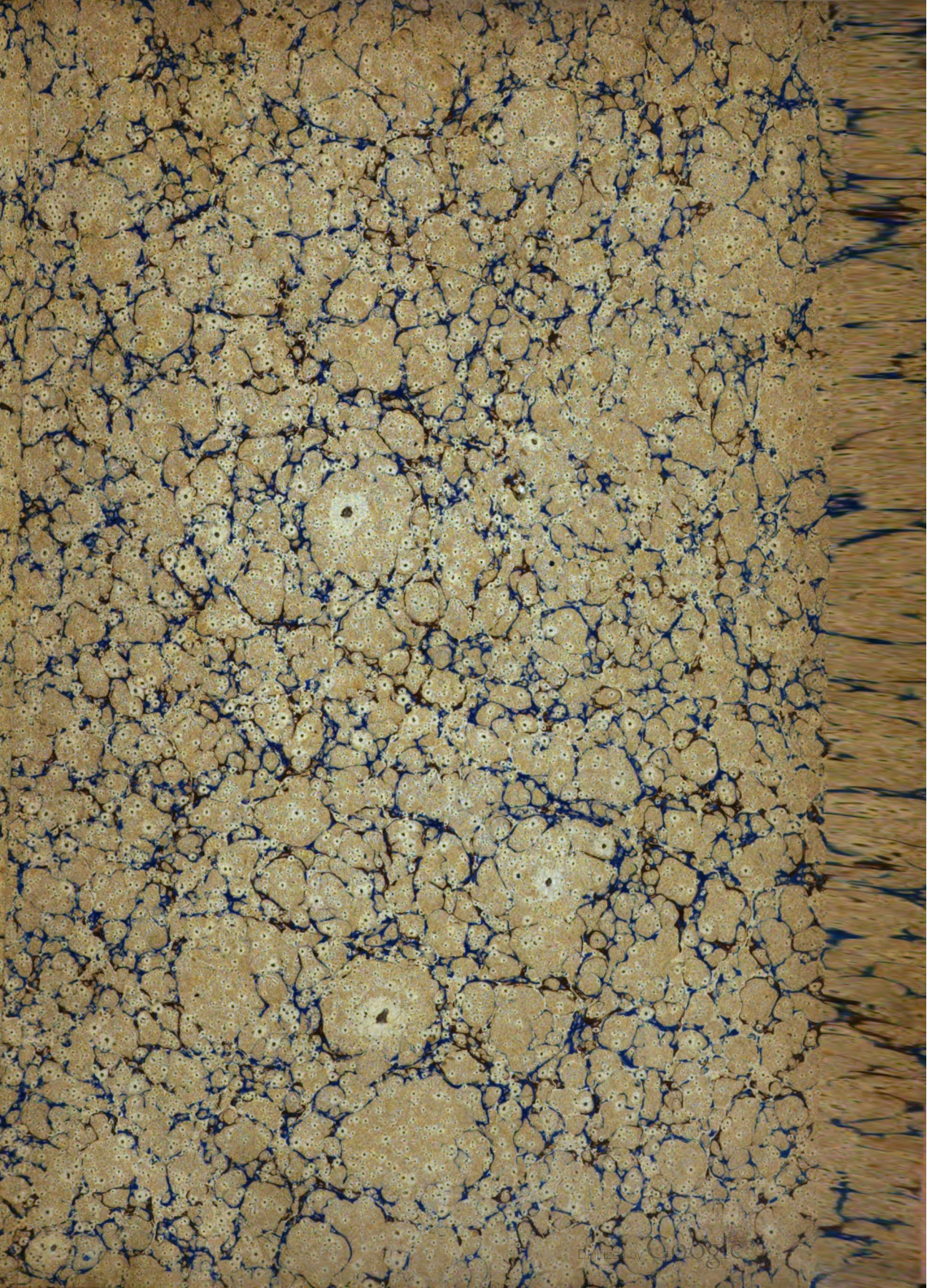
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ERNEST SCHOULS
RELIEUR
6 PLACE DU BÉGUINAGE 6
GAND
SUCC. DE DECKER-LEMAIRE



LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉRIE. T. LX

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1910

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉDOUARD ROD

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN (1857-1910)

« Un homme *grave*, ayant à un haut degré le *goût de la vérité* et *toujours sincère avec lui-même*. »
(E. Rod, portrait de *Jacques*.)

Depuis quelques années, les pays de langue française situés en dehors du territoire politique de la France exercent une influence de plus en plus marquée sur notre littérature. La liberté qui règne actuellement dans le domaine des lettres, aussi bien au point de vue de la langue qu'à celui des idées, rend cette action de plus en plus facile. Un écrivain né en dehors des frontières de la République n'est plus considéré comme ne sachant pas le français, parce qu'il emploie quelques néologismes, parce qu'il ne craint pas certaines expressions de terroir, parce que sa syntaxe n'est pas aussi analytique que celle de Voltaire ou parce que sa phrase n'a pas l'allure vive et alerte de Renan et d'Anatole France.

Au-dessus de la littérature nationale de la France tend à se produire une littérature de langue française qui ne connaît pas les frontières politiques, dont elle est et dont elle veut rester indépendante.

Il faut nous en réjouir, car cela met de la variété dans notre littérature. De l'uniformité dans les idées et même dans le style naîtrait l'ennui, et l'ennui est la marque qui con-

823333
Digitized by Google

damne fatalement à l'oubli les œuvres littéraires, même les plus remplies de bonnes intentions. Or, les littératures de langue française qui se développent en dehors de nos frontières font pénétrer dans notre patrimoine littéraire un flot d'idées encore inconnues ou inexprimées chez nous, une foule de sentiments peu étudiés, des expressions nouvelles et surtout une façon originale de voir et de juger les choses. Tandis que, au Nord, la littérature belge contribue de plus en plus à enrichir la poésie française, à l'Est, la Suisse romande a produit quelques-uns de nos penseurs contemporains les plus originaux et les plus suggestifs. Moins heureuse que la Belgique pour la poésie proprement dite, la Suisse française paraît avoir surtout produit des philosophes et des critiques, des théologiens et des moralistes. Benjamin Constant, Vinet, Frédéric Godet, Amiel et surtout Secrétan, dont Édouard Rod fut le disciple, pour ne citer que quelques noms, sont certainement au nombre des écrivains modernes qui ont le plus poussé notre génération à réfléchir, à se replier sur elle-même, à poser et à essayer de résoudre les problèmes angoissants dont elle ne se préoccupait pas assez.

Cette influence réciproque de toutes les branches de la grande littérature française les unes sur les autres sera de plus en plus féconde. L'Allemagne a toujours fait entrer les auteurs de la Suisse allemande dans l'ensemble de son patrimoine littéraire, et chacun sait combien ces écrivains ont enrichi cette littérature depuis l'ancienne école poétique de Zurich. Imitons l'exemple de nos voisins et félicitons-nous de voir les auteurs de langue française oublier les frontières politiques, pour former, en face de la littérature germanique, si complexe et si variée, une grande famille romane unie par les liens d'aspirations communes. L'union de tous les littérateurs de langue française fera leur force, comme la variété et la diversité seront leur attrait. Ce qui nous sépare est si peu de chose; ce qui nous unit est si important!

Digitized by Google

I. — Les années d'enfance et de jeunesse.

Édouard Rod était précisément l'un de ces penseurs qui semblent avoir été prédestinés à apporter quelque chose de nouveau à la littérature française de notre temps. Né à Nyon, sur les bords enchanteurs du lac Léman, il est toujours resté attaché à sa petite ville natale et aimait à y passer ses vacances, dans une retraite poétique et charmante; la perspective d'entrer à l'Académie française, elle-même, ne put le décider à échanger sa nationalité contre le titre de citoyen français, bel exemple de fidélité au pays natal, dont les Suisses lui sont restés extrêmement reconnaissants.

Issu d'une ancienne famille protestante, il se distingua par l'individualisme très subjectif, par l'esprit d'analyse un peu raisonneur, par la recherche passionnée de la vérité et par le souci moral, qui sont les traits les plus caractéristiques de l'esprit huguenot.

Son père était instituteur et sut lui inspirer, dès l'âge le plus tendre, le goût de la littérature. Vinet, surtout, fut pour lui l'objet d'une estime particulière. La Bible fut l'un de ses maîtres. A la connaissance du français se joignit de bonne heure celle de l'allemand, puis de l'italien. Après avoir fait de fortes études secondaires selon la méthode suisse, qui tient le milieu entre celle des lycées français et celle des « gymnases » allemands, le jeune étudiant se rendit à l'Université de Lausanne, puis à celle de Berlin, où il suivit les cours de W. Scherer, dont l'éloquence sobre et la fine critique le charmèrent. C'est à Berlin qu'il étudia Schopenhauer et vit Édouard de Hartmann, dont l'influence devait être très sensible dans ses œuvres. Puis il se rendit à Paris, dès qu'il fut entré dans sa vingt-quatrième année. Sans chercher à concourir pour aucune situation officielle, il profita de toutes les ressources de la capitale pour compléter son éducation littéraire.

Digitized by Google

Mais la vie était dure pour un étudiant étranger peu fortuné, lancé à 23 ans dans le tourbillon de la vie parisienne. Rod dut se contenter d'une petite chambre meublée dans un hôtel des plus modestes et prendre ses repas dans les restaurants les moins coûteux du vieux quartier latin. Il connut ainsi, par expérience, les difficultés matérielles du débutant « arrivé de sa province avec un cœur naïf et cette superbe ignorance de la vie qui rend si bonnes les premières années de la jeunesse ».

On dirait qu'il s'est décrit lui-même quand, dans la célèbre *Ballade de Montmartre*, il fait le portrait de « ceux qui cachent, sous la misère d'un pardessus râpé, leur défroque incomplète de futurs grands hommes... ils ont commencé par l'âpre travail de l'artiste sincère qui jette un regard dédaigneux sur les bas-fonds de la pensée, sur l'œuvre médiocre qui plaît à tout le monde et enrichit ses auteurs... Puis, bientôt, bien vite, le besoin est venu... ils ont mangé ce que le hasard faisait tomber sous leur fourchette; ils ont connu les amertumes des déménagements précipités, au moment du terme, — de ces déménagements qui s'effectuent sous le regard moqueur des concierges, en abandonnant, par force, le meilleur de la malle : les bas tricotés par la main maternelle, les mouchoirs qu'une sœur a marqués, et les livres qu'on aime à relire, et les bibelots auxquels on tient ! »

De tels débuts sont pénibles, peut-être, mais ils forment l'esprit et trempent le caractère (1).

II. — Les débuts a Paris.

A peine débarqué à Paris, Rod débuta dans les lettres par une brochure intitulée *A propos de l'Assommoir*, où il prenait courageusement la défense d'Émile Zola, alors très attaqué

(1) Voir surtout les souvenirs trop peu connus de Rod, intitulés : ***Mes débuts dans les lettres*** (1889-1890).

Digitized by Google

par les représentants les plus autorisés des lettres françaises.

A la théorie, l'auteur ne tarda pas à joindre l'exemple, en publiant plusieurs romans naturalistes, dont les principaux sont *Palmyre Veulard* (1881), qui nous décrit les aventures et les déboires d'une pauvre femme tombée, et, un peu plus tard, *La femme d'Henri Vanneau* (1883), qui parut tout d'abord en feuilleton dans le *Parlement* de MM. Ribot et Jules Dietz.

C'est à cette époque que j'ai connu le jeune écrivain. Il soutenait des luttes épiques avec Edmond de Pressensé, dans les salons hospitaliers de Mme Suchard de Pressensé, qui aimait à réunir à sa table quelques jeunes Suisses, de passage à Paris. Du côté de l'auteur des *Origines du christianisme*, c'était la conviction que le naturalisme des Rougon Macquart était la pornographie la plus contraire à l'esthétique et à la morale; du côté du jeune romancier, c'était l'assurance que le maître de Médan n'avait en vue que la vérité psychologique et sociale. D'un côté, l'éloquence débordante soutenue par une longue expérience de la vie; de l'autre, l'enthousiasme d'un néophyte qui cherchait et admirait le vrai, la nature sans fard, la peinture réaliste des mœurs et des caractères. Chez l'historien du christianisme dominait l'horreur de tout ce qui peut induire au mal ou satisfaire une curiosité malsaine; du côté du jeune critique triomphait l'admiration pour une méthode scientifique, faite d'observation exacte, d'expériences prises sur le vif, de la connaissance approfondie des foules. Tous deux étaient également sincères dans leur réquisitoire et dans leur défense.

Et nous, les jeunes, qui assistions à ces joutes oratoires, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer tour à tour la chaleur convaincue de l'orateur et l'enthousiasme non moins éloquent du jeune romancier, et nous nous demandions s'il était nécessaire de condamner l'un, pour donner raison à

Digitized by Google

l'autre, ou s'il n'y avait pas chez chacun des deux adversaires une part de vérité.

III. — La période d'assaut.

A la même époque, nous retrouvons Édouard Rod avec Vast, Ricouard, Paul Ginisty et quelques jeunes débutants dans le petit cénacle de la *Revue réaliste*, cette « revue de combat » qui sonnait des fanfares guerrières, pour « monter à l'assaut des barrières que la tradition et le respect de la morale bourgeoise opposaient à ses efforts ». Les amis se réunissaient dans une petite boutique de la *rue du Croissant*, pompeusement décorée du titre de *bureau de rédaction*.

Mais il ne suffisait pas d'avoir des bureaux, il fallait trouver un éditeur. On découvrit un petit libraire de la rue d'Angoulême, M. Derveaux, auquel les novateurs persuadèrent que sa mission était de les aider à rénover la littérature de son temps.

Au milieu de l'enthousiasme un peu bruyant de ces jeunes auteurs, Édouard Rod frappait déjà ses amis par son caractère grave et mélancolique. C'était lui que ses camarades chargeaient de rédiger les « déclarations de guerre » élaborées en commun, les manifestes pompeux et agressifs qui devaient indiquer au grand public des voies nouvelles. C'était lui qui répétait à des abonnés hypothétiques que la jeune école entendait « ne pas employer d'autre méthode que celle des sciences, c'est-à-dire celle qui repose sur la rigoureuse observation des faits ». C'était lui encore qu'on chargeait de répondre « aux torrents d'injures » que le premier numéro était sensé avoir fait déborder de toute part.

Cette période d'attaque, un vrai *Sturm- und Drang*, ne dura pas longtemps. La *Revue réaliste* n'eut pas la vie bien longue : elle succomba faute d'abonnés, avant d'avoir atteint sa seconde année. Mais Édouard Rod n'était plus isolé dans

Digitized by Google

la capitale. Il avait trouvé en Ricouard, en Vast et surtout en Paul Ginisty des amis fidèles et dévoués, avec lesquels il resta lié pour la vie et qui purent le soutenir dans la carrière littéraire.

IV. — L'Évolution morale et littéraire.

Bien avant la chute de la *Revue réaliste*, Édouard Rod avait senti que le naturalisme pur ne répondait plus à ses aspirations les plus intimes. Après s'être déclaré « l'esclave du fait », il renverse les termes. « Le monde extérieur, dit-il, *n'est pas mon maître* et ses aspects *en eux-mêmes* ont peu d'attrait pour moi. » Et ailleurs, en parlant des chefs-d'œuvre que les peintres nous donnent en copiant les aspects colorés du monde sensible, il écrit : « Les plus sublimes d'entre eux ne valent pas la plus humble idée qui germe dans notre propre cerveau, le plus léger sentiment qui fait palpiter une minute notre propre cœur. »

Nous touchons ici à la partie la plus intéressante de la carrière de Rod, à l'évolution de sa méthode littéraire [1].

Il est évident que les principes précédents ne cadraient pas avec les préceptes de l'école naturaliste. Aussi l'ancien admirateur de l'oracle de Médan va-t-il s'éloigner de plus en plus de son premier maître. Dès 1887, il découvre que la réalité n'est pas tout. Observateur précis et minutieux, il contemplait la nature de ses yeux de myope, en la regardant de très près et en scrutant chaque détail; mais dans ses œuvres il la met au service d'une idée et d'une idée très personnelle. Il reproche au naturalisme de vouloir bannir des idées morales et des scrupules de conscience, qui ont mis des milliers d'années à se développer, et qui, malgré tout, restent à la

[1] Voir : *Idées morales du temps présent* (1891), *Études sur le XIX^e siècle* (1888) et *Nouvelles études sur le XIX^e siècle* (1899).

Digitized by Google

base de notre civilisation moderne. Cette conception de l'art littéraire, si différente de la première manière de Rod, trouve son expression, dès 1885, dans la *Course à la mort*, qui est presque une autobiographie et qui renferme un examen de conscience aussi approfondi que sincère. L'auteur veut se confesser; il s'interroge lui-même sur le problème de l'existence, et cela avec un désir d'arriver à une solution, avec une franchise et un besoin de vérité, avec un tourment de doute et un désir angoissé de certitude, où l'on retrouve la trace de ses origines calvinistes.

A partir de cette date, on peut dire que Rod a trouvé sa voie. Il conserve du naturalisme l'observation minutieuse des choses réelles et l'exactitude dans la description; mais, à mesure qu'il s'éloigne de son premier maître, il considère de plus en plus les choses, non comme le résultat de forces matérielles et aveugles, mais comme des phénomènes pénétrés de pensée. Dans son œuvre considérable — car Rod était un travailleur acharné — nous retrouvons toujours au premier plan les préoccupations morales, le désir de poser et de résoudre les grandes questions qui tourmentaient son âme altérée de clarté et de vérité : le problème du mal et de la souffrance, le problème de la vie et de la mort, celui de notre raison d'être ici-bas et de notre destinée. Sous la trame fictive d'une action romanesque, sous les décors pittoresques de la mise en scène et du paysage, sous les drames parfois pathétiques du cœur, ce sont ces questions morales qui sont les vrais sujets des œuvres de Rod.

Et la richesse de sa pensée est telle que ces sujets, il n'a pas à les chercher bien loin : il les trouve au dedans de lui-même et il leur donne un cadre tout simple, l'un de ceux qu'il voyait ou avait vus autour de lui et qui lui étaient familiers. Les œuvres succèdent aux œuvres; c'est une impatience de produire, une fécondité qu'on n'aurait pas soupçonnée chez l'étudiant rêveur et un peu mélancolique

Digitized by Google

des débuts à Paris. En peu d'années nous voyons paraître, dans des revues ou en volumes indépendants, le *Sens de la vie*, qui exprime la préoccupation de la fin certaine, inévitable et toujours menaçante, la *Vie privée* et la *Seconde vie de Michel Teissier*, qui nous montrent l'attrait exercé par l'action sur une âme ardente et aussi ce qu'elle a de féroce et de brutal, le *Silence*, où l'auteur commence à désespérer de la raison et à en appeler de l'intelligence au cœur, les *Roches blanches*, qui nous décrivent les ravages de la passion sans espoir dans une âme ardente et sensible.

Ces romans alternent avec des œuvres de morale et de critique littéraire, telles que les *Études sur le XIX^e^ siècle*, les *Idées morales du temps présent*, les *Nouvelles études sur le XIX^e^ siècle*, des nouvelles charmantes ou touchantes et d'innombrables articles bibliographiques écrits au jour le jour pour des journaux et des revues.

Tous ces travaux étaient composés avec un soin et une exactitude vraiment scientifiques. L'auteur se tenait au courant de tout ce qui paraissait d'important dans tous les domaines, depuis la sociologie jusqu'à l'esthétique. Son souci de la documentation allait jusqu'au scrupule et presque jusqu'à la minutie. Il connaissait à fond, pour y avoir séjourné, non seulement l'Allemagne et l'Angleterre, mais encore l'Italie et les États-Unis. Et lorsque, en 1889, il fut appelé à l'Université de Genève comme professeur de littérature comparée, il n'eut qu'à réunir ses notes et ses souvenirs pour charmer ses auditeurs et enthousiasmer ses élèves.

V. — La période de maturité.

Parvenu, grâce à son talent, à une certaine aisance, sinon à la fortune, assuré de l'avenir, Édouard Rod s'était marié; il était devenu père de famille. Mais Paris, où il avait débuté, exerçait sur lui un attrait irrésistible. Après quelques années

Digitized by Google

d'enseignement à Genève, cette attraction l'emporta, et c'est dans la capitale qu'il passa les dernières années de sa vie trop courte, se consacrant entièrement à ses travaux littéraires.

A Genève, son esprit s'était tourné, de plus en plus, non seulement vers les questions de morale, mais aussi vers certains problèmes de philosophie religieuse qui tenaient une grande place dans les conversations de la société genevoise.

Aussi ces préoccupations jouent-elles un rôle de plus en plus marqué dans ses écrits (1).

Et lorsque, vers la fin du siècle dernier, le naturalisme perdit peu à peu son attrait pour les hommes de notre génération, lorsqu'au commencement du XX^e^ siècle le sens religieux commença à renaître dans la société et dans la littérature françaises, Édouard Rod était admirablement préparé à donner satisfaction à ces besoins nouveaux qui sommeillaient depuis longtemps dans les profondeurs de son âme rêveuse et triste.

C'est la troisième et dernière phase de son évolution littéraire.

Il est l'un des premiers à faire entrer l'expérience religieuse dans le domaine de la recherche scientifique et de l'analyse psychologique ; il proclame la valeur des convictions religieuses comme il avait déjà proclamé celle des idées morales; il ne cesse d'affirmer la nécessité absolue d'une règle dans la vie, d'une norme en laquelle l'homme puisse placer sa confiance et d'après laquelle l'être faible et indécis que nous sommes, dirigera ses actes et ses paroles.

Ces idées métaphysiques dominent de plus en plus dans les derniers romans de Rod. *L'eau courante*, en 1902, l'*Inutile effort*, en 1903, *Un vainqueur* et l'*Indocile*, en 1905,

(1) Voir la belle étude de M. E. Faguet dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 février 1910.

Digitized by Google

l'*Incendie*, en 1906, et, plus récemment encore, l'*Ombre sur la montagne* (1) en sont entièrement pénétrés.

Dans ce dernier roman, surtout, l'évolution psychologique et littéraire de Rod arrive à sa dernière phase; la hauteur de vue et la profondeur de la pensée ne sauraient être dépassées; le cadre matériel n'est plus rien; l'énergie des caractères ne se déploie plus sous la poussée des événements extérieurs; le drame esttout intime.

Les deux héros, Lysel et Mme Jaffé, ont condensé tous leurs sentiments, toutes leurs aspirations dans leur puissance d'être heureux l'un par l'autre et dans leur faculté de souffrir pour et par l'objet de cet amour. L'intensité mystique de leur émotion les fait parvenir à cet absolu que Rod avait si longtemps cherché dans les spéculations de l'esprit. Le sentiment et l'étude de l'expérience religieuse ont poussé l'auteur sur les confins du mysticisme. Il voudrait produire par le roman l'expression mystérieuse, indéfinissable et réfractaire à toute analyse, que produit sur nous la musique, aux charmes de laquelle il était extrêmement sensible. Et lui, l'ancien champion du naturalisme, lui qui, à 24 ans, défendait avec enthousiasme *Nana* et *L'Assomoir* contre Edmond de Pressencé, maintenant c'est l'au-delà qu'il cherche avec angoisse. L'indéfini, l'inconnaissable exerce une attraction irrésistible sur ce penseur, que l'étude minutieuse des phénomènes n'a pu satisfaire. Il veut que son livre parle au sentiment plus qu'à l'intelligence, que sa phrase attendrisse comme une harmonie, qu'elle aille droit au cœur comme un soupir qui s'exhale de l'âme vibrante d'émotion, écho de tout ce qu'il y a d'inexprimable dans les profondeurs insondables de la tendresse et de la douleur. « Ces airs », dit-il des mélodies composées par Lysel pour Mme Jaffé, « ces airs expriment, *dans la seule langue appropriée et accessible à tous, une émotion*

(1) 1907.

Digitized by Google

dont l'intensité ferait éclater les formes du discours. Tendres, éloquents, parfumés, déchirants, ils ouvrent comme une échappée *sur l'infini de tendresse où se placent deux cœurs qui ne s'épanchèrent jamais complètement l'un dans l'autre.* Leurs notes vibrent *comme des paroles essentielles qui ne seront jamais prononcées,* et dont l'écho pourtant ne s'est pas perdu. Si les sens amortis d'Irène les apportèrent à sa conscience, elle apprit à ce moment que *le mystère de l'amour et celui de la mort ne s'éclairent qu'en se rencontrant.* C'est en se trouvant ensemble *aux heures de l'agonie, quand l'un sent échapper les dernières gouttes de sa source de vie, quand l'autre aspire en vain à verser dans cette source tarie les ondes inutiles de son sang, c'est alors que l'on comprend ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que mourir...* »

En vérité, l'auteur de la *Course à la mort* ne pouvait s'éloigner davantage de ses premiers modèles. Dans ces lignes le Maître de Médan n'aurait plus reconnu son ancien disciple et son ardent défenseur. Le dernier roman de Rod, *Le glaive et le bandeau*, dont l'*Illustration* venait de commencer la publication au moment de la mort de l'auteur, ne pouvait marquer un pas de plus dans l'évolution littéraire et morale de l'écrivain, mais il confirme cette maturité d'esprit. Lorsque le grand travailleur fut brusquement arraché à ses études sur cette Côte d'Azur où il était allé chercher, pour les siens et pour lui-même, la douceur d'un climat enchanteur, on peut dire que son évolution littéraire était arrivée au terme qui correspondait le mieux à son caractère et à sa nature propre. A travers tous ces obstacles, une poésie profonde et mystique s'était épanouie peu à peu dans son âme tourmentée et pénétrante (1), et c'est cette poésie qui avait résolu en lui, dans la mesure où elle est capable de le faire, les pro-

(1) Voir l'intéressante étude de M. CHANTAVOINE dans l'*Illustration* de décembre, 1909.

Digitized by Google

blèmes que se posait sa conscience altérée de vérité et dont sa raison n'avait pu trouver la solution.

VI. — Principaux caractères de l'œuvre littéraire.

A l'évolution de l'auteur correspondent les principaux caractères de l'œuvre littéraire du romancier et du critique. Pleine de pensée et de passion, cette œuvre considérable est le reflet de ses angoisses et de ses luttes. Naturaliste au début, elle devient de plus en plus idéaliste, à mesure que l'écrivain s'éloigne de Zola, tout en gardant de son premier maître l'amour des détails précis. Peut-être est-ce cette prédilection pour l'exactitude qui l'a préservé des dangers que son caractère rêveur et son idéalisme lui faisaient courir, celui des rêves chimériques. Rien n'aurait pu lui être plus fatal que de se perdre dans un monde irréalisable, sans aucun fondement dans la réalité.

Édouard Rod aimait à dire qu'il fallait classer ses romans en deux catégories, les uns ayant pour sujet des *problèmes sociaux*, les autres étant des *études de passions*. Les premiers ont été l'objet de toute sa sollicitude et on sent qu'il les a étudiés en homme qui aime les petits et les humbles, avec toute l'ardeur d'une âme sincère et droite. Mais c'est dans les seconds qu'il y a le plus d'émotion vécue et communicative. C'est là, dans la *Vie privée de Michel Tessier*, dans les *Roches blanches*, dans *Aloyse Valérien* et surtout dans l'*Ombre s'étend sur la montagne*, qu'il faut chercher l'expression la plus authentique et la plus vibrante de ses propres sentiments, de ses doutes et de ses tristesses.

Ce qui caractérise les livres de Rod parmi les innombrables romans contemporains, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui « l'intérêt humain », ce que nous aurions nommé autrefois tout simplement *la vérité générale* ou *humaine*.

Ces œuvres, en effet, ne sont pas la peinture d'une huma-

Digitized by Google

nité exceptionnelle, une description des mœurs d'un monde étroit et spécial, au milieu duquel la grande majorité des lecteurs ne peuvent retrouver ni leurs propres sentiments, ni leur façon de vivre et de penser. Les héros d'Édouard Rod ne sont ni uniquement des Parisiens de notre temps, ni spécialement des Suisses du XIXe ou du XXe siècle ; ce sont des hommes et des femmes comme nous, aux prises avec les difficultés quotidiennes qui nous assaillent nous-mêmes dans la vie de tous les jours (1).

Comme chacun de nous, ces héros et ces héroïnes aspirent au bonheur de toute la force de leur âme et de leurs sens. Ils ont la conviction ou l'illusion qu'il leur sera permis d'y parvenir ; ils croient même étreindre l'ombre de ce bonheur tant désiré, et, au moment précis où ils croient atteindre le but, cette ombre leur échappe et ne leur laisse que désespoir et lassitude.

Conformément au caractère de l'auteur, dans ces conflits de la vie réelle, tout est pris au sérieux. Les héros se posent les questions les plus délicates qui angoissent la conscience moderne ; ils les analysent avec une vérité poignante ; ils en montrent toutes les faces, mais, le plus souvent, sans arriver à une solution satisfaisante.

L'amour lui-même est décrit avec un sérieux et une gravité dont beaucoup de romanciers contemporains nous ont déshabitués. Ce n'est pas cette passion frivole ou de convention, qui n'est qu'une misérable caricature de l'amour, qui mène tout droit à l'adultère et qu'on se plaît à nous décrire sous toutes ses formes, réelles ou possibles. L'amour que nous décrit Édouard Rod dans ses romans, c'est celui qui s'empare de l'âme tout entière, qui la pénètre, qui la domine et la réduit en esclavage.

(1) Cf. le remarquable article de M. Paul Bourget dans la *Revue hebdomadaire* du 19 février 1910, p. 281-292.

Digitized by Google

Cet amour-là, les êtres blasés et désillusionnés ne sont pas ou plus capables de le ressentir, car il suppose une âme sensible et enthousiaste, un tempérament ardent, une nature assez forte pour lutter contre toutes les difficultés et pour suivre jusqu'au bout les âpres sentiers de la passion. Chez Rod, l'amour est une force qui ne se laisse pas maîtriser et discipliner, qui ne se prête pas aux compromis trop commodes et aux arrangements conventionnels de nos sociétés contemporaines.

Voyez, par exemple, Michel Tessier, qui sacrifie à son amour insensé ses intérêts matériels, ses rêves de gloire, son bonheur lui-même. Voyez encore le premier récit du volume intitulé *Le silence*, où deux êtres aussi sûrs d'eux-mêmes que de l'intensité de leur amour, traversent la vie, indifférents aux choses extérieures, et gardent au fond de leur cœur le secret bien-aimé qu'ils doivent emporter dans la tombe. Voyez enfin ces *Roches blanches*, où le héros est dominé par une passion aussi impossible qu'ardente, et sent son cœur desséché devenir semblable à la pierre blanche et stérile de la montagne.

Dans des œuvres comme celles-ci, la sensibilité, dévorée par la passion, est si pure, si dégagée de tout élément inférieur, qu'on pourrait être tenté de lui appliquer un mot charmant de M. Paul Bourget : « sentir ainsi, c'est presque prier ».

VII. — Les idées philosophiques et morales.

Connaissant la hauteur de vues d'Édouard Rod, on sera étonné de ne pas trouver dans ses nombreux ouvrages une philosophie précise et bien coordonnée. Et pourtant, ce penseur qui a beaucoup fréquenté les théologiens et les philosophes, qui faisait toujours passer l'idée avant la forme, qui, par modestie, ou peut-être parce qu'il tenait surtout au fond,

Digitized by Google

ne voulait même pas du titre « d'écrivain », n'est jamais parvenu à donner une forme systématique et définitive à ses idées philosophiques.

Comme Sully-Prudhomme, il a passé sa vie à scruter les mystères de la métaphysique et de la morale, sans aboutir jamais à une certitude absolue, soit positive, soit négative. Le dernier mot des *idées morales du temps présent* est, en réalité, un doute immense et douloureux, un doute où la grandeur de l'idéal entrevu est toujours mise en péril par l'impuissance de l'intelligence.

Rod ne veut pas du scepticisme pur et simple qui lui fait horreur, et cependant il doute, il souffre, il analyse ses souffrances, et cette analyse elle-même augmente encore son angoisse.

Lui qui était un homme de devoir au sens le plus complet et le plus élevé du mot, lui qui a toujours été la loyauté et le dévouement personnifiés, il consacre tout un roman à chercher le sens de la vie, et il n'aboutit qu'à cette conclusion hypothétique et vague :

« Si la vie a un sens, elle doit avoir *celui que lui donnent les honnêtes gens*, quel que soit, d'ailleurs, le degré de leur culture intellectuelle et morale. »

Certes, c'est bien peu de chose comme résultat, et encore l'auteur ne paraît-il pas bien sûr que la vie ait réellement un sens intelligible pour nous.

Ce qui paraît se dégager de ses livres, c'est plutôt que la vie n'a de sens véritable que pour ceux qui croient et qui aiment.

Mais ne croit pas qui veut, et l'amour, tel que le conçoit notre romancier, n'est pas, nous l'avons vu, à la portée de tout le monde.

Ailleurs, il semble que Rod ait voulu chercher la raison d'être de notre existence ici-bas *dans l'effort, dans l'action.* L'essentiel, dans la vie, serait de se poser un but élevé et utile, et d'y tendre de toutes ses forces.

Digitized by Google

Mais encore, pour tendre vers un but, faudrait-il connaître, et ce but, et les voies qui y conduisent ou qui permettent de nous en rapprocher.

Or, telle est précisément la difficulté. A quel idéal se dévouer, alors que les mêmes causes ont été, tour à tour, exaltées comme divines et condamnées comme hérétiques par des penseurs également sincères et avertis [1] ?

Sur ce point encore, les héros de Rod aboutissent au découragement et à la conviction que leurs efforts sont inutiles, que jamais ils ne pourront réaliser ici-bas l'idéal qu'ils ont poursuivi [2].

Au fond, il semble que le vrai sens de la vie nous échappe, que tous nos efforts doivent aboutir « à un soupir qui se perd dans la plainte éternelle des éternelles victimes de nos duretés » [3].

Le terme de la philosophie de Rod est donc le doute de l'homme qui cherche sans trouver ; c'est, non le doute souriant et résigné de quelques dilettantes modernes, mais le doute angoissé d'un Amiel.

Nul auteur contemporain n'a mieux connu que Rod ces souffrances de la conscience moderne, placée dans l'alternative tragique d'imposer silence, soit aux exigences de la raison, soit aux revendications du sentiment.

De là, la mélancolie et la tristesse profonde qui traversent toute l'œuvre de Rod. Et cette mélancolie, qui va parfois jusqu'à l'amertume, n'a pas son origine dans des circonstances extérieures, mais, avant tout, dans les dispositions subjectives des personnages. Voyez le jeune ménage du *Sens de la vie*. Il a tout ce qu'il faut pour être heureux : fortune, foyer, amour, relations. Et pourtant la mélancolie ronge l'âme du héros. Sa jeune femme, elle-même, en est contaminée. Toute

(1) *Idées morales du temps présent* (1891.
(2) Voir *L'inutile effort* (1903).
(3) *Michel Tessier*, conclusion.

Digitized by Google

la tristesse de l'auteur, au début de sa carrière, semble avoir passé dans la vie des deux époux.

Ce qui donne surtout ce caractère mélancolique aux romans d'Édouard Rod, c'est la crainte de la mort certaine, inévitable, véritable hantise de l'anéantissement final. Il cherche, avec une prédilection presque morbide, à approfondir l'idée de la mort, et cette étude semble exercer sur lui la fascination mystique d'un abîme qui attire sa victime. Il a su décrire cette obsession avec des accents dont la puissance et la simplicité tragique ne sont pas sans analogie avec les fragments où Pascal éprouve une terreur semblable.

Il y a, dans ce sentiment que nous sommes au bord d'un abîme béant, en même temps une sorte de vertige moral et une infinie tristesse :

« *Que l'agonie soit rapide ou lente, il y aura un déchirement de notre être, puis nous tomberons dans un vide infini, sans bruit, sans couleur, où rien ne troublera le silence absolu de nos sens* [1] ».

Et, près de vingt ans plus tard, dans l'*Ombre s'étend sur la montagne*, nous retrouvons les mêmes sentiments en présence des ténèbres qui montent peu à peu vers les sommets. Le héros du roman admire les reflets ardents du soleil couchant sur les glaces éternelles de la Jungfrau, et cette lutte dramatique du jour et de la nuit, ce « drame pathétique du couchant » rappelle à l'auteur cette *crainte de l'obscurité* qui triomphe toujours, « *cette terreur de la nuit muette, aveugle et sourde*, où la force s'oriente et où les bruits se taisent, où le silence est humide, l'obscurité pesante... *Elle est la nuit pleine de mystère, image de l'autre nuit éternelle, dont nous ne savons rien, qui nous guette, nous épouvante et nous appelle...* »

[1] *Le sens de la vie*, livre IV, p. 6.

Digitized by Google

Si attristantes que soient ces conclusions, elles vont cependant conduire l'auteur à une morale extrêmement élevée.

De l'abîme même de son désolant pessimisme Édouard Rod va tirer une sublime leçon de fraternité et de solidarité.

Plus la mort est proche et certaine, plus il est indispensable de profiter de notre passage éphémère sur cette terre pour nous rendre utiles d'une façon ou d'une autre.

Arrivés au terme de cette course rapide vers la mort, nous trouverons comme une consolation suprême dans la pensée que nous aurons accompli quelque chose pour les autres.

Aussi le pessimisme de Rod ne conduit-il ni à l'inaction, ni au fatalisme qui auraient pu procéder des prémisses de notre romancier. Sa nature forte et énergique, sans cesse aiguillonnée par un labeur intense, l'empêche d'échouer contre cet écueil. Il possède à un haut degré « cette faculté donnée à quelques-uns de souffrir pour les autres ». Et c'est là ce qui transforme son pessimisme en pitié et en commisération. Si nous ne sommes jamais complètement heureux, il ne faut pas augmenter encore la somme des malheurs inévitables en y ajoutant les souffrances qui proviennent de la méchanceté et de l'injustice. Il faut, au contraire, chercher à adoucir l'infortune générale par la fraternité humaine et la solidarité. Consacrer son temps à soulager les infortunes humaines, tel est le plus noble déploiement de nos efforts et de nos énergies.

« On perd son temps, s'écrie Rod, à compter les battements de son cœur; *on ne le perd pas à en écouter vibrer l'écho dans la suite infinie des cœurs étrangers.* »

Ces paroles ne retentissent-elles pas comme un évangile d'amour et de fraternité?

Édouard Rod est-il allé plus loin, soit à l'époque de maturité, soit vers la fin de sa carrière? M. Jules Lemaître [1]

[1] JULES LEMAÎTRE, *Les contemporains* (5e série).

Digitized by Google

et d'autres critiques (1) ont cru pouvoir l'affirmer et ont essayé de placer l'auteur du *Sens de la vie* parmi les *néo-chrétiens*.

« Elle est immobile et tout passe », lisons-nous au sujet de l'Église catholique, dans le *Sens de la vie*... « Elle a vaincu les schismes, les hérésies, les incrédulités. Elle a vaincu jusqu'aux germes putrides qui la décomposaient; les empires se sont abattus devant elle. *Elle brave la science dont tous les relatifs se brisent contre son absolu*... »

Mais tout cela n'est pas une certitude, du moins pas une certitude définitive dans l'esprit de l'auteur; car, un peu plus loin, nous lisons :

« Je me mis à murmurer *des lèvres, hélas! des lèvres seulement :* Notre Père qui êtes aux cieux. »

Le dernier mot de la philosophie de Rod est donc celui de Sully-Prudhomme :

> Ému, je ne sais rien de la cause émouvante
> C'est moi-même ébloui que j'ai nommé le ciel (2)

ou encore :

> En moi-même se livre un combat sans vainqueur
> Entre la *foi* sans preuve et la *raison* sans charme.

Conclusion.

On voit maintenant combien l'œuvre entière de Rod est le reflet de son âme inquiète et tourmentée, souvent assombrie par la mélancolie et pourtant pleine de poésie, d'amour intense, de pitié et d'indulgence pour les humbles et les malheureux.

Don naturel d'observation pénétrante aussi bien dans le domaine du monde intérieur que dans celui du monde exté-

(1) M. l'abbé Félix Klein, *Le mouvement néo-chrétien.*
(2) *Les épreuves.*

Digitized by Google

rieur, âpre goût de la vérité, passion ardente pour la sincérité, générosité de sentiments, aspirations morales d'une grande élévation, pessimisme bienveillant aboutissant à un désir immense de réparation et de fraternité, tels sont les traits les plus caractéristiques d'une œuvre qui s'épurait et se perfectionnait chaque jour davantage, lorsqu'elle fut brusquement interrompue par la mort.

Par la gravité de la pensée, par la finesse de l'analyse psychologique, par la sensibilité la plus affinée, par le don de décrire la vie individuelle dans ce qu'elle a de plus intime, de plus caché et de plus douloureux, par l'art de poser et parfois de résoudre les problèmes les plus angoissants, Édouard Rod était bien du pays de Rousseau, de Benjamin Constant, de Vinet, de Secrétan et d'Amiel.

Et sa langue simple et nuancée, plus forte que légère, plus amoureuse de finesse et de clarté que soucieuse du relief et de l'élégance frivole, plus sincère et précise que travaillée avec art, cette langue où le fond ne cède jamais rien à la forme, est bien celle qui convenait le mieux à la pensée un peu austère de l'auteur.

Edouard Rod n'a été ni uniquement un moraliste, ni un simple romancier, mais il a réuni en une synthèse harmonieuse les vertus de l'un et les qualités de l'autre; il a réussi ainsi à écrire aussi bien pour ceux qui aiment à penser que pour ceux qui veulent se distraire.

Voilà pourquoi sa popularité a été au moins aussi grande hors de France que dans sa patrie d'adoption et pourquoi, à l'inverse de la réputation éphémère des auteurs qui s'attachent exclusivement aux questions dites d'actualité, sa gloire ira certainement en grandissant, à mesure que le recul du temps permettra de mieux juger ses écrits dans leur ensemble et dans leur milieu historique.

HENRI SCHOEN.

Digitized by Google

AÉRONAUTIQUE

LA GUERRE OU LA PAIX

L'aviation, malgré tout, rapprochera les hommes et les peuples, beaucoup plus qu'elle ne sera pour eux un nouveau moyen de combat.

Tout d'abord, nous avons voulu, dans le résumé de la conquête de l'air paru dans les derniers numéros de la *Revue de Belgique*, rattacher l'aviation à son passé, à ses ancêtres, rappeler que ce rêve aujourd'hui réalisé a été le rêve de toujours, bien avant Dédale, sans doute, jusqu'à Léonard de Vinci et aux Mongolfier. Nous avons essayé de donner la liste de ses précurseurs, tout au moins dans les temps modernes; hélas, combien n'auront laissé aucune trace et sont ignorés, morts jusque dans la mémoire des hommes! Ridiculisés de leur vivant, toute leur récompense aura été d'espérer dans le secret de leur cœur, que d'autres finiraient peut-être après eux par triompher.

C'est trop peu dire qu'un feu sacré doit animer l'homme à arracher ses semblables à l'ignorance comme à la plus tenace des passions.

Pendant bien des siècles, ce feu couve, il semble éteint, mais tout à coup il se ravive et se propage. Aujourd'hui, le problème de la direction des ballons est résolu; bien plus,

Digitized by Google

l'homme vole ; déjà le ballon est l'ancêtre de l'aéroplane qui sera demain distancé.

Je pense aux temps préhistoriques où l'homme s'est, pour ainsi dire, détaché du sol et dressé debout, libérant ses bras pour les consacrer au travail ; au temps où il a conquis la terre, le feu, l'océan, les mondes ; une dernière servitude attachait son corps à la terre, alors que sa pensée et sa volonté affranchies et même sa voix voyageaient déjà sans obstacle au-dessus de la surface du globe. Et voici que maintenant l'air lui appartient. L'émancipation est donc complète.

Que pèsent, dès lors, tant de siècles de souffrances et de catastrophes devant cette suprême conquête? Que nous importe l'éternel rire des sceptiques? Hâtons-nous de prendre acte et de profiter des résultats enfin acquis.

On a constaté que des liens innombrables s'établissent entre les peuples à mesure que leurs communications se multiplient ; l'ignorance seule les met aux prises. S'il est vrai que le progrès des communications nationales et universelles entraîne de telles conséquences, comment ne pas applaudir au succès de l'aviation, ce transport suprême? Comment ne pas voir dans ce succès autre chose et plus que l'ouverture d'une route nouvelle? Comment n'y pas voir le commencement des temps meilleurs que l'humanité appelle si vainement depuis tant de siècles?

En aviation, tout est grand, tout sert quoi qu'on fasse ; qu'on l'utilise pour la guerre ou pour la paix, elle vole à son but. N'eut-elle que cet avantage d'élargir l'horizon des peuples, de leur découvrir la supériorité de la science, de leur faire comprendre qu'en dépit des niaises défiances du chauvinisme, il n'existera jamais trop de nationalités diverses pour aboutir au bienfait d'une seule découverte. L'opinion ne s'y trompe pas. Elle ignore encore ce que donnera l'aviation, si elle supprimera les douanes, abaissera les frontières,

Digitized by Google

paralysera dans leur agression les flottes et les armées, mais elle comprend que la chimère n'est plus du côté des aspirations de la science; elle comprend qu'un pays ne peut plus sans contradiction s'ouvrir à l'aviation et se fermer à la paix; elle comprend qu'à présent, le paradoxe n'est plus la paix mais la guerre.

C'est pour affermir cette conviction raisonnable et pour servir les vrais intérêts des peuples que nous devons propager cette science. C'est un devoir que je remplis aujourd'hui. Demain, d'autres reprendront la même tâche ; il est de l'aviation comme de toutes les œuvres humaines, elle n'est que la suite d'efforts incessants et qu'un acheminement vers d'autres progrès.

* * *

Chacun interprète le progrès dans le sens et dans la mesure qui lui conviennent. Les uns pensent que l'aviation nous conduit, non pas à la paix universelle et perpétuelle, mais à une amélioration, à une organisation des relations internationales; les autres n'y voient qu'un moyen nouveau de perfectionner la guerre sur terre et sur mer.

Reprenons les idées des uns et des autres et laissons le lecteur conclure sur les arguments apportés.

* * *

Naturellement, il a fallu des expériences éclatantes et positives pour persuader les sceptiques que les dirigeables n'étaient pas une chimère et que les machines volantes étaient autre chose qu'une folle imagination d'inventeur. Mais aujourd'hui il n'y a plus de sceptiques, parmi les gens intelligents naturellement. On sait, parce qu'on les a vus, que d'énormes ballons peuvent se mouvoir à leur gré dans l'espace, et se porter où il leur plaît d'aller avec des vitesses de 50 kilomètres à l'heure. On sait, parce qu'on les a vus,

Digitized by Google

que des aéroplanes peuvent évoluer librement sur les routes aériennes, enlevant jusque cinq passagers (Bréguet, à Douai, août 1910), tenant l'air pendant plus de quatre heures et parcourant des distances de 400 kilomètres sans escales (Olieslager, à Béthiny, juillet 1910), s'élevant à l'altitude formidable de 2,682 mètres (Chavez, à Trouvilles, août 1910), accomplissant des voyages à travers la campagne (Paulhan, Londres-Manchester) ; Dubonnet, 100 kilomètres du prix de la nature; Aubrun, Leblanc, accomplissant à date fixée à l'avance les 800 kilomètres du circuit de l'Est; Rolls, traversée de la Manche et retour; Curtin, traversée du lac Érié; Dufaux, traversée du lac de Genève, etc., etc. Et la vitesse n'est pas moins en arrière. Cattanéo en détient le record avec 105 kilomètres à l'heure, à Béthiny, août 1910.

Le dernier refuge des incrédules, impuissants à comprendre l'avenir pas plus que le passé, c'est de crier que ces machines ne sont autre chose que des joujoux. C'est là l'expression fameuse de Napoléon quand, en 1805, Fulton lui montra un premier bateau à vapeur. Ce joujou n'est-il pas devenu assez important dans l'histoire du monde, pour nous permettre de considérer l'aéroplane et le dirigeable comme un joujou de certaine valeur. Plaignons aussi les pauvres sots qui après avoir formellement déclaré que l'homme ne pourrait jamais s'élever dans l'atmosphère, en sont réduits maintenant à dire que ce jeu ne dépassera pas les limites d'un sport fantaisiste et dépourvu de toute application pratique.

C'est là maintenant presque une utopie. Il faut admettre devant des preuves évidentes que les aéroplanes vont prendre une extension énorme, imprévue; que ce sera bientôt un procédé de locomotion universel, et que la révolution industrielle et sociale qu'ils vont faire naître, sera tout aussi vaste et féconde que la révolution déterminée par les chemins de fer.

Je viens de vous citer les dernières performances de nos

Digitized by Google

hommes-oiseaux. Qui aurait pu les prédire, lorsque le 22 novembre 1906, Santos Dumont faisait le premier vol de 220 mètres. Et croyez-vous qu'on va s'arrêter là ? Étrange logique! Nous avons actuellement plus de cinq cents appareils sur notre planète ; la France seule compte sept usines spécialisées dans cette fabrication ; l'aviation compte une armée de plus de 15,000 hommes! Dans deux ans, il y aura 10,000 appareils et dans dix ans, il y aura autant d'aéroplanes que d'automobiles.

Aveugles, ceux qui ne voient pas cet avenir.

Se rappelle-t-on les paroles que Thiers prononçait avec conviction, lors de l'apparition des premiers chemins de fer : « Croyez-vous qu'ils remplaceront jamais les diligences ? » Et tout le monde était d'accord pour répondre : « Evidemment non, jamais ces machines sur rails ne remplaceront la magnifique organisation des diligences ».

La révolution que vont faire les aéroplanes aura deux conséquences bien distinctes.

La première, immédiate, c'est l'abolition virtuelle des douanes. Il est évident que l'on pourra passer la frontière avec tous les petits objets soumis à perception (Bréguet en enlevant cinq passagers, a transporté un poids moyen de plus de 350 kilogrammes). Pour empêcher ce passage, on peut instituer des réglementations habiles et gênantes, par exemple, interdire à un aéroplane de s'arrêter sur le sol étranger ou de franchir la frontière. Mais du moment que la frontière sera franchie, on pourra s'arrêter en des endroits désignés, faire tomber les objets de contrebande à 30, 50 ou 100 kilomètres des douanes, ou des complices se trouveront pour la réception. Établira-t-on des douanes jusque dans l'intérieur des pays ?

Interdire de franchir la frontière serait tyrannique et monstrueux, certes ; mais il y a déjà tant de monstrueuses tyrannies que nous pouvons sans peine supposer celle-là

Digitized by Google

encore. Heureusement, cette interdiction n'est pas possible. Il faudrait alors, puisqu'elle suppose une sanction, organiser un corps de douaniers aviateurs, poursuivant les confrères qui se permettraient de dépasser les limites sacrosaintes de nos frontières terrestres aériennes. Peut-être irait-on même jusqu'à vouloir armer les douaniers et les autoriser à tirer sur les aéroplanes au passage! Ce serait insensé, coûteux, cruel, inepte et avouons-le, inefficace. La nuit, l'aviateur pourra passer à 100 kilomètres à l'heure à des hauteurs de 200 ou 300 mètres, sans être aperçu du douanier. Le jour, même, il passera à 1,000 ou 2,000 mètres, hors de portée des armes et certains jours même de la vue. Munira-t-on tous les douaniers de canons et de lunettes? C'est peu probable.

Il est évident que seuls les objets légers manufacturés, sur lesquels pèsent les droits du fisc seront seuls rémunérateurs pour les contrebandiers. Mais les dirigeables ne peuvent-ils pas aussi servir à ce travail? Les Zeppelins ne sont-ils pas capables d'enlever des 7,000 et 8,000 kilogrammes? N'en construira-t-on pas de plus puissants encore? Est-ce à dire que l'on transportera du fer et du charbon? Évidemment non.

Je crois bien que tous les amis de la paix sont libres-échangistes. Le libre-échange et la paix sont deux faces d'un même problème et la mentalité des pacifistes est celle des libres-échangistes. Nous pensons tous que c'est une grande folie de s'entretuer; mais nous ne trouvons pas qu'il est beaucoup plus sage d'opposer des barrières à la circulation des denrées nécessaires ou utiles à la vie. Avouons-le franchement; le jour où il n'y aura plus de frontières douanières, ce jour-là, la pacification du monde aura fait un grand pas. On se rendra compte que les divisions nationales sont terriblement factices et que toute guerre internationale est, à quelques nuances près, une véritable guerre civile.

Si donc par les aéroplanes, la contrebande est rendue plus

Digitized by Google

facile, nous avons vu qu'elle le serait plus encore par les aéronefs. Ce qu'il l'a rendu difficile jusqu'à présent, c'est que ces immenses machines sont coûteuses, tellement que la contrebande entreprise par ce moyen mettrait les objets transportés à un prix énorme. Mais le moment n'est-il déjà pas arrivé où le transport de lourdes charges est possible? Ce nouveau commerce n'est-il déjà pas entré en vigueur? Qui nous le dira? Quel est le but des ballons et dirigeables inconnus, planant sur les frontières, que nos quotidiens ont signalé avec effroi, il y a quelques mois seulement?

Non, c'est là une certitude. D'ici très peu de temps, lorsque aéroplanes et dirigeables auront pris leur extension normale, il ne pourra plus y avoir de frontières douanières que pour les objets de poids considérable, et tous les produits manufacturés, entreront francs de tout droit.

Qu'on s'y résigne ou qu'on s'en réjouisse, c'est là un avenir certain.

*
* *

Au point de vue militaire, la révolution n'en sera pas moins énorme. Nous allons voir ici comment nous obtiendrons la paix en favorisant la guerre et en la rendant la plus monstrueuse possible.

Est-il besoin de faire remarquer l'accord, accord inusité, des belliqueux et pacifistes, à saluer d'enthousiasme les progrès de l'aéronautique? Cette constatation me paraît d'un augure très favorable pour le point qui nous occupe en ce moment.

Est-il aussi besoin de dire que l'aéroplane et l'aéronef ont été jusqu'à ce jour étudiés et expérimentés pour le service de guerre? Militaires, les « Zeppelin » et leurs expériences; militaires les « Bayard-Clément », les « Patrie », les « Républiques », les « Villes de Paris, de Bordeaux, de Nancy », etc.; militaires, les « Nulli secondus » anglais; militaires, les « For-

Digitized by Google

lanini » italiens; militaires, les « Gross », les « Parceval »; militaire, le « Belgique », etc., etc. Soyons-en bien convaincus, si la conquête de l'air passionne à ce point l'opinion publique, c'est que celle-ci y aperçoit, non pas un moyen d'empêcher la guerre, de la rendre impossible, mais un moyen de la faire, de la rendre plus efficace, plus terrible, plus destructrice. On veut des ballons et des aéroplanes de guerre comme on a voulu des cuirassés, des torpilleurs, des submersibles, des automobiles, des télégraphes de guerre, non pas sans doute avec l'intention expresse de s'en servir à bref délai, mais avec l'idée bien arrêtée que cela servira quelque jour à faire une besogne foudroyante de meurtre, d'incendie, d'anéantissement. On nourrit, en outre, l'espoir secret que le jour où ces engins seront appelés à servir, l'adversaire pourrait ne pas être au même point, n'avoir les meilleurs modèles de moteurs, ni la flotte aérienne la plus nombreuse, ni les pilotes les plus exercés et c'est pour cela qu'on se presse, qu'on multiplie les essais et les recommencements. Il y aura toujours, disent les uns, en cette matière comme en toute autre, des armements en avance, d'autres en retard, comme il y a en peu d'années, des artilleries vieillies, des cuirassés hors d'usage, des tactiques arriérées. Ceux-là disent que les progrès de la navigation aérienne ne vaudront pour la paix que selon les dispositions d'esprit dans lequelles ils seront réalisés, et selon eux, ce sera toujours pour la paix une garantie chanceuse, précaire, énervante et démoralisante que la simple peur du pire. Aussi, ne sont-ils point pleinement rassurés sur la contribution qu'apporterait la conquête définitive de l'air à la suppression de la guerre même. Ils s'imaginent que la guerre future, pour devenir la guerre en l'air, ne serait pas moins une guerre. Que les formes actuelles de la guerre terrestre ou maritime doivent être transformées, bouleversées; ils l'admettent, mais le jour où cette transformation deviendrait évidente, il est probable que

Digitized by Google

les nations militaires porteraient tous leurs efforts et leurs ressources, devenues par ailleurs disponibles, du côté de l'offensive et de la défensive aériennes.

Plus de flotte de guerre, plus de forteresse, d'artillerie de terre, soit, disent-ils. Voici bien des millions vacants pour créer des flottes formidables de millers d'aéroplanes et de dirigeables. Sans doute l'adversaire se fera un jeu de franchir la frontière : mais outre que le risque sera le même de part et d'autre, ne peut-on concevoir que d'innombrables aéro-flottilles guettent à tout moment l'adversaire? Qu'égales en vitesse, en mobilité, en dirigeabilité, elles exposent l'envahisseur à de véritables abordages? Ou encore qu'elles disposent d'engins balistiques très légers, mais suffisants pour faire pleuvoir sur l'aéronef ou l'aéroplane ennemi, des projectiles, de simples fusées incendiaires, susceptibles de les réduire à l'impuissance? Ce sont, d'après eux, des engins trop délicats, qu'un choc léger suffira à anéantir à raison de l'élément instable dans lequel ils travaillent. Ils continuent en s'appuyant sur la non-suppression de l'artillerie terrestre. On tendait jusqu'à présent à la translation horizontale de projectiles fort lourds, doués d'une formidable puissance d'explosion ou de pénétration; désormais, on cherchera à diriger vers les hautes régions de l'atmosphère des gerbes de mitrailles qui atteindront les navires aériens comme le plomb dispersé fracasse au vol les ailes des oiseaux les plus rapides.

Ils n'osent espérer qu'aucune invention nouvelle réalise par une sorte de séquence automatique, l'état de paix durable auquel travaille les pacifistes. Quand, il y a trente ans, les premières torpilles mobiles furent exécutées, on put croire que le règne du cuirassé était fini et avec lui celui des grandes guerres navales. Pareille illusion s'est fait jour, lors de la découverte du sous-marin.

Cependant, le cuirassé se défend ; toutes les grandes flottes en construisent de nouveaux ; seulement, ils sont mieux

Digitized by Google

défendus, plus rapides, plus coûteux que jamais. Dussent-ils céder la place au submersible, que la guerre sous-maritime n'en serait pas moins la guerre avec ses horreurs, ses drames imprévus, ses atroces surprises. Ils redoutent qu'il n'en soit de même pour la guerre aérienne. Ce qu'une invention rend difficile ou impossible, une autre la rendra possible à nouveau, en neutralisant l'efficacité de la première et il est d'une étrange logique d'assigner une borne au génie destructeur de l'homme, au moment même ou l'on applaudit aux œuvres de son génie créateur.

Ils n'espèrent pas que la guerre aérienne soit une étape franchie vers l'établissement d'une paix durable. Nous verrons, plus loin, l'autre partie énoncer la formule « que plus la guerre sera barbare, inhumaine et sanglante, plus on reculera à la faire. En vérité, disent-ils, on a peine à prendre cette boutade pessimiste pour l'expression fidèle du pacifisme. C'est là une formule de désespoir et il nous faut d'autres mobiles, moins négatifs, que l'aveugle peur pour fonder l'espérance en un avenir meilleur de justice et de paix.

Voilà donc le raisonnement des uns, examinons celui des autres. Toutefois, nous mentionnerons avant, comme transitions entre les extrêmes, la thèse d'un groupe moins nombreux qui se rattache quelque peu à celle énoncée ci-avant. » L'aviation et l'aéronautique, pensent-ils, mettent une force défensive inconnue jusqu'ici aux mains des petites puissances, et les rapprochent pratiquement du niveau des grands États militaires, ce qui équivaut, pratiquement, à supprimer la supériorité militaire des grandes puissances et à garantir l'indépendance des faibles. Il y a du vrai dans cette thèse en théorie, mais d'où vient, en ce cas que, parmi les plénipotentiaires qui ont refusé leur signature à la convention de 1907, on relève surtout les noms des délégués de puissances militaires : France, Allemagne, Japon, Italie, Russie et que les petites puissances pacifiques comme la Belgique, le Dane-

Digitized by Google

mark, la Norvège, la Suède, la Suisse, le Portugal, le Monténégro, aient presque unanimement adhéré à l'interdiction des projectiles lancés du haut des ballons? Ces puissances ont-elles eu raison? Il est de fait qu'elles ont compris que pour modifier les conditions de guerre, ballons et aéroplanes n'en coûteraient pas moins des millions en appareils, en arsenaux, en écoles spéciales et qu'en fin de compte, la prépondérance reviendrait toujours à cette forme déguisée de la brutalilé qu'est la supériorité du nombre et les ressources budgétaires.

Passons donc aux explications du parti extrême et donnons-leur la parole : « Supposons, comme disent les mathématiciens, le problème résolu. (Et il le sera sous peu.) Chaque armée aura une douzaine d'aéronefs évoluant à 2,000 ou 2,500 mètres d'altitude et se transportant à raison 50 kilomètres à l'heure.

A dépense égale, tout d'abord, les machines aériennes, quelles qu'elles soient, réalisent une puissance agressive et défensive très supérieure à celle des armements actuels. Un aéroplane coûte de 10,000 à 20,000 francs. Un dirigeable 100,000 à 300,000 francs. Qu'est cela comparé au prix d'un seul cuirassé, d'une forteresse, de l'artillerie d'un corps d'armée! Et quelle n'est pas l'efficacité militaire d'engins aussi économiques? Chargés de milliers de kilogrammes de dynamite, de mélinite, de phosphore, il peut se rendre à des centaines de kilomètres du champ de bataille. Il suffira d'une nuit à un ballon allemand, pour incendier Paris, ou Londres, ou Vienne et inversement. Quant aux aéroplanes, dont le prix sera bien inférieur à celui d'une petite automobile, chaque corps d'armée pourra en posséder une trentaine. Ils évolueront avec une rapidité extrême. Aucun des mouvements de l'ennemi ne pourra être inconnu, et ils pourront, eux aussi, faire tomber dans les villes paisibles quelques kilogrammes de phosphore, de sulfure de carbone, ou de produits incen-

Digitized by Google

diaires, explosifs qui en quelques heures pourront incendier vingt villes dans un rayon de 200 kilomètres. D'autres, porteurs de quelques torpilles aériennes, pourront détruire en quelques instants une escadre cuirassée. Evoluant avec une rapidité et une sûreté extrême, ces machines échapperont à tous moyens de poursuites et de destructions.

Il est bien entendu que chacune des armées aux prises sera pourvue d'appareils à peu près semblables; car il n'y a plus de machines de guerre qui soit secrète; et toute machine militaire construite dans un pays est aussitôt imitée et perfectionnée dans le pays voisin. S'il en est ainsi de machines spéciales, à plus forte raison l'aviation subira cette loi commune, car cette machine de guerre sera aussi celle dont le public se servira pour ses transports et déplacements.

Alors, la face de la guerre sera changée. Jusqu'à présent, les soldats surtout étaient exposés; les non-combattants risquaient moins leur vie; le pillage, l'incendie et le massacre ne les menaçaient que dans des occasions presque exceptionnelles. Maintenant ce sera la règle. Il n'y aura plus dans le territoire de deux pays, si vaste soit-il, un seul endroit où la sécurité sera assurée.

Certes, il sera possible, par des règlements internationaux, peut-être même par une nouvelle Conférence de La Haye, d'interdire ces machines aériennes. Mais ce serait toujours comique que ces prohibitions d'engins destructeurs. On permet le canon, la torpille, l'obus, la balle; on interdit les torpilles mobiles, la balle explosive! Il est donc licite de se tuer avec certaines machines, alors que d'autres sont prohibées! Peut-être sera-t-on forcé d'interdire tout appareil militaire s'élevant du sol? Que de difficultés insurmontables!

D'abord, il serait absurde d'interdire absolument tout aréoplane, tout dirigeable. Comment une puissance ne s'en servirait-elle pas, si elle a la chance d'en posséder, pour les reconnaissances à longue distance? Si l'on peut les employer

Digitized by Google

à cet usage, pourquoi ne pas les adapter à des chutes d'explosifs? Pourquoi ne pas troubler la formation d'une armée sur l'arrière, empêcher le déploiement de la ligne offensive, jeter la confusion dans le camp ennemi, déranger la mobilisation, démolir les viaducs et les ponts? On pourrait lancer des obus sur terre, et il serait interdit de le faire du haut d'un ballon! Les flottes pourraient bombarder une ville et les aéronefs ne le pourraient pas! Si on peut bombarder un camp, pourquoi ne pas bombarder une ville forte? Où peut-on s'arrêter dans la limitation de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas?

Après tout, ce qui importe, c'est de faire du mal à l'ennemi! Si l'on peut faire sauter une poudrière à l'intérieur des terres, on serait bien sot de ne pas le faire de suite pour s'assurer une victoire plus facile.

Le problème militaire de l'aéronautique se ramène donc uniquement à être le plus fort. C'est le problème de toute action militaire et une puissance serait d'une naïveté ridicule, si, voulant être forte sur terre et sur mer, par ses canons, son infanterie, ses cuirassés, elle ne se décidait à l'être dans l'empire de l'air.

On peut être certain du reste que la question a été envisagée sérieusement par les militaires de tous les pays, et que l'intérêt pris par les gouvernements aux choses de l'aviation est pour une grande part un intérêt militaire. La nécessité d'être tout de suite le plus fort est impérieuse. Très rapidement, la poudre sans fumée, le fusil à tir rapide, les bicyclettes, les automobiles, les sous-marins se sont imposés à toute organisation guerrière. Les appareils d'aréonautique, d'ici peu de temps, feront partie du matériel des armées. Ce sera extrêmement rapide et les incrédules seront stupéfaits.

La guerre deviendra plus barbare, plus inhumaine, plus sanglante, cela n'est pas pour déplaire! Il faut estimer que

Digitized by Google

si l'Europe vit depuis des années dans l'état de paix — (de paix armée) — C'est parce que la guerre est devenue chose terrible et devant laquelle les plus belliqueux hésitent.

Figurez-vous une guerre entre la France et l'Allemagne — (pour le malheur des deux puissances) — Dans ce conflit armé, on verrait des deux côtés des Vosges, un million de combattants; une grande bataille pourrait anéantir cent mille hommes en quelques heures. Chaque jour de cette guerre épouvantable coûterait à chaque armée près de cents millions! L'or et le sang couleraient à flots!

Et voici que désormais, avec les progrès de l'aéronautique, des machines incendiaires pourront rendre l'horreur plus cruelle encore. Elles seront capables d'aller partout, de porter la désolation dans les villes les plus éloignées du théâtre de la guerre! Les femmes et les enfants, les malades et les vieillards vont être livrés aux explosions et aux incendies. La panique sera universelle. Le danger de mort sera partout. Le feu menacera toute une nation! Déjà, par suite de l'interruption de tous les transports et du départ de tous les hommes valides, la famine était imminente. Maintenant, les non-combattants pourront choisir entre la famine et l'incendie.

C'est l'avenir de la paix que nous réserve l'aéronautique. On reculera devant l'énormité du crime et il ne se trouvera pas de nation assez folle et assez inhumaine pour l'affronter.

Gouvernements, munissez-vous des appareils de guerre aérienne les plus perfectionnés ce sera une excellente et solide garantie de paix.

Puissions-nous voir la réalisation de ces théories et saluer l'internationalisme sous les rayons d'un soleil de paix universelle.

L.-G. Suain.

Digitized by Google

LE MAJOR OZAKA

CHAPITRE PREMIER.

LE SOURIRE DANS LA VAPEUR DU THÉ.

Était-ce le bruit de la mer, ou était-ce le bruit du silence?...

Personne n'aurait pu dire lequel, car ce devait être les deux...

Il y avait au bas de Yoghampo un égrènement de petites tentes, qui avaient juste l'air de s'écraser sur la terre froide de la nuit.

Une sentinelle longeait le carré, morne comme les choses nocturnes, se demandant si là-bas la lune brillait semblable au ciel de Yeddo...

Et elle frappait son pied engourdi à un certain piquet de la tranchée, et elle faisait encore un tour, et frappait le même pied au même piquet...

Et ceci était non loin du Yalou qui luisait en flaque sous la lune, dans l'Empire du Matin Tranquille, durant la guerre des Visages blancs...

. . . . . .

... A ce moment, penché sur sa bouilloire, sous la tente qui claque au vent, un homme se tient immobile dans le silence de Yoghampo...

Il porte l'uniforme de guerre, que l'ombre tachette de métal,

Digitized by Google

et ses yeux comme deux fentes de laque sont rétrécis par le brasier.

Ses mains, étendues vers le feu, sont d'une petitesse étrange, la jointure du pouce rayée par la crosse d'une arme à feu.

Et ses traits, que cernent durement les reflets en cuivre de la théière, ont dans la lumière dansante l'air indomptable et puéril...

A droite et à gauche, rampe dans l'ombre, un groupe endormi de corps tendus, tandis que au dessus de la bouilloire, le visage étrange est penché.

Pas même le cri des sentinelles, pas même la sonnerie des quarts, ne trouble son regard immobile, son regard fixé dans la vapeur...

Car là, il y a un sourire, un sourire dans la vapeur de thé, et les paroles d'une petite bouche.

« Quand reviendrez-vous, major Ozaka? »

... Oh! cette voix! n'était-ce pas la même, qui, juste trois mois auparavant, avait troublé la rumeur des vigies, sur le quai boueux de Saseho?

C'était une petite dame en mauve, ressemblant beaucoup à un iris, qui marchait en retroussant sa robe, dans la poussière de goudron...

Ce jour-là, à travers le pont sombre, elle suivit le major Ozaka, qui s'en allait vers la Mandjourie, jusqu'à la passerelle des sampans.

Là, elle essayait de sourire... Elle était toute seule à Yeddo maintenant.

Lorsque la passerelle s'entr'ouvrit la petite voix s'égrena dans l'écume :

« Quand reviendrez-vous major Ozaka? »

. . . . . .

A petits pas monte l'aurore qui baise les flaques du Yalou...

Digitized by Google

Mais ce n'est pas tout à fait l'aurore, c'est comme l'haleine du jour...

Le major Ozaka a relevé la tête. Voilà que le brasier s'éteint entre ses doigts.

Il n'est point d'une noble famille, ses aïeux étaient pileurs de riz, mais il espère que peut-être il obtiendra quelque grand honneur...

C'est une vision incertaine, qui n'a ni commencement ni fin, et le major Ozaka espère...

Il espérera jusqu'au bout.

C'est une âme inculte et profonde, qui voit seulement deux choses dans l'univers.

La première est l'extase immense, le culte du Pays Sacré, la grande Patrie Triomphante, où régnèrent les Tenshi-Samas...

Et à côté de cette chose de gloire, très brillante, en réalité, il y a une petite dame en mauve ressemblant beaucoup à un iris...

Et ceci était les deux rêves, les deux rêves du major Ozaka...

. . . . . .

Maintenant une sonnerie passe, toute frissonnante sur Yoghampo...

Les dolmans se groupent au pied des tentes, et là-bas rayonne le Yalou...

« Oui, l'ennemi est près de la plaine, dit un des chefs qui se trouve là, et ce sera une chose terrible s'il nous rencontre près du Yalou... »

Le major Ozaka entend ces paroles... en même temps l'air siffle...

Qu'est-ce donc? ..

C'est la froide chose invisible, aussi invisible qu'un regard, qui est droite comme une flèche, et déchaîne l'écluse du sang...

Digitized by Google

Yoghampo est comme une ruche d'or, dans le vibrement des sonneries...

Oh ! c'est une belle chose qu'un camp sous le beau soleil du matin !

Maintenant les chefs sont réunis, beaucoup de chefs dans une même tente, il parlent .. et, en réalité leurs paroles sont mystérieuses...

CHAPITRE II.

LA FACE BLANCHE ET LE MESSAGE.

A ce moment, Oyezu, la sentinelle, vit venir Mahé et Sakiya.

Ils allaient, échangeant le mot d'ordre, d'homme en homme, sur le fossé.

« Eh bien! crie Oyezu, la sentinelle, dites-moi, va t-on lever le camp?... Sa Seigneurie le Soleil se lève, et cela est bon, car le froid grandit... »

C'était pourtant le printemps et l'aurore, mais le printemps est de glace dans ce pays-là...

Mahé, l'homme de garde, baisse sa visière.

« Quittons-nous Yoghampo?... Comment puis-je le savoir? les chefs sont réunis sous la tente, et l'ennemi très proche du Yalou... »

Oh! oui, en vérité, très proche, car, dans l'air, une petite flèche en plomb, comme la langue entre les dents serrées, siffle la chanson de la mort...

Le major Ozaka sort de la tente ; et là, juste en bas, dans le ravin, sur la terre en or de la tranchée, un homme d'avant-garde est étendu...

C'est la froide chose invisible qui l'a renversé tout à coup... Maintenant, ses prunelles fixes regardent tout en haut, le soleil.

Digitized by Google

Et Noyouzé, les faucons, au crépuscule viendront détacher son regard...

Pourquoi la chose froide l'a-t-elle frappé plutôt qu'un autre? et d'où cela peut-il bien venir?

Lui aussi peut-être, l'homme étendu, avait rêvé une heure de gloire.

A quoi bon maintenant? L'heure est passée, un pied de terre en aura raison...

Et Ozaka pense que dans un instant, il sera peut-être là, semblable...

C'est une fièvre qui dessèche le cœur, pas même un piquet pour son nom!

. . . . . .

Alors Sakiya, l'homme du mot d'ordre, traverse l'ombre des piquets, et tout à coup une rumeur s'élève, exactement à l'issue du camp.

C'est qu'on ramène une Face blanche qui errait par mégarde le long du ravin.

Les soldats la poussent par derrière, entre les blocs de circonvallations.

Tiens! c'est étrange, cette Face blanche, les mains serrées contre le corps, qui enjambe les troncs obliques, cernée comme un objet précieux!...

... Là-haut, sous la tente, on l'interroge...

« Cherchez les papiers, » dit un chef.

Car l'ennemi a les mains serrées, et le chef a compris cela...

Les sonneries claquent dans l'air jaune, et malgré cela l'air est très froid.

« Très bien, » a dit la Face blanche.

Et elle a jeté tous ses papiers, car elle a vu les crosses qui luisent, et la Face blanche a eu peur...

Le major Ozaka entend ces paroles, et cela lui paraît très mal...

Digitized by Google

Que dirait le Noble Empereur, le Mikado, de la Face blanche, s'il voyait ses papiers livrés, cela par crainte de la mort?...

Si le major Ozaka était dans le camp des ennemis du Glorieux Empire, de l'Empire du Soleil Levant, oh! il n'agirait pas ainsi!

Certainement, il garderait le secret; oui, même lorsque les crosses luisent, lorsque les pommeaux sont brillants... alors on parlerait à voix basse... on le mènerait le long d'un mur... et il verrait un cercle de fer...

Et un murmure traverse son esprit, c'est comme un parole invisible.

« Quand reviendrez-vous, major Ozaka?... »

... Et il voit une petite ombre mauve, toute seule au quai de Saseho; car, voilà, celle qui l'appelle n'a aucun espoir que lui seul...

. . . . . .

Les sonneries flambent par vagues, dans l'air du printemps qui est très froid, et les sentinelles qui passent s'arrêtent derrière les piquets, car il paraît que la chose invisible regarde où elle va s'enfoncer, et, à l'horizon, des prunelles de verre acèrent les yeux de l'ennemi.

On a pris les papiers de la Face blanche, les chefs se les passent de main en main; ils lisent et relisent encore, et tout ceci est très mystérieux...

Quittera-t-on le camp avant la brume, le ravin étroit de Yoghampo, pour aller rejoindre un fragment d'armée de l'autre côté des vallonnements?

Et l'on demeure dans le silence, car l'arrêt des chefs est très grand, et l'on prépare des herbes cuites, avec du riz en petite quantité.

Or, le major Aki, dont la puissance est vaste, car il est chef des autres majors, dit à un homme qui est sous sa tente :

« Appelez le major Ozaka. »

Digitized by Google

Et Aki, sur sa table carrée, en attendant, remuait les papiers, les papiers de la Face blanche, sous ses poignets où il y a beaucoup d'or...

Les yeux d'Aki sont fixés à terre, une grande carte est à ses pieds, et, à côté, sur une table de laque, une théière à couvercle d'émail...

. . . . . .

Ozaka errait sur la tranchée quand l'homme d'Aki s'éloigna de la tente...

Ozaka errait sur la tranchée... il regardait du côté du Yalou...

Il y avait des rumeurs dans l'espace, de ces rumeurs qui font trembler l'air, comme si on le tirait d'un rêve dont il ne voudrait pas sortir... Le soleil, à pic dans les nues, dorait tous les faisceaux luisants, éclatait aux fissures des tentes, c'était le printemps malgré tout...

Pourtant si l'on avait vu l'air, il aurait été de couleur rouge, et l'on eut dit la mort qui rôde, et qui flaire au creux des fossés.

Le major Ozaka pensait à ces choses, et se disait qu'avant de mourir il voudrait bien avoir une heure grande, un peu de soleil sur ses jours obscurs...

Un souffle régulier montait des tentes, les vallonnements du Yalou brillaient...

... Et encore le soleil par derrière...

... Oh! mourir obscur! quel piétinement!...

L'homme d'Aki traversa la chaussée, pour prévenir le major Ozaka, celui-ci eut une grande surprise, car Aki était un chef puissant.

Il se dirigea vers les tentes, aux rayons mornes du grand soleil blanc, et, une à une, l'ombre des tentes mettait au visage une tache de froid...

Sakiya passait, avec le mot d'ordre, de quartier en quartier...

Digitized by Google

On longea un trou rempli de vieilles selles, un couloir de toile, des poteaux brisés...

Un arbre grimaçant roulait ses branches autour d'une machine à signal, une fosse à chair décomposée luisait toute de boîtes en métal...

Puis, sur une petite esplanade, avec un grand treillis en bois, plantée comme un casque à visière, la tente du major Aki...

Ozaka entra dans la tente... Il y faisait noir. Tapissant le sol, l'univers s'étalait par tranches sur une carte en papier de riz.

Ozaka resta sur la porte... Lui, qui était humble et obscur, il n'osait pas marcher sur le monde dans la tente du major Aki...

La porte se referma, pesante, n'osant pas respirer trop fort...

Un bruit de pas froissa le silence, et Aki releva les yeux.

« Major Ozaka, vous êtes assurément le serviteur très humble de la Patrie... Accomplissez donc sa volonté, car elle réclame ceci de vous. Voilà un message fort pressant, et que l'on doit porter avant le crépuscule, de l'autre côté du Yalou, au détachement qui est là-bas. Remettez-le au major Kuwami, et rappelez-vous au-dessus de toutes choses, que votre Patrie est infiniment glorieuse, et qu'il vous appartient de la servir. »

Le major Aki, de sa main brodée, avec un poignet couvert de beaucoup d'or, tendit un petit rouleau de forme longue, en plomb, et très lourd, et bien cacheté.

Alors Ozaka prit le message et s'en alla, pensif et triomphant, car c'était pour lui une gloire éclatante et cela lui semblait une grande mission...

« Prenez garde, dit Oyezu, la sentinelle, car dans la plaine il y a des gens armés, et le Yalou a des grèves mouvantes... ce sont des choses à redouter... »

Digitized by Google

Non, Ozaka ne craint pas ces choses... Si le descendant des pileurs de riz allait dans une seule journée conquérir la gloire tout à coup?...

Quand ce ne serait qu'un peu de gloire, juste pour effrayer les corbeaux, cela ne vaudrait-il pas bien de mettre le feu à ses ongles?

Le proverbe en cela dit vrai. Il est beau de ramasser du courage : Ozaka revêt un déguisement, et voilà qu'il s'éloigne de Yoghampo...

CHAPITRE III.

L'ARMURE ROUGE.

Le major Ozaka s'éloigne. Il lève la tête encore une fois...

Là-haut, effilées dans l'air jaune, les tentes s'accrochent au ravin, devant lui, la terre est toute plate, zébrée de haies comme un fleuve blanc.

C'est midi, et le silence est vaste... Ozaka s'en va vers les vallonnements.

... Il vivait dans les temps passés un homme dont la mémoire est grande, c'est le noble chef Hiyedoshi, et son nom est fort glorieux...

Il descendait d'un père obscur, à lui seul il fit toute sa gloire, il voulut saisir la Corée, et prépara de grands combats.

Un jour, il quitta le vaste Empire, le grand Empire du Soleil Levant, aux quais de Saseho, ses jonques noires heurtèrent leurs avirons laqués.

Le major Ozaka a lu cette histoire, jadis, sur les tablettes du Nihon-ji, et juste à ce moment, il se la rappelle en traversant la plaine de Yoghampo...

Par delà les vallonnements, la mer s'étale...

Berce-t-elle encore les jonques d'Hiyedoshi? A travers les langues de sable, va-t-on voir paraître ses bataillons?

Digitized by Google

Avec sa cuirasse de laque rouge et un claquement d'étendards, le chef victorieux s'avance dans le rêve du major Ozaka.

Ce descendant d'une race inconnue, Hiyedoshi, n'était-il point comme lui? Car le grand combattant de Corée avait eu d'obscurs commencements.

Et aujourd'hui, sa mémoire est grande, brillante comme la lune d'été...

Oh! si une semblable destinée était réservée au major Ozaka!...

Il marchait dans la grande plaine, et il s'éloignait de Yoghampo...

C'est une belle chose que la Gloire, la gloire au milieu du combat, quand rampe au-dessus des armures, la Mort, cramponnée aux étendards.

Le major Ozaka pense ces choses. Qu'importe de disparaître d'un seul coup dans le gouffre buveur de pourpre, dans les trous où fume la chair, quand à travers le sillon de flamme qui arrache l'âme du corps, au-dessus des hampes brisées, on a vu son nom écrit dans le ciel?...

La Mort, c'est la monnaie de la Gloire... Ozaka n'a pas peur de mourir...

Qui regrette-t-il?... Mais une voix murmure :

« Quand reviendrez-vous, major Ozaka? »

... Il voit une petite ombre mauve, toute seule aux quais de Saseho, entre les piles de cordages, une robe où il y a trop de fleurs...

Elle regarde la mer violette où la lune met ses facettes d'or, les côtes noires de Mandjourie...

« Quand reviendrez-vous, major Ozaka? »

. . . . . .

Le soleil, tendu sur le fil des nues, comme une flèche sur son arc, jetait une flamme toute raide sur le sol blanchâtre des ravins...

Digitized by Google

La plaine s'étendait, immense, comme de la cendre ondulante, l'horizon était toujours morne et ne se rapprochait jamais.

Debout, à l'ombre d'une haie, le major s'arrêta un instant, il regarda à droite et à gauche...

Le silence était plat comme un lac. Tendu vers le but, les yeux avides, il rongeait l'espace du regard, et, sous le manteau, ses mains crispées tiédissaient le plomb du rouleau...

Autour de lui, rien que le silence... Oh! ce là-bas, ce lointain qui fuit! toujours mouvant comme une vague, toujours raide comme un fil d'or.

Des oiseaux noirs, dans les nuées lisses, éclaboussent l'ombre de cris!...

Le major Ozaka lève la tête... Quelque chose a froissé les buissons...

... Un piétinement broie la terre... tout proche, mais qui semble au loin...

Ozaka, les armes tendues, cherche quelque chose qui se meut...

On n'entend battre sur les lignes immobiles que la respiration de l'air...

Soudain, des touffes desséchées, une forme noire jaillit...

Une crinière lavée d'écume, un fil de crosse qui déchiquette le soleil...

... Comme une vipère toute raide, la petite flèche racle l'air...

Le major Ozaka, immobile, la regarde venir le loin.

C'est étrange, mais pour rien au monde il ne voudrait s'écarter de là; il la voit venir... Elle est si droite... comment n'atteindrait-elle pas son but?... Il sait que c'est une chose mortelle, et il s'attendait à mourir...

Mais rien de plus, qu'un repos très calme sur le sol blanchâtre et glacé... Il lui semble que ses yeux sont fixes...

Et il se demande s'il est mort...

Digitized by Google

... Il cherche le rouleau du message, il le garde, là... dans sa main...

Puis sa pensée vole, toute brûlante, vers l'homme d'avant-garde étendu mort à Yoghampo, sur la tranchée... puis aux quais boueux des sampans...

Il entend claquer une crinière... Quelque chose le brûle au cœur...

Mais non ! il a secoué la tête, le message, le but avant tout !...

Il lui semble qu'il se relève, les mains cramponnées aux buissons, et, dans ses doigts mordus de ronces, rampe un courant enflammé...

Il regarde... Et, dans le silence, sur un mamelon desséché, il aperçoit une belle armure, toute en laque rouge au soleil...

Serait-ce que ses yeux le trompent? Il sent tout le poids de son corps... il a comme la mort des siècles qui le rive au sol par les pieds...

Et la belle armure s'avance... Oh ! n'est-ce pas le chef Hiyedoshi? Oh ! oui, tel que dans les nobles légendes, avec ses deux sabres laqués, son casque noir, son éventail de guerre, et l'horagaï, la trompe de combat...

Est-ce bien une chose véritable, ou le délire d'un corps blessé?

Il marche avec un bruissement de soie... il parle...

« Salut, major Ozaka ! Me reconnais-tu? Je suis le chef auguste, le combattant de l'Empire du Matin... et j'ai sur mon front autant d'auréoles que les amandiers ont de fleurs...

— O noble chef ! dit le porteur de message, votre nom est plus grand que le Fousiyama ! Comment daignez-vous honorer ma bassesse de vos discours entièrement divins? »

Le chef secoua son aigrette rouge, rouge comme la flamme d'un brasier.

Digitized by Google

« Certes, j'ai possédé beaucoup de gloire, et la gloire est un noble idéal... Je protège ceux qui la cherchent, car je suis le grand Hiyedoshi... Cependant, du haut de la cîme d'où maintenant je regarde en bas, je vois que l'ambition est vaine, et que peu d'hommes sont élus... Quel est ton rêve sur la terre, quel est ton espoir, major Ozaka?

— Oh! dit le messager en secouant la tête, je suis indigne des bienfaits des dieux... J'ai fait un rêve, un rêve très noble, mais je ne sais pas du tout lequel... Ma race est trop humble pour monter au temple des Victoires d'or, mais je voudrais à travers les siècles suspendre un écho à mon nom... Sans doute, la mort est peu de chose... mais disparaître d'un seul coup, comme un bloc tombe dans la vase... oh! cela est trop fort pour moi!... »

Le chef ouvrit son éventail rouge; un coup, deux coups, battirent lentement...

« Tu ne sais pas ce que c'est que la gloire... Moi, le chef, je suis instruit de cela... La gloire, ce n'est pas le nom qui vole dans une éclaboussure d'or... ce n'est pas le sang, dont chaque goutte célèbre la grandeur d'un héros... Il y a plusieurs sortes de gloire, mais la plus grande, en réalité, c'est le devoir obscur accompli dans l'ombre, et dont le monde ne fut jamais instruit... Elle n'a point le salaire terrestre, des louanges, douces comme la lune d'été... mais du haut de leur zone infinie, les dieux la regardent, et cela est beau... »

Le major Ozaka inclina la tête :

« Oh ! très noble Chef ! je ne suis qu'un mortel ! pour moi, la Gloire, c'est le grand cri du monde qui fait bondir la cendre comme les flots de la mer !... Sans doute, la louange des dieux est grande... je suis un impie, impie dans le cœur... Être un héros, dont on raconte l'histoire sur du papier de Chine, avec des lettres d'or... dont on conserve la belle cuirasse dans un coffre tout bosselé, et dont les petits enfants

Digitized by Google

d'un autre âge apprennent le nom avec celui du ciel... Voilà une noble destinée !... »

Hiyedoshi leva son éventail.

« Va ! la mort est toujours la même ! les hommes sont vains et ambitieux... Alors que serait donc la Gloire, si ce n'était que l'orgueil des morts !... »

Une grande rumeur troubla l'espace, si forte que l'air tremblait... le major Ozaka leva la tête...

Hiyedoshi avait disparu...

CHAPITRE IV.

LE BANC DE SABLE.

... En même temps, ses yeux s'ouvrirent.

Etait-ce qu'il avait rêvé ?... Le soir tombait, un grand soleil rouge... et l'on entendait l'horizon gémir...

Le corps brûlé sur la terre froide, il songea au message, et frémit...

Quoi ! déjà le soleil qui tombe, et la plaine entière à parcourir !

Ce ne peut être que le délire qui l'a cloué là, au sol glacé...

Le major Ozaka se lève... Son regard se fixe au ciel de feu...

Oh ! la vision en laque rouge ! les paroles du héros mort ! tout cela donc, n'était qu'un songe !

Et il court vers les bords du Yalou...

... Où donc est cette étrange blessure qui lui verse du plomb au cœur, un plomb aussi froid, aussi inexorable, que le métal lisse du rouleau ?...

Mais, qu'est-ce donc que ce bruit formidable qui fait heurter les nuages entre eux ?...

Le major Ozaka écoute.

On combat sur les bords du Yalou...

Digitized by Google

... Alors il précipite sa marche... oh ! s'il arrivait là, juste au moment où comme une marée triomphante, les armées escaladent la Mort !...

Il marche... ralenti par la fièvre, se cramponnant à l'espoir dernier, et devant lui l'espace est aussi morne, tout baigné des pourpres du soir...

La rumeur est toujours lointaine, la grande rumeur qu'on entend...

Il marche... et les ombres de la plaine se rétrécissent autour de lui...

Il marche... raidi comme une ombre, sur les blocs de sable desséchés... le feu du soir lui brûle les lèvres... ses bras se tendent, comme pour toucher le ciel...

... Et voilà qu'après un temps immense... plus long que tous les siècles passés, il aperçoit une langue de sable... et le bruit devient plus distinct...

Le but est là... tout près... il le touche... il escalade le sable en monceaux... il se traîne... les yeux avides cloués dans le rouge Occident...

... Est-ce donc vrai ?... oh ! cette chose est étrange !... il est comme figé au sol mouvant...

... Encore un pas... et la mêlée victorieuse... le but... les rivages du Yalou...

Mais non !... la terre est-elle complice des forces qui le tiennent enchaîné ?...

Il sent quelque chose qui l'entraîne... il voudrait se cramponner à l'air...

Le soir tombe... les rumeurs crépitent, on pourrait presque les toucher... Quoi !... si près et si loin du terme !

Qu'a donc le sable pour l'attacher ainsi?...

... N'est-ce pas les grèves mouvantes, le sable traître du Yalou? Comment s'arracher à son étreinte?... Il tient sa proie et ne la lâche plus...

O force irrésistible et puissante! pieuvre lente qui aspire

Digitized by Google

un corps! Ozaka lève ses mains crispées, là-haut, vers le soleil du soir!...

Est-ce là, la fin que lui destine ce sol impitoyable et froid?... Disparaître sans que nul le sache, aux rumeurs glorieuses du combat!

... Et le sable, dont les lèvres lentes boivent le cadavre vivant... Oh! pas même la terre natale et le soleil qui brille là-haut!...

Le major Ozaka jette ses armes... la vie du messager est au chef... non, il faut la longueur du supplice...

Ecoutez bien... la rumeur s'élève dans le rouge des grands lointains... Il y a plusieurs sortes de gloires, mais la plus grande, en réalité, c'est le Devoir obscur accompli dans l'ombre... les dieux la regardent, et cela est beau!...

. . . . . .

Le soleil, comme une garde de sabre, s'échancre aux flèches de l'horizon...

La terre, sans remous, se creuse...

. . . . . .

« Quand reviendrez-vous, major Ozaka? »

... Et il y aura une petite ombre mauve, toute seule, aux quais de Saseho, qui ira de passerelle en passerelle, déchirer sa robe aux sampans...

. . . . . .

. . . . . .

Le crépuscule va s'étendre sur les grandes rives du Yalou...

Oh! cette éclaboussure de gloire dont il n'a pas même un reflet!...

Il jette le rouleau vers la grève... la terre se creuse tout à fait... et le soleil est comme la fin d'un sourire dans le grand ciel, trempé de nuit...

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Des fuyards, en longeant les sables, ramassèrent un rouleau de plomb. Ils en tirèrent du vélin humide, et il y avait dessus quelques mots. A côté, le sable était aussi lisse que s'il n'avait rien enseveli, et il y avait, sur le papier de Chine :

« Surveillez le convoi de harengs. »

ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

LE SIÈCLE DE RUBENS

ET L'EXPOSITION D'ART ANCIEN (1)

III

Corneille DE VOS.

Aucun historien de la peinture flamande n'a, jusqu'ici, consacré de monographie à Corneille De Vos. C'est cependant un bon portraitiste. La tradition veut que, lorsque Rubens, assailli de demandes de portraits, n'y pouvait suffire, il dit : « Allez chez Corneille De Vos, c'est un autre moi-même. » De Vos était de huit ans plus jeune que Rubens et de quatorze ans plus âgé que Van Dyck. Sa carrière embrasse les années 1608, durant laquelle il devint maître, à 1641, date de son décès. Où sont les portraits qu'il peignit au cours de ces quarante-trois ans? Les musées et les collections privées en possèdent à peine une vingtaine. Nous pensons que plus d'un enrichit d'autres catalogues, surtout celui de Van Dyck.

Corneille De Vos acquit la maîtrise l'année même du retour d'Italie de Rubens. En 1611, sa sœur Marguerite devint l'épouse de François Snyders et une étroite amitié ne tarda pas à unir à Rubens et à ses amis et collaborateurs Snyders et Wildens, les deux De Vos, Corneille et Paul, et,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de juillet et août 1910.

Digitized by Google

peu de temps après le jeune Van Dyck. Le maître exerça bientôt sur ce groupe d'artistes célèbres, une influence profonde et durable. Il n'est pas nécessaire de chercher à démontrer celle de Rubens sur De Vos. Quant à Van Dyck, il ne fut pas seulement troublé par Rubens, mais aussi par Corneille De Vos, à ce qu'assure M. Lionel Cust, et devant le groupe de famille envoyé, à Bruxelles, par le musée de l'Ermitage et attribué à Van Dyck, on serait tenté de souscrire à l'observation du clairvoyant critique anglais.

Or, il existe dans les musées et les galeries privées plus de cent beaux portraits, tous d'origine anversoise, non signés, datant de la période s'étendant de 1615 à 1630 et qu'on attribue, plus ou moins arbitrairement, à l'un ou à l'autre des trois peintres. Combien le problème est troublant et qu'on est exposé à s'égarer dans la recherche de leur paternité!

Il y a à Saint-Pétersbourg, à Gotha, à Brunswick et ailleurs, d'importants groupes de famille longtemps attribués à Van Dyck que la critique a reconnus depuis comme étant de De Vos. D'autre part, après une patiente et savante enquête poursuivie par le Dr Bode, environ quarante peintures, généralement attribuées à Rubens, ont été baptisées Van Dyck. Charles de Cordes qui épousa Jacqueline Van Caestre, le 3 septembre 1617, se fit portraiturer avec sa femme, à la fin de cette année ou au cours de l'année suivante. Les deux effigies sont au musée de Bruxelles. Qui les a peintes?... Rubens, dit la tradition; Van Dyck, rectifie le Dr Bode; Rubens, maintiennent MM. Max Rooses et Emile Michel. Qui a exécuté le groupe de l'Ermitage?... Van Dyck, répond la critique allemande et le catalogue du musée. Ne serait-ce pas plutôt Corneille De Vos? se demandent des visiteurs de l'exposition de Bruxelles. Quant au buste d'homme, dans un ovale, daté 1619, de notre musée, ne pourrait-il pas aussi bien avoir été peint par l'un ou l'autre des trois artistes?

L'exposition ne présente qu'une seule œuvre certaine de

Digitized by Google

Corneille De Vos : c'est le tableau représentant *Un couple assis dans un jardin*, appartenant au musée de Berlin; il est signé *C. Devos* et daté 1629. Au musée de Bruxelles, il y a le groupe de la famille de l'artiste signé et daté 1621, et chez M. Roussille, le buste de la jolie Anna van der Bouckorst, épouse de Jean Roose, signé et daté 1622. Quel dommage qu'il ne soit pas à l'exposition!

La critique paraît d'accord pour admettre que le portrait en pied de M^me^ Butkens et de son fils, prêté par le musée de Gotha, est aussi un De Vos, en dépit de sa belle signature : *Ant. Van Dyck fecit.* Semblent également être attribués avec plus ou moins de certitude au maître, sous le nom duquel ils sont, du reste, catalogués : un groupe d'une mère et de sa fillette, appartenant à sir G. Donaldson; la *Dame au perroquet*, à M. le duc d'Arenberg; une *Fillette tenant des fleurs*, à M. Porgès; outre les portraits d'Albert et d'Isabelle, au marquis de la Boissière, et que le catalogue attribue si étrangement à *Martin* De Vos. On est, par moment, fort tenté d'y adjoindre le groupe de l'Ermitage, qu'on place dans la première période de Van Dyck, c'est-à-dire antérieurement à 1621, et qu'on dit représenter soit la famille de François Snyders, soit celle de Jean Wildens.

L'étude et la comparaison de quelques-unes des œuvres de l'école anversoise, actuellement réunies à Bruxelles, tant à l'exposition qu'au musée, permettent, croyons-nous, d'établir que les maîtres de cette école commençaient leurs tableaux à l'aide d'un procédé identique : celui enseigné par les anciens auteurs italiens et exposé, notamment, par Cennini de Padoue, dans son *Traité de la peinture*, écrit en 1437. Ce procédé employé aussi, au XV^e^ siècle, par les peintres de la Flandre, du Brabant et de la Hollande, toujours en honneur, au XVI^e^ siècle, à Venise, à Florence et à Rome, pratiqué ensuite par plusieurs artistes de l'école hollandaise du

Digitized by Google

XVII^e siècle, consistait à préparer l'œuvre en camaïeu, en un ou deux tons; le modelé et le relief en étaient poussés aussi loin que possible; on colorait, ensuite, à l'aide de glacis et, finalement, on relevait les parties lumineuses à l'aide de pâtes ou de demi-pâtes.

Il est hautement instructif d'analyser et de comparer, à ce sujet, Rubens et Van Dyck dans leurs préparations et esquisses.

Signalons plus spécialement, à l'exposition : la *Résurrection de Lazare*, par Rubens; au musée, *Renaud et Armide*, petit modèle du célèbre tableau du duc de Newcastle, et le *Crucifiement*, esquisse du tableau de l'église Saint-Michel, à Gand, tous deux par Van Dyck; le *Martyre de sainte Ursule*, par Rubens. Les trois premiers ouvrages sont des préparations en camaïeu, non colorées; le quatrième, qui a reçu des glacis de rose, de jaune et de bleu, révèle lumineusement le procédé.

On remarquera la différence notable entre les modes d'achèvement de Rubens, de Van Dyck et de Corneille De Vos, plus particulièrement dans leurs portraits. Van Dyck est de beaucoup le plus sage et le plus achevé des trois dans ses préparations en camaïeu. Chez lui, les parties éclairées ne sont que peu repeintes; elles ne sont généralement relevées que de quelques demi-pâtes, très discrètes. Les dépôts de pâtes sont beaucoup plus nombreux et plus saillants chez Corneille De Vos. Quant à Rubens, ses empâtements lumineux sont d'une liberté, d'une improvisation et d'une abondance qui, dans certains tableaux et à certaines places, présentent un relief extraordinaire. Les trois admirables peintres, tout en appréciant différemment la valeur et la beauté des ombres frottées et des empâtements lumineux, ont chacun une conception différente de la matière. Le simple examen des doigts fournit, sous ce rapport, sur leurs ouvrages respectifs, des indications précieuses.

Digitized by Google

Ainsi, les empâtements se constatent avec une persistante ressemblance de procédé dans les portraits d'Albert et d'Isabelle peints par Rubens, vers 1612, gravés par Jean Muller, en 1615, et dont nous avons rencontré, il y a deux ans, un très bel exemplaire, à Londres; dans ceux du musée Plantin; dans ceux de Nicolas Rockox, datant de 1613-1615, de la collection Cardon; de la comtesse d'Arundel, de la collection Nardus; d'un empereur romain, du musée impérial de Vienne, tous trois à l'exposition.

Il se retrouve avec non moins de franchise et de parti pris, dans certaines œuvres dont la paternité est discutée : dans le *Couple de Vieux* du musée de Budapest; dans le groupe de Marie Clarisse et de son jeune fils, qui, après avoir été un Rubens, est devenu un Van Dyck, au musée de Dresde; dans d'autres effigies encore que nous n'avons pas, présentement, la possibilité d'examiner à nouveau.

Corneille De Vos, nous l'avons dit, emprunte son procédé d'empâtement à Rubens. Voyez dans le groupe de Berlin, le gant, le gilet et le col de dentelles de la femme; dans celui de Gotha, les galons d'or de la robe et l'éventail de plumes; dans celui de sir G. Donaldson, la chevelure et la collerette de la petite, le bonnet et les bijoux de la mère; dans celui du musée de Bruxelles, les têtes, la fraise, le gilet et les bijoux de la mère, la manche de la fillette assise, divers accessoires.

C'est en vain que nous avons exploré les portraits de Duquesnoy, de Pierre Stevens et de sa femme, des deux Della Faille, des deux frères de Wael et de Martin Pepyn, par Van Dyck, réunis, en ce moment, à Bruxelles : ils ne présentent nulle part de ces empâtements en relief, de ces aspérités qui accrochent la lumière.

Le musée de Bruxelles permet et facilite singulièrement l'examen de cette curieuse question de technique, car il

Digitized by Google

expose à peu de distance l'un de l'autre, d'abord, trois peintures authentiques et datées : une esquisse de Rubens pour le plafond de White Hall (1630); le groupe de famille de De Vos (1621); le portrait de Duquesnoy, par Van Dyck (1622). A côté se voient quatre peintures non authentiquées et attribuées, par les uns, à Rubens, par les autres, à Van Dyck : les portraits de de Cordes et de sa femme (1618); le portrait d'homme dans un ovale (1619); les *Têtes de nègres* (sans date). La confrontation est aisée. Couleur et facture sont franchement distinctes dans le Duquesnoy et l'esquisse pour White Hall. Quant aux trois autres portraits et aux Têtes de nègres, ils montrent, dans les parties éclairées des visages et des vêtements, des dépôts de pâtes formant un relief tel (particulièrement le portrait de M^me^ de Cordes) que rarement Rubens en a accumulés autant. Le groupe de famille de Corneille De Vos procède de cette même technique.

Or, celle-ci, se constate encore avec un extrême parti pris dans le groupe de famille prêté par l'Ermitage. Il s'observe dans le visage et les mains du père et de la mère, dans la fraise, les manchettes de dentelles et le bonnet de la mère, dans le col et le bonnet de la petite, dans son collier et son bracelet de corail, dans les clous du fauteuil. Le caractère des figures empêche toute idée d'attribution à Rubens. D'autre part, la couleur si différente de celle des portraits de Duquesnoy et de Stevens, bat en brèche, semble-t-il, l'hypothèse Van Dyck. Dès lors, le mot de Rubens : « Allez chez Corneille De Vos, c'est un autre moi-même », revient à l'esprit et on se demande si l'on ne se trouve pas en présence d'un chef-d'œuvre de l'excellent artiste ?

Le catalogue intitule le groupe : *Portrait de la famille Snyders* (?). Il est certain qu'on se trompe en croyant y reconnaître les portraits du célèbre animalier et de Marguerite De Vos, sa femme.

Digitized by Google

Dans la famille des grands peintres anversois, il n'en est aucun qui ait été plus intimement mêlé à l'activité de ses confrères, que François Snyders. Il collabora avec Rubens et avec Jordaens, dans les tableaux desquels il introduisit des amoncellements de légumes et de fruits, comme dans l'*Abondance* du premier, à Madrid, et du second, à Bruxelles. Il fut l'un des exécuteurs testamentaires de Rubens. Il épousa la sœur des deux De Vos et fut le maître de Paul, l'animalier. Van Dyck le portraitura.

Il y a un groupe des deux époux, à Cassel, un autre chez le duc de Cleveland. Une ancienne copie du buste du peintre seul est chez le prince de Liechtenstein qui l'a envoyée à l'exposition; il y en aurait un autre chez lord Barnard, à Raby Castle. Dans la collection du duc d'Orléans figuraient deux portraits de Snyders et de sa femme qui furent séparés lors de la vente publique de la galerie, en 1798. Le comte de Carlisle acquit le mari, le comte de Warwick, la femme. Ce sont deux très belles effigies qui se retrouvèrent, pour quelques mois, à l'exposition de Manchester, en 1857. Nous avons vu, la première, à Castle Howard, la seconde, exposée à la Grosvenor Gallery, à Londres. M. Frick, le milliardaire de Pittsburg, vient, à coup de dollars, de se rendre acquéreur de l'une et de l'autre et de réunir, à nouveau, les deux époux séparés depuis cent dix ans. « C'est ce qu'on pourrait appeler un mariage d'argent », nous disait l'autre jour Ernest Verlant. Le *Burlington Magazine* dans son fascicule de février dernier reproduit les deux portraits. Enfin, il y a encore la belle gravure d'après Snyders, dans l'*Iconographie*, dont un exemplaire est exposé dans le salon des gravures, au rez-de-chaussée de l'exposition.

Or, le personnage qui figure dans le groupe de l'Ermitage n'a qu'une très très vague ressemblance avec les Snyders de Cassel, de New-York, de Liechtenstein et de l'*Iconographie;* il est facile de la contrôler. D'autre part, la femme du groupe

Digitized by Google

avec un bébé sur les genoux, ne saurait être celle de Snyders, pour deux motifs : d'abord, parce qu'elle non plus n'a pas de ressemblance avec ses portraits authentiques de Cassel et de New-York; ensuite — et c'est un argument péremptoire qui eût pu nous dispenser de tout autre — parce que Marguerite De Vos n'eut pas d'enfant.

M. Lionel Cust croit que le groupe pourrait être celui de la famille de Jean Wildens, le paysagiste, ami intime de Rubens et de Van Dyck. Seulement, il y a également des différences notables dans la physionomie de l'inconnu de l'Ermitage comparée à celle connue de Wildens, telle que nous la transmet le portrait de la galerie impériale, prêté à l'exposition. Wildens a la chevelure noire, tout ou moins châtain très foncé et l'homme de l'Ermitage est blond cendré. Le premier était plutôt prognathe, s'il faut en croire la gravure de l'*Iconographie*; le second avait le menton petit et un peu fuyant. C'est en vain que nous avons essayé, par de multiples recherches et comparaisons, de solutionner cette question d'identification de modèle.

Si l'on juge Corneille De Vos par le petit groupe de portraits signés ou authentiqués qu'on lui connaît, il faut reconnaître qu'il a ignoré les envolées de Rubens et les élégances de Van Dyck. Lorsqu'il s'est agi pour lui de se protraiturer lui-même avec sa femme et ses enfants, dans le groupe du musée de Bruxelles, il ne s'est, certes, pas mis en frais d'imagination : il s'est simplement reproduit, immobile et de face, bourgeoisement assis à côté de sa placide et somnolente moitié. Mais déjà il y a plus de mouvement, de souplesse et d'expression dans le groupe prêté par le musée de Berlin. Le charmant minois de M^me^ Jean Roose est un morceau de meilleur choix encore, plein de verve et de séduction. Quant aux enfants qu'on peut voir, à Bruxelles, à Berlin et ailleurs, ils n'eussent, certes, été ni plus vivants,

Digitized by Google

ni plus remuants, ni de mine plus espiègle, si Van Dyck les avait pris sur le vif. Après les avoir comparés avec la fillette de la marquise Spinola, dans le groupe prêté par M. Pierpont-Morgan, nous tenons même que De Vos a eu, plus que Van Dyck, le sentiment jeune et naïf de l'enfance. Pour le juger sainement, il serait prudent d'attendre, croyons-nous, que son œuvre, mieux reconnue, soit dégagée de celle d'élèves compromettants, comme Simon De Vos, par exemple.

LES ANIMALIERS.

SNYDERS. — FYT. — PAUL DE VOS. — BOEL.

N'étaient l'*Étalage de gibier* envoyé par le comte de Plymouth et la *Guirlande de fruits et de légumes* que M. Wilson légua à la ville de Bruxelles et que celle-ci a prêtée à l'exposition, François Snyders ne se révélerait pas d'une façon exceptionnelle au palais du Cinquantenaire. La *Guirlande*, agrémentée de deux singes, d'un furet et de petits oiseaux, est vraiment une œuvre de la plus belle exécution, qui peut être opposée à la magnifique *Couronne de fruits et de légumes* du musée de Bruxelles.

Un grand nombre de natures mortes du maître sont animées de figures de grandeur naturelle. Tels sont, à l'exposition, les *Étalages de victuailles* et les *Intérieurs d'office* du musée de Caen et de plusieurs collectionneurs. Ces figures sont généralement médiocres. Elles sont dues à un élève de Jordaens, originaire de Munster, appelé Jan Boeckhorst et auquel les Anversois donnèrent le sobriquet de *Lange Jan*, à cause de sa taille élancée. Des gravures anglaises anciennes dues à Richard Earlom, établissent, par leur suscription : *Sneyders et Long John pinxerunt*, la collaboration des deux peintres, l'usage abondant que Snyders fit du pinceau assez vulgaire de « Lange Jan ».

Digitized by Google

Deux autres faits confirment leurs rapports intimes : lorsque Snyders perdit sa sœur Marie, maîtresse de l'infirmerie du béguinage, Boeckhorst peignit pour le tombeau de la défunte un triptyque qui fut placé dans l'église du Béguinage et qui s'y trouve encore. Puis, en 1655, lorsque Snyders fit son testament, ce fut Boeckhorst qui lui servit de témoin.

De Jean Fyt, il y a des natures mortes de divers formats, qui comptent parmi ce que cet artiste de grand talent a produit de plus parfait : un *Étal de poissonnerie*, à M^gr^ le duc d'Arenberg ; un *Amas de gibier*, prêté par MM. Duveen frères, à Paris ; puis, divers tableaux, plus petits, des collections Porgès, à Paris, et Crews, à Londres.

Ce Fyt est un magnifique peintre, merveilleusement doué comme coloriste et homme de métier accompli. Il accuse et modèle les formes avec une précision parfaite, rend le pelage des lièvres, le plumage du gibier et la chair des poissons avec une richesse de coloration et des contrastes de lumière et de clair obscur qui le rapproche parfois de ses confrères de Hollande.

Le musée de Bruxelles vient de placer sur chevalet, dans la galerie Jordaens, une nature-morte acquise récemment, en vente publique, à Amsterdam. C'est un morceau de gourmet : un amas de tranches de poisson avec quelques ustensiles de ménage, exécuté dans de belles pâtes transparentes et savoureuses, par le plus raffiné et le plus chaleureux des pinceaux. L'œuvre demeure anonyme. Ne serait-elle pas de Jean Fyt ?

De Fyt encore, les trois chiens de chasse que tient en laisse un seigneur d'allure assez lourde mais richement accoutré et bien peint, prêté par sir G. Donaldson. De quel pinceau est sortie cette figure cataloguée sous le nom, assurément erroné de Jordaens, et dont le style et la facture nous font plus ou moins songer à un portrait de fillette tenant sur le poing un

Digitized by Google

faucon, menant des chiens peints par Fyt également, et que le musée d'Anvers attribue à Van Dyck?

En dépit des incessantes études et recherches des historiens, les problèmes à résoudre restent nombreux, même pour ce XVII^e^ siècle, qu'on croit connaître. Ainsi, qui est Victor Bouquet peintre de grandes figures, originaire de Furnes, dont aucun historien ni catalographe ne parle et sur lequel se taisent aussi, unanimement, les dictionnaires et les lexikons? Il y avait de lui, dans l'église Sainte-Walburge de sa ville natale, un tableau représentant *Saint Pierre reniant le Christ*, que les Français emportèrent en 1794 et qui a disparu. Le Louvre possède de lui la seule œuvre qu'on lui connaisse encore, un *Porte-étendard*, figure de grandeur naturelle, en pied, signée et datée 1664. Où sont les autres peintures de ce Flamand de talent, né en 1619 et mort en 1677, appartenant, par conséquent, à la génération des Teniers, Gonzalès Coques, Fyt, Duchâtel, Thys, Boel, Siberecht, et qui demeure complètement inconnu?

Dans l'interprétation de la nature animale agissante, le tableau le plus saisissant de l'exposition est, sans contredit, le *Sanglier aux prises avec des chiens*, que son propriétaire, le comte Constantin de Bousies, expose sous le nom de Jean Fyt. Tout se vaut dans ce superbe tableau : composition, dessin, couleur, exécution, style. Le caractère héroïque du sanglier acculé et des chiens blessés et tenus en haleine, évoque Rubens. Snyders a-t-il fait mieux? Nous ne le pensons pas. Ce tableau n'est cependant pas de son pinceau, pas plus que de celui de Fyt, dont la facture et la couleur sont autres.

Il est, à notre avis, d'un artiste que les historiens de l'école anversoise n'ont pas encore remis à sa vraie place, c'est-à-dire au premier rang : Paul De Vos, frère de Corneille, beau-frère de Snyders et élève de ce dernier, il n'est

Digitized by Google

pas moins digne que ces deux excellents peintres, de notre admiration. On ne le connaît guère en Belgique. Il n'est pas même représenté dans le musée de sa ville natale. Bruxelles possède de lui une *Chasse au cerf*, signée, et un *Cheval terrassé par des loups*, dont il y a des repliques aux musées de Bologne et de Saint-Pétersbourg.

De Vos fut chargé par Rubens d'importants travaux pour le roi d'Espagne. Aussi est-ce à Madrid qu'il faut surtout aller pour apprendre à le connaître. Il a quatorze toiles au Prado. Il travailla aussi pour le marquis de Salamanca qui ne possédait pas moins de seize productions de son pinceau. La plupart de ses compositions, généralement de grandeur naturelle, ont la plus magistrale allure. Un *Sanglier se défendant contre des chiens*, à la pinacothèque de Turin; quatre grandes *Chasses*, dans le palais du duc d'Albe, à Madrid; cinq pages, à l'Ermitage, notamment le *Combat d'un cheval contre des loups*, d'un *Ours et d'un léopard contre des chiens;* quatre autres fougueux *Combats d'animaux*, dans la galerie Corsini, à Rome, sont des œuvres qui montrent Paul De Vos très supérieur à sa réputation. Le *Sanglier* du comte de Bousies est une de ses œuvres les plus dramatiques.

Van Dyck, qui a peint souvent Snyders, nous a laissé aussi plusieurs portraits de son beau-frère Paul. Il y en a un, gravé, dans l'*Iconographie*, un autre, peint, chez le capitaine Derney, en Angleterre. Le roi Léopold I^er^ en avait acquis un troisième, qui périt dans l'incendie du château de Laeken, le 1^er^ janvier 1890.

Pierre Boel, élève de Fyt, est représenté par une belle page décorative, signée, d'une grande finesse de coloration, appartenant à M. Cardon. Le riche tableau d'accessoires avec figures, au musée de Bruxelles, longtemps attribué à Jordaens seul, a été reconnu être de Boel, pour la nature

Digitized by Google

morte. D'autres de ses peintures continuent à se cacher sous des noms d'emprunt, notamment, au Louvre, où un tableau représentant des *Animaux et Ustensiles* et portant le n° 1252, est classé parmi les productions du peintre génois Castiglione.

LES PETITS MAÎTRES.

GONZALÈS COQUES. — DAVID TENIERS. — THOMAS VAN APSHOVEN. — ADRIEN BROUWER. — GUILLAUME VAN HAECHT. — H. VAN DUYN. — C.-N. GYSBRECHT. JEAN SIBERECHTS.

La salle à compartiments réservée aux « petits maîtres » est garnie d'une façon compacte par un contingent abondant, qui, sans aucun inconvénient, eût pu être considérablement allégé. Au point de vue historique, il y a bien des lacunes.

Les musées de Cassel et de La Haye font une place honorable à Gonzalès Coques. Le joli *Intérieur* à deux figures de la première de ces galeries est, sans doute, le chef-d'œuvre de ce petit maître dont Burger compare les portraits à « des Van Dyck vus par le gros bout de la lorgnette ». Si le n° 55, prêté par un collectionneur anglais, est réellement de son pinceau, la comparaison de l'excellent critique n'est plus exacte, car le personnage est représenté de grandeur naturelle. Mais rien ne soutient cette attribution, due à Alfred Michiels et puisée dans le catalogue de la vente de la collection Wilson, d'où provient la peinture. Ce catalogue affirme en outre, sans s'en expliquer davantage, que le modèle ne serait autre que l'auteur lui-même, ce qui nous fournirait un portrait de Gonzalès par lui-même, en grand format.

Nous savons, grâce à une gravure de Paul Pontius, reproduite dans l'ouvrage de de Bie, que l'artiste exécuta son

Digitized by Google

propre portrait. Mais sa physionomie n'a rien de commun avec celle du n° 55, qui porte l'inscription *1646 Ætatis 29*. Or, en 1646, Coques, né en 1618, avait 28 ans. Enfin le coloris et la facture du portrait — fort intéressant, du reste, — ne rappellent en rien la couleur et le métier de l'artiste, tels qu'on peut en juger par les diverses œuvres authentiques exposées.

Teniers, quoique représenté par environ cinquante numéros, ne sort pas à son avantage de l'épreuve : ses œuvres de choix sont clairsemées. Des *Joueurs de boules*, au baron Janssen et un *Tir à l'arc*, au baron Oppenheim, doivent être mis hors de pair principalement pour leur côté agreste et la belle exécution de leurs ciels. Un petit tableau représentant un *Intérieur*, de la collection Van Hollitscher, à Berlin, doit aussi être cité et un *Cabaret*, appartenant à M. Koppel, de la même ville, réclame une attention particulière à cause de sa date et de la forme de sa signature. Il a été peint, en 1634, c'est-à-dire trois années avant la réception à la maîtrise de l'auteur ; il est signé TENIER (sans *s*) et trahit la vive influence de Brouwer, fixé alors à Anvers depuis trois ans

Un spécimen authentique de Thomas van Apshoven, élève de David II, retient un instant, car son auteur est un peintre très rare. Cette *Partie de Cartes*, signée, à M. le comte de Bousies, nous a permis de reconnaître une seconde production de son pinceau : un *Corps de garde*, appartenant à M. Porgès et catalogué sous le nom de Teniers. Peut-être même y en a-t-il, à l'exposition, une troisième plus importante, envoyée par le musée d'Anvers?

En 1823, le roi Guillaume fit don à ce musée d'un tableau représentant le panorama de la ville de Valenciennes qui fut assiégée, en 1656, par les troupes françaises de Turenne et de la Ferté, secourue et délivrée par celles de don Juan d'Autriche qu'accompagnait le grand Condé. Ce panorama

Digitized by Google

est encadré de trophées d'armure, d'armes et d'engins militaires, ainsi que de figures allégoriques et de bustes. Le tableau passe pour un Teniers et a toujours été catalogué sous ce nom, sans doute parce qu'il célèbre un exploit de don Juan et que Teniers fut peintre et aide de la chambre de ce prince. Cependant l'œuvre, qui est de grande dimension (1.73 × 2.04), ne porte ni signature ni monogramme, contrairement à l'habitude que l'artiste avait de signer ses peintures. En outre, son coloris et sa facture, pas plus que les types de personnages et les accessoires ne ressemblent à ceux de Teniers. Or, une comparaison avec les deux *Corps de garde*, n^os^ 1 et 456, nous a amené à penser que cette peinture anonyme pourrait bien provenir du pinceau de Thomas van Apshoven. Les scènes de corps de garde et les sujets militaires pourvues d'armures, de hallebardes, de tambours et de drapeaux devaient plaire à ce peintre animé de goûts guerriers, puisque ses concitoyens lui confièrent, en 1652, la charge de porte-étendard de la garde bourgeoise de sa section et que celle-ci l'appela, en 1657, au commandement de la compagnie. C'est en cette dernière année que le capitaine van Apshoven aurait peint le siège de Valenciennes.

Les prêts du musée de Berlin, de M^me^ Osterrieth, à Anvers, de MM. Schloss, à Paris, et Van Gelder, à Uccle, donnent une réelle importance à la représentation d'Adrien Brouwer, dont Rubens, comme on le sait, tenait le talent en si haute estime. Le musée de Berlin nous révèle, en deux tableaux, un Brouwer paysagiste; les *Politiciens* et la *Tabagie* de M. Schloss sont de la plus belle qualité, ainsi que l'*Opération* de M. Van Gelder. Quant au *Pochard*, de M^me^ Osterrieth, c'est un pur petit chef-d'œuvre d'observation, d'exécution et de style. Il dit la distance qu'il y a entre un beau Teniers et un beau Brouwer. Ce *Pochard* forcera un jour les portes de

Digitized by Google

quelque galerie célèbre : les nymphes de Rubens, même les belles dames de Van Dyck, serreront un peu leurs rangs pour lui faire place.

Le duc d'Arenberg et M. Porgès prêtent d'excellents Josse van Craesbeeck. Il est plaisant de voir comment un tableau hollandais représentant une *Scène galante*, est parvenu, à l'aide d'un authentique monogramme C. B., à se faufiler parmi eux.

De Breughel de Velours, une *Guirlande de fleurs*, de la plus précieuse exécution et de la plus belle conservation, entourant un petit sujet de piété, peint par Rubens — de la collection de M. le comte C. de Bousies.

Nous ne pouvons passer sous silence l'attribution faite à Guillaume van Haecht d'une *Galerie de peintures* appartenant au Mauritshuis de La Haye. Le nom de ce peintre oublié fut mis en vedette lors de l'exposition de la Toison d'or, qui révéla de lui une *Galerie de tableaux* visitée par Albert et Isabelle et de nombreux personnages. Le tableau, qui appartient à une collection anglaise, est signé : *W. Van Haecht*, suivi de la date : *1628*. L'auteur est le fils de Tobie van Haecht, le premier maître de Rubens. Ses ouvrages connus se réduisent jusqu'ici aux deux *Galeries de tableaux* que nous venons de citer.

Dans ce genre que Teniers, conservateur de la galerie de tableaux de l'archiduc Léopold-Guillaume, à Bruxelles, continua et mit à la mode, l'exposition, montre une curiosité inédite : un petit tableau représentant un *Atelier de peintre*, animé de figures peintes par Teniers, appartenant à M. Julius Böhler, de Munich, et signé d'un nom inconnu jusqu'ici : *H. Van Duyn*.

Charles-Emmanuel Biset est absent. Le tableau si intéressant qu'il a au musée de Bruxelles donne envie cependant de faire plus ample connaissance avec le restant de son œuvre. Les autres peintres de gentilhommeries et d'intérieurs à

Digitized by Google

petites figures : Jérôme Janssens, Vander Lamen, Van Tilborch, Duchâtel, ne sont pas davantage représentés.

Une curiosité est le tableau d'*Accessoires*, que prête le musée communal d'Ixelles et qui est signé C. N. GYSBRECHT et daté 1671. Un Corneille-Norbert Gysbrecht fut reçu franc-maître, à Saint-Luc d'Anvers, en 1559-1560. La mère de Fr. Snyders était une Gysbrecht. Corneille-Norbert a un second tableau signé et daté 1662, au musée d'Augsbourg ; un troisième, signé et daté 1665, a passé en vente, à Munich, en 1892. C'est tout ce que nous savons de lui. Il est fâcheux qu'on n'ait enlevé cette rareté à son musée, où elle était placée en belle lumière, que pour la dérober à la vue dans le réduit le plus obscur de l'exposition, où l'on voit à peine ce qu'elle représente.

Les paysages sont très clairsemés à l'exposition. L'école flamande ne compte pas, du reste, de ces magnifiques spécialistes du genre, si nombreux dans l'école hollandaise. Certes, il y a Rubens, et le maître, qui révolutionna ce genre comme il influença tous les autres, est là avec un excellent spécimen « étoffé » de bestiaux et provenant de la collection du baron Oppenheim.

A Bruxelles, le chef de file fut Louis de Vadder, qu'une requête de 1645 qualifie de : « le meilleur artiste du pays ». On apprend à le connaître aux musées de Munich, Darmstadt, Stockholm, mais il reste ignoré au musée de Bruxelles, en dépit du désir de la commission d'acquérir un bon exemplaire de son talent. Il est absent aussi de l'exposition, à moins qu'un beau paysage, avec un ciel mouvementé, lumineux et à effet et d'une facture pleine d'emportement, prêté par un collectionneur anglais, M. Harwey, et catalogué parmi les « inconnus », ne soit une œuvre de son pinceau. David Teniers l'a « étoffé » de quelques petites figures.

Par contre, Jean Siberechts, paysagiste et peintre de

Digitized by Google

paysanneries, qui ne se rencontre également que rarement dans les musées du continent, s'impose à l'attention, par trois toiles importantes : une qui provient du musée communal de Bruxelles, une autre de M. Cardon, la troisième de M^me^ Bachofen, à Bâle. Avec l'*Intérieur de ferme*, qui est au musée, voilà un quatuor de peintures faisant une place très honorable à cet Anversois, qui, tant par la facture que par le coloris, semble un ancêtre de Henri de Braekeleer.

Soixante tapisseries ont été rassemblées. Elles décorent les salles du rez-de-chaussée, les escaliers et la galerie du haut. Elles ne s'imposent à l'attention que dans le hall d'entrée, où sont réunies huit pièces de l'*Histoire de Constantin*, d'après des cartons commandés à Rubens par Louis XIII, la plupart tissées à Paris et prêtées par le garde-meuble Les Gaspard Leyniers, les Jacques Vander Goten, les De Vos, les Rydams, les Vanderborght ne sont que des continuateurs dégénérés de ces fameux hauts-lisseurs brabançons du temps de Philippe-le-Beau, de Marguerite d'Autriche et de Charles-Quint. Leurs tentures au coloris éteint sont pompeusement encadrées par l'architecture de l'époque, dont les portiques variés édifiés dans les vestibules et les salles, reproduisent des types célèbres.

Cette architecture rubénienne n'est pas d'un goût très raffiné, mais elle est pittoresque et monumentale, et impressionne. Elle évoque le souvenir d'une époque qu'on dit avoir été virile mais qui, toutefois, ne le fut pas assez pour nous débarrasser de la domination espagnole. Les Bataves surent être plus énergiques.

L'exposition a tenu à refuter, par avance, cette dernière opinion, en consacrant une salle spéciale au fait militaire le plus glorieux du règne : le siège d'Ostende. Elle montre deux superbes maquettes : *Avant* et *Après le siège*, représentant la future « Reine des plages » avec ses contrescarpes, ses

Digitized by Google

ravelins, son front de mer, ses redoutes, ses cavaliers, ses demi-lunes, ses fausses braies, ses bastions, ses demi-bastions, ses courtines et ses gabionnades. C'est très instructif.

En réalité, Ostende était, en l'an de grâce 1601, une bicoque dans laquelle quelques centaines de gueux hollandais de l'armée de Maurice de Nassau tinrent en échec, pendant trois ans, toute l'armée des archiducs commandée par le plus fameux général de l'époque, Ambroise Spinola. Une indiscrète légende nous rapporte qu'Isabelle, pour obtenir la victoire de ses armes, promit à la sainte Vierge de ne plus changer de chemise jusqu'au jour de la reddition de la place. Le soulagement de la souveraine dut être grand lorsque Ostende ouvrit ses portes, le 20 septembre 1604. Telle est, assure-t-on, l'origine de la couleur Isabelle, qui devint aussitôt fort à la mode. Les courtisans ont de ces trouvailles.

Macaulay relate avec admiration l'histoire d'un autre siège fameux de la même époque, celui de Leyde, en 1574, où la population assiégée par les Espagnols de Requesens préféra les pires misères à la reddition et à la soumission devant le despotisme de l'étranger. Tout, du reste, marchait de pair chez cet admirable petit peuple hollandais qui luttait sans répit et, par moment, sans espérance, pour son indépendance, la liberté de commerce et la liberté de conscience. « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, disait le Taciturne, ni de vaincre pour persévérer. »

De nos jours, tant de bravoure de la part d'une ville assiégée et victorieuse serait, sans doute, récompensé par le droit de porter dans ses armes les insignes d'un ordre quelconque. Pour récompenser les habitants de Leyde, le prince d'Orange, dont Philippe II allait mettre la tête à prix, leur laissa le choix entre l'exemption des impôts et une université, et Leyde choisit l'université. Athènes ni Rome aux époques les plus brillantes de leur histoire, n'ont caractérisé l'esprit public par un geste plus noble.

Digitized by Google

Ainsi s'explique la différence d'idéal des deux écoles rivales, des provinces du midi, demeurées soumises, royalistes et catholiques, et des provinces du nord, révoltées et protestantes. Luther avait converti et armé les unes ; Ignace de Loyala gagna et désarma les autres. Ce dernier milieu fit travailler Rubens, mais c'est à Venise, la patrie du Tintoret ; à la cour fastueuse de Mantoue qu'illustrèrent Mantegna et Isabelle d'Este, une des femmes les plus accomplies de son temps ; à celle des papes, encore toute vibrante du souvenir de Michel-Ange, que s'étaient développées, huit années durant, ses qualités natives. Le milieu républicain, héroïque et savant de Leyde et d'Amsterdam forma le génie de Rembrandt.

A.-J. Wauters.

Digitized by Google

DU PEUPLE-ENFANT AU PEUPLE-ROI[1]

Si l'on creuse un peu profondément le sens du mot ou plutôt du *fait* de l'éducation, on s'aperçoit aisément qu'il signifie quelque chose comme une pression exercée par le plus fort, le plus intelligent, le maître, le père, l'instituteur, l'élite, sur le plus faible, l'enfant, le peuple.

Ce n'est pas qu'il s'agisse ici de despotisme. De professeur à élève, de père à enfant, il ne saurait plus être question d'autorité absolue. Il n'y a dans ces sortes de fonction qu'une autorité qui demeure, c'est celle de l'influence qu'exerce le privilégié momentané par l'amour qu'il inspire. Hors de là il n'y a que barbarie et si c'était ici le lieu, il serait facile de le prouver.

La première influence à exercer sur l'enfant consiste en un dressage purement physique. Il en est de même à l'égard du peuple.

Que faut-il faire pour obtenir une démocratie faite d'individus sains, vigoureux, habitués aux pratiques de l'hygiène moderne? Et d'abord en cette spéciale question quel sera l'idéal auquel devra tendre notre peuple? Il semble qu'il n'en est point d'autre possible que celui dont s'enorgueillissaient

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'août 1910.

Digitized by Google

les Grecs. Aux points de vues intellectuel et moral nous pourrons trouver un idéal plus actuel, mais en ce qui concerne la morale du corps, l'intelligence de la propreté matérielle, on ne saurait trouver meilleur modèle — sauf *peut-être* chez les Anglo-Saxons.

Plus que toute autre éducation, l'éducation physique se donne dès l'enfance. L'habitude ici est, dans tout le sens du mot, une seconde nature. Si un enfant a été baigné chaque jour, si ses dents ont été lavées chaque matin, s'il a été contraint de faire quotidiennement un exercice physique quelconque, soyez sûrs qu'au bout d'un certain nombre d'années, il lui sera tout à fait impossible de se passer de tout cela.

Il est urgent d'insister sur ces questions. On a trop longtemps péché par excès de pudeur et de sotte prévention. Les adultes ne savent rien. Le Français en est encore trop souvent à négliger la propreté corporelle, à la considérer comme un soin inférieur, d'accord avec la mentalité catholique qui a érigé la crasse en vertu et la malpropreté en sainteté. Le bain quotidien, par exemple, est un *devoir* envers soi-même et confère à son adepte une sorte de dignité humaine qui le rehausse moralement à ses propres yeux.

Il en est de même pour l'exercice physique. Il ne s'agit pas ici du caporalisme ni de l'athlétisme tels qu'ils ont été pratiqués dans l'enseignement depuis 1870 et qui ont constitué une erreur fort grave, mais il s'agit de l'exercice libre, du *jeu* au sens où l'entendent les Anglo-Saxons, nos maîtres en ces matières.

Ah ! comment répandre ces notions des devoirs envers son corps, comment faire entendre à tous ces vérités élémentaires ! Il existe des brochures : « Ce que nos fils devraient savoir », « Ce que toute jeune fille devrait savoir, etc. » Ce sont des ouvrages de ce genre qui devraient être semés par millions dans le peuple. N'y a-t-il plus de Mécène pour cela ?

Digitized by Google

N'y a-t-il personne qui veuille faire entendre la voix du bon sens?

Tant de jeunes gens, de jeunes filles ne savent rien de l'hygiène sexuelle et se préparent ainsi un avenir de névrosés! Tant de mères ne savent rien de l'hygiène de l'enfance! Tant d'hommes faits se présentent devant nous avec des ongles en deuil, des cheveux malpropres, une peau douteuse! En fait de propreté corporelle nous en sommes au moyen âge.

Certes, il ne s'agit pas d'inaugurer de nouvelles carrières de sauteur ou de lutteur, mais il s'agit de faire couler dans la race française un sang rouge et pur sous une peau nette et de bon fonctionnement. Prêchons donc avant toutes choses le baptême de l'eau claire et froide qui purifie et tonifie, prêchons le bon Évangile de l'hygiène et de la beauté du corps humain.

* * *

Pour obtenir un bon équilibre humain, il faut que la culture de l'intelligence se proportionne à celle du corps.

Quelles sont donc les connaissances communes nécessaires pour faire un homme qui compte comme une bonne unité dans l'ensemble? Il est impossible de tout apprendre à tous, mais il y a sans doute un minimum utile, voire indispensable à tous... Longtemps ce minimum a été fort considéré et apprécié, il s'exprimait en deux mots : lire et écrire.

Ce n'est plus suffisant.

De quoi s'agit-il donc? d'obtenir que tout le monde ait son *certificat d'études?* Assurément, ce ne serait pas mauvais. Les connaissances exigées au certificat d'études primaires constituent une sorte de petite encyclopédie passablement utile... mais ce dernier mot a peine à passer sous ma plume : N'y aurait-il rien à faire à l'égard de l'utilité relative des choses enseignées pour le certificat d'études?

Digitized by Google

Je compulse la petite bibliothèque du gamin qui se prépare au certificat : je vois des livres d'histoire plus gros que des livres d'histoire naturelle, des arithmétiques plus grosses que des géographies, des grammaires plus grosses, en vérité plus grosses que tout.

Mon Dieu, ne conviendrait-il pas d'oublier un instant la préoccupation politique qui pousse à de si grosses histoires, de négliger la préoccupation encyclopédique qui incite à de si grosses histoires naturelles et d'abandonner la préoccupation scolastique qui objurgue en faveur de si épaisses et monumentales grammaires? Alors, on pourrait peut-être donner un peu plus d'importance à ce qui est réellement important, à l'hygiène, à l'histoire de la pensée, de l'art, de la vie!

Il semble que cela vaudrait mieux et que le candidat à l'humanité n'en serait que plus capable de devenir un homme et donc un citoyen. Que fait pour la direction de soi-même et l'enrichissement d'une vie intérieure la connaissance des classifications d'insectes ou des batailles de Charlemagne? Peu de chose en regard d'une vue plus claire sur le vaste monde, ses habitants et leurs diverses et contradictoires mentalités.

A cela près, le certificat d'études primaires obligatoire pour tous ne serait pas une mauvaise chose. La difficulté serait sans doute de déterminer les moyens propres à rendre son accès possible à tous. Mais supposons ces moyens trouvés, supposons même que le législateur, d'accord avec l'éducateur, ait plus ou moins interverti, selon nos vues, l'importance des matières enseignées et exigées. L'ensemble des nouveaux citoyens ainsi pourvus seront-ils plus aptes à *raisonner*, à *réfléchir*, à *penser par eux-mêmes?* C'est toute une mentalité qui aurait été transformée et l'on pourrait en vérité crier au miracle. Des hommes qui ne croiraient plus des choses uniquement parce que leur journal les dit, des gens qui sau-

Digitized by Google

raient comparer, discuter, réfléchir! Hélas, nous ne voyons pas bien comment cela pourrait se faire sans que l'élève, outre la connaissance des faits, apprenne à penser, à voir, à juger. Et il n'y a pas de certificat au monde qui puisse estampiller une pareille aptitude.

Que tous nos instituteurs primaires soient des Socrates, des accoucheurs d'âmes? N'est-il pas ironique de le demander? Faut-il donc examiner l'enseignement à donner à l'école normale pour obtenir ce résultat? Et quels Socrates professeurs faudra-t-il pour modeler des Socrates instituteurs?

La question n'est peut-être pas là. Elle est peut-être à côté, dans la famille où les parents pourraient faire cet office... mais il faudrait que les parents eux-mêmes... Cercle vicieux.

Que conclure? — Faire tous ses efforts, chacun de nous, pour que, par l'École, par la Famille, par la lecture, par tous les moyens possibles, l'instruction — je ne parle pas dans ce paragraphe de l'éducation — se propage. Les faits portent en eux-mêmes leur source de clarté et il ne faut pas désespérer du sens commun. C'est dans le choix des faits à présenter qu'il importe d'avoir du discernement.

Multiplions donc la connaissance des faits. Tout est bon : Bibliothèques circulantes, conférences, classes du soir... tout cela propage la lumière, et la lumière c'est déjà un peu la vie. Mais gardons-nous d'interpréter, de commenter les faits; c'est du temps perdu et nous nuisons par là à l'éloquence naturelle de la vérité nue... Nous ne commentons, nous n'interprétons jamais qu'à *notre* manière, selon *notre* mentalité, et c'est cela qu'il ne faut pas, c'est cela qui rebute l'auditeur, c'est cela qui tue les Universités populaires... Non, en matière d'instruction, il faut le fait, tout uniment le fait. Choisissons-le dans la catégorie des sciences vivantes, histoire des

Digitized by Google

civilisations, de l'art, médecine, etc., mais pas d'habillement qui ne serait qu'un déguisement.

*
* *

Au dessus de l'éducation intellectuelle, il y a l'éducation morale. « Science sans conscience, dit un vieil auteur, n'est que ruine de l'âme. » Et en vérité, il vaut mieux connaître son devoir que son arithmétique. De tout temps, le bon sens populaire a su discerner entre l'ignorance et le vice, et nous n'avons jamais pu comprendre comment des grands hommes — certainement fourvoyés — ont pu penser et dire : Ouvrons des écoles, nous fermerons des prisons.

Cela n'a aucun sens. Il faut toujours plus de science à tout le monde, aux honnêtes gens assurément, mais aussi et surtout aux coquins, aux escrocs modernes, aux nihilistes, à tous ceux qui forgent des armes prohibées, fabriquent des faux papiers, dosent des explosifs...

Donc, répétons-le haut, très haut, au-dessus de l'éducation intellectuelle, il y a l'éducation morale.

Or, la morale a ceci de distinct d'avec la science, c'est qu'elle ne s'apprend pas. Le coquin en connaît mieux que personne les principes et cela ne l'empêche pas de voler ni de tromper.

Ce qui s'enseigne en matière de morale, c'est ce à quoi les hommes ont cherché à la rattacher : religion, philosophie, explication de l'univers. En réalité, la morale impérative et catégorique qui ordonne l'action bonne, le pardon des injures, la justice pour tous, la bonté et toutes les vertus antiques n'a pas de racines visibles et communément observables. Faut-il dire à l'homme de faire le bien sans en attendre de récompense, de faire le bien parce que c'est le bien et non parce qu'un Dieu en a ainsi décidé?

Il semble difficile d'*enseigner* que le bien, d'abord aimé et pratiqué parce qu'à l'origine il fut simplement l'utile et l'ordre

Digitized by Google

s'est peu à peu transformé, s'est cristallisé au point d'être aimé et pratiqué pour lui-même, comme cela se passe en un seul individu, l'avare, pour l'argent! Et pourtant, si l'on ne veut résolument plus de l'enfer ni du paradis, c'est cela qui demeure l'explication la plus plausible du fait moral.

On peut, il est vrai, voiler l'utilitarisme fondamental de la morale en enseignant le système en vertu duquel l'homme de bien se perfectionne lui-même à mesure qu'il progresse en vertu, on peut adjoindre aux mobiles qui nous poussent au bien l'instinct de solidarité et montrer que lorsqu'un membre souffre, tout le corps souffre....

Tout cela est fort beau, mais en ce qui concerne l'éducation morale d'une démocratie, nous doutons que cela épargne à l'État un seul prisonnier à nourrir, et cela l'épargnerait-il, qu'est-ce que cette vertu pratiquée par peur du gendarme, réduite à la légalité stricte... et en somme bourrée d'intentions viles, de basses envies, d'actes criminels? Car il y a telle façon de tuer son prochain qui ne mène pas en cour d'assises.

C'est ici qu'un idéal fixe et lumineux à l'horizon du désir humain serait de bonne ressource et de féconds resultats. Ah, faire voir à chaque être le type de perfection vers lequel, non seulement tous ses vouloirs se porteraient inlassablement, mais vers qui toute son affection s'élancerait pour en atteindre le rayonnement de vertus!

Est-ce une chimère qui passe toutes ailes déployées? Nous ne le pensons pas. Il a certainement quelque chose à faire pour accroître au cœur des hommes la santé morale aussi bien que pour fortifier leur santé physique. Mais à coup sûr ce ne sont pas des discours ni des dissertations, des théories ni des admonitions qui produiront ces fruits attendus.

La seule chose possible serait que chaque individu consente à modifier soi-même la façon dont il considère les autres. Il y aurait d'abord à introduire la notion du *respect*

Digitized by Google

mutuel. Un peu d'orgueil y est nécessaire. Plus on se hausse, plus on se donne de forces pour faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent. Après le respect pour autrui qui ne va pas sans une bonne dose de dignité pour soi, il y a la *bonté*. Je mets la bonté au-dessus de la justice, restant d'accord en ceci avec la tradition chrétienne, car de ce que la justice stricte n'est pas rendue à tous, il ne s'ensuit pas qu'une loi quelconque ait le pouvoir de m'empêcher de faire en certains cas plus que je ne dois, d'être plus que juste, d'être bon.

La bonté que j'invoque n'est point dédaigneuse ni méprisante, elle ne fait pas l'aumône, elle donne parce qu'elle aime. Et à propos de l'amour du prochain, si nous avions une formule à proposer, nous dirions : Vous avez entendu qu'il a été dit « Aimez-vous les uns les autres », mais le prophète qui viendra vous dira : soyez aimés par tous. Faites en sorte d'être aimés. Rendez-vous en dignes!... On voit ce qu'il y a d'individualisme fécond, de force, d'espoir, d'élan, de marche en avant dans cette nouvelle proposition...

Mais la rénovation morale ne dépend pas d'une formule. Ah, si quelque puissance surnaturelle pouvait réveiller en notre race la dignité initiatrice de respect mutuel, l'amour dispensateur de beaux dévouements et de généreuses pensées! Quel bel avenir alors pour la nation élue en qui ces vertus pourraient fleurir!

Eh bien, si chacun s'efforçait de réaliser en soi un peu de cet idéal, si chaque homme se considérait comme un chevalier servant de la morale retrouvée... comme l'acheminement serait bref et prompte l'arrivée!

Mais voilà, personne ne compte sur soi, tout le monde compte sur les autres. Pis encore, personne ne compte sur personne, mais presque tous comptent sur le Progrès, l'Évolution, une Révolution. Hélas, faut-il le redire, aucun pro-

Digitized by Google

grès, aucune évolution, aucune révolution n'est capable d'apporter la vertu en un cœur qui n'a rien fait pour la posséder. « Tu crois donc que la justice est une table servie! » dit Maxime Gorki. Eh bien non, répondrons-nous, ce n'est pas une table servie, il ne te suffit pas d'avoir faim et de te mettre à table. Ne crois pas non plus que quelques travaux te suffiront... Que dis-je, quand même tu te sacrifierais pour elle, toi et les tiens, quand même tu bataillerais pour elle jusqu'à la mort, la justice n'est pas tienne... elle ne serait qu'un vain ornement dont tu te parerais; non, elle ne serait pas tienne tant que tu ne saurais pas la rendre aux autres, elle ne serait pas tienne tant que tu ne l'aimerais pas de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée... (1).

Il est indéniable que les religions savaient répandre et faire germer dans les âmes les semences de fort belles vertus. Vertus immorales, si l'on veut, puisqu'il est entendu qu'elles avaient pour fondement la peur de l'enfer et le désir du paradis, mais vertus tout de même et, à tout prendre, bonnes plantes dans le champ de l'expérience humaine.

Il ne serait pas mauvais à ce compte que le peuple-enfant fut mis à même de connaître les principaux résultats acquis par la science de l'histoire des religions. Si des livres populaires et bien faits mettaient en lumière l'étonnante uniformité de la bonne morale sous les vêtures bariolées, diverses, extravagantes des multiples religions, alors l'homme serait forcé de reconnaître que les religions passent, mais que la morale reste.

Et quel admirable exemple que ce prodigieux effort de l'esprit humain pour atteindre l'inaccessible idéal! Que de

(1) Voilà qui dépasse sans doute un peu le niveau moral des discours de meneurs de grèves. Il est malheureux qu'en notre époque, si belle par ailleurs, le sens moral fasse à ce point défaut aux masses populaires pour qu'on voie partout l'accent mis sur les droits et que l'on constate l'oubli parallèle et constant des devoirs.

Digitized by Google

vies dépensées! Que de sang répandu! Auprès de cela, quelle mesquine et infinitésimale parcelle d'énergie il faudrait à chaque individu d'aujourd'hui pour réaliser l'imposant ensemble d'un peuple vertueux!

Les religions promettaient le bonheur, sinon ici-bas, du moins dans l'au-delà, la vertu que nous prêchons ne procurerait qu'un bonheur relatif, et encore la condition nécessaire de ce bonheur est-elle collective. Nous ne pouvons plus dire : « Sois bon et tu seras heureux », mais il faut dire : « Soyez *tous* bons, et vous serez *tous* heureux ». La différence n'implique pas impossibilité de réalisation. C'est plutôt la première promesse qui était fallacieuse, la seconde est logique.

Il est vrai, il ne s'agit que d'un bonheur fait de bons contacts avec son semblable, de sécurité, d'affection et d'estime réciproques. Le bonheur absolu, qui supposerait la maladie, l'accident, la mort vaincus, n'est pas près de se réaliser.

Mais, à tout prendre, un bonheur très pur serait celui que savourerait l'homme aimant et dévoué qui saurait donner et se donner pour la joie des autres. En d'autres termes, il n'est pas périmé le vieil adage qui affirme que le vrai bonheur, c'est d'en donner.

A cette hauteur, vertu et bonheur se rencontrent en l'antique formule du « souverain bien ». Disons encore que ce souverain bien, qui ne se vend ni ne s'achète, est pourtant fort contagieux. Par là, les éducateurs, maîtres, professeurs, instituteurs, pères et mères de familles qui voudront y songer s'apercevront vite qu'un bon exemple est le meilleur des sermons de morale.

* * *

Il y a une morale particulière qu'on appelle quelquefois morale civique... S'il s'agit des rapports des citoyens entre

Digitized by Google

eux, même en tant que citoyens, la morale tout court suffit. Mais s'il s'agit des droits et devoirs politiques, on peut employer ce mot. Dès lors, il faudrait, après l'éducation physique, intellectuelle et morale du peuple, lui donner encore une éducation politique.

Faut-il dire d'abord que cette éducation doit être démocratique? — Elle le sera ou ne sera pas.

Ici encore, il faut en bonne éducation présenter au Peuple enfant l'idéal auquel il doit tendre. Quel sera cet idéal? Quelle République imaginaire lui montrerons-nous comme modèle?

Il doit suffire sans doute de dire qu'aucune forme gouvernementale n'étant parfaite, la nôtre au moins autant que n'importe laquelle a des progrès à accomplir. Par contre, il ne suffit pas d'affirmer que nos concitoyens gagneraient en accomplissant leurs devoirs civiques avec plus d'abnégation et de sincérité... Il faudrait y trouver remède.

Sur quelles bases faire reposer la morale civique? Sur le perfectionnement instinctif de l'espèce évoluant vers les meilleures organisations? A coup sûr, il n'y a pas d'autre fondement possible. Mais la difficulté ici aussi est de faire prendre la chose au sérieux.

La vraie condition de progrès pour une nation qui se gouverne elle-même est que le peuple ne se désintéresse pas des affaires publiques. Or, il s'en désintéresse beaucoup trop et quand il s'y intéresse, c'est encore plus navrant, car il y mêle toutes sortes de questions de partis politiques qui n'ont rien à faire avec la grandeur de la Nation. Le peuple ne sait pas encore s'unir toutes les fois qu'il s'agit de l'intérêt général. Qu'est-ce à dire? Ne sommes-nous pas mûrs pour la liberté? Nous avons peur que non. L'apprentissage de la vie démocratique n'est pas achevé. Il y faut plus de quarante ans d'efforts, il y faut plusieurs générations. Un long servage pèse encore sur nos hérédités et notre premier parlement ne date pas — comme celui d'Angleterre — du XIII^e^ siècle.

Digitized by Google

Il ne semble exister aucun moyen de hâter cet avènement d'une démocratie plus soucieuse de sa dignité. Cependant, il est clair qu'une bonne éducation physique, intellectuelle et morale sera de nature à faire des hommes sérieux, intelligents, à répandre la maturité d'esprit nécessaire à un bon citoyen. Donc, encore une fois, travaillons à élever le Peuple enfant vers ses destinées supérieures : les résultats se feront sentir en tous les domaines, une hygiène raisonnée préparera des intelligences lucides, une mémoire bien meublée préparera de solides réflexions... et plus l'homme sera homme, plus il sera digne d'exercer tous les droits de l'homme.

* * *

Il nous reste à conclure. Notre enquête sur les voies et moyens propres à faire l'éducation de la démocratie n'a pas donné de résultats excellents. Il est vrai qu'en aucun livre d'éducation générale on ne trouvera de meilleurs symptômes. Les grands pédagogues, même les plus exclusifs et systématiques, ont reconnu la difficulté d'une tâche éducative quelconque... Et quand on pense qu'au lieu d'un enfant ou d'un groupe d'enfants, nous agitions des moyens d'élever tout un peuple, il paraît bien qu'il était impossible de tracer avec certitude un chemin large qui aurait mené droit au but.

Pourtant, laisserons-nous la plume sécher au bord de notre table après une si peu consolante constatation? Il nous semble qu'en cette conclusion, il nous sera sans doute permis d'exposer très rapidement une méthode pédagogique particulière que nous avons laissée dans l'ombre jusqu'ici... Il s'agit de la valeur éducative de l'art et de l'histoire de l'art.

L'art, c'est la vie en ce qu'elle a de meilleur, de plus intrinsèquement vivant; c'est la vie de demain, la vie vers laquelle tend l'évolution, la vie supérieure instinctivement désirée par chaque âme et qui se révèle plus intense et plus

Digitized by Google

vive aux âmes d'artistes. Il faudrait un livre entier pour essayer de démontrer avec quelque chance de succès la puissance éducative de l'art. L'art s'adresse à tous, aux enfants, aux adultes, aux vieillards, aux intelligents, aux ignorants, aux simples, aux purs et aux fourbes eux-mêmes.

Dans cette étude, nous avons constamment parlé d'idéal et nous avons dit qu'en n'importe quelle catégorie d'éducation il fallait au peuple un idéal aimé à poursuivre. Eh bien, ce n'est pas la raison froide et sèche qui modèlera la statue parfaite et adorable de cet idéal, mais il faut à l'homme quelque chose qui satisfasse son cœur, qui « empoigne » sa sensibilité, émeuve son sang et incline son vouloir... Sans cela aucune éducation ne parviendra à convertir les âmes. Ce qui a fait la force des religions trépassées, c'est précisement qu'elles savaient présenter à l'âme une nourriture spirituelle digne de son ardeur et propre à la renforcer. Mais « la religion et l'art ont ceci de pareil de nous faire désirer, chercher, espérer, rêver toujours quelque chose de supérieur à ce que la réalité nous présente, d'empêcher ainsi que nous nous reposions jamais dans une satisfaction paresseuse » [1]. Le précepte moral nous convainc sans doute, mais la beauté nous touche, nous émeut, nous transporte, nous *élève* par sa présence même.

Certainement l'art véritable est appelé (aux jours dont l'aube se lève) à remplir en nous la place sainte où naguère s'élevait l'autel des Dieux. C'est lui qui réellement nous élèvera vers l'idéal,qui fera à la fois notre éducation physique, intellectuelle et morale.

La beauté en effet représente l'idéal matériel du corps humain merveilleusement fort, proportionné, sain, propre, vrai temple de l'esprit. La beauté appelle l'intelligence, la lumière, la vérité. La beauté enfin est synonyme de bonté en

(1) STAPFER.

Digitized by Google

de fréquentes occurrences, et, avec les nobles esprits tels que Ruskin, nous sommes convaincus qu'elle ne saurait jamais inspirer que de beaux actes, de grandes pensées, de généreux vouloirs.

En tous cas, bien plus que la vérité froide, elle est et demeure une éducatrice au sens joli, affectueux, aimable, maternel du mot. Elle peut être aimée, elle peut susciter de la joie et des larmes, elle peut entraîner l'homme vers les sommets où vivent en leurs gloires les dieux de demain.

Disons mieux, non seulement la beauté peut produire de tels résultats, mais elle le doit. Elle le doit et elle se révélera féconde inspiratrice si nous savons la glorifier selon sa valeur, si nous nous efforçons de lui rendre le culte qui lui appartient.

Dès le plus jeune âge, habituons l'enfant à reconnaître et à apprécier les choses belles. Apprenons-lui l'histoire du beau; qu'il sache mieux la vie que Michel-Ange que celle de Charlemagne. Faisons pour le certificat d'études — même primaires — un gros livre qui parle de beauté. Et ne nous bornons pas à de la vaine et stérile scolastique, apprenons si possible aux jeunes yeux à savoir regarder, aux jeunes cœurs à pouvoir connaître l'émotion esthétique, à pouvoir aimer!

Nous pourrons aussi nous adresser aux adultes, nous pourrons multiplier les reproductions d'art, récompenser les belles chambres meublées de lumière et de joie... Ah certes, que de choses à faire pour amener l'âme humaine à subir efficacement la domination bienfaisante et prestigieuse de la beauté invincible! Mais le champ est ouvert, immense, infini.... Il allonge sous le ciel vaste ses sillons de bonne terre, chaque semence jetée sera plante et sera fleur. Que les musées soient nos temples et la nature notre cathédrale.

A une certaine hauteur toutes les grandes aspirations humaines se confondent : si donc la beauté est adorée en esprit et en vérité dans toutes les âmes, il se produira par

Digitized by Google

là même une telle course à la perfection que l'éducation intégrale du Peuple enfant sera bientôt achevée.

Le besoin d'adorer sera satisfait, et ce sera ce cher Idéal de l'homme meilleur, du peuple plus sage, de la démocratie plus heureuse, ce sera cet Idéal glorifié et aimé qui constituera le Dieu nouveau après lequel les âmes bouleversées soupirent depuis si longtemps, ce sera lui le vrai pain de vie descendu du ciel et tous voudront le posséder en eux-mêmes pour leur salut individuel et social.

MICHEL EPUY.

Digitized by Google

LES ABUS DE L'ÉRUDITION

Rendons d'abord, pour éviter tout reproche d'injustice, un légitime hommage aux immenses services que l'érudition a rendus à la science humaine. C'est elle qui a reconstitué la civilisation ancienne et l'a fait sortir des ténèbres qui l'enveloppaient. Elle a recueilli avec une inlassable patience les débris des âges éteints et préparé la naissance de l'esprit critique. Les érudits de la fin de l'antiquité classique, continuant l'œuvre d'Aristote, ont rassemblé d'innombrables matériaux et créé une véritable encyclopédie des connaissances humaines. Les savants du moyen âge, quoique préoccupés exclusivement d'emprunter à la philosophie tous les arguments susceptibles de venir en aide aux données de la révélation, entrèrent dans la même voie.

Le XVI^e^ siècle reprit l'étude minutieuse de l'antiquité classique et augmenta dans de vastes proportions le contenu du savoir humain. Puis l'érudition subit une longue éclipse au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, qui renouvelèrent de fond en comble les sciences d'observation et développèrent à un haut degré, chez les modernes, l'esprit d'investigation et de recherche.

De nouvelles encyclopédies devinrent bientôt nécessaires et le XIX^e^ siècle a vu naître de nombreux dictionnaires de toutes sortes où sont entassées pêle-mêle les conquêtes de la science. C'est grâce à l'érudition que nous avons sous la

Digitized by Google

main les matériaux sans lesquels la science est impossible. Elle rassemble les faits de toute espèce et devient ainsi pour le savant l'arsenal immense où il trouve les armes dont il se sert.

Mais, en regard des grands services qu'elle rend à la science, l'érudition moderne, plus encore que l'ancienne, est tombée dans des excès qu'il est nécessaire de réfréner, parce que l'érudition n'est qu'un moyen et non un but. Nous touchons ici à une grave question de logique.

La véritable méthode des sciences consiste dans l'emploi judicieux et simultané de la synthèse et de l'analyse. L'antiquité et le moyen âge ont abusé de la synthèse et se sont trop souvent bercés de l'illusion qui consiste à construire le monde à l'aide d'éléments idéaux et à croire que nos conceptions, quand elles présentent des caractères vraisemblables, peuvent passer pour des explications définitives de l'univers. Que d'hypothèses, fécondes d'ailleurs à certains égards, mais reposant sur des observations insuffisantes, ont exercé une influence néfaste sur le véritable esprit scientifique et contre lesquelles il a fallu lutter pendant des siècles! L'histoire des sciences est à cet égard d'une éloquence incomparable.

Les modernes ont réagi avec vigueur contre ces excès de la méthode synthétique et ont appris à manier l'hypothèse avec une prudence que les anciens ne soupçonnaient pas.

La logique a perfectionné d'une manière remarquable les procédés ingénieux dont se servent l'induction et l'analogie; elle n'a vu dans l'hypothèse en général qu'un moyen d'investigation qui a besoin, pour engendrer la certitude, du contrôle de l'expérience; elle a mis les savants en garde contre la manie séculaire des généralisations hâtives, et elle a enfanté les merveilles que les sciences d'observation étalent chaque jour sous nos yeux. La grande habileté de l'observateur consiste à dominer les faits particuliers, à en extraire les généralités, lorsque les faits sont suffisamment nombreux

Digitized by Google

et à se tenir prêt à élargir ou à restreindre les règles énoncées, aussitôt que se montrent des phénomènes nouveaux qui avaient échappé à l'investigation précédente. Le raisonnement analytique est un instrument délicat dont le fonctionnement n'est pas aveugle comme celui du syllogisme. Les généralisations hasardeuses caractérisent l'enfance des peuples, tandis que les vérités scientifiques sont l'indice de leur maturité.

Dans le courant du dernier siècle, la culture scientifique s'est spécialisée de plus en plus. Le champ de chaque science s'est, pour ainsi dire, subdivisé en un nombre infini de champs restreints d'observation et la documentation scientifique tend à revêtir les aspects d'une statistique universelle le plus souvent résumée en tableaux et en diagrammes où la synthèse est presque toujours très difficile à saisir. Les faits accidentels et contingents y côtoient à chaque instant les faits essentiels et primordiaux et le chercheur éprouve une véritable fatigue à se mouvoir dans ce dédale. Le nombre des travaux de ce genre qui ont vu le jour depuis un siècle est immense et l'érudition moderne a trop souvent oublié le mot d'Aristote qui résume toute sa logique : « Il n'y a pas de science du particulier. » Nous nous trouvons dans toutes les sciences en présence d'une documentation fastidieuse qui nous empêche d'apercevoir les sommets et qui a envahi la littérature elle-même.

Dans ces conditions, le labeur du savant devient extrêmement pénible et la science elle-même perd une bonne partie de sa grandeur et de sa beauté. Que de livres sans intérêt et sans vie contiennent des montagnes de matériaux se répétant les uns les autres et qui dorment dans la poussière de nos bibliothèques! Il est si facile à la pure érudition de se livrer à ce travail stérile dans lequel on cherche en vain les vues d'ensemble et la véritable synthèse. Que sera-ce surtout dans quelques siècles, si nous continuons à marcher dans

Digitized by Google

cette voie et à accumuler devant nous une masse toujours croissante de faits sans importance au point de vue scientifique?

Une réforme s'impose, si nous ne voulons pas paralyser l'esprit d'investigation et de recherche.

Il faudrait résumer, à la fin de chaque siècle, les résultats acquis dans le domaine des diverses sciences particulières et rédiger des traités substantiels exposant l'état de la science et débarrassant celle-ci de la végétation parasite qui la recouvre et qui est le fruit exclusif de l'érudition et du pédantisme. Les travaux d'importance minime devraient en être sévèrement exclus et la science y serait dégagée des incertitudes et des tâtonnements par lesquels nos devanciers ont passé. Cette mission devrait être confiée pour chaque science, non à des travailleurs vulgaires, mais à des spécialistes de premier ordre, et traduits en plusieurs langues, afin de les rendre accessibles à la généralité des chercheurs. Il va de soi que les purs compilateurs devraient être sévèrement exclus de ce cénacle d'élite.

Le bureau international des académies, qui existe depuis peu d'années, serait tout désigné pour jeter les bases de cette institution nouvelle, pour en élaborer le programme et exercer un contrôle sérieux sur les travaux dont il aurait provoqué la rédaction. Cette organisation présenterait sans doute de grandes difficultés; mais le péril que nous avons signalé devient tous les jours plus menaçant et le remède que nous préconisons paraît être le seul moyen énergique de sauver la science du désordre dans lequel elle se meut.

O. Merten.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Cette première chronique sera forcément brève, car plusieurs des théâtres n'ont point rouvert leurs portes, ou bien n'ont fait que les entr'ouvrir pour permettre à des troupes de passage de nous donner des représentations sans grand éclat. Et c'est ainsi que le « Chat Noir » a sévi sur la scène de l'Alcazar, qu'il y a poussé ses miaulements ordinaires, puis qu'une tournée y a joué *Les Oberlé* avec des qualités d'ensemble plutôt estimables, qu'une reprise de la *Veuve joyeuse* a attesté la fidélité routinière du goût local — il faudrait dire : du mauvais goût — à ces flon-flon et à ces calembredaines, dont l'effet est d'autant plus sûr sur les glottes bruxelloises que les moyens employés ont exigé moins de délicatesse et de discrétion.

Au théâtre de la Monnaie on a vécu de reprises, d'ailleurs fort honorables. L'intérêt en était forcément borné à des renouvellements d'emploi ou à des remplacements d'artistes. Mlle Friché, en abordant le répertoire d'opéra, ne pouvait laisser le public inattentif. Après ses grands succès de jadis dans *Carmen* et dans *Louise*, on était assuré d'avoir à attendre et à apprendre quelque chose d'elle, le jour où elle deviendrait notre falcon. Déjà, dans cette œuvre trop sévèrement traitée de Dukas, *Barbe-Bleue*, elle s'était révélée capable de certains avatars auxquels la nature semblait ne pas l'avoir préparée On l'y avait trouvée, en dépit de ce que sa voix a surtout de vigoureux et son jeu de massif, singulièrement émouvante par des moyens moins vulgaires et s'adressant à des sensibilités moins inférieures. Dans *Elektra*, ce fut une révélation plus complète et plus frappante encore. Le sombre génie tragique de l'Hellade primitive l'avait comme touchée de son aile, et sa véhémence même participait de la noblesse des passions élémentaires que la musique inégale et énervante de Strauss déchaîne furieusement. Dans les rôles classiques du répertoire d'opéra, elle nous promet des exécutions suffisamment personnelles, et elle fut, l'autre soir, une Sélika de tendresse et de vigueur, tandis que son organe supportai vaillamment la fatigue du rôle. Bien encadrée, elle a donc obtenu un nou-

Digitized by Google

veau chevron, ce dont il convient de la féliciter. Dans notre prochaine chronique, nous étudierons les autres artistes engagés par MM. Kufferath et Guidé, et particulièrement Mmes Degeorgis, Demollier et Pornod, et M. Zocchi; car il n'en est guère, parmi leurs camarades, sur lesquels un jugement motivé n'ait déjà été formulé ici.

J. DE W.

* * *

Les livres.

Livres sur l'Italie. En voici deux de plus, et dont la lecture procurera des instants délicieux. M Gabriel Faure est un de nos jeunes romanciers les plus agréablement personnels. Il a publié *La route de volupté*, *L'amour sous les lauriers roses*, *La dernière journée de Sapho*. Mais c'est plutôt à un autre de ses ouvrages que se raccorde celui qu'il vient de nous donner. Ses *Heures d'Ombrie*, qui ont atteint leur cinquième édition chez Sansot, ont, par leur succès même, groupé de nombreuses sympathies et autour de l'auteur et autour du sujet. L'auteur a donc bien fait de s'y reprendre et de nous promener une fois de plus en Italie (*Heures d'Italie*, chez Fasquelle). Il n'a pas craint de retourner en Ombrie, d'y ramener son lecteur; mais il s'est arrêté au long de la route; la Lombardie, la Vénétie, l'invitaient à une musardise que nous appellerions diligente, si ces deux termes ne s'excluaient. Car il y a chez le poète qu'est M. Gabriel Faure un goût attentif des réalités, une horreur du vague descriptif, duv ide spleenétique où tant de rêveurs s'endorment — et le lecteur avec eux. Sans vouloir entrer en nulle concurrence avec le voyageur-critique, dénombrant les belles choses avec un désir d'inventoriation, que marque à peine le soin d'une forme littéraire, M. Faure ne se refuse pas au plaisir d'être exact et suggestif de la façon la plus simple et la meilleure peut-être, qui est celle de dire ses impressions sans excès de remaniement, fait après coup. Au surplus, il est d'autant plus justifié d'en user ainsi qu'il ne lui arrive jamais de suivre les sentiers battus. C'est loin des grandes cités cosmopolites, des lacs d'où le faste et l'élégance ont à jamais banni la possibilité du recueillement, qu'il nous entraîne dans un effort de douce violence. En Lombardie et Vénétie, nous l'accompagnons sur la rive du petit lac d'Iseo, à Vicence, à Brescia, à Bergame, là où les Anglais se font rares et où le confort n'est que relatif. Double bénéfice, en somme, pour l'artiste, qui est un voluptueux, mais non dans l'acception vulgaire et *gueularde* (si j'ose dire) du mot, et qui est aussi un ami de la solitude, un fervent de l'originalité, un adorateur du passé, mais d'un passé d'évocation plutôt que de faits précis et inscrits dans les annales et les chartes.

Au contraire, les faits historiques tiennent une place très considérable dans l'exposé de M. MAUREL, dont un premier volume, intitulé *Petites villes d'Italie* (1906), vient d'être rapidement suivi par deux autres, qui,

Digitized by Google

sous ce même titre (chez Hachette) nous promènent dans le centre et dans le sud de la Péninsule.

Il serait puéril de chercher des analogies entre deux visions aussi dissemblables que celles de M. Faure et de M. Maurel (1); le premier est un poète, qui butine avec l'élan vif et court d'un vol d'abeille, et dont la prose est légère, gracieuse, métaphorique. L'autre est un archéologue, qui a du style. Son érudition, que je n'ai pas contrôlée, a l'air d'être de bon aloi. Il l'anime, la diversifie, la relève grâce à d'ingénieux subterfuges et même il ne se refuse pas la malice de certains procédés, comme des intitulés de chapitres déconcertants et que le contenu n'explique pas du premier effort. Lui-même l'avouait en 1903, le « souci historique et social » l'a pris dès le seuil de l'Italie. Et qui pourrait l'en blâmer? Pour comprendre les chefs-d'œuvres de l'art italien, peut-on se désintéresser des circonstances historiques dans lesquelles ils furent conçus et enfantés ?

Le tome premier des *Petites villes d'Italie* était consacré à la Toscane et la Vénitie, le deuxième, aux Marches et à l'Ombrie, le troisième à la Campanie, à la Pouille et à la Calabre. C'est celui qui est le plus corsé de dissertations historiques, mais sans que l'intérêt d'observation y faiblisse; ceux qui, comme moi, ont visité quelques-unes de ces régions où règnent la famine et la mort, peuvent apprécier l'exactitude des descriptions de M. A. Maurel et le juste sentiment qu'il a de cette nature grandiose et désolée des rives de l'Adriatique, de ces monuments où la puissance de Frédéric II a mis son ineffaçable empreinte. W.

* * *

Les publications de la librairie Larousse n'ont pas été souvent signalées ici. Pourtant elles méritent l'attention non seulement par leur nombre et le soin dont elles sont entourées, mais aussi par la pensée systématique qui les relie les unes aux autres et à laquelle elles doivent une signification toute particulière.

Ce fut, on le sait, l'idée-mère de cette grande entreprise de librairie que de travailler à la diffusion des lumières plus encore qu'au développement des lettres en général; les préoccupations didactiques ne furent jamais négligées par PIERRE LAROUSSE et l'encyclopédie à laquelle il a attaché son nom est peut-être, avec celle de Diderot et d'Alembert et le Dictionnaire de Bayle, le plus gigantesque effort qu'on ait fait pour mettre la plus grande somme de savoir à la portée du plus grand nombre. Effort heureux, autant

(1) Je signale pourtant les chapitres sur Bergame et Brescia, qui sont à cet égard fort significatifs. Là où, malgré un fond d'observations identiques, M. Faure égare sa rêverie, M. Maurel apporte les précisions d'un guide sans méthode professionnelle; mais il sacrifiera, par exemple, à l'analyse des monuments, des pages qu'on attendait peut-être sur le *Moretto*.

Digitized by Google

que nécessaire. Mais il ne suffisait pas d'une telle œuvre une fois exécutée. La science marche, la vie intellectuelle se renouvelle aussi bien que la vie sociale et physique. On a donc eu la réduction du *Dictionnaire*, qui a été tentée avec succès et qui a réalisé une diffusion prodigieuse il y a quelques années. De là aussi la *Revue Encyclopédique*, dont on ne peut trop regretter la disparition; car elle était la mise au jour du travail gigantesque de Pierre Larousse; de là, enfin, toute cette collection constituant l'Encyclopédie au jour le jour, poursuivie avec une force de systématisation et des avantages de légèreté et de précision savante à la fois, dont ne pouvait se targuer un Dictionnaire, même du plus pondéreux format.

Dans cette collection il y a des sous-collections diverses. Les arts, les lettres, l'histoire, le droit, les sciences, la technique des métiers, tout s'y retrouve de ce qui peut constituer pour l'homme une nécessité pratique, une curiosité de l'esprit, une information rapide et utile sur les progrès de l'entendement et de l'expérimentation. Dans la collection médicale par exemple, ne voyons-nous pas voisiner des études spéciales sur l'hygiène et les maladies de tel ou tel organe, et des conseils plus généraux s'adressant aux mères, etc.? Est-ce l'agriculture qui vous préoccupe? *Le jardin de l'ouvrier* y voisine avec des vues d'ensemble sur le travail de la terre, des monographies sur le bétail, les fourrages, etc. L'histoire et la géographie ne tiennent encore qu'une modeste place dans cette série abondante; mais on peut constater que les monographies de pays tels que l'Espagne, la Hollande, la Belgique (sous presse et due à M. Dumont-Wilden), etc., lui font une part déjà respectable. Et d'autre part, voici qu'à l'exemple de l'Angleterre on a eu l'ingénieuse pensée de créer une bibliothèque illustrée de l'enfant, *Les livres roses* en 24 volumes, se vendant, enfermés dans un étui, pour la somme (si minime qu'elle en est presque ridicule) de 3 fr. 90 c. et destinée à avoir une suite bi-mensuelle, en des volumes qui coûtent 15 centimes pièce.

Il y a encore l'enseignement littéraire, qui n'est pas moins heureusement représenté. M. Ch. Le Goffic a brossé un *Tableau* très habilement conçu et disposé des lettres françaises et on a confié à une série de spécialistes le soin de faire connaître succinctement les littératures étrangères. La littérature russe n'a pas été confiée à moins compétent que M. L. Léger, professeur au Collège de France; la littérature anglaise a été habilement résumée par M. Thomas, et notre directeur, M. Wilmotte, prépare une histoire des littératures belges. Enfin un certain nombre de classiques français (en attendant les classiques étrangers auxquels suppléent des anthologies) ont été déjà réimprimés pour constituer une véritable bibliothèque scolaire, du goût le plus délicat, car papier, illustration, caractères, tout y est traité dans des formes que les vulgarisateurs ont totalement négligées jusqu'ici; et vous pouvez lire dans des volumes, reliés en toile souple, du prix le plus modique et de la plus agréable impression, les théâtres de Molière, Corneille

Digitized by Google

et Racine, les chefs-d'œuvre de La Fontaine et Boileau, les plus beaux romans de Balzac, tout Musset, sans parler d'une intéressante anthologie des écrivains français du XIX^e^ siècle.

* * *

ABEL LEFRANC, *Maurice de Guérin*, d'après des documents inédits (Paris, Champion). — Nous ne pouvons qu'annoncer brièvement ce beau livre. Il rappelle l'attention sur un écrivain, qui est resté cher à une élite, mais dont la vraie place dans notre histoire littéraire reste à marquer, en dépit des mille témoignages admiratifs qu'a suscités la publication de ses œuvres fragmentaires, de son journal et de ses lettres. En réalité, cette place n'est pas aisée à déterminer, et si l'illustre ami de Maurice de Guérin, J. Barbey d'Aurevilly, a eu lui-même à pâtir de l'individualisme excessif de son art et de l'indépendance extrême de sa vie, il est, pour d'autres raisons, assez logique que l'historien des lettres soit embarrassé, lorsqu'il est contraint de situer l'auteur du *Centaure* dans un mouvement d'art, où il s'est tenu fort écarté. On voit bien les influences qu'a subies de Guérin ; on ne voit pas celles qu'il a exercées. C'est un isolé, de haute taille sans doute, mais un isolé tout de même, et c'est le cas de redire le *Væ soli*, qui s'applique à tous les ordres de la vie.

En tout cas, le livre de M. Abel Lefranc est le bienvenu. Il est sincèrement enthousiaste et abondamment documenté ; il unit donc des préoccupations bien différentes, celles du fervent de lettres et celles de l'érudit, aux yeux de qui l'exactitude de l'information n'a pas une moindre importance que la pénétration critique. Après un résumé rapide de cette brève et mélancolique carrière, M. Lefranc retrace l'histoire des œuvres de Maurice de Guérin, puis il refait d'une façon moins systématique, mais bien ordonnée, le récit plus détaillé de cette vie, ou plutôt il en considère les moments décisifs. Chemin faisant, il publie des lettres, des notes, des fragments inédits, dont certains ont une haute valeur, précisent notre connaissance du pauvre châtelain du Cayla, donnent à sa physionomie un relief que les biographes d'il y a cinquante ans, si l'on excepte Sainte-Beuve dont l'intuition fut vraiment admirable, n'avaient pas su lui imprimer. W.

* * *

L'infatigable M. L. SÉCHÉ vient de nous donner un nouveau volume de la série de ses « Muses romantiques ». Celui-ci est consacré à *Delphine Gay* (Mercure de France), et, comme les précédents, est enrichi de documents destinés à mieux faire connaître une période pleine d'éclat de notre histoire littéraire. La jeunesse de la future M^me^ de Girardin, ses relations avec Lamartine et avec Victor Hugo, son amitié pour Balzac, qui lui inspira un de ses

Digitized by Google

plus délicieux écrits, enfin son admiration pour Rachel, interprète inspirée de sa *Cléopâtre*, voilà les principaux thèmes de chapitres traités par l'abondant et agréable historien des lettres romantiques.

* * *

Le drame français au XVIII[e] siècle n'avait pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble : sur ses origines, son évolution, son influence, nous n'avions jusqu'ici que les assertions assez vagues et souvent inexactes des manuels de littérature. M. Gaiffe a réussi à en donner un tableau complet et précis, dans son livre intitulé *Le Drame en France au XVIII[e] siècle* (Paris, Colin, in-8°).

Son ouvrage, remarquable travail de synthèse conduit avec la stricte et rigoureuse méthode de l'historien, présente le plus vif agrément pour le grand public lettré ; tel chapitre forme un tableau animé et pittoresque du monde théâtral à la fin de l'ancien régime ; tel autre, consacré à la société du temps, nous fait passer en revue toutes les classes et toutes les conditions, reflétées dans le miroir déformant des préjugés philosophiques. Le livre fourmille d'anecdotes inédites ou peu connues ; plus d'un problème d'histoire littéraire y est posé sous un aspect nouveau ou résolu par quelque intéressante découverte. Les chapitres sur l'influence des littératures étrangères, sur l'histoire extérieure du genre, et un Index biographique, font d'ailleurs du beau livre de M. Gaiffe un instrument de travail indispensable aux chercheurs et aux lettrés.

* * *

Chez le même éditeur signalons une délicieuse *Anthologie d'art* qui répond à une double intention, donner du beau et à bon marché.

Il ne s'agit donc pas ici de passer méthodiquement en revue les différentes écoles chez les différents peuples et, dans chaque école, les principaux représentants. Il ne s'agit pas, en un mot, de répertoire — lequel n'aurait de valeur qu'à la condition d'être complet — mais d'un choix.

L'idée qui a présidé à ce choix est simple : montrer les formes les plus caractéristiques et les plus expressives par lesquelles, aux différentes époques, s'est exprimé, s'est réalisé le sens de la beauté plastique ; rendre sensible l'évolution de ces formes au cours des âges ; faire saisir, en même temps que leur diversité, les filiations par lesquelles elles rattachent les unes aux autres.

* * *

Le même éditeur a encore publié un agréable volume de M. Decos (en littérature Eugène Aubin) sur *Haïti*. M. Decos a mis à profit les séjours qu'il a faits dans plusieurs parties du monde comme représentant de la

Digitized by Google

France, et c'est à quoi nous devons des livres agréables et riches d'information, sinon puissamment ordonnés sur la Perse et l'Égypte. Les dix-huit mois qu'il a passés à Haïti n'ont pas été perdus pour lui, ni pour le public. Il a parcouru la plus grande partie de l'intérieur de l'île, là même où les voyageurs blancs n'ont fait, depuis un siècle, que de très rares apparitions au milieu des populations noires. Il a eu l'occasion d'en étudier de près les coutumes, et son livre *En Haïti*, abondamment illustré, décrit le curieux mélange de culture française et de barbarie africaine qui s'est implanté, depuis l'indépendance, dans l'ancienne colonie française de Saint-Domingue. L'aspect le plus curieux en est la combinaison de christianisme et de fétichisme qui fait le fond de la religion des nègres haïtiens, ceux-ci marquant un égal attachement aux doctrines du christianisme et au culte du Vaudoux. Cette façon de culture nouvelle, propre à la nation haïtienne, se développe dans le vieux cadre colonial, sur les anciens domaines qui conservent encore le nom des planteurs français disparus; et, en maint endroit, les suites de leurs établissements.

* * *

Voici un nouveau recueil d'études littéraires de M. Ed. Pilon. Nous avons signalé ceux qui ont fondé la réputation de ce critique. Avec une délicatesse ingénieuse, sans verser dans le didactisme, M. Pilon a su se frayer une voie et, bien jeune encore, conquérir l'autorité.

Aucun critique n'a cette grâce de présentation et ce pouvoir de suggestion, qui font des *Portraits français* des amis qu'on garde sur sa table, non des œuvres de référence. Les *Portraits tendres et pathétiques* de Mercure de France ne le cèdent pas en virtuosité heureuse, aux recueils déjà parus de l'écrivain; en nous entretenant de *Madame de Brézé*, de la *Dame du Louvre*, de *M. Pomme*, de *Virginie Goupil*, de la *Seconde Madame Danton*, de *Balzac et Peytel*, il n'a pas fait que tracer les portraits de ces héros et de ces héroïnes, c'est leur vie entière qu'il a restituée avec leurs aventures, leurs amours tragiques ou délicates, leur destin inexorable. Ces physionomies célèbres ou peu connues, qui vont du moyen-âge au XIX^e^ siècle, composent, en regard des *Muses et bourgeoises de jadis*, une série où le tendre se mêle au pathétique. L'histoire elle-même, revit avec toute sa violence et toute sa douceur, dans ces figures lointaines et passionnées.

* * *

Chez Ollendorff, signalons un livre captivant, sur la bohême des music-halls, *Les jolies « Bill-Toppers »* d'André Castaigne.

C'est avec ces parcoureurs du globe, dans les coulisses de music-halls de New-York, de Londres, de Paris, etc., que l'auteur a composé ce roman où,

Digitized by Google

pour la première fois, se révèle le peuple étrange que sépare du reste du monde le feu de la rampe, et le tonnerre des orchestres ; c'est là derrière le rideau rouge et or, qu'il a connu ces inconnaissables, étudié ces « vedettes », ces « étoiles », ou comme on dit : les « Bill-Toppers ». C'est là qu'il a coudoyé ces « boys » et ces « girls », vécu leurs soirs triomphaux, leurs matins blêmes sur la scène assombrie ; scruté leurs amours, leurs grandeurs et leurs misères ; leurs luttes pour la gloire et pour le pain.

*
* *

L'Angleterre a son Jean-Paul Choppart, dans le héros du roman de F. ANSTEY : *Vice-Versa*. La librairie STOCK réédite aujourd'hui cette traduction, épuisée depuis quelques années, d'une des plus charmantes œuvres contemporaines d'Outre-Manche. La vie de pension et le monde des affaires sont peints de main de maître dans ce livre plein d'humour et de verve qui peut être mis dans toutes les mains.

*
* *

Déjà nous avons signalé *Femme de peintre*, curieuse étude, pleine de fougue, de juvénilité et de talent de M. G. AMIOT. Dans son nouveau livre, dédié à Mme Bartet, le romancier étudie la mélancolie automnale, qui, au seuil de la vieillesse, renouvelle nos sensations, colore différemment celles du passé, donne un aspect tragique à ce qui était autrement riant, enfin nous avertit de la fin prochaine. Tout le roman de M. G. AMIOT, l'*Approche du Soir* (chez Plon), n'est que le développement de cette vérité tragique ; c'est l'histoire palpitante d'un penseur, que sa haute philosophie, sa sérénité acquise, éprouvée par de dures séparations, n'empêche pas de se laisser prendre à l'éternel piège dont parle Schopenhaüer. Ce moraliste de quarante-sept ans aime comme un jouvenceau et, quand il sait que son heure est passée, que ses désirs ne sont plus d'accord avec sa destinée physique, que l'héroïne de son rêve tardif va d'instinct, malgré elle, à la jeunesse triomphante de son fils adoptif, il a les fureurs, les éclats des désespérés de la période romantique. Les personnages de ce drame intime, dessinés avec une réelle sûreté de trait, se heurtent et s'agitent dans le décor alpestre d'une villégiature helvétique et le caractère de la sœur du professeur Clouet est très finement analysé avec l'insistance de son affection envahissante, exclusive.

*
* *

E. THAMIRY, *Les Deux Aspects de l'Immanence et le problème religieux*, de Mgr BAUNARD, 1 vol. grand in-16 (de la collection *Études de philosophie et de critique religieuse*), BLOUD et Cie, Paris. Ce livre est à la fois un

Digitized by Google

exposé et une critique du Monisme. On sait la fortune de ce système qui, par ses multiples ramifications, envahit tous les domaines de la pensée contemporaine : métaphysique, psychologie, morale, apologétique, théologie même. L'auteur accorde d'ailleurs à cette théorie tout ce que l'on peut légitimement lui accorder. Il ne nie pas ceux des faits qui sont constatés et certains. Il affirme cependant que si l'Immanence est bien un caractère de la vie intellectuelle et morale comme de la vie physiologique, elle demeure néanmoins un fait qui ne porte point en lui-même sa propre explication. Reprenant la théorie des *raisons séminales* telle que saint Thomas l'avait comprise après saint Augustin, il s'efforce à marquer d'un trait précis la ligne de démarcation qui sépare la conception orthodoxe de l'immanence réelle, mais relative, d'avec les doctrines de l'immanence absolue Le problème qui se pose ici, on le voit, est de ceux que s'agiteront éternellement.

Digitized by Google

L'UNIVERSITÉ DE DEMAIN (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Je crois bien qu'en choisissant le sujet de cet entretien, je me suis fort écarté du programme tracé par les organisateurs des conférences sur l'enseignement en Belgique. Au lieu de parler de ce qui est ou de ce qui a été, nous allons esquisser ce qui devrait être. Au lieu de nous limiter à une branche de l'enseignement universitaire, nous l'évoquerons tout entier et nous nous demanderons : « Que devrait être aujourd'hui une université pour répondre aux exigences du moment présent ? »

Mesdames, Messieurs, pour savoir ce que devrait être l'université idéale, il suffit, n'est-il pas vrai, de rechercher à quoi elle doit servir : ce n'est pas en biologie seulement que la fonction crée l'organe.

Or, le rôle de l'université est-il de continuer la mission des académies antiques, tels les groupements que formaient les philosophes grecs, lorsqu'ils réunissaient leurs disciples dans les allées d'un jardin pour disserter de la vérité et de la beauté; tel encore cet admirable Museion d'Alexandrie où des savants et des lettrés vivaient au milieu des livres et des documents comme en un monastère consacré aux choses de l'esprit?

Je ne le crois pas.

(1) Conférence faite à l'Exposition internationale de Bruxelles, le 13 juillet 1910.

Digitized by Google

Les académies antiques révèlent surtout la tendance au prosélytisme des doctrines, en même temps que le souci de coordonner le savoir, d'en favoriser le développement, d'en assurer la continuité.

Une telle fonction est commune à toutes les sociétés humaines : elle tient à la nature même de la vie sociale des hommes. Pour perpétuer leurs acquisitions, pour épargner aux générations successives la peine de recommencer ce qui a été fait, ils sont infailliblement amenés à remettre à certains d'entre eux le soin de garder les connaissances collectives : on trouve, a-t-on dit avec raison, le germe des grandes sociétés contemporaines pour l'avancement de la science, chez les primitifs les plus sauvages (1).

Mais cette fonction-là n'est pas aujourd'hui celle des universités : elle appartient à nos instituts de recherches, à nos sociétés savantes, à nos académies, à nos périodiques, à nos congrès. N'oublions pas, en effet, que l'impression à bon marché permet la diffusion presque instantanée des idées : les disciples se créent plus par le livre et par la revue que par la parole et l'enseignement. Les grands courants de la pensée se forment par la communion inter-mentale d'hommes qui, souvent, ne s'approchent ni ne se connaissent. Le Darwinisme s'est édifié comme doctrine avant qu'il s'enseignât dans les chaires universitaires; le Modernisme n'est nulle part professé.

Ainsi, l'université ne doit pas être organisée en vue de conserver le patrimoine intellectuel de l'humanité. Sa raison d'être est de répondre à une autre tendance sociale non moins irréductible d'ailleurs et à laquelle nous allons nous arrêter à présent.

Si l'on étudie l'évolution des sociétés humaines on voit que

(1) J.-M. Cattell, *The Academy of Sciences*, Address of the President of the New York Academy of Sciences, 1902 (*Science*, p. 965).

Digitized by Google

dès le moment où elles se compliquent, dès le moment surtout où un gouvernement fortement centralisé les dirige, un ensemble d'institutions se fondent en vue de préparer à des professions variées.

Aussi longtemps, en effet, que les différences entre les individus sont peu accentuées, que les tâches accomplies par tous sont sensiblement les mêmes, chacun trouve aisément sa place. Mais que la population devienne dense et que, par là, les individus soient contraints de multiplier et de diversifier les combinaisons professionnelles qui les font vivre les uns des autres; que les progrès de la technique accroissent les occasions de s'occuper; que les nécessités de l'administration d'un grand territoire réclament toute une hiérarchie de fonctionnaires — et voici que surgit l'obligation d' « équiper » en quelque sorte ceux qui aspirent à ces postes, réclamant des capacités et entraînant des responsabilités.

Les écoles se créent : écoles de divers degrés, élémentaires, moyennes, supérieures, mais toujours « écoles ».

On les voit, par exemple, s'organiser sous l'Empire romain. Comme le rappelait récemment mon collègue Dupréel (1), jamais les études supérieures dans l'antiquité ne comportèrent des institutions si semblables à celles de notre temps que dans la période qui suivit le règne des Antonins. Des centres universitaires sont créés; les programmes s'unifient; les jeunes gens affluent dans les écoles supérieures, les uns, très nombreux, pour chercher une consécration à leurs études qui leur ouvre les emplois publics; les autres, plus rares, pour acquérir l'éducation purement littéraire, que donnaient les rhéteurs et les sophistes, et qui était devenue le complément obligé des loisirs aristocratiques d'une jeunesse éloignée des réalités de la vie et de la politique.

(1) Article sur WALDEN : *The Universities of Ancient Greece*, dans *Archives sociologiques*, n° 47, p. 3 (*Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay*, n° de mars; voir aussi *Bulletin* d'avril, p. 224).

Digitized by Google

De même, plus tard, nous retrouvons des écoles supérieures aussitôt que l'organisation sociale du moyen âge se consolide : Paris voit sortir lentement du cloître de Notre-Dame, dès le XI^e^ siècle, une école de théologie et de philosophie et, en 1260, une véritable institution est formée. Elle comprend un vaste groupement de personnes, une *Universitas* comme on disait alors; de là vient que dans les actes émanant des écoles de Paris, en tête des diplômes et des protocoles, figurait la formule : *Noverit Universitas vestra*, c'est-à-dire : « Sachez vous tous, tant que vous êtes ». Peu à peu le terme *Universitas* a vu son sens se restreindre et il a fini par désigner l'institution elle-même (1). L'Université de Paris donna naissance à celle d'Oxford, de Cambridge, de Prague et à bien d'autres, de même que Bologne essaima dans les cités italiennes.

Mesdames, Messieurs, nos universités modernes et particulièrement nos universités belges, sont les héritières directes de ces écoles-là. Nous retrouvons, par exemple, à Paris, en plein moyen âge, la subdivision en facultés : la Faculté principale dite Faculté des arts, où l'on enseignait les humanités et la philosophie, c'est notre Faculté de philosophie et lettres; la Faculté de décret, d'abord réservée au droit ecclésiastique, puis ouverte au droit civil, c'est notre Faculté de droit; la Faculté de théologie, la Faculté de médecine.

Nous y retrouvons aussi la superposition des grades universitaires : le *baccalauréat* conduisant, après des examens et des « disputes » solennelles, à la *licence*; la licence se complétant par le *doctorat* après la soutenance publique d'une thèse longue et difficile. Assurément, depuis sept siècles on a amplifié les programmes; on a créé en marge des anciennes facultés des laboratoires et des enseignements

(1) P. LACROIX, *Sciences et Lettres au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance*, p. 4.

Digitized by Google

nouveaux; mais les idées directrices sont restées les mêmes. En principe, rien de mieux : on ne peut contester que l'université doive être une école-même, une école utilitaire, que l'on fréquente, parce que seule la possession des diplômes qu'elle confère donne accès aux carrières lucratives.

L'université est une école : c'est sur ce terrain que nous devons nous placer. Et, remarquez-le bien, je vous prie : par-là, nous ne la diminuons pas le moins du monde. Ainsi conçue, elle répond, nous l'avons vu, à un besoin irréductible des sociétés avancées; elle accomplit une fonction essentielle de la civilisation. Mais ce que nous devons nous demander, c'est si elle l'accomplit comme l'exige la civilisation de notre temps.

Jamais, à aucune époque de l'histoire, on n'a tant accumulé de connaissances et tant créé d'occupations; jamais les hommes n'ont, sans le savoir eux-mêmes, autant dépendu les uns des autres : pour leurs activités intellectuelles par leur spécialisation inouïe; pour leurs activités matérielles par l'enchevêtrement des formes infinies de la production et du crédit.

Or, plus les hommes compliquent ainsi leurs relations mutuelles, plus ils ont besoin, dans toutes les directions de leurs activités, de minorités capables de tenir serré tout le réseau et d'en isoler les fils conducteurs, pour pouvoir l'adapter aux complexités grandissantes des choses qu'il enserre.

Plus, pour tout dire d'un mot, la civilisation grandit, plus elle a besoin d'élites intellectuelles. Je dis élites « intellectuelles »; il est remarquable, en effet, de constater combien par le seul jeu des progrès, spontanément, automatiquement, l'évolution sociale conditionne et appelle l'évolution mentale : plus l'organisation se complique dans la politique, dans l'industrie, dans le commerce, dans tous les

Digitized by Google

domaines, plus elle requiert, pour la maîtriser, ces aptitudes spéciales d'abstraction qu'on désigne sous le nom d'intelligence.

Il en résulte immédiatement qu'à peine de s'arrêter notre civilisation a besoin d'un puissant moyen de sélection des aptitudes intellectuelles. De « sélection » plutôt que de « préparation »; car la pratique de l'enseignement universitaire m'a donné la conviction qu'il y a bien plus à choisir, à cribler les intelligences qu'à les meubler. On réussit à donner à certains étudiants des capacités qu'un défaut d'exercice ne leur avait pas permis d'acquérir; on ne fait jamais avancer d'un cran le pouvoir proprement intellectuel d'aucun. On n'a jamais fait qu'un esprit superficiel devînt précis, ni qu'un imaginatif s'asservît à sa raison ou un pur dialecticien à l'observation des faits.

Ainsi, une tâche impérieuse est de reconnaître, de distinguer, de trier, d'affiner, d'assouplir les aptitudes intellectuelles.

Mais cela ne suffit pas.

La vie sociale moderne multiplie, par sa variété même, les occasions d'ignorance. Moins que jamais, on parvient à savoir non pas même toutes les choses, mais les fondements des choses. « Que faites-vous là? me demandait dernièrement un homme d'âge, d'expérience et de manières un peu rudes. — J'étudie, répondis-je, et je constate tous les jours que je ne sais rien. — Imbécile, fit l'homme d'âge et d'expérience : vous mourrez ignorant! »

Ne pouvant ainsi presque rien connaître de tout ce qu'il faudrait savoir, on devient de plus en plus accessible à la suggestion. « La suggestibilité des hommes est incommensurable », a dit un neurologiste bien connu (1). Oui, elle s'installe partout où l'éducation n'a pas fortifié le jugement

(1) Dubois, *Les psychonévroses*, p. 128.

Digitized by Google

contre ses atteintes insinuantes. Que de voies par lesquelles elle peut pénétrer : la paresse du raisonnement, la hâte de la conclusion, la séduction des analyses ou des comparaisons faciles ou des déductions doctrinaires!

Il y aurait un curieux chapitre à écrire sur la suggestibilité de la plupart de nos contemperains, et sur les formes de la superstition dans les démocraties modernes.

Pour combattre cette crédulité qui tend à croître avec le progrès même de la connaissance diversifiée à l'excès, une seule arme existe : le sens critique, qui n'est qu'une variété perfectionnée du bon sens.

Intelligence et esprit critique : voilà donc deux aptitudes mentales que la sélection sociale, convenablement instituée, doit dégager.

Une autre condition encore s'impose à elle.

La diversité même des tendances et des activités dans une société comme la nôtre, crée un danger constant de désagrégation. Le ciment qui tient les hommes ensemble est fait d'idées, de croyances, d'aspirations, d'intérêts communs; il ne peut faire prise quand les individus sont si éloignés mentalement les uns des autres qu'ils ne se comprennent plus. Aujourd'hui, depuis le moment où les jeunes gens quittent le deuxième degré de l'enseignement, athénées, collèges, lycées, — et même plus tôt — ils divergent : l'étudiant de philosophie ignore et méconnaît l'étudiant en sciences, qui lui rend la pareille avec usure; le futur ingénieur et le futur juriste s'enferment dans des mondes différents. Plus tard, calés dans leurs professions, ils fuient avec terreur toutes les occasions de souder leurs pensées, et ils s'adonnent à la satisfaction facile d'être quelqu'un parmi leurs semblables. Comment une âme collective, dans un pareil milieu, pourrait-elle se cristalliser?

Même, un danger plus sérieux encore menace les nations qui sont si peu cohérentes : l'immense majorité des citoyens

Digitized by Google

intelligents constituant les élites directrices, ne connaissent pas le premier mot des conditions de fonctionnement de l'organisation sociale dans laquelle ils sont engrenés. Il est navrant de constater aujourd'hui l'ignorance totale d'un ingénieur, d'un savant quelconque, quant aux données les plus élémentaires de la vie politique, entendue au sens large.

Et il n'est donc pas moins attristant de se heurter chez ceux qui ont charge de conduire les autres à la méconnaissance inconsciente des phénomènes de la vie physique et de la vie psychique des hommes.

Que viennent, dans de telles sociétés, les secousses inévitables causées par les luttes intérieures ou par les conflits extérieurs — et les élites qui conduisent les bataillons sociaux se trouvent désemparées, effarées : les décisions les plus évidentes échappent; la panique se déchaîne : l'édifice laborieusement construit de la civilisation se lézarde. Au moment où Rome s'offrait aux Barbares, elle ne préparait dans ses écoles que des fonctionnaires ou des sophistes : nulle part les intelligences n'étaient ouvertes aux réalités. La Chine s'est fermée non pas lorsqu'elle s'est entourée de la célèbre muraille, mais le jour où elle a réduit la formation de sa jeunesse à l'entraînement livresque et formaliste.

Enfin, à notre époque, les connaissances revêtent un aspect particulier : qu'on le veuille ou non, elles sont scientifiques.

Non seulement le champ des faits expliqués s'est prodigieusement étendu, mais, l'une après l'autre, toutes les techniques sont sorties de l'empirisme : la médecine, l'industrie, l'agriculture, le commerce en dernier lieu, s'assujettissent aux rigueurs et aux méthodes de la science. Même les détails de la vie banale sont tout imprégnés d'elle : l'hygiène, l'élevage et l'éducation des enfants, l'emploi du téléphone, du chemin de fer ou de l'automobile, tout appelle la curiosité scientifique.

Digitized by Google

De là vient que les individus sélectionnés pour la direction sociale doivent à tout le moins posséder ce que j'appellerai l'attitude scientifique de l'esprit. Sans elle, ils se trouvent inaptes non seulement à comprendre leur pratique quotidienne, mais encore à la perfectionner.

En résumé, nous voyons que l'organisation sociale de notre époque réclame non pas seulement des écoles au sens historique du mot, où l'on apprend ce qu'il faut connaître pour occuper un poste déterminé, mais surtout des établissements *où l'on sélectionne les esprits au point de vue de leur intelligence et de leur sens critique, tout en leur donnant un fonds commun de connaissances d'ordre scientifique.*

Ce sont ces établissements-là que devraient être nos universités. Et si elles ne le sont pas, ou presque pas, c'est qu'elles restent sous leur forme actuelle, le simple décalque des écoles du moyen âge, aucunement adaptées aux conditions modernes de la civilisation (1).

Mesdames, Messieurs, nous venons de poser un des problèmes essentiels de notre temps. Or, nul ne semble s'en préoccuper. Il est le plus grave, le plus urgent de tous ceux qui surgissent dans le domaine si discuté de la pédagogie. Et de tous il est le plus négligé. Que doit-être l'université moderne? Entendez-vous parler de cette chose autant que vous entendez discuter sur le point de savoir si le navire aérien de demain sera le dirigeable ou bien l'aéroplane? Il y a quelques mois, le célèbre historien d'Allemagne, Karl Lamprecht, jetait un cri d'alarme : « L'organisation universitaire, écrivait-il, a besoin de remaniements décisifs; on ne s'en tirera pas avec quelques changements secondaires

(1) La même situation existe dans l'enseignement technique supérieur, tout entier « dominé par la survivance de l'esprit dans lequel il fut créé à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siecle » (DE LEENER, *La réforme de l'enseignement technique*, rapport à la Société des ingénieurs et des industriels, 1904).

Digitized by Google

apportés aux détails du système : ce qu'il faut, c'est adapter tout le système aux temps nouveaux (1). »

Lamprecht jugeait cependant qu'il était prématuré de formuler un programme répondant à ces conditions.

C'est, au contraire, ce que nous tâcherons de faire, et pour mettre le comble à notre témérité, nous dépouillerons, en élaborant ce programme, tout esprit positif : nous négligerons le lourd poids mort des traditions que rappelait ici même, samedi dernier, M. Paul Errera; nous planerons en plein idéalisme et nous ferons délibérément une cour assidue à l'Utopie.

Ainsi, vous savez à quoi vous en tenir. Vous ne m'arrêterez pas à chaque pas en me criant : « Mais c'est impossible! c'est irréalisable! Que faites-vous de ceci et de cela, et encore de cela? » Je supprime vos « ceci » et vos « cela »; le terrain est déblayé, la table est rase : qu'allons-nous édifier dessus? Personne d'entre vous, n'est-ce pas, n'a la candide illusion de croire qu'un conseil de perfectionnement, ou un conseil d'administration, ou les bureaux d'un ministère, entreront jamais dans la voie d'une réforme profonde des universités? Dès lors, les précautions oratoires et les transactions diplomatiques sont superflues. Nous serons carrément radicaux.

D'abord, nous faisons fi d'une objection : on ne peut toucher à l'enseignement universitaire sans réformer d'abord l'enseignement moyen.

Aucunement. Élevez les barrières à l'entrée de l'univer-

(1) K. LAMPRECHT, *Zur Fortbildung unserer Universitäten* (*Internationale Wochenschrift*, 4. Dezember 1909, p. 3).— On peut rapprocher de ces déclarations le passage d'un récent discours du chancelier de l'empire d'Allemagne, M. von Bethmann Hollweg, à la Chambre des députés de Prusse : « On ne peut se soustraire à la préoccupation de savoir si la formation scientifique supérieure de notre jeunesse est encore bien ce qu'elle devrait être » (*Séance du* 10 *février* 1910).

Digitized by Google

sité; bouleversez-en le programme : l'enseignement moyen s'empressera de prendre des arrangements en conséquence.

Nous créons donc une université moderne.

On n'y est pas admis avant 19 ans (1). Puisqu'il s'agit de faire des hommes qui ne soient pas, suivant une énergique expression, des « entrepôts mentaux » mais des « fabriques mentales » (2), il faut que ceux qui entrent aient le cerveau mûr. Avec l'immense majorité des étudiants âgés de moins de 19 ans, on ne fait rien, au point de vue de la sélection intellectuelle.

Naturellement les jeunes filles y entrent au même titre que les jeunes gens.

Tous, qu'ils soient ou non porteurs d'un certificat d'études moyennes qui n'est plus obligatoire, sont soumis, avant l'admission, non pas à un interrogatoire d'autant de fois vingt minutes qu'il y a de matières portées au programme, mais à un stage de quinze jours au moins, au cours duquel on met à l'épreuve les aptitudes personnelles des candidats. Expériences de laboratoires, rédactions, discussions, exposés mathématiques, récits d'observations, se succèdent pour établir le coefficient d'utilisation de chacun.

Je vous parlais de criblage social. Voilà le premier crible. Suivons ceux qui l'ont traversé.

Ils appartiennent dès lors à l'université pour cinq, six ou sept années : aucune préparation universitaire ne pourra comprendre moins de cinq ans; les études qui ne réclameraient pas une durée aussi longue se feront en dehors de l'université.

Pendant les deux premières années, ils reçoivent *tous* la

(1) Cf. F. Lot, *De la situation faite à l'enseignement supérieur en France*, 1905, t. III, p. 151.

(2) Ducan, Not mental storehauses, but mental factories (*Engineering Magazine*, 1903, p. 163), cité par de Leener, *Réforme de l'enseignement technique*, 1904, p. 15.

Digitized by Google

même formation, je ne dis pas le même enseignement (1); dans notre université on n'« enseigne » pas, ou, pour employer la terminologie allemande et anglaise de l'époque où nous sommes : *Man liest nicht, there is no lecture* : car il est caractéristique qu'aujourd'hui encore, une leçon universitaire se désigne par le mot « lecture ». A la vérité, nous autres professeurs, nous ne lisons plus en général; mais nous parlons, et je ne sais pas si cela vaut toujours beaucoup mieux.

Dans l'organisation esquissée, les élèves reçoivent des résumés consacrés aux parties successives de chaque cours. Groupés par séries de dix ou quinze au plus, ils discutent ces résumés sous la direction d'assistants, ce qui entraîne évidemment pour chaque cours l'intervention de plusieurs assistants. Lorsque la matière est bien assimilée, tous les groupes se rassemblent devant le professeur qui interroge, redresse, commente, compare les réponses et fixe, si l'on peut dire, l'interprétation qu'il entend donner.

Huxley attribuait avec raison un grand pouvoir pédagogique à la parole, à l'influence personnelle d'un professeur respecté, pour éveiller l'attention et exciter l'ardeur de l'étudiant. Seulement je ne crois pas que ce résultat doive être atteint au détriment de la formation personnelle du jugement et de l'autonomie de la pensée : c'est pourquoi je ne ferais intervenir le professeur qu'après et non avant l'étude.

Qu'apprennent ces étudiants? Ou plus exactement, sur quels objets exerce-t-on leurs aptitudes intellectuelles?

D'abord, tous, au cours des deux premières années, quelle qu'ait été leur préparation antérieure, et quel que soit le but final de leurs études, sont familiarisés avec les procédés des mathématiques supérieures. J'ai en faveur de cette pro-

(1) Sir A. Rücker (Principal of the University of London), « A system of éducation is based on more far-sighted views than a system of instruction » (*The Economics of University Education*, dans *Science Progress*, 1907, p. 173).

Digitized by Google

position, une expérience de plusieurs années à l'École de commerce Solvay : des jeunes gens sortis de la section des humanités latines sont aussi aisément formés à l'analyse infinitésimale et à la mécanique rationnelle que d'autres venant de la section scientifique, à condition qu'ils soient intelligents. Mais ceci est précisément la condition préalable. Et je ne connais pas, jusqu'à nouvel ordre, de procédé plus sûr que le laminage mathématique pour trier les esprits précis et écarter les superficiels, les impulsifs, les impressionnistes qui sont la plaie de notre société moderne.

Puis, tous ils suivent des laboratoires de physique, de chimie, de biologie et de physiologie; car le raisonnement peut tourner à vide, et l'esprit d'observation, d'attention aux réalités, n'est pas moins indispensable à l'éducation de l'individu que la formation rationnelle. L'art suprême dans l'existence est souvent de savoir, comme disait Tarde, regarder ce que l'on ne cesse de voir.

Tous ils étudient l'histoire, la psychologie et la sociologie, et je groupe à dessein ces trois disciplines pour bien montrer qu'il ne s'agit ni d'une histoire purement documentaire, ni d'une psychologie purement intellectualiste, ni d'une sociologie purement philosophique : mais d'un ensemble destiné à dégager ce qu'il y a de constant et ce qu'il y a de variable dans les activités humaines.

Tous ils utilisent les trois grandes langues contemporaines : le français, l'allemand, l'anglais, pour faire — par écrit bien entendu — (1) les nombreux travaux personnels qui leur sont demandés. Ils vivent, d'ailleurs, parmi les livres, parmi les revues surtout, plus accessibles, plus faciles à lire, moins compendieuses que les livres où ils ont danger de se perdre.

De fréquentes réunions les rassemblent où des communica-

(1) CHARLES W. ELIOT, « Sur l'importance des travaux écrits dans une préparation universitaire » (*University Administration*, 1909, p. 206-209).

Digitized by Google

tions sont faites devant les professeurs et les assistants, dans les langues étrangères comme dans la langue maternelle. Et ici encore, je pourrais invoquer l'expérience qui se poursuit à l'école de commerce.

La journée presque entière se passe à l'université, où les exercices physiques délassent des travaux de l'esprit, où tout est riant, accueillant, vivant, résolument jeune et actif.

Et lorsqu'il s'agira de cribler à nouveau ces intelligences ne pensons pas que l'on recourra aux examens. Périodiquement, tous les trois mois, professeurs et assistants discuteront ensemble les aptitudes de chacun ; leur jugement se basera sur les multiples occasions qu'ils auront eues de voir se révéler ces aptitudes ; même ils les coteront s'ils le désirent, mais ils seront tenus de rapporter leurs cotes non pas à la *connaissance* parfaite d'une matière, mais aux divers facteurs constituant l'intelligence : attention, abstraction, mémoire, jugement, imagination, promptitude, sens critique, etc. Ainsi, ils feront l'analyse, de plus en plus serrée, des possibilités mentales des élèves, et à chaque étape trimestrielle, ils prononceront l'élimination des inadaptables.

Après deux années d'études générales communes, les différenciations se feront, certains étudiants obéissant spontanément à leurs goûts personnels, les autres étant conseillés par leurs maîtres, d'autres enfin acceptant les obligations que leur imposent des conditions de famille ou d'intérêts.

Au cours des années suivantes, l'objet seul de l'éducation changera : les méthodes resteront les mêmes. Telles spécialités, comme la médecine, réclameront plus de trois années et une organisation appropriée aux travaux cliniques ; telles autres, comme les études littéraires et historiques comporteront des séjours à l'étranger. Pour certains élèves, comme pour les futurs ingénieurs civils, industriels ou commerciaux, les études à l'université seront, à l'exemple de l'Allemagne, interrompues par un stage pratique; pour d'autres, comme

Digitized by Google

ceux qui se consacreront au travail scientifique pur, l'éducation comportera une forte préparation logique et méthodologique qui constitue l'essence même de ce milieu des recherches savantes que Liard réservait avec raison à une minorité d'étudiants ([1]). Parmi les directions spéciales qui s'ouvriront figurera en bonne place la pédagogie basée sur la connaissance de l'homme comme individu et comme espèce.

Mais les points de contact entre les diverses directions resteront aussi nombreux que possible : le métaphysicien touchera le chercheur de laboratoire par l'histoire et la philosophie des sciences ; le juriste rencontrera l'historien pour faire route avec lui le long de l'évolution des institutions. Des réunions grouperont périodiquement étudiants et professeurs qui seront incessamment et intimement mêlés les uns aux autres.

Tous les bâtiments seront évidemment voisins, et ceci n'est pas sans intérêt au moment où surgit à l'Université de Bruxelles le projet de démembrer la superbe cité scientifique du parc Léopold.

Il n'y aura, cela va de soi, pas plus d'examens au cours de ces années finales qu'au cours des deux premières : ils seront remplacés par des interrogations fréquentes, des travaux personnels, des discussions, etc., et, si l'on échappe à ces cribles successifs, on sortira de l'université portant non un diplôme conféré avec toute hiérarchie de distinctions, mais un véritable bulletin d'appréciation des aptitudes et des capacités.

Mesdames, Messieurs, de quelle autorité serait revêtue une institution ainsi organisée ! Combien la nation entière comprendrait que sans elle son développement serait compromis, puisque l'université serait l'institution suprême, attentive à se modeler sur les besoins collectifs, soucieuse

([1]) LIARD, *Les universités françaises*, p. 19.

Digitized by Google

d'être toujours le foyer de régénération des forces intellectuelles?

Et ce ne serait point assez cependant pour mettre l'université à la place qui lui revient.

Il lui faudrait deux choses encore.

D'abord de pouvoir s'attacher les savants qui illustrent les divers domaines de la science.

Nous avons dit tantôt que le patrimoine scientifique est pour une grande part entretenu aujourd'hui en dehors des universités. Mais le contraire n'est plus vrai : l'université, elle, a de plus en plus besoin de la science. Dans ses laboratoires, dans ses bibliothèques, elle devra appeler ceux qui ont acquis l'expérience de l'investigation scientifique, moins pour leur confier une tâche éducative dont ils s'acquitteraient sans doute médiocrement, que pour animer l'université de leur esprit. C'est, en effet, une erreur irréparable et que l'on regrettera quelque jour d'avoir pensé que les aptitudes pédagogiques sont peu importantes dans l'enseignement supérieur (1).

Dans l'organisation nouvelle, elles seront exigées non plus des savants, qui les possèdent rarement, mais des assistants, effectivement chargés de la formation des élèves.

Mais si l'orgueil de l'université sera d'abriter ceux qui cultivent la science, elle ne pourra les garder jalousement, et voici le second élément qui lui permettra de jouer tout son rôle : l'université devra participer à la vie sociale de la nation. Permettez-moi de vous lire à ce propos les paroles d'un professeur américain. Je vais à dessein chercher mon exemple aux États-Unis, dans cette nation que tant de nos contemporains d'Europe se plaisent encore à regarder comme restant à l'arrière de la culture scientifique, alors que l'on y voit cer-

(1) F. Lot, *De la situation faite à l'enseignement supérieur en France*, t. I, p. 88. « On estime (en Allemagne) l'habileté pédagogique négligeable dans l'enseignement supérieur. »

Digitized by Google

taines universités revendiquer, par l'organe d'hommes réellement éminents comme le professeur E. J. James, l'ambition de devenir l'instrument scientifique du pouvoir de l'État (1) et d'autres refuser l'entrée des facultés professionnelles de droit ou de médecine aux étudiants qui n'ont pas une éducation scientifique et philosophique effective (2).

« Dans une vraie démocratie, écrivait le professeur dont je vous parlais (3), la valeur se mesure au caractère... La démocratie a abattu la royauté et l'aristocratie de naissance ; elle a franchement engagé la bataille avec l'aristocratie de l'argent, et, déjà, elle peut s'enorgueillir de quelques succès. A présent, s'élève de toutes parts l'impression qu'il grandit une nouvelle aristocratie, dont les universités sont les forteresses : c'est l'aristocratie du savoir. Or, ce n'est pas la seule possession du savoir qui répond à l'idéal démocratique de la valeur personnelle, car l'expérience a démontré que les hommes instruits ne sont pas toujours raisonnables et qu'en revanche les hommes non familiarisés avec les travaux d'école font souvent preuve de raison. Il faut donc que la démocratie prenne contact avec cette aristocratie du savoir non point avec le savoir lui-même, mais avec la minorité d'individus dont il est le privilège... la vérité est un trésor du genre humain : ce n'est pas un article de monopole. »

Rien n'est plus vrai, Mesdames, Messieurs. Non seulement la nation, mais l'université elle-même a tout à gagner à ouvrir largement ses portes, moins pour y laisser entrer les étudiants que pour en laisser sortir le savoir.

La masse doit « sentir » l'hégémonie de la vérité scienti-

(1) E. J. James, président de l'Université de Chicago, *What the New President is planning*, *American Monthly*, octobre 1905.

(2) E. D. Perry, *Die amerikanische Universität*, 1908, p. 76.

(3) E. L. Brown, *Democracy in the Universities*, cité dans mon article « L'Extension universitaire aux États-Unis » (*Revue universitaire*, 1904, p. 13-14).

Digitized by Google

fique : elle ne peut la raisonner. En prenant contact avec ceux qui vivent pour la science, elle apprendra, de la meilleure manière, à la respecter.

L'université, à l'exemple encore une fois des grandes universités américaines, préparera des professeurs spéciaux destinés aux cours d'extension, car la pédagogie de l'extension universitaire est spéciale. Elle conviera le public à ses fêtes, à ses solennités ; ses maîtres parleront dans les conjectures difficiles que le pays traversera ; loin de s'isoler dans leurs chaires et dans leurs laboratoires, ils trouveront une joie réconfortante à prendre leur part des grandes activités collectives. Ils se pencheront sur tous ceux qui savent moins qu'eux, autant pour les instruire que pour les consoler, par leur geste, d'une ignorance imméritée.

Est-ce trop, Mesdames, Messieurs, d'avoir cru quelques instants à ce mirage et d'avoir pensé que l'université pourrait donner un jour à la civilisation la garantie la plus sûre de ses progrès?

EMILE WAXWEILER.

Digitized by Google

LA VIE EST-ELLE CHÈRE ?

« La vie chère. »

Sous ce titre impressionnant, les journaux, obéissant en quelque sorte à un mot d'ordre, font paraître depuis quelque temps des articles pessimistes sur le renchérissement de toutes les denrées. Les pauvres gens sont inquiets. A la veille de l'hiver, ils sont pris de peur et se demandent s'ils trouveront cette année de quoi subvenir à leurs besoins. Chacun a constaté par soi-même que, dans notre pays du moins, l'été a été anormal. Les chaleurs habituelles ont fait défaut et la pluie a trop souvent remplacé le bon soleil, presque toujours caché par d'épais nuages. Nous savons, d'autre part, que nos voisins n'ont pas été mieux partagés. La France surtout a été fort éprouvée, et ce beau pays, si favorisé de la nature sous tant de rapports, a cruellement souffert cette année par suite d'intempéries extraordinaires : pluies diluviennes qui ont causé des désastres; froids anormaux qui ont nui aux récoltes. On sait déjà que le rendement en blé y est déficitaire et l'on prévoit que les vendanges seront désastreuses.

Certes, le tableau n'est pas riant. Mais ne nous frappons pas. La terre est vaste; les climats variés et les moyens de communication rapides.

Le renchérissement des denrées est indéniable cependant. Se fera-t-il aussi considérable qu'on le craint. L'avenir nous le dira, mais un fait certain c'est que l'on ne peut affirmer que

Digitized by Google

le coût de la vie soit d'ores et déjà plus élevé qu'aux temps où les salaires étaient beaucoup moindres.

Certains produits ont atteint momentanément une valeur exagérée, entre autres la viande, les huiles et, par suite, les articles de saponification. Combien de temps durera cette crise? peut-être une saison encore, mais il suffirait d'une année heureuse, nous donnant une quantité normale de graines pour réduire les prix au taux habituel. Quoi qu'il en soit, il n'est que trop vrai que certains produits ont atteint des prix de famine.

Mais pourquoi ne voir qu'un côté de la question, et le côté inquiétant? Pourquoi terroriser les populations par des appréciations inexactes d'une situation qui est loin d'être aussi mauvaise qu'on veut bien le dire? Pourquoi mettre surtout en vedette ce titre sensationnel : « La vie chère », et en faire le sujet d'articles de fond aussi troublants que peu documentés? Eh oui, l'année est mauvaise pour les pays du centre de l'Europe! Mais la chaleur a-t-elle fait défaut partout? On ne le dit pas. On se borne à prendre texte de calamités connues pour affirmer, sans preuves, que le monde entier a souffert des mêmes intempéries. Qu'en sait-on? Il y a des journaux spéciaux qui donnent ces renseignements; mais ils ne les donnent qu'à bon escient, quand les chiffres des récoltes mondiales sont recensés, contrôlés et publiés par les soins des départements de l'agriculture là où ils sont organisés. Jusque-là il serait prudent, semble-t-il, de s'abstenir de considérations pessimistes, dont la valeur scientifique est nulle. Il serait sage de ne pas anticiper sur les événements et de se défier de cette rubrique à la fois déprimante et inexacte « La vie chère! » Ces mots fatidiques ne donnent-ils pas l'idée de quelque chose de définitif et d'inéluctable. La vie chère! Il n'y a pas à dire, il faut se résigner à sa destinée; il faut ou restreindre ses besoins ou augmenter ses ressources. Cruelle alternative! Déjà, et sans perdre son temps à discuter la

Digitized by Google

vérité de cette affirmation : « la vie chère », chacun se demande avec angoisse : Comment allons-nous en sortir? Pas un instant il ne vient à l'esprit de se dire : En vérité, la vie est-elle si chère que cela? Les appréhensions sont d'autant plus naturelles que beaucoup d'articles ont subi, en ces derniers temps, une hausse notable. Personne ne fait remarquer que ces mêmes articles étaient antérieurement à des prix très bas et qu'il n'est pas étonnant de voir le niveau revenir à la normale.

Non. On accepte le fait, les yeux fermés et sans enquête préalable. La puissance des mots est si grande et aussi celle de la lettre imprimée, que moi-même qui, cependant, pour employer l'expression usitée, suis de la partie, dont le métier est de fabriquer et de vendre des produits alimentaires, j'ai accepté tout d'abord cette bourde comme tout le monde. En lisant pour la première fois le fameux article sur la vie chère, j'ai fait la grimace. Diable! me suis-je dit, encore une mauvaise année! Les affaires en souffriront! Ce n'est qu'à la longue et agacé par l'abondante lamentation de ces prophètes de malheur que je me pris à réfléchir. Certains faits se présentèrent à ma mémoire ; je revécus un peu les années antérieures, et le doute, le doute bienfaisant reprit possession de mon cerveau suggestionné.

Voyons cela, me suis-je dit, et j'ai fouillé dans mes archives.

Ah! voici un prix courant de 1875-1876. Parfait, cela! Précisément j'ai sous les yeux celui de cette année. Comparons et suivons la marche du tarif :

		1875	1910
Sel	le kilog.	0.08	0.05
Cristaux de soude . . .	—	0.16	0.10
Savon de ménage	—	0.40	0.45
Pétrole	le litre.	0.25	0.14
Café torréfié	le ½ kil.	1.15	1.00
Café fin	—	1.55	1.30

Digitized by Google

		1875	1910
Sucre blanc	le ½ kil.	0.70	0.33
Riz ordinaire	—	0.16	0.15
Riz fin	—	0.35	0.35
Farine	le kilog.	0.45	0.32
Amidon.	le ½ kil.	0.40	0.30
Bleu	—	1.50	1.00
Chocolat	—	1.10	0.68
Pâtes alimentaires . . .	—	0.60	0.40
Poivre blanc	—	2.75	2.25
Cannelle ordinaire . . .	—	2.10	1.10
Cannelle de Ceylan . . .	—	6.00	2.50
Vanille	le bâton	0.75	0.65

Vin : ordinaire, la bouteille, 0.80; le litre, 0.70, et ce, malgré la hausse.

Inutile de continuer cette litanie, n'est-ce pas? Non seulement, il est clair comme le jour que la vie est infiniment moins chère aujourd'hui qu'il y a trente-cinq ans, mais la lecture de ces modestes tarifs inspire une série de réflexions de très consolante nature.

Combien on voit figurer de produits, précieux pour l'alimentation populaire, dans le tarif de 1910, qui n'étaient pas mentionnés dans celui de 1875. Comme il est rudimentaire et peu compliqué, ce prix courant d'il y a trente-cinq ans! Il ne comporte que dix-sept pages! Celui de 1910 en compte cent trente! Pourquoi? pourquoi? Est-ce simplement parce que la maison de commerce qui les a publiés tous les deux a allongé singulièrement la liste des objets de son commerce? Il y a de cela évidemment, mais la cause principale gît dans les progrès merveilleux réalisés par l'industrie moderne. Que de produits intéressants découverts et mis à la mode! Et ces produits sont précisément ceux que la masse des consommateurs recherche; ils ne dépassent pas sa capacité d'achat. Jetons, si vous le voulez bien, ami lecteur, un rapide coup d'œil sur ces acquisitions précieuses, fournies par le génie inventif de notre

Digitized by Google

époque et mises à la disposition de l'alimentation publique.

A tout seigneur, tout honneur! Parlons d'abord de ce sosie du beurre : la margarine, tant calomniée! On l'accuse de beaucoup de méfaits et surtout de supplanter sournoisement le beurre. Elle ne doit pas évidemment remplacer le beurre sans le dire. Elle en a l'apparence et le goût à s'y méprendre. Mais quelle ressource elle apporte aux ménages modestes. Pour ma part, je le dis hautement, je préfère une bonne margarine à un beurre rance. Il faut l'accepter telle qu'elle est, sans préjugé. Ce produit gagne à être connu. Il mérite l'estime des gens sensés et économes, et constitue un acquit d'une valeur inappréciable.

En vain, vous le chercheriez dans le tarif de 1875. Il n'existait pas encore.

Le compartiment des conserves s'est développé particulièrement en ces dernières années. Tout est mis en conserve actuellement : fruits, légumes, poissons, viandes. La pratique de l'autoclave est maintenant connue non seulement de l'industriel, mais même de la bonne ménagère. Encore une contribution précieuse apportée par l'industrie moderne à la vie bon marché! On reste stupéfait en comparant les deux tarifs au point de vue des conserves. Rien ou presque rien en 1875. Un choix abondant, varié, confortable et de prix modestes en 1910. Pourquoi passer sous silence le rôle des conserves dans l'alimentation moderne?

La suppression des droits d'accise sur le sucre, accordée aux fabricants de confiture, a grandement développé et vulgarisé cette industrie utile, intéressante et peu compliquée. Croirait-on que le commerce met à la disposition des consommateurs des confitures ordinaires à raison de 28 centimes le demi-kilogramme, les surfines à 35 et à 40 centimes, suivant l'espèce de fruits? Le tarif de 1875 est muet sur cet article. Quelle heureuse fortune pour les pauvres gens qui ignoraient absolument l'usage de la confiture de fruits!

Digitized by Google

Combien s'est améliorée, et répandue, la fabrication du chocolat et des biscuits, excellents produits d'alimentation que connaissaient jadis les gens fortunés, mais auxquels ne touchaient ni les ouvriers ni les petits bourgeois ou employés. Qui ne croque aujourd'hui son morceau de chocolat? Non seulement le chocolat se débite partout à un prix infime (70 centimes le demi-kilogramme au lieu de 1 fr. 10 c.), mais quantité d'articles nouveaux à base de cacao ont fait leur apparition : chocolat au lait, à la crème, aux noisettes, aux amandes, gaufrettes, pastilles, granulés, et tout cela à la portée de toutes les bourses.

Quant aux biscuits, pour lesquels nous étions tributaires de l'Angleterre, ils sont fabriqués actuellement à bas prix et en quantités énormes par maintes usines belges admirablement outillées.

Un exemple entre nombre d'autres : le pain d'épice vaut aujourd'hui 60 centimes le kilogramme; il y a trente ans, il coûtait 1 fr. 05 c.!

Autre point de vue :

Si l'on redoute les conséquences d'une année désastreuse, que l'on reporte sa pensée vers les pays d'outre-mer, aux larges productions, au sol inépuisable. L'Amérique du Nord nous envoie depuis longtemps du blé, du maïs, des jambons, de la graisse alimentaire; elle nous fournit maintenant des fruits secs, des pommes, des pêches, des abricots évaporés, qui suppléent si largement à nos récoltes déficitaires.

La Californie ne vendange-t-elle pas des vins façon bordeaux et bourgogne?

Le Canada commence à nous offrir ses fruits frais; La Plata, ses viandes congelées; le Japon, son beau riz; la Perse, ses dattes; l'Égypte, ses lentilles; l'Afrique, ses bananes.

Chaque jour, pour ainsi dire, se découvrent de nouvelles sources qui alimentent les marchés quand les anciennes font défaut.

Digitized by Google

Tous ces articles, d'importation relativement récente, ne figurent pas naturellement sur le tarif de 1875.

On n'en finirait pas si l'on devait passer en revue les richesses acquises par surcroît depuis cinquante ans, richesses inconnues de la génération précédente.

Et l'on se plaint, on se lamente, on ouvre des perspectives décourageantes aux yeux des pauvres gens hypnotisés par les mots à effet !

Il est grand temps de se ressaisir et d'aller au fond des choses. Ne nous laissons plus prendre aux mots ; dégageons-nous de l'influence néfaste exercée sur notre entendement par les termes suggestifs !

Le but de ce simple exposé est de démontrer que nous ne sommes pas à une période de vie chère, du moins en ce qui concerne l'alimentation. Peut-être d'autres suivront mon exemple et instruiront la même enquête sur les points qui ne sont pas visés dans ce travail : tels le vêtement, le logis, le chauffage, etc.

Il est très important de ne pas laisser s'accréditer des opinions contraires à la réalité des choses, surtout quand elles sont de nature à diminuer notre confiance en nous-mêmes en exagérant les difficultés de la lutte pour l'existence. Loin de nous, le lâche pessimisme ! Pour combattre avec succès, il faut se rendre un compte exact de la situation et puis bravement y faire face !

JULES VIEUJANT.

Digitized by Google

ENSEIGNEMENT MNÉMONIQUE

ET

ENSEIGNEMENT EXPÉRIMENTAL [1]

Tout le moyen âge et une partie des temps modernes avaient pensé par le cerveau d'Aristote. Aujourd'hui le savant et le penseur jamais ne se contentent de jurer par la parole d'un maître : l'historien ne retient plus que le document strictement vérifié, les sciences d'observation tirent toutes leurs conclusions d'une induction absolument rigoureuse, et la philosophie elle-même va s'approvisionner d'idées dans les laboratoires. Notre siècle est le siècle de la critique et du contrôle personnel.

Cette mentalité nouvelle n'a pas manqué d'être funeste à une foule de réputations anciennes et respectées. Je signalerai

(1) La presse se soucie, en général, fort peu de l'intérêt pédagogique que peut offrir le discours annuel prononcé à la remise des prix du concours universitaire et du concours général de l'enseignement moyen. Elle a pourtant fait, il y a quelques jours, une louable exception pour le discours de M. le professeur A. Bovy. Il est vrai que, par sa belle tenue et l'indépendance des idées exprimées, celui-ci méritait une attention spéciale. Nous sommes donc heureux de le publier ici.

N. DE LA R.

Digitized by Google

simplement ici le cas de Chateaubriand, l'un des plus significatifs. Vous vous rappelez les deux prestigieuses descriptions que l'auteur de l'*Itinéraire* et des *Martyrs* a faites des environs de la mer Morte. Sous la plume du poète, ce pays nous apparaît abominable; c'est une terre d'amertume et de désolation. Or, il y a quelques mois, M. L. Bertrand, cet ancien universitaire français qui semble s'être donné comme tâche d'étudier les pays d'Orient après s'être préalablement débarrassé de toutes les idées reçues, de toutes les réminiscences et de tous les préjugés classiques, M. L. Bertrand a refait le pèlerinage de l'Asphaltite. De ce voyage l'écrivain a rapporté une belle étude, qu'il intitule l'*Enchantement de la mer Morte*, et où il nous a fait parcourir une contrée quasi chimérique, belle comme une autre Terre Promise. Et il s'est demandé comment Chateaubriand a pu faire à ce pays un renom tellement sinistre parmi les Occidentaux. M. Bertrand a eu l'indiscrétion, en scrutant les textes et en les rapportant à la réalité actuelle, de rechercher dans quelles conditions le voyage de 1806 s'était effectué. Chateaubriand arrive au bord du lac le 5 octobre, à la nuit close, déprimé par la fièvre, la fatigue, la chaleur et la peur du Bédouin. Le lendemain, 6 octobre, à l'aube, il se promène quelque peu sur la grève, fait ses paquets, puis s'en va. Rentré à Paris, il compulse toutes les descriptions de ses devanciers — celles de Josèphe et de Tacite surtout —, bâties elles-mêmes de toutes pièces sur une image de la Bible. L'imagination de Chateaubriand fait le reste, et voilà une fois de plus accréditée la légende d'une mer Morte hideuse et asphyxiante comme un cercle de l'enfer !

Dans son *Voyage en Amérique*, Chateaubriand avait décrit des contrées immenses, qu'il prétendait avoir parcourues. Il y a quelques années, M. J. Bédier, professeur au Collège de France, a établi sur d'indiscutables documents qu'il avait été matériellement impossible au voyageur d'accomplir pareille

Digitized by Google

randonnée, à une époque où les moyens de communication étaient si rares et si difficiles, pendant les cinq mois qu'il passa aux États-Unis — exactement du 10 juillet au 10 décembre 1791. La vérité, c'est que Chateaubriand a composé ses récits et ses descriptions trente-six ans plus tard au moyen de fragments de son journal mêlés de copieux extraits de ses lectures, le tout embelli, agrandi, transformé par son intense vision poétique.

Et voilà comment un beau menteur qui venait de loin pouvait encore faire de la science géographique vers le début du XIX^e^ siècle ! A notre époque, l'esprit critique qui, dans le domaine purement scientifique, n'accorde plus aucune place à la fantaisie, ramène quiconque se pique de chercher, de penser et d'écrire, à une plus exacte notion des réalités.

Cet esprit critique, espèce de besoin qu'éprouve l'homme civilisé de vérifier par lui-même tout fait de l'ordre naturel, finit par s'insinuer et par grandir peu à peu, à mesure que se développent la science et l'instruction, dans la conscience des foules. Pascal avait noté la nécessité, pour les juges, de robes et de perruques. C'était parfaitement juste au temps de Pascal. Mais de nos jours, les robes et les perruques, pas plus que les toges et les uniformes, ne suffisent à donner du prestige. La fonction n'entraîne plus nécessairement la considération, à moins que l'on n'appelle considération cette fausse déférence qui procède de la peur ou de l'intérêt. Le seul prestige réel est celui qui résulte de la valeur personnelle, que cette valeur soit morale, intellectuelle ou simplement physique. Aujourd'hui tout homme est discuté. Faut-il le déplorer et crier que le respect s'en va? Faut-il s'en réjouir? Ni l'un ni l'autre. Nous nous trouvons en présence d'un fait social qu'aucune puissance humaine ne pourra changer, et tout citoyen investi d'une fonction devra dorénavant, qu'il le veuille ou non, y conformer son attitude et sa conduite.

Plus qu'aucun autre fonctionnaire le professeur, à tous les

Digitized by Google

degrés de l'enseignement, doit se résigner à se voir discuter, parce qu'à tout instant il est jugé par ses appréciateurs naturels, je veux dire par ses élèves. A aucun prix, pourtant, il ne doit laisser entamer son prestige, cet élément fondamental et indispensable de la persuasion. Or, nous venons de voir que le prestige qui vient uniquement de la fonction tend de plus en plus à disparaître. Et il ne peut être suppléé que par la confiance éclairée du disciple dans la science, le savoir-faire et le dévouement du maître.

« C'est le cœur plein de crainte et d'orgueil, écrit A. France, que j'entrai en huitième préparatoire. Le professeur de cette classe, M. l'abbé Jubal, n'était pas bien terrible par lui-même; il n'avait pas l'air d'un homme cruel ; il avait plutôt l'air d'une demoiselle. Mais il se tenait dans une grande chaire haute et noire, et cela me le rendait effrayant. » Après avoir craint son professeur, l'enfant se met à l'admirer pour les connaissances illimitées qu'il lui attribue de confiance sans pourtant rien y comprendre. Mais le jour où, sur une estrade de distribution de prix, il voit le pauvre M. Jubal relégué dans un coin, au dernier rang des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, et caché aux trois quarts par les plis d'un drapeau, tout ce beau prestige s'évanouit soudain, et l'élève se moque irrévérencieusement de celui qu'il admirait tant naguère. Et pourquoi cette transformation subite? C'est que ce jeune professeur avait cru que toute sa mission consistait à faire ânonner des leçons aux enfants d'une voix monotone et dolente ; jamais il ne s'était avisé de les amener à se rendre compte par eux-mêmes de la signification d'un fait, à s'y intéresser, à telles enseignes qu'au cours de la récitation d'une histoire de France écrite en vers de mirliton, le bambin prenait Lutèce pour une vieille dame; il s'était appliqué, ce professeur, à surcharger la mémoire de ses élèves sans profit pour leur intelligence et pour leur cœur. Si M. l'abbé Jubal s'était contenté de causer familière-

Digitized by Google

ment, dans sa classe, de choses accessibles aux jeunes intelligences confiées à ses soins, il aurait instruit les enfants en les amusant, et, la sympathie aidant, son prestige, n'en doutez pas, serait sorti à peu près intact de cette petite mésaventure officielle.

Il y a un quart de siècle, les jeunes gens qui sont les hommes de ma génération ont passé la majeure partie de leur temps, au collège, à étudier et à réciter des règles de grammaire, des principes de style et de composition, des lois physiques et des descriptions d'appareils qu'on ne faisait jamais fonctionner sous leurs yeux. Plus tard, à l'université, ils ont consigné, dans des cahiers *ad hoc*, des cours soigneusement préparés par des professeurs savants, ils se sont appliqués à les emmagasiner en toute conscience dans leur cerveau pour pouvoir les reproduire plus ou moins complètement le jour de l'examen. La crainte de l'examen était, pour l'étudiant d'alors, le commencement et la fin de la sagesse, et rarement il éprouvait le besoin de pousser son étude plus loin que la lettre du cours. Quels résultats peuvent donner, au point de vue de la culture générale et de la valeur professionnelle, d'aussi pauvres disciplines? Les théories et les généralités enseignées dogmatiquement s'arrêtent à la mémoire, qui ne les garde pas longtemps ; elles ne vont pas remuer la force vive de la pensée. Ceux qui les répètent ne font que l'office de perroquets supérieurement dressés. Elles leur donnent, comme dit Leibniz, la paille des mots sans le grain des choses. Et ces malheureux forçats de la mémoire, à qui l'on a fait passer tant d'examens, sont souvent incapables, quand brutalement la vie les jette au milieu des réalités, d'aucun travail personnel. S'ils n'ont pas le bon esprit de se refaire eux-mêmes une éducation appropriée ou le bonheur de tomber dans le giron d'une administration qui s'accommode de leur inertie mentale, ils iront grossir l'armée lamentable des déclassés intellectuels, ces insignifiantes épaves. En quelle

Digitized by Google

estime peut-on tenir des méthodes d'une inefficacité aussi éclatante et les maîtres qui prétendraient encore les imposer?

La vieille méthode, dogmatique et passive, a pu produire d'excellents effets à des époques où les auteurs grecs et latins, un peu de physique, un peu de philosophie générale constituaient à peu près les seuls objets d'étude. Mais aujourd'hui, comme l'écrivait naguère M. Gabriel Hanotaux, « le régime des mots est fini, l'éducation verbale a fait son temps ». Les maîtres de l'heure sont les techniciens, c'est-à-dire ceux qui, dans toutes les branches des connaissances, sont le plus versés dans la pratique et se sentent capables, chaque fois que l'occasion le requiert, d'initiative et d'action personnelle. Tout l'enseignement s'adaptera fatalement à ce nouvel état de choses. Les réformes fécondes et durables, en cette matière comme en toutes les autres du reste, ne sont jamais l'œuvre exclusive de quelques hommes ou d'une législature : elles sont déterminées par d'impérieuses nécessités économiques et sociales. L'inefficacité absolue de l'enseignement purement mnémonique nous apparaît comme un fait inéluctable de l'évolution de notre société actuelle, et cet enseignement disparaîtra de lui-même.

Je me bornerai à envisager la question dans l'enseignement moyen. Mais, les professeurs de cet enseignement étant formés dans les universités, nous examinerons d'abord comment nos universités les préparent à leurs fonctions. Tant vaut l'enseignement supérieur d'un pays, tant vaut son enseignement moyen, et, si l'on veut étudier l'organisation dans son entier, c'est par le haut qu'il faut commencer.

Avant 1890, nos vieilles facultés de philosophie et lettres — pour ne parler que de ce qu'il m'a été donné de connaître personnellement — s'adressaient à peu près exclusivement à la mémoire des étudiants. On continuait à traduire péniblement, comme au collège, les auteurs grecs et latins; les professeurs dictaient ou exposaient, parfois avec beaucoup de

Digitized by Google

talent, la philosophie officielle et l'histoire de la philosophie, l'histoire politique et militaire, l'histoire de la littérature française et des littératures anciennes. Le jour de l'examen, les plus beaux diplômes étaient décernés à ceux qui prouvaient qu'ils avaient le mieux retenu ce qu'ils avaient entendu. A l'école normale des humanités, il est vrai, grâce au nombre plus restreint des auditeurs et à l'importance plus grande des exercices proprement dits, ces cours avaient un caractère plus pratique. Mais, si l'on met hors de pair quelques belles exceptions, — et je pense avec reconnaissance à de merveilleux éveilleurs comme Joseph Delbœuf et Godefroid Kurth —, nulle part on ne montrait à l'étudiant que la science n'est pas, mais qu'elle se fait, et comment elle se fait, que, de même qu'un homme pourrait entasser dans sa tête tous les mots du Larousse sans avoir une idée personnelle, il pourrait aussi connaître à fond tous les résultats obtenus, toutes les opinions courantes dans une branche quelconque, ou même dans toutes les branches de la science, et ne pas avoir l'attitude et l'esprit scientifiques, ne pas être capable d'une recherche nouvelle ou d'un travail original.

Vous savez que la loi de 1890 sur l'enseignement supérieur remplaça l'ancien doctorat en philosophie et lettres par des sections d'histoire, de philologies ancienne, romane et germanique, et de philosophie pure. Dans ces sections, véritables séminaires scientifiques, l'étudiant est initié aux méthodes de travail du savant. Si ses goûts et ses aptitudes le portent vers la science, il pourra à son tour consacrer son activité à des travaux personnels. Si ses prétentions sont plus modestes et s'il se destine à l'enseignement moyen, il aura acquis une qualité qui contient toutes les pédagogies : l'habitude de penser par lui-même après avoir observé. Et cette habitude, s'il a le tact de s'inspirer toujours des circonstances sans viser plus haut que le but, il ne lui sera pas malaisé de l'inculquer à ses élèves. C'est ce que je vais essayer de montrer.

Digitized by Google

L'erreur capitale de l'ancienne pédagogie a été de croire que c'est uniquement en s'adressant à la mémoire qu'on peut éduquer et instruire. Malheureusement, « sçavoir par cœur n'est pas sçavoir », comme disait Montaigne. Un esprit n'acquiert réellement une vérité scientifique que s'il a refait pour son compte le chemin parcouru par ceux qui l'on découverte. Le mettre directement en présence des vérités générales sans lui faire comprendre comment elles furent trouvées expérimentalement, sans lui montrer par quels moyens il pourrait les redécouvrir lui-même, c'est le jeter à l'eau pour lui apprendre à nager. Et, quoi qu'on en dise, c'est là un moyen à peu près infaillible de noyer les gens. On objectera qu'il n'est pas toujours possible, entre les quatre murs d'une classe, de placer la réalité concrète sous les yeux des jeunes gens. Mais d'abord, qui nous empêche de sortir de la classe chaque fois que les nécessités de notre mission l'exigent? Pourquoi, par exemple, dans l'enseignement de la géographie, n'irions-nous pas avec nos élèves, munis d'une boussole de poche, de crayons et quelques feuilles de papier quadrillé, faire sur les lieux la carte de la région qu'ils habitent? Ils comprendront ainsi la configuration d'un pays et passeront tout naturellement de la vue perspective du sol, la seule que l'œil puisse réellement saisir, à sa représentation conventionnelle.

Quand la méthode expérimentale directe est impossible parce que la réalité se tient hors de notre portée, nous aurons recours, dans la plus large mesure, à des photographies, aux collections de nos musées, à des projections lumineuses, bientôt peut-être au cinématographe et aux machines parlantes, et ces reproductions apparaîtront toujours plus efficaces que les descriptions des plus habiles écrivains.

Les branches mêmes du programme dont la matière paraît le plus éloignée de nous dans le temps et dans l'espace peuvent parfaitement se plier à cette méthode. Les programmes,

Digitized by Google

d'ailleurs, ont peu d'influence sur les résultats de l'enseignement. C'est la méthode qui importe, et, avec une méthode excellente et de bons professeurs, tous les programmes seraient bons. Sans vouloir aborder la question des langues anciennes, je dirai que leur étude a l'air d'une inutile curiosité, si l'élève ne peut pas en ramener tous les détails à sa compréhension personnelle. A cette seule condition, les littératures anciennes l'intéresseront directement, et il pourra, par des comparaisons avec les objets qui l'entourent et les faits actuels, y découvrir les germes, les sources, les courants dont tout le présent est sorti. Il y a quelques années, M. Rabaud, professeur au lycée Charlemagne, déposait en ces termes devant la dernière commission d'enquête parlementaire sur l'enseignement ordonnée par le gouvernement français :

« Traduisons-nous le discours où Cicéron reproche à Verrès d'avoir volé en Sicile tant d'objets de prix, je conduis mes élèves au Louvre, à la vitrine renfermant le trésor de Bosco-Reale, et je leur dis : Voilà une collection qui est à peu près de l'époque de Verrès, voilà quelques-unes des œuvres d'art qu'il aimait; voilà, sur des plats d'argent, de ces figures en relief qu'il admirait tant. Regardez comment, la plaque de métal qui les porte étant soudée au plat, il pouvait faire détacher ces hauts-reliefs pour se les approprier, si le plat ne lui plaisait point... »

Quand tous les professeurs de latin comprendront ainsi leur mission, la question du latin sera du coup résolue.

En Belgique, d'immenses progrès ont été réalisés dans ce sens en ces dernières années. Le public longtemps resta sceptique, et la presse, en plus d'une rencontre, a douté de nos efforts et des résultats acquis. Mais aujourd'hui la preuve est faite. Le compartiment de notre enseignement moyen, à l'Exposition, a remarquablement synthétisé le travail accompli. Allez revoir les gravures qui servent à illustrer le cours d'histoire, les échantillons de productions

Digitized by Google

naturelles qui rendent vivante et visible l'étude de la géographie, les comptes rendus de conférences avec productions lumineuses, la vie antique expliquée par les monuments figurés, l'étude des œuvres d'art envisagée comme complément à l'étude des lettres françaises, les relations d'excursions scolaires agrémentées de photographies, les vitrines d'histoire naturelle, de physique et de chimie. Et vous ne pourrez plus nier qu'il n'y ait quelque chose de changé au royaume des pédagogues. Dans l'ensemble, on pourrait évidemment signaler encore beaucoup de défaillances et déchets inévitables. Mais la tendance apparaît indiscutable, l'élan est donné, et nous avons le droit d'espérer que, dans un avenir qui ne doit pas être bien éloigné, tout l'enseignement sera largement ouvert sur la vie, et que jamais plus, en fait de science et même de littérature et d'art, on n'inculquera à un élève une notion qu'il ne puisse pas comprendre par lui-même, et directement.

En fait de littérature, par exemple, on proscrira définitivement les traités de rhétorique, les analyses toutes faites et les dissertations des commentateurs, les théories, les formules, les définitions et les appréciations stéréotypées. On n'accordera plus aucune importance à de pédantes et barbares pauvretés, comme de savoir définir l'antonomase, l'hypotypose ou la prétérition. Mais on amènera les jeunes gens à lire, à goûter, à aimer les chefs-d'œuvre originaux.

Nous ne devons certes pas négliger de donner à nos élèves quelques grandes idées générales, qui relient et coordonnent leurs connaissances éparses. Mais ces idées générales, ils les trouveront d'eux-mêmes. Après leur avoir fait lire quelques œuvres ou fragments d'œuvres appartenant à un même genre ou à une même source d'inspiration, nous leur en ferons découvrir, en de courtes leçons, les caractères communs. Mais ces leçons doivent être en tout petit nombre et contenir non pas des vues vagues et théoriques, des consi-

Digitized by Google

dérations abstraites, mais de simples résumés de choses précédemment vues, des comparaisons et, pour ainsi dire, des générations de lectures réellement faites. De toutes les branches du programme, la littérature est peut-être la seule qui puisse s'enseigner à peu près complètement par la lecture des livres, mais il faut que ces livres soient non des manuels, mais les œuvres des maîtres. Ainsi comprise, l'étude de la littérature apparaît non seulement comme un admirable instrument de culture, mais comme une source de délassement, de jouissance.

Dans cet enseignement, avant tout pratique et expérimental, les expositions continues ne peuvent jamais tenir une bien grande place. La leçon devient une collaboration constante du maître et des élèves, et elle ne peut guère comporter que des observations et des lectures bien dirigées, précisées et élucidées par des interrogations. L'élève, intéressé, retient ce qu'il a vu et compris par lui-même. Peu à peu ses acquisitions conscientes passent dans son inconscient, et il en arrive à posséder pour la vie l'habitude de bien voir, de bien sentir et de bien penser, qui a pour corollaire obligé l'habitude de bien parler et de bien écrire. Cette méthode est vieille, vous le savez, de plus de deux mille ans. C'est celle qu'employait déjà Socrate, quand, au lieu d'imposer à ses auditeurs des vérités toutes faites qui emplissent l'esprit sans le former, il leur donnait le plaisir bien plus profitable de les découvrir eux-mêmes. C'est celle qu'employèrent toujours une foule de bons esprits chargés d'enseigner leurs semblables. Il suffira de l'étendre et de la généraliser.

Avant de finir, je voudrais toucher à un problème fort délicat, parce qu'il tient à nos mœurs; je veux parler de la discipline scolaire. On l'a dit souvent, la discipline est sans contredit, dans la conduite de la vie, une des plus utiles qualités du caractère. Pour tenir dignement sa place dans la

Digitized by Google

société, un homme doit d'abord savoir se commander à soi-même, et il n'y arrivera qu'après avoir appris à obéir. Eh bien, cette qualité, l'élève peut l'acquérir expérimentalement et reconnaître par lui-même qu'une discipline intelligente, librement acceptée, lui procure sécurité et agrément.

Il importe d'abord d'écarter la légende des enfants naturellement bons. Il s'en faut que tous les enfants soient naturellement bons. Et, si nous n'y prenons garde, ils deviennent facilement d'intolérables égoïstes, incapables de sacrifier à la société la moindre parcelle de leur individualité. « Tels qu'ils ont été à l'égard de leurs précepteurs et de leurs maîtres, écrivait déjà saint Augustin, ils le sont à l'égard des rois et des magistrats; après avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles et des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquérir de belles maisons et pour avoir un grand nombre de serviteurs. »

Sans doute. Mais est-ce une raison, parce que tous les jeunes gens ne sont pas innocents par nature, pour les tenir dans un état de perpétuelle prévention, pour les soumettre à une surveillance tatillonne de tous les instants et leur appliquer à tout propos des règlements comminatoires et répressifs?

« Le jeune homme qui se sent soumis à une surveillance de tous les instants, disait naguère le Père Didon, professeur à l'école d'Arcueil, est tenté de se tenir toujours sur ses gardes, et ce principe de la défiance est un des plus dangereux de l'éducation. Il amène la compression, l'oppression; et c'est lui qui produit les passifs et les esclaves, les révoltés et les finauds, qui, eux, échappent toujours à la surveillance en la bravant ou en la trompant. »

Comment voulez-vous que l'individu arrive à se conduire tout seul dans la vie, si, enfant, il est continuellement sur-

Digitized by Google

veillé par ses parents, adolescent, par ses professeurs, homme, s'il devient fonctionnaire, par l'État?

Un des psychologues les plus personnels et les mieux avertis de notre temps, le Dr Gustave Le Bon, à qui j'emprunte ici quelques exemples (1), raconte qu'il a connu une respectable dame qui eut une série de violentes crises de nerfs et menaça son mari de divorcer, parce que ce dernier avait proposé d'envoyer leur fils, qui venait de terminer sa rhétorique, passer ses vacances en Allemagne pour y apprendre un peu d'allemand. Laisser voyager tout seul un pauvre petit garçon de dix-huit ans! Il fallait être un père dénaturé pour avoir conçu un tel projet. Le père dénaturé y renonça d'ailleurs bien vite.

Un père de famille anglais, vous le savez, n'hésite pas, après avoir remis à son rejeton le viatique nécessaire, à l'envoyer tout seul à l'autre bout du monde. Car les Anglais — qui, grâce à leur incomparable disciplice interne, sont devenus de tous les peuples de la terre le plus énergique et le plus conscient de sa force, — les Anglais ont résolu tout naturellement la question de la discipline dans la famille et à l'école. Dans leurs collèges, les jeunes gens jouissent d'une large liberté. Mais cette liberté, on la leur retire au premier abus. Ils font leurs devoirs à l'heure qu'ils ont choisie et comme ils l'entendent. Ils peuvent circuler et jouer librement. Mais si leurs devoirs sont mal faits, ils les recommencent; s'ils commettent une faute grave, ils sont cruellement châtiés. Leur expérience personnelle leur apprend vite et bien, à leurs dépens, qu'ils ont tout intérêt à se conduire dignement.

Au collège de Harrow — et je cite encore le Dr G. Le Bon —, les élèves se rendent à la piscine, suivant leur bon plaisir, sous la seule garde des principes d'hygiène qui leur

(1) Gustave Le Bon, *Psychologie de l'éducation*. Paris, Flammarion, 1908.

Digitized by Google

ont été inculqués. Il y a quelques années, l'un d'eux se noya. Dans son estomac on trouva une livre et demie de cerises. A cette occasion, tous furent réunis dans la grande salle des conférences, et un médecin leur expliqua pourquoi leur camarade était mort. Nulle autre précaution préventive ne fut prise et les parents n'en réclamèrent pas.

Sur le continent, le maître responsable eût été honteusement traduit devant les tribunaux et condamné à de forts dommages-intérêts. Mais les jeunes gens auraient perdu une leçon de choses un peu brutale sans doute, mais qui les aurait mis en garde, pour la vie, contre ces sortes d'imprudences mortelles.

Vous voyez qu'il est parfaitement possible d'enseigner la discipline expérimentalement, au même titre que les branches du programme. Il en va exactement de même de toute l'éducation et de la morale courante. Il en va de même du patriotisme, qu'il faut communiquer aux jeunes citoyens non pas à coups d'affirmations prudhommesques et plus ou moins sincères, mais par la géographie, par l'histoire, par les sciences, par la littérature et par l'art. Raisonné d'abord et réfléchi, élevé sur le fondement très solide de l'intérêt personnel et de l'amour-propre, le culte de la patrie finit par devenir inconscient, par faire partie de l'être.

Je conclus. A l'école — et je m'excuse de répéter ici ce truisme que vous entendez dans toutes les distributions de prix —, à l'école nous devons travailler à faire des hommes, c'est entendu, mais des hommes du temps présent, des hommes de demain même. Nous n'y arriverons qu'en nous inspirant toujours de l'esprit de notre époque qui, comme j'avais l'honneur de vous le dire en commençant ce discours, est l'époque de la critique et du contrôle personnel. Un enseignement abstrait et purement mnémonique ne peut plus nous suffire. Aussi devons-nous enseigner par le concret et le particulier avant de nous élever aux généralisations : l'expé-

Digitized by Google

rience toujours doit précéder la théorie. Ce qu'il nous faut à l'heure actuelle, ce ne sont pas des mandarins sachant ânonner des cours et des manuels, mais des commerçants, des agriculteurs, des industriels, des médecins, des colonisateurs, des hommes d'action et de décision, bien équipés pour la lutte, capables de mener à bien leurs entreprises comme ils auront mené à bien leurs travaux scolaires, pour leur plus grand profit personnel et pour la plus grande gloire de la patrie. Car, quoi qu'en dise Jouffroy, ce n'est pas l'effort qui importe, mais le succès. Ces hommes, l'enseignement expérimental seul nous les donnera. Et c'est pourquoi l'enseignement expérimental, qui déjà est une grande partie de l'enseignement d'aujourd'hui, deviendra, n'en doutez pas, tout l'enseignement de demain.

ARTHUR BOVY.

Digitized by Google

LA MÈRE

I. — La famille Andermatt.

La jolie petite maison du paysan Tobie Andermatt respire la paix, et pourtant plus d'une épreuve en a déjà franchi le seuil et troublé le repos.

Peut-être sont-ce même les épreuves passées qui lui donnent, par cette soirée solennelle du dimanche, l'aspect d'une paix plus imposante.

La maison, située à l'extrémité sud du village, est petite, à deux étages, et est couverte de bardeaux peints en gris.

Sur les fenêtres, de plantureux œillets et des géraniums éclatants égayent de leur floraison joyeuse les murs de la maisonnette.

Devant celle-ci s'étend un jardinet planté de légumes et d'un fouillis de fleurs; une allée le traverse, qui va de la porte d'entrée au portail rustique du jardin, clos par une haie verdoyante.

En sortant du portail, assez délabré pour qu'on ne le ferme plus guère, on se trouve à l'endroit où le pavé de Steg aboutit à la grande route.

Sous les gros souliers des villageois, ce pavé résonne tellement que les promeneurs étrangers pourraient, de la hauteur voisine, prendre ce bruit pour le clip-clap d'une roue de moulin, car les habitants de Steg ont une façon particulière

Digitized by Google

de marcher, en appuyant le talon d'abord puis le plat du soulier, ce qui donnerait cette illusion.

Le service du mois de Marie a pris fin, et les gens de Steg sortent de l'église. Au-dessus d'eux, les cloches se sont tues ; on dirait que là-bas, dans le lointain, quelque chose aille, se perdant emporté par un léger battement d'ailes; l'air frémit encore doucement de la résonnance des cloches.

Un dernier rayon de soleil éclaire la route. Les silhouettes des fidèles, qui s'en retournent dans leurs habits foncés du dimanche, se détachent nettement sur le fond gris blanc de la rue.

Le village est dominé par des montagnes boisées; la Reuss, large et bouillonnante, précipite ses eaux tourmentées; dans le fond de la vallée de Madéran se dresse un pic lumineux aux neiges éternelles.

Tobie Andermatt et les siens s'en reviennent tous les trois le long de la route : Tobie, Balbine, sa femme, et Léni, sa petite-fille. La route est large, la famille en occupe toute la largeur, car, selon le préjugé montagnard, ils marchent espacés, traitant de faiblesse l'affirmation des tendresses familiales.

Tobie s'en va d'un côté de la route, son corps long et sec, un peu plié en avant; autrefois, c'était un homme robuste et fort qui marchait droit; mais comme un vieil arbre que les années à la longue finissent par ébranler, ainsi Tobie, miné par ses soixante-dix ans, commençait à ployer sous leur poids.

Pourtant son extérieur aux articulations noueuses, ses bras et ses jambes, son dos semblent offrir encore quelque résistance : on le dirait taillé dans du bois dur. Son visage bronzé, aux sourcils gris et broussailleux, se terminent en une barbe d'un blanc jaunâtre se prolongeant sur sa poitrine en deux pointes, particularité qui distingue Tobie des autres hommes de Steg, lesquels portent pour la plupart un simple collier de barbe.

Digitized by Google

Balbine se tient au milieu de la route, à deux pas de distance de Tobie. Tandis que celui-ci marche voûté, sa grande et forte femme semble s'être allongée encore, elle qui de tout temps l'a dépassé d'une tête. Elle porte une robe noire, sur sa tête est noué en pointe un fichu noir qui descend sur la nuque, assez pour découvrir son grand visage d'une pâleur de cire. Celui qui jetterait par hasard un coup d'œil sur cette physionomie, n'en détournerait pas si facilement les yeux et serait poussé à l'observer de plus près. Ses cheveux blancs sont lissés un peu en arrière, découvrant le front qui n'est pas très haut; et ces bandeaux d'argent et ce front de cire contrastent fortement avec les épais sourcils très noirs, la caractéristique de cette figure. Elle les fronce de temps à autre, même en marchant, et c'est ce qui donne à son regard ce je ne sais quoi de sombre. Balbine a pourtant le cœur content et joyeux. Ses grands yeux gris, enfoncés, sont largement cerclés de noir; le nez est fort, très busqué, la bouche est large, le menton dur; en un mot, Balbine est une femme qui en impose.

De l'autre côté de la route, troisième à la file, trotte Léni, âgée de 16 ans. Elle a un air de fête, que les deux vieux n'ont pas; car, si jeune encore, elle ne connaît que la joie de vivre. Elle est vêtue de couleurs vives, comme en portent les filles de la campagne : robe rouge, jolies tresses brunes auréolant la tête et retenues sur le front par un nœud de même couleur. Tandis que ses deux compagnons s'en vont le regard baissé, Léni, comme font les jeunes gens de son âge, ouvre tout grands à la lumière ses jolis yeux couleur noisette.

Elle sourit à tous ceux qu'elle rencontre et qui aiment à regarder cette mine fraîche aux joues joufflues, à la bouche mignonne et au nez retroussé.

Ils cheminent tous trois silencieux. Arrivé près de la haie de leur jardin, Tobie ralentit le pas et laisse passer Balbine

Digitized by Google

la première par le portail ; ce n'est pas par politesse qu'il agit ainsi, il estime que chez elle la femme doit régner et avoir toujours le premier pas; ce qui n'empêche pas Tobie d'avoir la haute main sur le reste. Ils entrent les uns après les autres dans la *grande chambre* (1), propre et claire, aux boiseries peintes en gris. Sur la table ronde, recouverte d'une toile cirée brune, il y a une carte postale. Balbine l'a déjà cherchée du regard, elle la prend et la lit sans lunettes, plus couramment que les paysans n'ont l'habitude de le faire en général.

« Le facteur l'a donc bien apportée, la carte, dit elle après l'avoir lue.

— Vient-il? demanda Tobie.

— Demain, » fait la femme en acquiesçant de la tête.

Puis, avec un visage presque impassible, elle lui tend la carte. Pourtant il semble qu'un sourire imperceptible effleure un instant ses lèvres et que la joie, comme un éclair, passe dans son regard. Tobie, lui, plus loquace, s'est assis près d'une des fenêtres; après avoir sorti ses lunettes, il se met en devoir d'épeler la carte qu'il tient à une certaine distance de ses yeux, et, tout en lisant, il ajoute d'un ton satisfait :

« Quel accueil on va lui faire! Il faut qu'il soit digne de lui ; on montera la bouteille qui est encore à la cave et, demain, j'irai chercher des cigares en face, chez Hofer. Tu pourrais aussi lui préparer un bon petit rôti, mère. »

Balbine approuve, tout en mettant de l'ordre dans la pièce. Lorsqu'elle sort, Tobie parcourt son journal, mais voici Léni qui l'interrompt dans sa lecture.

« Impossible de me représenter l'air que le cousin Georges peut bien avoir maintenant, dit-elle.

— Je crois bien, répond Tobie, voilà six longues années qu'il est parti. »

(1) La *Wohnstube*.

Digitized by Google

Au moment où Balbine rentre, une idée traverse l'esprit du vieux paysan.

« Dis, j'espère bien que ce qu'on a raconté jadis de Georges n'est pas si terrible que ça, dit-il à sa femme.

— Qu'il court après toutes les femmes? demande Balbine, s'arrêtant et le regardant pensive.

— Qu'il mène, en un mot, une vie légère, complète Tobie.

— C'est pour ça qu'il est temps qu'il rentre, » dit la femme d'un ton où perçait une ferme décision.

Les époux Andermatt avaient toujours su avoir la haute main sur leurs deux fils. Sur celui qui était mort, le père de Léni, et sur Georges, qui était parti pour l'Amérique; père et mère avaient su les tenir sous une discipline sévère aussi longtemps qu'ils étaient restés à la maison. Balbine se dit aussi qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, même si Georges n'était pas, à tous les points de vue, ce qu'il devrait être.

« Il paraît qu'il a gagné de l'argent là bas, reprend Tobie.

— On le dit, répond sèchement la femme.

— C'est lui-même qui nous l'a écrit, lui rappelle Tobie.

— En tout cas il nous a laissé assez longtemps sans nouvelles, » réplique-t-elle.

Puis toutes sortes de petits travaux, le repas à préparer, font momentanément diversion à la pensée qui la préoccupe. Plus tard, lorsque Léni est en train, à la cuisine, à laver la vaisselle et que Tobie est de nouveau absorbé par la lecture de son journal, Balbine monte dans la chambre destinée à son fils, celle qu'il a occupée de tout temps. La pièce est fraîchement nettoyée, car le retour du fils est attendu depuis longtemps. Balbine prend sur la table les petits rideaux tout frais lavés et les suspend à la fenêtre, ensuite elle retire de la même pile de linge sur la table les taies à fleurs rouges dont elle habille l'édredon et les coussins. Tout cela avec le

Digitized by Google

plus grand soin, en inspectant toujours du regard le travail fini pour se persuader que tout est en ordre. Elle tire un peu les rideaux, enlève un dernier pli à la couverture du lit, et voici qu'une foule de pensées l'assaille. C'est là qu'il dormira, le fils! Et elle se demande s'il est encore toujours comme autrefois le joli gars aux cheveux bruns et au visage clair. Mais six ans, ça compte; et puis il aura une moustache maintenant, ce n'est plus comme à 15 ans! Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il dormira là, dans ce lit, et que la maison sera de nouveau vivante et gaie, autant qu'il est possible. Les autres, ceux qui ne sont plus, ils ne reviendront pas!...

Tandis qu'elle est ainsi perdue dans ses souvenirs, Balbine s'est inconsciemment éloignée du lit et dirigée vers la chaise près de la table où elle se laisse choir, regardant dans le vide et poursuivant le fil de ses pensées. Ils ne reviendront plus, les autres : l'aîné, Antoine, qu'une avalanche a écrasé, ni sa femme morte une année après, peut-être de chagrin, peut-être aussi parce qu'elle avait la poitrine délicate. Mais notre Georges, lui, reviendra; il sera de nouveau ici dans cette chambre, plein de vie, sous ce toit qui l'a vu naître, où il est né !

Elle revoit son Georges couché dans son petit lit, c'était dans sa propre chambre à coucher à elle; quel mignon gamin il était; bien mieux que l'aîné, joli comme un ange, avec ses joues rondelettes, ses cheveux si fins et clairs, qui avaient foncé depuis, il est vrai, et ses grands yeux. O ! s'il pouvait revenir ainsi; mais, déjà avant son départ, il avait beaucoup changé. Il était grand et élancé, avait perdu ses joues rondes, et surtout on ne reconnaissait guère en lui le doux bébé d'autrefois couché dans son berceau. Il avait sa tête à lui et on n'en faisait pas facilement façon; c'est grâce à cette volonté obstinée, qu'il avait obtenu qu'on le laissât partir pour l'Amérique, avec la bande des vingt de Steg, poussés tous au delà de l'océan par la fièvre d'émigration.

Digitized by Google

Ainsi va la vie; les petits deviennent grands, et Balbine revient toujours et encore en imagination au petit Georges; elle n'est certes pas une femme au cœur tendre, mais tout tressaille en elle, tandis qu'elle évoque l'image de l'enfant. Bien des années ont passé depuis, et pourtant cette image la remplit encore de joie; une joie qui la rend impatiente du retour du fils adulte. C'est demain que Georges arrive; oui, Balbine se réjouit! Personne, certes, ne pourrait le remarquer, mais comme son cœur bat! Et, lorsqu'elle se lève pour quitter la chambre, la joie en elle est si intense, qu'elle, la femme renfermée, en est suffoquée. Inconsciemment poussée sur le seuil de la maison, elle se met à inspecter la route par laquelle son fils reviendra demain, comme si aujourd'hui déjà elle pouvait le voir apparaître.

II. — Retour d'Amérique.

Les Américains sont arrivés.

Déjà tous les habitants de Steg les ont aperçus. Tobie, seul, et les siens, qui habitent au bout du village, n'en savent rien encore, car les Américains ne sont pas arrivés par chemin de fer, mais ont fait, perchés sur un char à bancs, une bruyante entrée dans le village. Au lieu de se rendre tout de suite chacun dans sa famille, ils sont allés d'abord ensemble au *Cheval blanc* boire un verre pour fêter leur arrivée.

« C'est le grand Georges qui l'a voulu ainsi », raconte l'un d'entre eux en s'esquivant, poussé par le désir de revoir plus vite père et mère.

Les Américains sont cinq jeunes gars bien mis, à qui la vie là-bas a souri; la plupart ne veulent rester ici que quelques mois, pour retourner ensuite dans le nouveau monde.

Chez les Andermatt ils ne savent rien encore des arrivants, mais tous les trois, aussi bien Tobie que Balbine et Léni,

Digitized by Google

sont dans l'attente et ne se tiennent plus d'impatience. Tobie a soigné les bêtes le matin bien plus tôt que d'habitude et est redescendu de la montagne comme si le feu était à la maison, tant il craignait de ne pas arriver assez tôt. Les braves gens ne savent plus comment tuer le temps; il leur paraît absurde de commencer un travail quelconque, puisque tout est prêt.

Ce n'est qu'à la tombée du jour qu'on voit enfin apparaître, au milieu des deux rangées de maisons de Steg, l'hôte si impatiemment attendu. Léni, qui se tient dehors près du portail, le voit venir; elle ne l'eût pas reconnu, n'étaient-ce son air de fête et les saluts qu'il distribue à droite et à gauche le long de la route. Prompte comme l'éclair elle rentre dans la maison :

« Le voilà, le voilà! » crie-t-elle.

Les deux vieux, assis dans la chambre, quittent leur siège sans se presser; seules, leurs têtes penchées en avant disent combien plus vite leurs pensées vont à la rencontre de leur fils que leurs pauvres jambes. Ils atteignent ensemble le seuil de la maison et ils sont encore bien à temps. Car Georges s'est attardé devant une maison du voisinage, il s'est oublié à causer là-bas avec une femme et une jeune fille, il caresse la main de cette dernière qu'il tient dans la sienne, et même quand il s'aperçoit de l'attente anxieuse des siens, il ne s'émeut pas pour cela. Il leur jette un « salut » nonchalent, continue à rire et à plaisanter, et se décide enfin à continuer sa route. Il porte des habits plus soignés qu'on n'a l'habitude d'en voir au village; il a un pardessus sur le bras, à la main une canne à poignée d'argent et, sur la tête, un feutre noir. Qu'il a grandi! Les deux vieux cherchent avidement à découvrir dans le visage de celui qui s'approche un trait familier. Tous les deux éprouvent sans se le dire ce même sentiment, que quelque chose s'est mis entre eux et leur fils. Pourtant ses membres se sont développés, il est devenu vigoureux et musclé comme un vrai montagnard qu'il est. Balbine est

Digitized by Google

frappée par un certain reflet rouge cuivré de ses cheveux, qu'elle se rappelait bruns. Tobie, lui, remarque dans sa figure un trait qu'il ne peut pas définir, mais qu'il ne lui connaissait pas autrefois. Son visage est devenu plus rempli, les pommettes sont saillantes, la bouche grande est surmontée par une petite moustache très soignée, foncée, aux reflets cuivrés comme les cheveux, les yeux sont bruns et brillants.

Au moment où Georges tend sa large main à son père, celui-ci se rend compte de ce qu'il y a d'étrange dans le visage de son fils. Ses paupières couvrent à demi les yeux, donnant au regard de Georges un je ne sais quoi de las, quelque chose comme : « Ouf, que la vie est ennuyeuse ! » Et Tobie s'étonne de ce regard que l'on n'a pas à la montagne; il se demande où son fils peut bien l'avoir pris. Il n'y a pas jusqu'à sa façon de parler qui paraisse étrange à ces braves vieux : on dirait que Georges ne sait plus sa langue, il parle un mélange d'américain, de bon allemand et de dialecte. Mais Tobie et Balbine savent bien, par expérience, que ceux de Steg, qui ont été là-bas, baragouinent à leur retour; ils s'y habituent bien vite et d'un trait voici la joie qui leur revient au cœur à l'idée qu'ils ont de nouveau leur fils. Tout ce qui avait pu leur paraître un peu extraordinaire s'efface pour le moment. Ils lui serrent les mains, Tobie lui tapote sur l'épaule et Balbine le pousse du corridor dans la chambre, l'accompagnant d'un : « Dieu bénisse ton retour ! » Seule, Léni ne se lasse de le regarder de côté de ses grands yeux étonnés. Georges est entré dans la chambre, a suspendu chapeau et pardessus au crochet et s'est laissé tomber sur la première chaise venue.

« Mets-toi donc à table, dit le père, tu dois mourir de faim.

— Bah ! je n'en ai pas envie », répondit-il d'un ton las en s'étirant.

Mais lorsque la mère apporte le repas fumant, il s'attable

Digitized by Google

aussi et bientôt tous les quatre y font honneur. Georges est loquace, il parle du pays étranger, du voyage de retour, et se laisse faire tandis que les deux vieux ne savent qu'inventer pour lui faire plaisir. On lui offre ce qu'il y a de meilleur dans la maison en fait de mangeaille et de boisson.

Le repas terminé, Léni emporte les assiettes d'étain, on garde les verres devant soi; au-dessus de leurs têtes brûle la lampe suspendue à la poutraison, on voit leurs lourdes ombres qui se projettent sur la table où ils sont nonchalamment accoudés. Georges a enlevé son habit, ses manches de chemise à rayures rouges serrent ses bras bien musclés et font contraste avec son gilet foncé. Il semble qu'il se complaise lui-même à admirer la forte musculature de ses bras, car il s'écrie bientôt :

« Pour sûr que je me suis développé, je sens que de l'acier a coulé dans mes membres; père, si l'envie vous reprenait maintenant de me battre, je m'essaierais avec vous. »

En disant ces mots, qui devaient être une plaisanterie, il part d'un grand éclat de rire et laisse retomber son bras sur la table. Puis, faisant de son médius un crochet :

« Allons, vous, accrochez votre doigt au mien, » dit-il au vieux d'un ton agressif.

Tobie ne sait pas au juste à quoi s'en tenir, pourtant il est de trop bonne humeur aujourd'hui pour ne pas comprendre une plaisanterie, sans compter qu'il est toujours encore un brin fier de sa force d'autrefois. Il tend donc machinalement son bras du côté de celui de son fils et son doigt s'accroche à celui de l'autre. Les voici qui essayent leurs forces; les muscles de leurs bras se tendent et saillent, leurs épaules sont secouées par l'effort, le sang leur monte à la tête. Pendant un instant leurs deux poings restent immobiles, puis tout d'un coup le bras de Tobie commence à trembler; Georges tire de son côté, le doigt fortement accroché à celui de son père. De tout son poids, comme une lourde pierre qui

Digitized by Google

s'affaisse, la main calleuse du vieux cède un peu, puis encore. Lentement et brutalement, la force du fils va dominant celle du père.

Le calme règne dans la chambre. Balbine s'est redressée sur sa chaise, les paroles étranges de son fils : « Si l'envie vous prenait de me battre, je m'essaierais avec vous », l'ont singulièrement frappée. Elle ne parle pas, son regard ne cherche pas les deux hommes; la tête penchée en avant, les yeux fixés à terre, on dirait qu'elle médite, et son visage de cire est comme figé. Sur ces entrefaites, Léni est entrée, et son anxiété a été si grande, en suivant la lutte, qu'elle en est restée clouée à sa place. Tobie halète, puis il cède. Georges, ne sentant plus de résistance, attire violemment contre lui le bras de son père.

« Ha, ha! dit-il en riant, vous voyez bien maintenant. »

Tobie a pâli :

« C'est qu'on n'est plus jeune, » dit-il, essoufflé.

De sa main, devenue hésitante par l'effort, il caresse sa longue barbe pour dissimuler un léger embarras. Maintenant Balbine regarde de nouveau son fils, elle l'observe tranquillement d'un œil scrutateur, qui trahit un léger soupçon et aussi un reproche caché :

« Ne vas pas croire, mon petit, qu'on a peur!

— N'empêche que j'ai essayé mes forces avec plus d'un, là-bas, en Amérique », dit Georges, reprenant sa pose confortable.

On sent qu'il jouit de sa victoire, et s'affirme maintenant comme un homme bien plus jovial que celui d'auparavant. Il lève son verre et trinque avec son père :

« A notre joyeux revoir! » s'écrie-t-il, effaçant ainsi chez Tobie une impression pénible.

Tout en bavardant, il tend aussi son verre à sa mère, qui finit, hésitante, par choquer son verre contre le sien. Un mot en appelle un autre. Quand Georges a fini de raconter, c'est

Digitized by Google

au tour des vieux. On parle de bonheur, de malchance, du grand malheur qu'a été la mort d'Antoine et de la triste fin de la mère de Léni. Balbine raconte aussi combien depuis ce temps leur vie est devenue calme, et combien parfois le travail a paru amer à son père. En parlant de Tobie, elle se tourne du côté de celui-ci, qui, assis bien à son aise, est en train de bourrer sa pipe à nouveau. On chercherait en vain dans le visage impassible de la femme la moindre trace de tendresse.

« Le père est bien resté ce qu'il a toujours été, poursuit-elle, il aurait pu aspirer à bien des choses pourtant. On voulait le nommer maire de la commune, il aurait même pu devenir conseiller cantonal, mais il n'a pas voulu, il ne veut pas se mettre en avant, ça a toujours été ainsi. »

Dans les singulières paroles qu'elle vient de prononcer, on sent une espèce de revanche prise sur Georges à cause de sa façon d'agir de tout à l'heure. C'est comme si, lui ôtant de force son chapeau de la tête, elle lui disait : « Découvre-toi devant cet homme éminemment estimable, qu'est ton père. »

Georges n'a écouté qu'à moitié, il acquiesce de la tête aux paroles de sa mère et, le menton appuyé dans sa main droite, il cligne de l'œil à Léni, qui, vis-à-vis de lui, s'est approchée de Tobie.

« Je vais me coucher, dit la jeune fille au grand-père.

— Bonne nuit, dit Tobie d'un signe amical de la tête.

— Bonne nuit à tous, » répond-elle.

Puis, lançant encore un regard curieux sur le visage de Georges, elle s'étonne de voir les yeux étincelants de celui-ci braqués sur elle, elle rougit sous ce regard et s'en va.

« Eh bien, elle pourra au moins dormir son soûl, » dit Georges, d'un ton légèrement contrarié, lorsqu'elle quitte la chambre.

Son regard l'a suivie, persistant, restant comme accroché à elle, enveloppant les lignes souples de son jeune corps ;

Digitized by Google

c'est avec peine même qu'il arrive à détacher ses yeux de la porte par laquelle elle est sortie.

« Ce n'est pas bon pour elle de veiller, » dit Balbine, et ses yeux rencontrent le regard de Georges qu'elle tâche de scruter.

Georges a retrouvé sa loquacité, il raconte qu'en Amérique les gens se soucient peu de se coucher tôt. Pinçant fortement ses lèvres, sa mère ne lui répond que par un signe de tête. A tout prendre, leur soirée se passe plus calmement qu'on n'aurait pu s'y attendre.

« Que penses-tu de lui? dit Tobie à sa femme lorsqu'ils se retrouvent dans leur chambre à coucher.

— Espérons qu'il se fera, » réplique-t-elle de son ton rude et sec.

Mais Tobie s'en contente, Balbine est toujours peu loquace. Cela ne le tourmente pas de voir sa femme sortir encore de la chambre et rester longtemps sans revenir; qui sait, elle s'est peut-être rappelée qu'elle avait oublié de ranger certaines choses. Pourtant Balbine ne travaille pas, sans savoir au juste ce qu'elle veut, elle est rentrée dans la grande chambre, d'où elle voit la lune baignant paisiblement de ses rayons le jardin, la rue grise, le village et la montagne. Ses mains robustes, croisées sur le dos, elle fait quelques pas dans le jardin, elle se retourne et regarde la fenêtre derrière laquelle, là-haut, repose son fils. Certainement, il dort déjà; car il n'y a plus de lumière dans la chambre; seule, la lune éclaire la fenêtre, allumant des flammes d'un blanc bleuâtre dans les vieilles vitres. Balbine se dresse de toute sa hauteur. Elle se figure voir nettement son fils, comme si elle pouvait l'apercevoir réellement là-haut derrière sa fenêtre. Elle est tout absorbée par lui.

Elle se l'était représentée comme le Georges d'autrefois, et voilà comment elle le retrouve. Le moindre de ses gestes et de ses tics lui reviennent à la mémoire, elle pèse tout : non,

Digitized by Google

tout n'est pas comme elle l'a espéré ! Puis, elle se le représente dormant ainsi sous le toit paternel. Elle sent monter en elle un flot de souvenirs; présent et passé se confondent; son âme de mère est dans un trouble qu'elle ne peut analyser. Immobile, les mains derrière le dos, elle revoit le temps où Georges, enfant encore, dormait sous ce même toit, petit être innocent, sur lequel on fondait tant d'espérances. C'est sur lui maintenant que reposent les espoirs d'avenir de la famille. Elle est heureuse, si heureuse de l'avoir à nouveau, celui qui dort là-haut, derrière la fenêtre. Oui, oui, espérons-le, tout ira bien !

De retour dans sa chambre, elle apporte avec elle ce sentiment joyeux. Rassérénée, elle se couche et, rassérénée aussi, elle se lève le jour suivant, toute pleine de son espoir de la veille.

(*A continuer.*)

ERNEST ZAHN.

Traduit de l'allemand par LOUISA WENGER.

Digitized by Google

LA BELGIQUE VUE PAR UN ANGLAIS

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Notre pays a la réputation d'être une « terre d'expériences » sociales. Au fond, il ne l'est ni plus ni moins que les autres pays. Mais l'exiguïté de son territoire donne l'illusion que nous essayons « en petit » ce que d'autres pourraient exécuter « en grand ».

C'est dans cette idée qu'on nous compare à un champ d'expériences agricoles, ou à un laboratoire d'essais. Mais, en vérité, les phénomènes sociaux sont de structure bien différente. Ils s'enchevêtrent, se conditionnent, s'influencent réciproquement de telle manière qu'il est des plus malaisé d'en isoler un, et d'en comprendre le mécanisme et l'action sans pénétrer dans l'action et le mécanisme de l'ensemble de tous les autres.

Il n'y a pas une institution qui subsiste en soi, qui s'apprécie toute seule; il n'y en a pas qui puisse être transposée d'un milieu social dans un autre sans changer de caractères, sans produire des effets différents. Nous en avons un exemple frappant sous les yeux, dans les difficultés que soulève l'application en France de la représentation proportionnelle.

Nous en faisons « l'expérience ». Mais la faisons-nous pour la France? La faisons-nous « en petit » pour un grand pays ?

N'est-il pas visible que toute la mentalité du peuple, les habitudes et les mœurs, l'esprit du personnel dirigeant des

Digitized by Google

partis, la « manière » du gouvernement, et tout ce passé de faits et d'idées qui constitue la matière sociale doivent entrer en ligne de compte pour juger de l'effet probable d'une modification de la représentation politique ?

Il en est de même, et je dirais *a fortiori*, des institutions économiques, de celles qui sont les formes de la poursuite du pain quotidien, du bien-être, du luxe. Nous ne pouvons les mettre sous un microscope, les débiter en coupes entre des lames de verre, comme fait le naturaliste. Rien qu'en les isolant, nous les modifions, nous les changeons : elles perdent leur âme, leur parfum, leur essence.

Est-ce à dire qu'un pays n'a rien à apprendre des autres? Au contraire. A dire vrai, ce n'est pas la Belgique qui est une terre privilégiée d'expériences. Mais tous les pays font sans cesse des expériences, qui, bien étudiées et bien comprises, devraient servir aux autres — si tant est que dans la vie des sociétés, plus que dans la vie des individus, on apprenne à se conduire d'après la conduite des autres. La vraie difficulté est de bien comprendre et de bien étudier. Il devient de plus en plus évident que cela ne peut se faire qu'en embrassant l'ensemble de l'économie nationale, et qu'on ne gagne rien, sous prétexte de simplification, à se mettre des œillères.

Ces réflexions me viennent à l'esprit en tournant la dernière page d'un livre magnifique, qui vient de paraître, en même temps en anglais et en français, et qui contient, en définitive, la description la plus riche et la plus condensée qu'on ait jamais écrite de l'économie sociale belge. Il est intitulé en anglais : *Land and Labour, lessons from Belgium* (1), en français : *Comment diminuer la misère; études faites en Belgique par un Anglais* (2). L'auteur, M. B. Seebohm Rowntree, est depuis longtemps préoccupé du problème du paupérisme. Il a étudié jadis la ville où il habite, York, dans un livre qui

(1) Londres, Mac Millan, 1 vol. in-8°, xx 633 pages.
(2) Paris, Giard et Brière. 1 vol. in-8°, xv 652 pages.

Digitized by Google

a eu un succès considérable : *Poverty, a study of town life*, pour y rechercher précisément les causes, les conditions et les remèdes à la pauvreté. Il est convaincu qu'elle est liée intimement au système de tenure des terres, et il s'est proposé d'examiner dans quelle mesure la répartition de la propriété foncière influe sur le bien-être d'une nation. Comme c'est un esprit éminemment positif, conscient des exigences de la science moderne, il a fatalement été amené par les raisons que j'ai indiquées plus haut, à se dresser un programme formidable de recherches concrètes, qui demandera des années de travail, peut-être une vie d'homme. Il a l'intention de rechercher tout simplement quelles sont les conditions sociales des principaux pays de l'occident de l'Europe, et d'y voir ce qui lie la propriété du sol à la misère.

Voici qu'il nous présente le résultat de ses recherches sur la Belgique, en attendant celles qu'il a déjà entreprises en France et en Suisse; puis il compte passer en Allemagne, aux Pays-Bas, en Danemark, avant de conclure et d'appliquer à l'Angleterre.

Il aurait pu, comme tant d'autres, se contenter des documents imprimés et de quelques voyages rapides dans le pays. Mais que de lacunes, que de doutes, cette vue superficielle aurait laissés? Il a voulu davantage. Il a installé chez nous un véritable bureau d'enquêtes, d'où un état-major d'observateurs avisés, belges et étrangers, a rayonné sur tout le pays. Il a harcelé de questions tous les ministères, toutes les administrations, tous les spécialistes, puis il est venu lui-même faire des séjours répétés et voir de ses yeux tout ce qui lui paraissait intéressant. Je n'étonnerai personne en disant qu'au bout de ses quatre années de recherches, M. Rowntree connaissait la Belgique comme peut-être pas un seul Belge.

Son livre est du plus haut intérêt pour nous à plusieurs titres.

Digitized by Google

Tout d'abord, il est écrit par un étranger pour des étrangers, ses compatriotes. Nous ne nous connaissons pas bien nous-mêmes. Nous finissons par ne plus voir ce que nous voyons tous les jours. Nous ne saisissons pas, surtout, ce qui est caractéristique, différent, significatif, symbolique, autour de nous. L'étranger est mieux placé, et quand il s'adresse spécialement à ses compatriotes, on peut être sûr que nous saurons mieux ce qu'il pense que s'il se contentait de nous décrire au monde entier. En effet, nous trouvons ici des comparaisons continuelles avec l'Angleterre, qu'il serait bien difficile de rencontrer ailleurs. Ici, nous avons du moins la garantie que ce qui est comparé était comparable.

Ensuite, ce livre est curieux par sa condensation. Ceux qui en ont suivi le travail préparatoire se sont souvent demandé comment il serait possible de faire tenir en un volume l'essentiel des milliers de documents, des centaines d'observations originales qui ont été soumises à l'auteur. Sous ce rapport, le livre est bien d'un Anglais, d'un homme d'affaires au coup d'œil pratique, sommaire, débarrassé des hésitations qui assaillent le théoricien. En plus d'un endroit, peut-être, on trouvera qu'il va vite en besogne. Il choisit rapidement, entre des extrêmes, une moyenne, et il résume en vingt pages ce qui aurait pu faire la matière de deux cents. Mais le résultat, c'est que, dans son unique volume, il nous offre la vue la plus complète, la vue totale de son sujet. Imaginez tel auteur allemand, tel fonctionnaire belge aux prises avec les mêmes matériaux, avec la même armée de collaborateurs, et nous aurions un ouvrage en dix tomes, d'où il eût été impossible de tirer le tableau d'ensemble. Aussi l'œuvre a cet avantage de pouvoir, pour ainsi dire, être proposée comme un manuel d'école, un manuel sur la Belgique économique.

Enfin, il est intéressant de voir comment la thèse, qui est au fond de ce travail, apparaît peu. On l'oublie presque, à lire l'exposé, multiple et divers, des observations recueillies.

Digitized by Google

Par endroits, il semble que l'auteur nous promène des Ardennes en Flandre, du Hainaut en Campine, des paysans aux ouvriers, pour le plaisir de nous faire découvrir notre pays. Mais, à la fin d'un chapitre, tout à coup, une simple phrase nous ramène droit aux préoccupations qui sont la raison d'être de ses recherches, et la conclusion ramasse en un tour de main la poignée de « leçons » que l'expérience belge enseigne sur l'influence de la propriété foncière. On pourrait regretter que ce point de vue ne soit pas plus développé, mais il ne faut pas oublier que nous n'avons affaire qu'à une étude préliminaire et que la théorie, la thèse politique, ne s'établira définitivement qu'après l'étude concrète de beaucoup d'autres pays.

* * *

Il est impossible de signaler ici tout ce qui est à retenir dans ce vaste résumé comparatif. Mais, pour donner au moins une idée de son contenu, je le feuillette une fois encore et je note au passage les points saillants.

Le volume s'ouvre par une première partie, intitulée : « Quelques facteurs fondamentaux des conditions sociales et économiques de la Belgique ». Je ne dirai rien des trois chapitres d'introduction : une description géographique et physique de la Belgique, des notions historiques et constitutionnelles, l'évolution de la tenure des terres. Ces pages sont plutôt destinées au lecteur anglais qu'au lecteur belge. Pourtant, il y a les portraits du Flamand et du Wallon qui valent la peine d'être lus; ils étonneront plus d'un Belge, précisément par leur justesse.

Au sujet des partis politiques, on voit comment l'auteur a été frappé de la profondeur des divisions que l'esprit de parti creuse entre nous. Il y reviendra à mainte reprise dans le cours de l'ouvrage. Il note avec stupéfaction que « cette distinction s'étend aux cafés, aux sociétés sportives, chorales,

Digitized by Google

anti-alcooliques ou littéraires », et il nous montrera combien cette division est désastreuse quand il s'agit, par exemple, de l'action syndicaliste, ou de l'instruction publique, ou de la bienfaisance.

Parmi les « facteurs fondamentaux », l'auteur range naturellement la répartition de la propriété foncière. C'est ici qu'il nous donne les résultats de la plus importante de ses enquêtes personnelles. Les statistiques officielles ne faisant pas connaître le nombre de propriétaires, ni leur classement d'après l'étendue de leurs propriétés, M. Rowntree n'a pas hésité à se substituer à l'administration. Il entreprit dans les bureaux de cadastre et d'enregistrement des neuf provinces une vaste recherche, qui dura dix-neuf mois, pendant lesquels 383 fonctionnaires du gouvernement et 101 employés spécialement engagés par l'auteur y travaillèrent plus ou moins longtemps. Rien de semblable n'avait encore été tenté. On savait bien que la Belgique est un pays de petite propriété, mais on ne savait pas dans quelle mesure, et moins encore connaissait-on la répartition des propriétaires d'après la dimension de leurs propriétés. Grâce à M. Rowntree, nous avons maintenant ces précieux renseignements. Sans doute, ils ne sont qu'approximatifs, puisque l'enquête n'a porté que sur 55 p. c. de la superficie totale du pays et qu'il a fallu étendre les résultats par analogie. On pourra aussi discuter sur la méthode employée pour choisir les communes types. Mais il ne me paraît pas vraisemblable qu'un dénombrement officiel complet serait sujet à moins d'erreurs que celui-ci. Le résultat global est que le nombre total des propriétaires en Belgique est de 719,986, soit 10 p. c. de la population totale ou 18 p. c. de la population de plus de vingt ans. Plus des deux tiers des propriétaires ont moins d'un hectare chacun et 95 p. c. ont moins de 10 hectares. En moyenne, chaque propriétaire belge ne possède que 3 hectares 87 ares.

Mais la partie la plus intéressante de cette enquête

Digitized by Google

est celle relative aux « grands » propriétaires. M. Rowntree a fait relever dans *tous* les registres du cadastre *toutes* les personnes possédant au moins 25 hectares en un seul lot dans la même commune; puis, avec ce relevé, il a recherché si ces grands propriétaires possédaient d'autres propriétés dans d'autres communes. Il a pu constituer ainsi ce qu'on pourrait appeler le tableau de l'aristocratie foncière du pays. Et voici ce qu'il conclut : « On peut dire qu'il n'y pas en Belgique de grands propriétaires au sens anglais du mot, car les deux plus grands ne possèdent ensemble que 12,800 hectares. A ce point de vue, le contraste entre la Belgique et l'Angleterre est vraiment frappant : ici, c'est par centaines qu'on compte les propriétaires ayant chacun plus de 10,000 hectares; plusieurs possèdent au delà de 80,000 hectares et l'un d'eux a une propriété atteignant 526,316 hectares. Enfin, vingt-six pairs se partagent une étendue de terrain équivalente à la surface cultivée et aux forêts de la Belgique mises ensemble. » Ceci n'est qu'un exemple des comparaisons très instructives qui se répètent, dans le volume, pour chaque fait important.

Le système de tenure des terres aurait été mal compris, si l'on n'avait eu des notions sur le régime hypothécaire, sur les lois successorales et les modes de transfert de la propriété. Quelques pages résument non seulement nos lois, mais la pratique des faits. Nous y voyons prises sur le vif des différences capitales avec l'Angleterre : l'action du code civil opposée aux coutumes de primogéniture et de substitution; l'effet de nos droits de mutation en contraste avec la modicité des frais de transfert en Angleterre : la vente d'une propriété de 12,500 francs, qui coûterait chez nous 1,043 fr. 75 cent., n'y entraînerait que 196 fr. 90 cent. Sans doute, ce sont là des choses que l'on savait, mais l'on n'est pas fâché de les voir en chiffres précis et d'en suivre les conséquences.

La deuxième partie est consacrée à l'industrie. C'est, après

Digitized by Google

l'énumération des principales industries du pays, l'étude du taux des salaires, de la durée du travail et d'autres conditions générales de la production industrielle. Tous ceux qui connaissent ces questions suivront avec curiosité les appréciations de ce grand industriel. Nous n'ignorions pas que les salaires étaient bas et la durée du travail exagérée; mais il nous dit dans quelle proportion, appuyé sur des descriptions concrètes, et en discutant les conditions de la comparaison. Il nous en dit aussi les raisons : effet utile de l'ouvrier belge inférieur à celui de l'ouvrier anglais, dû à son peu d'instruction et niveau inférieur de son bien-être, outillage suranné de beaucoup de nos fabriques, manque d'organisation syndicale des ouvriers, qui sont loin d'atteindre « la valeur entière de leur labeur ».

Un chapitre sur les industries à domicile et un autre sur le mouvement syndical terminent cette partie.

La suivante, beaucoup plus étendue, s'occupe de l'agriculture.

Elle s'ouvre par un diagramme bien parlant, qui nous montre en tête des nations pour la petitesse de nos exploitations agricoles, et comme c'est un fait de première importance, il est étudié en détail dans ses modes, ses causes et ses effets. Le mode de location des terres, l'influence des communaux et de leur exploitation, ainsi que les prix et loyers des terres forment l'objet des chapitres suivants, toujours riches en observations originales. Nous sommes ici au cœur du sujet du livre. L'auteur constate que les loyers et les prix de vente des terres sont respectivement de 80 et de 100 p. c. plus élevés qu'en Angleterre, et il en recherche les causes. Après une soigneuse discussion de toutes les circonstances qui peuvent avoir de l'influence, il ne retient que : le morcellement de la propriété et la densité relative de la population agricole. Des cartogrammes très démonstratifs appuient ses considérations.

Digitized by Google

Pays de petite culture et sans « grands » propriétaires, la Belgique a-t-elle une population agricole plus heureuse que d'autres? Cette question a mené l'auteur à faire un examen approfondi de nos populations agricoles.

Il ne les considère pas comme jouissant d'un niveau de bien-être élevé, mais il sait faire les distinctions nécessaires entre l'ouvrier agricole, le petit exploitant, le gros fermier. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose à reprendre à ces tableaux très fouillés de la vie paysanne. On n'y trouvera ni dithyrambe ni dénigrement. Mais il en ressort clairement qu'il ne suffit pas de morceler la propriété foncière et d'avoir de petites exploitations pour rendre la situation du peuple idéale.

D'ailleurs, si nous sommes un pays de petite culture, nous ne sommes pas un pays de « paysans » propriétaires, puisque plus des deux tiers de la terre cultivée est louée, et l'auteur examine longuement les conséquences de cette situation.

M. Rowntree a la conviction que la forte proportion que nous possédons de population à la campagne, vivant de la vie des champs, est due non seulement à des aptitudes innées, mais à ce fait que les pouvoirs publics se sont toujours préoccupés de l'agriculture. Il apprécie très hautement l'action de l'administration des eaux et forêts dans l'œuvre du reboisement. Il dégage, avec des éloges qui ne seront pas pour déplaire au gouvernement catholique, les bons effets des associations agricoles, des sociétés de crédit agricole et de l'instruction agricole, toutes choses qui n'existent pas dans la même mesure en Angleterre.

Mais l'agriculture n'est pas toute la nation. L'auteur passe, dans la quatrième partie, à l'examen de « quelques facteurs ayant une influence sur la prospérité industrielle et agricole ».

Le premier est l'instruction. Histoire lamentable, quand on la lit ainsi résumée en quelques pages simples, impartiales, toutes de faits, de dates, de chiffres, d'observations. Faut-il

Digitized by Google

dire que l'auteur se débat ici contre les statistiques tronquées, menteuses, les appréciations influencées par la politique de partis, avec toute la sagacité et la sérénité d'un excellent observateur? Chose digne de remarque, il n'a rien pu obtenir du département de l'instruction publique, alors que tous les autres lui faisaient bon accueil. Il n'a pu pénétrer dans aucune école congréganiste. Mais cela ne l'a pas empêché de faire une enquête personnelle sur 13,270 personnes appartenant à la classe ouvrière et d'y constater 21.40 p. c. d'illettrés, ni de conclure que « l'instruction en Belgique souffre énormément de l'influence de la politique... On peut dire d'une façon générale que le degré d'instruction primaire en Belgique est très bas, circonstance qui ne peut manquer de diminuer d'une façon sensible le niveau de salaire que peut espérer la classe ouvrière ».

Les moyens de transport font le sujet du chapitre suivant, et ici il y a des comparaisons très avantageuses pour nous au regard de l'Angleterre : notamment les tarifs très bas des chemins de fer de l'État et le transport intensif des ouvriers. L'auteur étudie aussi en détail les chemins de fer vicinaux, presque ignorés en Angleterre, et dont la bonne influence est incontestable.

Mais notons cette conclusion : « Il n'y a pas de doute que les facilités de transport dont jouit la Belgique sont une des sources principales de sa prospérité commerciale et agricole; d'un autre côté, il est certain qu'une grande partie des bénéfices qui résultent de ces facilités a été indûment recueillie par les propriétaires de terrains avoisinant les routes, les chemins de fer et les canaux. »

Les impôts sont-ils, en Belgique, un lourd fardeau ? Ils s'élèvent, par tête, à 50 p. c. de moins qu'en Angleterre. Mais il est difficile de dire lequel, de l'Anglais ou du Belge, est le plus imposé, en proportion des moyens de chacun. Ainsi se termine une comparaison méticuleuse de nos finances publiques

Digitized by Google

avec les finances britanniques, où les éloges ne nous sont accordés que mélangés à des critiques bien méritées.

La dernière partie du livre est d'un intérêt passionnant : elle décrit « la situation du peuple » ou le *standard of life*, comme dit le texte anglais. On en conçoit l'importance et la nécessité logique : ce pays, formant contraste à tant de points de vue avec l'Angleterre, a-t-il plus de bien-être? Mais on en connaît aussi les difficultés : comment *mesurer* ce bien-être? C'est ici que les spécialistes admireront les ressources d'un esprit ingénieux et pratique. A coup sûr, on trouvera parfois des procédés à discuter, des généralisations à contester; mais le moyen de faire autrement? Ce qui est hors de doute, c'est la conscience et l'impartialité de l'observateur.

Le voici donc mesurant le « niveau général du bien-être ». C'est d'abord le régime alimentaire, et il est remarquable de voir qu'avec des méthodes différentes, il aboutit, en somme, à des conclusions qui concordent avec la grande enquête de MM. Waxweiler et Slosse, pour dire que l'ouvrier belge est généralement mal nourri. Est-ce parce que la « vie coûte plus cher »? Au contraire, la comparaison avec l'Angleterre est tout à notre avantage. C'est donc parce que les ressources sont insuffisantes — et aussi que la manière de les dépenser n'est pas toujours ni raisonnable ni rationnelle. Ceci amène l'auteur à étudier la coopération, l'alcoolisme, le jeu et le pari dans la classe ouvrière. Nous y trouvons maintes observations d'une irrécusable vérité, mais qui ne sont pas toutes à notre honneur.

Le logement fait l'objet d'un chapitre étendu. En dehors d'une quantité considérable de documents, l'auteur a utilisé des renseignements personnels intelligemment recueillis. Le bon marché extraordinaire de la bâtisse l'a conduit à faire des rapprochements des plus instructifs avec ce qui se pratique en Angleterre : il a envoyé en Belgique un architecte anglais et lui a fait établir le coût de la construction en

Digitized by Google

Angleterre de maisons semblables à celles indiquées en Belgique. Les différences sont énormes, — et parfaitement explicables quand on entre dans l'examen détaillé de chaque article du devis.

Le chapitre suivant évalue les facultés remarquables d'épargne de nos populations. Puis vient, sous le titre de « Paupérisme », une sévère appréciation de notre système de bienfaisance publique. Il faut y lire comment l'action de l'Église catholique est appréciée par un homme profondément chrétien, charitable et humanitaire. Je ne connais point de page plus impressionnante, que celle où l'auteur fait voir, en termes mesurés, la profondeur de la démoralisation, la répercussion sur les salaires et sur le caractère, de notre système de distribution de secours.

Quelques pages sur le chômage, puis sur la natalité et la mortalité, mènent aux conclusions, qui valent la peine d'être méditées par tout le monde. C'est là que nous voyons tout ce que l'auteur propose à son pays d'imiter du nôtre. C'est là aussi qu'il nous montre comment la question de la propriété foncière est au fond de toute la question de la répartition des richesses. Il estime que les « merveilleux résultats qui peuvent être obtenus de l'agriculture... ont profité surtout aux propriétaires accidentels du sol et non aux travailleurs. L'agriculture s'est transformée, mais le sort de l'agriculteur est resté le même », et il se demande « si l'exemple de la Belgique ne démontre pas la nécessité d'adopter une certaine méthode par laquelle l'augmentation de valeur des terres, ne provenant pas du fait du propriétaire, pourrait être assurée, en tout ou en partie, à la communauté ».

J'en ai assez dit, je pense, pour faire voir l'intérêt capital qu'offre cette œuvre remarquable, du point de vue de l'économiste, du juriste et même du citoyen.

ERNEST MAHAIM.

Digitized by Google

LA QUESTION DES LANGUES EN BELGIQUE

Le Ier Congrès national des œuvres intellectuelles de langue française.

C'est en augmentant l'efficacité de ses moyens d'échange qu'un pays développe le mieux ses ressources économiques, dont dépendent toutes les autres. Parmi ces moyens, celui qui permet l'échange des idées, c'est-à-dire le langage, mérite tout particulièrement l'attention des nations très industrielles comme la nôtre.

Il est indéniable que parmi les langues existantes, le français, l'anglais et l'allemand ont seuls vraiment des titres à l'adoption internationale, et qu'en Belgique la première de ces langues a une importance prépondérante. D'autre part, un peuple est isolé par l'idiome qu'il parle, si celui-ci est peu répandu. Il résulte de ces considérations que le flamand se trouve en infériorité manifeste vis-à-vis du français dans notre pays. Les causes en sont extérieures à la Belgique et les récriminations intéressées ne peuvent rien contre elles.

On pourrait objecter à cette manière de voir que les Belges appelés à traiter avec l'étranger éprouvent seuls le besoin d'une langue internationale. L'argument a peu de valeur, car c'est accentuer les inégalités sociales que créer une classe de privilégiés, inégalités que les tendances modernes cherchent à rendre de moins en moins apparentes.

Digitized by Google

L'histoire des démocraties montre de plus qu'elles furent toujours portées à adopter la culture des classes privilégiées. La facilité croissante des communications amène aussi l'étranger à prendre contact avec le petit producteur. Beaucoup de nos ouvriers, tentés par de hauts salaires, cherchent de plus en plus l'amélioration de leur sort dans l'émigration temporaire. Un livre récent de M. Mahaux est éloquemment démonstratif à ce sujet (1). Il montre que les usines et charbonnages du pays wallon, donc d'une région où tous les rapports sociaux s'expriment en français (ou en un patois latin), attirent des milliers d'ouvriers flamands autres que ceux qui se sont fixés dans l'est du pays. Les seules usines Cockerill, à Seraing, sauf erreur de calcul, emploient 177 ouvriers venant de 40 communes flamandes. Quant aux sédentaires, les publications en langue française leur offriront infiniment plus de ressources de tout genre que les publications flamandes.

Ce serait donc diminuer les chances de réussite des humbles que leur défendre l'emploi de la langue française et celle-ci devrait leur être apprise dès l'entrée à l'école primaire, puisqu'ils n'en fréquentent point d'autres.

C'est encore vouloir progresser à rebours que prétendre forcer la bourgeoisie à se rapprocher du peuple par la langue flamande. La conception moderne de la charité fait désirer que l'aumône serve au relèvement du malheureux et non à son maintien dans l'infériorité où il se trouve. A l'exemple de certains fanatiques se refusant à parler un français qu'ils connaissent fort bien, combien doit-on préférer celui, plus fréquent qu'on ne le suppose, de Flamands connaissant imparfaitement le français, mais s'empressant d'employer cette langue chaque fois qu'il leur est possible de le faire.

Que dire alors de la jolie conception suivant laquelle tous

(1) *Les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belge et leurs effets sociaux* (Institut Solvay, Notes et mémoires).

Digitized by Google

les Belges devraient pouvoir parler le flamand? Elle aurait pour les Flamands cette conséquence peu signalée, pensons-nous, de leur enlever toute possibilité d'apprendre le français en Belgique. Ils paieraient, en somme, assez cher la mince satisfaction d'être accueillis en flamand par les Wallons et ils seraient les premières victimes du recul du français en Belgique.

Ces contraintes ont, d'ailleurs, peu de chance à s'imposer, les Belges ayant toujours eu l'amour de leurs libertés.

Certes, la notion de justice fut un des plus fermes soutiens des revendications flamandes. Sans avoir jamais été le paria qu'on a voulu en faire, le Flamand illettré éprouvait autrefois des difficultés évidentes à prendre contact avec le monde officiel, puisque le français était, en fait, l'unique langue administrative. Remède a été porté depuis longtemps aux inégalités trop flagrantes, mais il y a lieu de regretter le maintien des mesures prises, car les inconvénients provenaient plutôt du manque d'instruction du peuple. C'était par suite de la rareté des écoles que le français restait incompris de certains. En réalité, il n'a pas suffi de décréter le flamand langue administrative; il fallut encore créer des écoles et y enseigner le néerlandais; celui-ci, présentant cependant de grandes affinités avec les patois flamands, n'en est pas moins obscur et même parfois totalement incompréhensible pour les Flamands illettrés.

L'exemple donné dans les écoles de l'agglomération bruxelloise, où la nécessité de connaître le français s'affirme plus impérieuse encore, aurait dû être suivi partout. Dans certaines parties, jadis rurales, englobées maintenant dans cette agglomération, l'enseignement, primitivement donné en flamand, fut modifié et donné en français pour satisfaire aux réclamations indignées des pères de famille ruraux parlant peu ou pas du tout même cette langue. L'enseignement du français, facilité au début par l'emploi du patois local, y a

Digitized by Google

donné des résultats remarquables dont le pays tout entier eût pu profiter. Le progrès atteint de cette manière aurait été considérable et les moissons récoltées par notre pays, plus riches encore. De regrettables entraînements ont modifié l'orientation des études et beaucoup envisagent l'avenir avec découragement. Jamais la zizanie n'enfanta la prospérité!

C'est sous l'empire de ces préoccupations que M. Digneffe, président adjoint du I^er^ Congrès national des œuvres intellectuelles de langue française, put dire dans son discours d'ouverture : « J'ai la conviction profonde que la cause de la langue française intéresse l'avenir, la prospérité et la grandeur de la Belgique! »

L'émulation générale créée dans tout le pays à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles et le désir unanime de voir réussir cette apothéose magnifique du travail devaient désarmer les plus combatifs. Les sentiments d'apaisement et de concorde prévalant en cette heureuse conjoncture inspirèrent à un groupe de personnalités appartenant à tous les partis l'idée de réunir dans la capitale les fervents de la langue française.

L'intention de ces hommes de bonne volonté n'était pas d'ajouter à l'acuité du conflit existant. Bien au contraire, ils avaient à cœur de ramener l'entente entre Flamands et Wallons, grâce à l'heureux trait d'union que le français fut toujours pour eux. « Les Belges jouissent de cette faveur très appréciable de parler une des trois langues généralement admises dans les rapports internationaux — disaient-ils en annonçant le congrès qu'ils voulaient réunir —, encore convient-il de ne rien négliger pour que cet avantage, si important au point de vue de l'expansion commerciale et industrielle, devienne l'apanage de tous nos concitoyens, et l'association des efforts exercés dans ce sens est hautement désirable. Guider ces propagandistes précieux que sont déjà et que peuvent être plus encore, pour la langue française,

Digitized by Google

les cercles dramatiques, d'enseignement et ceux des conférences populaires, faciliter le choix judicieux des œuvres dignes de figurer dans les bibliothèques, établir un lien entre les écrivains belges et ceux d'autres pays, essayer de centraliser l'organisation des conférences françaises qui ont lieu dans les villes du pays, examiner les moyens de favoriser l'enseignement de la langue française dans les communes belges où cet enseignement demande à être encouragé, mettre en contact les énergies qui s'offrent pour le labeur commun, » tels devaient être les moyens soumis à l'examen pour la défense de la langue française en Belgique. Le but annoncé comme le plus directement réalisable était la création de rapports permanents entre les diverses œuvres intellectuelles de langue française.

Ce programme, très vaste, n'accordait aucune place aux préoccupations politiques et, de fait, des hommes appartenant aux trois partis acceptèrent avec empressement l'invitation que leur adressaient les organisateurs. Le gouvernement belge leur accorda son haut patronage et diverses administrations provinciales et communales importantes les appuyèrent également. Plus d'une centaine de notabilités appartenant à la politique, aux lettres, à la grande industrie, acceptèrent de figurer dans les comités de patronage, bref le succès du congrès fut tôt assuré. Une trentaine de rapports concernant l'art dramatique, l'enseignement, les sciences et lettres ainsi que la librairie et les bibliothèques, furent annoncés et ce fut avec une satisfaction légitime que M. Digneffe, présidant la séance d'ouverture, salua les nombreux délégués venus de toutes les provinces pour représenter des associations très diverses.

Il était à prévoir que les agitations politiques du moment auraient leur écho au congrès, le vote de la dernière loi sur l'enseignement moyen ayant produit une émotion profonde dans le pays. Le bureau eut donc à user de beaucoup de

Digitized by Google

diplomatie pour maintenir les orateurs sur le terrain choisi. Et l'accord créé parmi les congressistes sur la question politique, en dépit des efforts présidentiels, si inattendu qu'il fût, n'en produisit pas moins un effet utile : la pensée maîtresse du congrès, celle de l'union entre les groupements, s'en trouva affermie. L'attitude des délégués des cercles wallons fut surtout symptomatique, car ils se montrèrent décidés à mettre leur particularisme au second plan, pour accorder toute leur attention à la défense de la langue française. Un même sentiment les rattache désormais aux associations flamandes et autres groupements partisans du français. Abandon des particularismes, union par la langue française, tel devient tacitement le mot d'ordre!

Un député wallon, signataire de la récente loi sur l'enseignement et quelque peu mis, pour cela même, sur la sellette, fit dévier un moment le débat en accusant le parti conservateur de tout le mal; selon lui une équation serait certaine en Belgique : flamingantisme = cléricalisme. La réplique documentée d'un Flamand libéral, montrant qu'à Anvers la coalition flamingante est formée également de personnalités libérales et conservatrices, replaça la discussion au-dessus des partis et ce fut par le vote d'un ordre du jour modifié d'heureuse façon par M. Wilmotte et demandant aux partisans du français de favoriser au sein de leur parti respectif les candidats partageant leurs convictions, que se termina la superbe joute oratoire que fut la séance de clôture. M. Wilmotte avait donc réussi à mettre d'accord des opinions d'apparence fort contradictoire.

Cette invite aux candidats politiques des divers partis n'était pas prévue, répétons le, au programme élaboré par le comité organisateur; mais on pouvait la considérer comme s'y rattachant parce qu'elle constitue un moyen de signaler aux masses l'importance que présente la langue française pour la Belgique.

Digitized by Google

Malgré l'ampleur donnée en séance plénière à ce débat, il y a cependant lieu d'accorder plus d'importance aux diverses questions, fort intéressantes, traitées en séances de sections et spécialement à l'entre aide préconisée entre les groupements invités au congrès pour favoriser leur propagande. C'est par elle surtout que peut s'exercer avec le plus de succès la force d'expansion d'une langue, contre laquelle les lois et les politiciens ont en somme peu de pouvoir. Que des cours gratuits de français soient organisés jusque dans le plus infime des villages par ceux qui ont à cœur de résoudre la difficulté ; que des hommes instruits, nouveaux apôtres, aient tous leur petit groupe d'élèves dans les parties flamandes du pays! La dépense serait infime, le résultat énorme. Que des livres et des revues, véhicules de la langue française, soient mis à la disposition de tous et amènent la foule des adeptes à l'amour de notre belle langue, comme les voies ferrées du nouveau monde attirent les colons et créent de nouveaux centres de civilisation! Que les cercles d'enseignement, de conférences, de lectures populaires, d'art dramatique, essaimant de proche en proche étendent sur tout le pays le réseau de leurs groupements! Quelques années d'une semblable croisade, toute pacifique, supprimeraient pratiquement la question des langues chez nous et enlèveraient aux politiciens ce déplorable moyen d'agitation!

A la séance d'ouverture, la discussion du remarquable rapport présenté par M. Rosy sur l'œuvre des lectures populaires, amena des échanges de vues fort heureux. Cette question des lectures, se rattachant si étroitement à celle du théâtre populaire, est en effet doublement importante. Elle vise, d'une part, à affiner le goût des masses, à les détourner des spectacles grossiers qui sont généralement leur unique distraction. D'autre part, les cours d'enseignement peuvent, par l'organisation de leçons de récitation, préparer les interprètes nécessaires pour les lectures et les représentations

Digitized by Google

théâtrales d'amateurs, tout en fournissant un public éclairé aux théâtres réguliers. La coopération des œuvres d'enseignement et des cercles dramatiques s'indique donc si l'on veut propager notre langue. Ce fut même un instituteur, M. Van Gils, véritable apôtre de l'œuvre des lectures populaires, qui vint rendre compte des efforts faits depuis douze ans par le *Cercle Thalie* et d'autres cercles de la capitale. Le succès grandissant des séances organisées prouve que l'on suit la bonne voie. Aussi l'accueil chaleureux fait au congrès à M. Van Gils constitue pour lui et ses collaborateurs la satisfaction la plus agréable que puissent désirer des hommes d'action. Un vœu proposant la constitution d'un bureau permanent des lectures populaires vint donner une forme tangible au désir unanime de voir ces efforts isolés être imités partout.

D'autres vœux, visant l'appui des pouvoirs publics aux tentatives faites en vue de relever le niveau artistique des représentations d'œuvres théâtrales, furent longuement motivés et discutés à la section d'art dramatique, comme conclusions des rapports présentés par M. Reding, directeur du théâtre du Parc, et M. F. Paul. M. Ranschaert communiqua les résultats obtenus par les sociétés affiliées à la Fédération des cercles dramatiques de langue française et M. P. Cornez proposa des mesures pour favoriser la diction et la culture esthétique au sein des cercles dramatiques.

En l'absence d'une section spéciale de propagande, les partisans de l'action politique s'étaient unis aux membres de la section d'enseignement. Nous venons de résumer les faits saillants de la discussion concernant la propagande politique. M. Bossu présenta en outre un rapport très documenté au sujet des diverses associations belges qui ont comme objectif direct la propagation de la langue française. Cet historique remarquable est à consulter par tous ceux qu'intéresse l'organisation d'un cercle de propagande. MM. Engel et Renard

Digitized by Google

prirent aussi la défense de l'Université de Gand, menacée de flamandisation. Un vœu, adopté en séance de clôture, résuma les désirs du congrès au sujet de cette menace. M. Noel s'occupa de l'enseignement du français dans les écoles bruxelloises et des mesures à prendre pour sa défense. La question de la diction des instituteurs belges se rattache étroitement à la précédente et elle fut développée par M. Grégoire, professeur à l'Athénée de Huy. Quant au député socialiste M. Troclet, il indiqua les meilleures méthodes pour répandre la connaissance du français dans la classe ouvrière.

A la section des sciences et des lettres, M^lle^ M. Vande Wiele qui se trouve à la tête de ces femmes de cœur, organisatrices depuis deux ans des conférences et des fêtes charmantes si goûtées par les malades de nos hôpitaux, rendit compte des résultats obtenus grâce au dévouement de ces dames. Une courte statistique, due à MM. Masion et Angenot, montra, à en juger par les deux exemples étudiés, que les sociétés scientifiques belges emploient exclusivement le français comme langue véhiculaire. M. le D^r^ Jorissenne arriva à la même conclusion; car il signala combien rares sont en Belgique les sociétés scientifiques publiant leurs mémoires en flamand, quelques-unes ayant même jugé utile d'abandonner cette langue pour adopter le français; le cas contraire ne s'est jamais produit. M. Jorissenne termina son exposé par cette boutade : « Les Chinois viennent par milliers apprendre le français chez nous et ne pensent aucunement à s'initier en flamand; cela ne suffit-il pas pour ouvrir les yeux à tout le monde? »

L'estimable publiciste qu'est M. G. Harry appela l'attention de l'assemblée sur les incorrections que répandent les agences télégraphiques, si peu scrupuleuses au point de vue de la perfection du langage. M. Dumont-Wilden était tout désigné par le grand renom dont il jouit pour traiter la ques-

Digitized by Google

tion délicate des modifications à apporter aux prix accordés aux littérateurs et spécialement au prix quinquennal. Le vœu qu'il proposa à ce sujet fut adopté en assemblée de clôture. M. Wilmotte émit le vœu de voir se fonder un bureau central belge des conférences françaises. Il proposa également à la quatrième section de demander au gouvernement le rétablissement des bibliothèques dans les gares moyennant le contrôle d'une commission compétente. Le congrès n'admit pas cette dernière condition et se rallia à l'idée du rétablissement pur et simple.

A cette même section de la librairie et des bibliothèques, M^me^ Dangotte présenta un rapport très remarqué sur l'organisation de la bibliothèque enfantine, fondée par l'Union des femmes gantoises, à l'instar des bibliothèques Carnegie aux États-Unis. Un vœu fut adopté, réclamant instamment l'installation de semblables bibliothèques dans toutes les localités du pays. Cet appel sera certainement entendu. A Bruxelles, une bibliothèque vient d'être annexée à l'OEuvre du grand air pour les petits, que dirige avec tant de dévouement M. Jules Carlier. Cette bibliothèque fut visitée par les congressistes le 6 septembre et ce fut pour eux un des souvenirs les plus touchants et les plus agréables du Congrès Une autre bibliothèque enfantine sera bientôt organisée, également à Bruxelles, par la section du livre et de la presse au Conseil des femmes belges.

Une question se rattachant étroitement à ce mouvement généreux en faveur des bibliothèques enfantines, est celle si délicate du choix de la littérature destinée à la jeunesse. M. O. De Vuyst exposa dans son rapport les conditions que les éducateurs sont en droit d'exiger pour cette littérature. Il proposa de nommer une commission chargée de l'examen des livres parus et des encouragements à donner aux libraires et aux écrivains acceptant cet examen. Cette proposition fut ratifiée avec empressement, et déjà des éditeurs et des écrivains

Digitized by Google

se sont déclarés disposés à accepter ce contrôle de leurs productions (1).

Citons encore, pour terminer ce trop rapide résumé, le rapport très consciencieux de M. Defrêcheux, bibliothécaire de la ville de Liége, concernant le choix des livres des bibliothèques populaires.

. . . . . .

La vraie caractéristique du congrès fut la volonté, manifestée à chaque instant par tous les participants, de continuer l'œuvre entreprise en faveur de la langue française. La création du bureau des lectures populaires, celle de la commission pour le choix de la littérature enfantine, celle surtout de l'organisme central qui doit servir de lien à tous les groupements, sont significatives. Il y a décidément quelque chose de changé dans la répugnance toute latine que montraient les Belges à s'unir pour soutenir les partisans de la langue française. Le mouvement a atteint le second stade de son développement. Passant de la période déclamatoire à celle des œuvres, il s'engage dans la voie plus pratique des réalisations. Les récriminations vaines sont le hochet des faibles; la volonté impavide et agissante est l'arme des forts!

*
* *

Nous ne parlerons que pour mémoire des fêtes organisées à l'occasion du congrès. Celles qui eurent lieu au *Chien Vert* et au théâtre du Parc se rattachaient directement aux préoccupations de ces assises si bien occupées. La première fut consacrée à l'audition d'œuvres de quelques-uns de nos compa-

(1) Signalons, à ce propos, les efforts louables faits par la librairie Larousse pour lutter contre la mauvaise littérature enfantine du genre *Buffalo Bill* et *Nick Carter*. Cette maison publie depuis quelque temps une collection illustrée de livres roses, remarquable au point de vue du choix des œuvres et de la beauté des gravures. Cette collection compte jusqu'à présent 42 petits livres de 64 pages, coûtant 15 centimes. Il en paraît deux par mois.

Digitized by Google

triotes les plus notoires, interprétées par Mme Madeleine Roch et M. Lambert de la Comédie française, Mmes Marie Kalff de l'Odéon, Marguerite Vinci de l'Opéra, Mlle Terka Lyon et M. Scott du théâtre du Parc. Il serait superflu d'insister sur l'émotion admirative que provoqua la lecture d'une grande scène du 1er acte de *Philippe II* d'Émile Verhaeren par Mlle Roch et M. Lambert, ainsi que de petits dialogues de Maeterlinck par Mlle Kalff.

Moins brillante, mais bien originale cependant, fut la fête des parlers populaires dont l'intérêt se trouvait surtout dans son côté documentaire. Des diseurs et chanteurs venus de diverses provinces de la France et de la Wallonie, apportèrent un peu du cachet savoureux des mœurs et des traditions de chez eux.

Le 5 septembre avait lieu le banquet fusionné avec celui du IVe Congrès des publicistes français, sous la présidence de M. Max, bourgmestre de Bruxelles. Le 6 septembre, après la visite de la bibliothèque enfantine dont il est question ci-dessus, visite fut faite également aux magnifiques collections de l'exposition d'art ancien sous la conduite de M. P. Lambotte. Le soir, les congressistes furent reçus par les autorités communales à l'hôtel de ville.

Le lendemain, ils excursionnèrent à Liége et à Seraing où ils visitèrent les établissements de la Société John Cockerill, sous la direction de M. Greiner, directeur général. Ce dernier fit aux congressistes l'accueil le plus charmant et présida, aux côtés de Mme Greiner, le déjeuner choisi qu'ils voulurent bien offrir à leurs invités.

On peut juger par ce rapide exposé que, joignant l'utile à l'agréable, le programme du Congrès des œuvres intellectuelles de langue française n'eut rien à envier aux réunions les plus marquantes qui se tinrent cette année à Bruxelles.

J. FÜRSTENHOFF,
secrétaire général du congrès.

Digitized by Google

LA POLITIQUE COLONIALE ANGLAISE

EN AFRIQUE (1)

VIII

Le traité de cession.

La campagne anticongolaise a eu, pendant longtemps, comme leit-motif, l'obligation pour la Belgique de reprendre l'Etat indépendant pour y opérer des réformes, — le contrôle international, — ou le partage politique.

Espérait-on ainsi provoquer des difficultés d'ordre international ou susciter une opposition à l'intérieur de la Belgique et amener une situation difficile qui aurait pu faciliter l'accomplissement de certains projets inavoués ?

En tout cas les événements ont démenti les espérances et déjoué ces manœuvres.

La cession de l'État indépendant a été bien accueillie par l'opinion publique en Belgique, malgré toutes les difficultés qu'on n'a pas manqué d'y susciter par ailleurs. Et depuis que le Congo est devenu une colonie belge, l'œuvre née de l'initiative du roi des Belges rencontre les sympathies les plus vives. La campagne systématique, qu'on fait à l'œuvre coloniale, ne parvient qu'à rendre cette sympathie plus vive.

Dans l'ordre international, les nations étrangères ont

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* de mars 1910.

Digitized by Google

accueilli avec faveur et bienveillance l'annexion du Congo à la Belgique. Seule, l'Angleterre a refusé jusqu'ici de reconnaître l'annexion. Elle eût voulu donner à cette manifestation isolée un certain retentissement et lui appliquer une signification bien déterminée. Le ministre des colonies, interpellé à ce sujet, disait à la Chambre que le retard apporté par une puissance à la reconnaissance d'une convention ou d'un traité d'ordre international ne peut en rien modifier l'existence du fait accompli. Il trouve sa sanction dans la reconnaissance générale des puissances voisines garantes de l'ordre public international.

L'Allemagne a immédiatement reconnu la cession du territoire de l'État indépendant à la Belgique. Elle l'a fait entièrement et sans restriction, voulant donner à cet acte le caractère d'une manifestation publique. Quelques semaines après la passation du traité, le secrétaire d'État des affaires étrangères de l'empire allemand déclarait au sein de la commission du budget du Reichstag, que l'annexion du Congo par la Belgique était aux yeux de l'Allemagne un fait accompli. En réponse à une interpellation au Reichstag, M. von Schön, au nom du gouvernement, fit des déclarations tranquillisantes et donna l'assurance de la sympathie du gouvernement allemand à la colonie belge.

Le refus, par l'Angleterre, de reconnaître l'annexion du Congo par la Belgique ne présente pratiquement qu'une importance relative. La *Congo Reform Association* s'en rend parfaitement compte. Dans l'ordre du jour, voté par la commission exécutive de l'association, en mai dernier, elle disait que *le simple refus de reconnaître l'annexion ne répondait pas aux exigences des devoirs et de l'honneur de la nation anglaise*. Sans doute « les exigences des devoirs et de l'honneur de la nation anglaise exigeaient la conquête du Congo ».

Le refus de reconnaître l'annexion ne suffit pas et, d'autre

Digitized by Google

part, une intervention armée serait imprudente et provoquerait des complications internationales. Le 19 septembre 1909, M. John Harris annonçait, à Bloomsburg, qu'on n'était qu'à quelques semaines d'une crise aiguë dans la question congolaise. *Un plan est tout préparé qui, sans qu'il soit nécessaire de tirer le sabre ou de lever l'ancre d'un cuirassé, mettra fin automatiquement à la question et si l'intervention anglaise est bien dirigée, il n'y a aucun danger de complications internationales.*

Depuis lors, le ton a bien changé...

Dans la dernière plaquette publiée en août écoulé par la *Congo Reform Association* et qui porte pour titre *The present State of the Congo question*, nous lisons que « la diplomatie anglaise fut réduite au rôle d'avoir à protester après le fait accompli, et ainsi fut perdue pour toujours uue situation qui eût été assurée si le gouvernement britannique s'en était tenu à exiger des garanties ».

Il est vrai que l'annexion du Congo à la Belgique n'avait rencontré, comme la *Reform Association* le constate elle-même, que « l'indécision du gouvernement anglais et la répugnance du gouvernement américain d'aller au delà de l'attitude de la Grande-Bretagne ». Ajoutons-y la sympathie du gouvernement français et l'appui moral de l'Allemagne.

La campagne anticongolaise (1).

L'Angleterre n'a certainement pas encore exécuté entièrement son programme impérialiste en Afrique. Le centre de

(1) Le calme s'est fait actuellement autour de cette question. On pourra contester l'opportunité de ces lignes en présence de certains rapprochements qui se sont opérés ces derniers temps. Mais sous prétexte d'apaisement pourrait-on laisser sans protestations la campagne menée contre l'État indépendant, dont la Belgique a repris les obligations.

L'histoire jugera impartialement les faits et tiendra largement compte des pressions exercées sur l'opinion publique, qui peuvent être rappelées ici.

Digitized by Google

l'Afrique lui échappe, le Katanga, la région minière la plus riche et la plus saine de l'Afrique centrale dans laquelle son influence économique tend à s'établir, échappe encore à sa puissance politique, la région des grands lacs n'est touchée qu'aux deux extrémités; la voie du transafricain est barrée au milieu de son parcours; enfin elle contemple de loin, d'un œil d'envie, le magnifique réseau fluvial du Congo qui dessert toute l'Afrique centrale.

L'État indépendant, le Congo belge, est l'obstacle qui arrête le développement de l'impérialisme britannique. Toutes les tentatives entreprises jusqu'ici par l'Angleterre ont échoué ou n'ont produit que des résultats peu appréciables.

Pour s'emparer de contrées non encore soumises à l'influence européenne, quand des conflits d'ordre international ou des difficultés avec les nations voisines étaient à prévoir, elle s'adressait à des compagnies souveraines, à des États politiques, ayant une personnalité distincte de l'Angleterre et pourtant dépendant de l'empire britannique.

Pour conquérir des États organisés sans provoquer l'intervention des autres puissances coloniales, elle a recours à la politique d'intervention. C'est par ce moyen qu'elle s'est établie en Égypte, qu'elle a conquis le Transvaal, et c'est par ce moyen qu'elle voulut s'imposer au Congo.

L'ordre public interne d'un pays étranger, les droits politiques d'émigrants furent autant de prétextes invoqués par l'Angleterre, au service de sa politique d'intervention. Il y en a d'autres encore qu'elle pourra invoquer : les intérêts commerciaux des nations concurrentes, les droits de l'humanité, la défense des nationaux.

Ce droit d'intervention n'est basé sur aucune prérogative d'ordre international. C'est un privilège que l'Angleterre s'arroge au service de sa politique impériale. C'est le droit du plus fort.

Nous ne voulons pas toucher ici la question de savoir si

Digitized by Google

des exactions ont été commises dans le centre africain, si des indigènes ont fait l'objet de sévices de la part des colons.

Nous déclarons que ce sont là les accidents inéluctables de toute colonisation ; tout peuple colonisateur mérite à cet égard des critiques sérieuses et généralement fondées. Les colonies équatoriales, où les Européens, relativement peu nombreux, sont davantage abandonnés à eux-mêmes, sont, plus que d'autres colonies, le champ certain des abus de pouvoir et des actes de cruauté individuels.

Indépendamment des faits particuliers, il y a le régime imposé par l'État. Dans cet ordre d'idées, on ne contestera pas que le *travail forcé*, tant combattu et tant dénigré, est un système d'imposition admis en droit naturel et défendu par de nombreux auteurs, dont la compétence est universellement reconnue. Il peut même être considéré comme nécessaire au développement de la colonie et au bien-être général.

De fait il a été appliqué, au début, dans toutes les colonies. En ce qui concerne le Congo belge, l'usage qu'on en a fait se justifiait pleinement. La *Reform Association* distingue actuellement entre le travail forcé exigé pour l'exécution de travaux d'utilité publique et celui qui n'est établi que pour des fins de profit. D'ailleurs n'oublions pas que de tous les peuples, l'Angleterre est celui qui est le moins disposé à sacrifier un droit à l'abus qu'on pourrait en faire.

Mais l'objet que nous nous sommes proposé n'est pas l'examen de l'organisation coloniale du Congo : nous avons voulu examiner la politique coloniale anglaise en Afrique. Et à ce point de vue nous nous demandons si la campagne d'hostilité systématique faite au Congo belge n'est pas motivée par un but intéressé et si elle n'est pas la conséquence logique et fatale de l'impérialisme britannique.

*
* *

Digitized by Google

Ce qui est vraiment caractéristique dans cette campagne de dénigrement systématique, c'est qu'elle fut uniquement l'œuvre d'une nation intéressée. Si parfois des critiques se sont élevées par ailleurs, elles n'ont été que l'écho des griefs accumulés et exploités par l'Angleterre.

Un fait entre mille montre bien cette disposition. A la Chambre des communes, au commencement de juin 1909, un député insistait pour que le gouvernement britannique s'efforçât d'obtenir la coopération des États-Unis, en vue d'une action simultanée contre le Congo et *pour suggérer des mesures communes et autres qui puissent améliorer la situation économique du Congo*. Il importait que l'Angleterre ne se trouvât pas isolée dans la campagne qu'elle mène. Sir Grey répondit que « le gouvernement des États-Unis était et conti-« nuait à être tenu au courant des vues du gouvernement « anglais et qu'il était toujours heureux d'être d'accord avec « lui ». Quelques jours auparavant, sir Grey disait encore à la Chambre des communes : « *Nous sommes le seul gouver-« nement d'Europe qui ait déclaré que nous accueillerions « avec plaisir la coopération d'autres puissances* pour prendre « en main la question des droits découlant des traités et celle « des devoirs de l'humanité. *Nous ne renonçons pas à notre « droit de les prendre nous-même en main.* Il est faux que « nous soyons mus par des mobiles intéressés. *De la précipi-« tation de notre part donnerait à entendre le contraire.* » Sir Grey constatait donc que l'Angleterre est tout à fait isolée dans sa campagne anticongolaise et qu'elle n'est ni soutenue ni suivie par aucune autre puissance européenne. Sans doute tenterait-elle volontiers une action directe, si elle était assurée de l'opportunité du moment; mais il importe de ne pas agir avec précipitation et de ne pas exciter de suspicion, comme le disait Jameson.

Dès 1896, lord Castleton interpellait à la Chambre des lords au sujet de l'incident Salusbury remontant à 1892.

Digitized by Google

Lord Salisbury répondit d'une manière très diplomatique, disant qu' « on ne pouvait discuter publiquement des accusations faites par une personne dont le témoignage était récusé par l'État du Congo. *L'Allemagne a reconnu à ce sujet*, ajoutait lord Salisbury, *que la Grande-Bretagne ne pouvait presser l'État du Congo*. Les allégations du capitaine Salusbury ne reposent pas sur des preuves controversées et je ne pense pas que l'État du Congo serait disposé à traiter cette question comme celles qui doivent être réglées par voie de compensations pécuniaires ou de punitions à infliger à ses officiers ». — *Ab uno disce omnes*. Ce fait typique permet d'apprécier à sa juste valeur le fondement de la campagne de diffamation dont l'œuvre congolaise est l'objet.

Le conflit devient aigu après que le gouvernement britannique eut envoyé la mission Casemant sur place pour recueillir les éléments de la campagne de diffamation et que la Chambre des communes eut adopté une motion à ce sujet, le 20 mai 1903. La campagne se poursuit régulièrement depuis lors. Les débuts de cette campagne ne furent guère brillants. Le premier manifeste adressé par l'Angleterre aux puissances signataires de la Conférence de Berlin contre l'administration congolaise, le 8 août 1903, ne recueillit, suprême ironie, que l'adhésion du triste sultan de Turquie, *Abdul-Hamid!*

La « Congo Reform Association ».

Un organisme de propagande a été créé en Angleterre, en mars 1904, pour mener campagne contre le Congo : la *Congo Reform Association*. Le gouvernement britannique, s'il ne soutient pas ouvertement l'association, ou ne la couvre pas, toutefois ne la désavoue point. Sir Grey avait soin de bien préciser cette situation quand il disait que « le gouvernement britannique n'était pas responsable de ce que disait la

Digitized by Google

Congo Reform Association, mais que cette association représentait le vif sentiment du pays ».

Les griefs de la *Congo Association* sont connus.

Les Anglais savent que les hommes se laissent plus facilement conduire par leurs intérêts pratiques que par des considérations purement sentimentales. Ce principe semble dominer toute leur politique coloniale. Le principal grief qu'ils faisaient valoir contre la colonie du Congo c'est qu'elle était exploitée principalement au profit des nationaux, que les terres vacantes et leurs produits revenaient à l'État et que les sociétés concessionnaires étaient surtout représentatives d'intérêts belges.

On a fait remarquer à bon droit que les capitaux anglais se sont retirés devant les difficultés énormes que présentait au début l'exploitation de la colonie naissante.

Bien que ce grief soit le plus important au point de vue anglais, il y en a un autre qui semble plus désintéressé : c'est la défense des droits des indigènes. Si aucun autre mobile que le sentiment humanitaire n'agitait la *Congo Association*, l'action entreprise serait louable. Encore faudrait-il qu'elle s'exerçât dans toutes les colonies où les abus sont constatés.

Malheureusement, l'histoire coloniale de l'Angleterre nous apprend que sa politique est rarement désintéressée et que ses interventions lui sont toujours profitables. Les moyens d'action de la *Congo Reform Association* sont connus. Elle veut éveiller dans l'opinion publique un vif sentiment de réprobation contre le Congo au moyen de son organe l'*Official Organ of the Congo Reform Association*, de publications, conférences, pétitions au Parlement, meetings publics tenus dans les locaux officiels, notes tendancieuses communiquées aux journaux, etc.

Certains de ces moyens, pour n'être pas inédits, n'en sont pas moins caractéristiques. Le *Times* publiait au mois d'août 1909, une longue lettre du romancier populaire, Conan

Digitized by Google

Doyle. Il attaquait en termes très violents l'administration congolaise et se plaignait avec véhémence de ce que l'Angleterre n'intervenait pas activement. Il voulait tout simplement que les puissances réunies enlevassent à la Belgique un monopole commercial dont elle abusait, qu'elles établissent un gouvernement international ou qu'elles partageassent l'État entre les puissances qui pourraient bien exploiter le Congo. Sans doute, la part de l'Angleterre serait déjà toute indiquée dans ce partage. Morel, le secrétaire de la *Congo Reform Association*, avait déjà précédemment demandé le partage du Congo. C'était, semblait-il, un excellent moyen d'intéresser les autres nations européennes à la campagne menée par l'Angleterre contre le Congo.

Mais le but poursuivi par la *Congo Association* ne consistait pas uniquement à provoquer une entente entre les puissances européennes ou à amener le partage du Congo entre les nations intéressées, comme le demandaient Conan Doyle et Morel. Il semble plutôt qu'on voulait amener une intervention armée de l'Angleterre. « *Nous ne renonçons pas à l'intervention*, » déclarait sir Grey à la Chambre des communes (fin juillet 1909).

On peut se demander, dans ces conditions, pourquoi l'Angleterre n'entreprit pas directement la conquête du Congo, comme elle fit celle du Transvaal? L'occasion eût été vite trouvée.

De fait, on a discuté très sérieusement à la Chambre anglaise l'éventualité du blocus du Congo dont le résultat aurait été immédiat. Sir Grey s'y est opposé et a fait retarder toute intervention active et toute action directe, et il est certain que l'attitude du nouveau roi et du parlement belge fut de nature à refroidir beaucoup l'ardeur des champions de l'action militaire britannique au Congo.

Au surplus, de grosses difficultés d'ordre international n'auraient pas tardé à surgir. L'équilibre colonial ne serait-il

Digitized by Google

pas rompu par cette intervention? L'Allemagne et la France se sont opposées formellement à la cession d'une partie du territoire du Congo à l'Angleterre; laisseraient-elles maintenant s'opérer cette occupation par l'Angleterre? L'Allemagne, quand elle déclarait publiquement que la cession du Congo à la Belgique était pour elle un fait accompli, n'entendait-elle pas donner à cette déclaration la même portée que celle qu'y donnait Bismarck quand il se déclarait favorable à l'œuvre congolaise, et n'était-ce pas une déclaration de paix et d'amitié efficace et sûre?

Un homme politique, dûment informé, sir Dilke, l'ancien ministre des Affaires étrangères, laissait entendre à la Chambre des communes, dans la séance du 27 mai 1909, qu'il s'était produit dans la politique coloniale anglaise au Congo, certains flottements « résultant de la nervosité qui « régnait en Europe au sujet du désir qu'on prêtait à l'Alle- « magne de provoquer des difficultés le cas échéant ». Ce sont là des paroles à retenir.

Le mot de la fin revint à M. Cattier. Dans un article publié il y a quelques mois sur la situation du Congo, il espérait que l'impétuosité de la *Congo Reform Association* n'aurait pas eu raison de la diplomatie de sir Grey.

* * *

La *Congo Association* ne se tient pourtant point pour battue.

M. Morel, dans un article récent de l'organe de son association, disait que « le monopole établi par la Belgique au Congo la précipiterait au Katanga dans un conflit fatal et inévitable et dans peu d'années, avec la fédération anglaise du sud-africain. Des hommes résolus de sang britannique et hollandais ne supporteront pas longtemps d'être écartés d'un des districts miniers les plus riches qui soient au monde et

Digitized by Google

d'ailleurs habitable pour les blancs ». Nous voyons là l'intention bien arrêtée de chercher et de provoquer un conflit, pour des intérêts purement matériels : le partage du Katanga.

Cet aveu est très significatif et, venant du secrétaire de la *Congo Reform Association*, il prend une signification toute particulière. Un mois après, M. Morel écrivait une longue lettre à sir Grey, pour lui dire que les autorités belges au Katanga violaient les droits des sujets anglais et des indigènes au mépris de la convention anglo-congolaise de 1884, et de l'article 5 du traité de Berlin. La campagne du Katanga se préparait déjà. Peu après, l'agence Reuter (3 septembre) annonçait qu'une nouvelle campagne anglaise contre le Congo se préparait. Une démonstration contre le régime congolais par les associations protestantes de Londres et de la banlieue devait avoir lieu au Queen's Hall. Des démonstrations similaires devaient être provoquées dans toutes les grandes villes du royaume. « Cette agitation était provoquée, disait l'agence, dans le but d'influencer la détermination nationale. »

Malgré que le zèle de la *Congo Reform Association* se soit considérablement refroidi, elle ne désarme pourtant pas entièrement.

Dans la brochure qu'elle vient d'éditer en août dernier, la *Reform Association* reconnaît qu'elle a inspiré et entretenu une agitation continuelle depuis l'annexion, bien que la situation ait été complètement modifiée à partir d'août 1908, et elle maintient l'attitude qu'elle a prise dès le début.

La colonie belge.

Depuis la reprise du Congo par la Belgique, une ère nouvelle s'est ouverte pour la colonisation congolaise.

L'État Indépendant, puissance autonome *sui generis*, s'était

Digitized by Google

donné la mission d'explorer, de prendre possession et d'établir la première organisation des territoires qui lui étaient reconnus. Ses ressources étaient limitées, ses moyens d'action restreints et des obstacles presque insurmontables lui rendaient la tâche particulièrement pénible. Ces divers éléments sont prépondérants quand on apprécie l'œuvre de l'État indépendant.

La Belgique reprend le Congo à l'heure où les premières difficultés sont surmontées. Disposant de grandes ressources, ayant des moyens d'action puissants, elle aura la mission d'administrer la colonie féconde et productive d'une métropole laborieuse et active. Partant, son action, sa politique coloniale seront tout différents de ceux de l'État indépendant.

Le programme de cette politique nouvelle dépasse les prévisions les plus optimistes. Appliquant largement les principes du libre-échangisme le plus absolu en matière coloniale, il rompt complètement avec les traditions coloniales.

Jadis les colonies étaient en quelque sorte exploitées par et pour la métropole qui les avaient découvertes, explorées ou conquises et qui avait consenti des sacrifices pour leur prise de possession et leur exploitation. Sous l'empire des principes économiques modernes, ces dispositions ont perdu de leur rigueur primitive, mais toujours on retrouve un réel protectionnisme voulu.

La politique coloniale que la Belgique poursuivra au Congo inaugure une voie nouvelle. Les résultats promettent d'en être féconds. Le président du conseil des ministres de France disait que c'était une excellente et hardie innovation dans laquelle la Belgique pouvait avoir pleine confiance, et M. Delcassé, dont on apprécie la compétence en ces questions, ajoute que « cette initiative fait preuve d'un grand esprit pratique et procurera grand profit ».

Désormais, les indigènes pourront librement trafiquer non

Digitized by Google

seulement avec les produits de leurs cultures mais également avec les produits des terres domaniales, sous réserve du droit de propriété de l'État sur les terres vacantes. Des dispositions spéciales seront prises en vue de faciliter et de développer le commerce libre.

Ces mesures furent universellement bien accueillies : la presse française s'y montra très favorable ; en Allemagne, les grands journaux applaudirent sans réserves aux projets nouveaux; de nombreux journaux anglais s'y ralliaient complètement. Le *Daily Telegraph* (1 novembre) disait que « l'ouverture du Congo au commerce libre en trois étapes était pratique et pas trop lente, et maintenant que le gouvernement belge avait donné des assurances formelles et solennelles que le commerce serait libre et les indigènes bien traités, on espérait unanimement que la Grande-Bretagne reconnaîtrait bientôt l'annexion ».

On pouvait espérer que désormais l'agitation congolaise s'apaiserait.

Tandis que certains journaux anglais, tout en rendant compte des mesures que le ministre des colonies se proposait d'appliquer au Congo, évitaient de s'engager à fond, le *Times*, dans un article longuement commenté, donna l'indication exacte de l'attitude qu'allait prendre le gouvernement anglais : « il serait prématuré, pour la Belgique, d'insister en faveur de la reconnaissance de l'annexion par l'Angleterre ».

Pendant ce temps, à la réunion d'Albert-Hall, l'archevêque protestant de Canterbury, inspiré d'un beau zèle de prosélytisme, s'écriait que : « même si les abus cessaient, le mal ne disparaîtrait pas, car il réside dans le fait que les territoires sont gouvernés ou plutôt utilisés non pour le bien des habitants mais au profit de prétendants-propriétaires habitant l'Europe ». Et ceci, dans la pensée de l'orateur et des auditeurs ne s'adressait pas aux Indes, à la Nigérie et à de nombreuses autres colonies, mais uniquement au Congo.

Digitized by Google

Deux grandes erreurs étaient répandues dans le public anglais :

Le Congo, croyait-on, devait être soumis à un régime tel que les transactions commerciales pourraient librement s'exercer sans lois et sans taxes, en vertu du traité de Berlin.

On croyait tout aussi communément que l'esclavage existait et était réglementé au Congo. En ce qui concerne le traitement des indigènes, le ministre des colonies s'est exprimé formellement : « Des infractions individuelles sont toujours possibles, soit de la part des fonctionnaires, soit de la part des particuliers. Le gouvernement n'en tolère aucun. Tout abus dénoncé à la justice fera l'objet d'une instruction immédiate. »

A mesure que l'opinion publique anglaise est mieux renseignée sur la situation réelle du Congo, elle se détache davantage des agitateurs congophobes et la ligne de démarcation devient plus nette entre le sentiment général de la nation britannique et le mouvement réformiste.

* * *

Enfin la question congolaise vient d'entrer dans une phase nouvelle.

D'après les dernières nouvelles il y aurait eu un échange de vues entre l'Allemagne et l'Angleterre au sujet de la politique coloniale, qui serait suivie au Congo.

Il était visible que l'Angleterre isolée dans cette question tendait à se ménager l'appui ou le concours de l'Allemagne. Si cet accord entre deux puissances — que tant de questions semblaient devoir séparer et dont la lutte pour la suprématie maritime et commerciale semblait devoir accentuer l'antagonisme — constitue un succès pour la diplomatie anglaise, elle est aussi une assurance précieuse pour l'avenir de notre colonie.

Sans doute cet accord ne se fera pas sur les bases qu'avaient espérées certains *reformers* et que Morel et Conan Doyle avaient préconisées.

Digitized by Google

Le rôle de l'Allemagne en cette matière se précise par la note officieuse insérée au mois de novembre par le *Berliner Tageblatt* en réponse à une nouvelle peut-être tendancieuse au sujet de l'attitude qu'aurait pris le gouvernement de Berlin : « Dans la question des indigènes et du monopole commercial, les déclarations du ministre Renkin sont satisfaisantes et il importe de ne pas compliquer la situation en laissant au gouvernement belge le temps de remplir loyalement le programme qu'il a tracé ».

L'Allemagne a un intérêt primordial à ne pas sacrifier des intérêts prépondérants à certaines visées intéressées qu'on ne manquerait pas de faire valoir d'autre part, et si la politique entreprise si vigoureusement et avec tant de succès par Bismarck semble s'être relachée, néanmoins ces traditions ne sont pas entièrement perdues.

Si l'Allemagne renonçait à la politique coloniale poursuivie jusqu'à ce jour et sacrifiait le Congo, quellesque soient les compensations, ce serait une faute irréparable pour l'influence allemande en Afrique, le prestige de l'empire et pour l'avenir de son empire colonial. Sans doute cette faute aurait son contre-coup sur l'expansion commerciale et sur le développement économique du peuple allemand.

Cette entente se fera d'accord avec le gouvernement belge sur la base des meilleures mesures à prendre pour assurer à la fois les intérêts des puissances contractantes au traité de Berlin avec les droits du gouvernement colonial et les progrès de la civilisation.

Ce rapprochement se faisant dans cet ordre d'idées dissipera les suspicions et produira une vraie entente confiante et cordiale.

C'est sur cette note optimiste que nous voulons clore notre étude.

ARTHUR OLIVIERS,
avocat.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Peu de choses à en dire, beaucoup à en annoncer. La réouverture du Parc, *Ivan le Terrible* à la Monnaie, les grandes nouveautés de l'Alcazar, où Mme Bady va faire un long séjour, voilà bien du pain sur la planche.

En septembre et dans les premiers jours d'octobre, il n'y a eu que des reprises à signaler à notre Opéra. Elles furent, au reste, dignes d'intérêt, et l'on revit avec plaisir *Guillaume-Tell* interprété par MM. Noté et Jaume, *Lakmé* avec Mme Pornot. Elle n'est peut-être pas tout à fait la délicieuse enfant qu'avait rêvée Delibes, Mme Pornot; sa gracilité n'égale point sa grâce; mais la voix est sûre, le geste adroit, et puis elle est si habilement secondée!

Et Caruso, me direz-vous? Caruso, je ne l'ai point entendu. Me morfondre dans l'étouffement d'un fond de couloir, vraiment cela dépasse mes moyens. Je laisse donc aux privilégiés de la presse quotidienne le soin de vous entretenir; ils s'en sont largement acquittés.

Au Parc, après M. Le Bargy, qui vraiment n'avait plus rien à nous apprendre, M. Reding a fait une fausse rentrée, si j'ose dire, avec deux ouvrages de M. Albert du Bois. Deux ouvrages, c'est beaucoup dire, car *Panaghia* n'est qu'une bluette servant de lever de rideau, et le seul morceau qui comptât, c'était cette tragédie biblique en trois actes, qu'il a plu à l'auteur de *La dernière Dulcinée* d'intituler *Pour l'amour de la Sulamite*.

M. Albert du Bois est un écrivain que je n'aime point juger. Il appartient à cette école de M. Rostand, qui prolonge sur nos scènes un romantisme agonisant, avec sa grandiloquence, ses nippes chatoyantes et l'exagération constante des sentiments caractéristiques d'un temps qui n'est plus. Après Pixérécourt vient Hugo; après Hugo, Richepin et Rostand, après eux, M. Albert du Bois.

Que ce genre désuet plaise au public, c'est ce qu'après *Cyrano* et *Chantecler* on ne peut nier. Constatons qu'il plaît moins lorsqu'on nous l'apporte à Bruxelles sous les espèces d'une anecdote orientale, qui n'est précédée d'aucune réclame payée et qui a la probité du désintéressement. M. Albert du Bois a cette probité; il l'exagérerait plutôt, et c'est un titre à l'estime. Il sait son métier de poète, et s'il y a quelque amertume à penser qu'on lui prête les artistes des Français alors qu'un humble écrivain de théâtre rôde vainement autour d'une troupe provinciale, il n'en est pas moins vrai que la distinction de son goût et de sa culture prédisposent à la sympathie une critique sans parti pris. On peut donc louer cette œuvre plutôt lyrique que

Digitized by Google

dramatique, que M. Albert Lambert a jouée en grand artiste et ses camarades avec l'aimable indifférence de gens, invités dans un salon pour y donner la comédie. Un magnifique décor encadrait heureusement des scènes, dont le public bien clairsemé n'a pas paru goûter la voluptueuse poésie.

Le théâtre des Galeries Saint-Hubert a donné, de son côté, *Le danseur inconnu* et n'y a remporté qu'un succès modéré. Je m'en afflige; car la pièce valait davantage. Elle est d'une si délicieuse fantaisie! Elle se moque si spirituellement des conventions scéniques! Il n'y a pas de parents, c'est entendu, qui accueilleraient un passant sur une recommandation suspecte et qui tout de suite lui jetteraient leur fille dotée dans les bras. Mais est-ce que les rois des légendes n'épousaient pas des bergères? Pourquoi les filles de bourgeois riches n'épouseraient-elles pas des bergers? Et remarquez que celui-ci porte un vague habit, qu'il a la physionomie agréable et les mains blanches. Tout ça n'est pas à dédaigner. M. Brûlé joue de façon charmante ce rôle où il faut surtout des nerfs et de la fantaisie. Il le joue mais il ne le *pose* pas. C'est par saccades, soubresauts, gestes menus et aigus qu'il vous fait entrer dans la chair cette plaisanterie dramatique.

Et Madeleine Lély, êtes-vous allés l'entendre dans *Le Rubicon*? Sinon, vous avez eu tort Il est des plaisirs qu'on ne doit point se refuser. Celui-là est à la fois des yeux et des oreilles; mais il semble que tous nos sens y collaborent, tant la sensibilité particulière de l'artiste est délicieusement communicative. L'œuvre elle-même a beau être artificielle jusqu'à la gaucherie; elle est joliment bâtie et écrite, et avec des audaces sans crudités d'ailleurs, elle ne choque en nous aucune pudeur essentielle.

J'allais omettre de signaler *Xantho* qui se joue à l'Alcazar, et où M. J. Richepin fils s'est fait le disciple très adroit de M. Maurice Donnay, le Donnay de *Lysistrata*, et la *La duchesse des Folies-bergères*, qui est bien, aux Variétés, la plus ébouriffante pochade que j'ai vue à Bruxelles. Ce n'est pas faire tort à ses excellents interprètes que de soutenir que le régisseur les surpasse tous par le talent qu'il a déployé en réglant les deux premiers actes seuls. J'aimerais mieux, pour ma part, devoir monter une féerie truquée du Châtelet. J. de W.

* * *

Une histoire des lettres belges.

Encore une, et d'un volume imposant! Elle est due à MM. R. Dethier et J. Chot. M. R. Dethier est mort, et il est toujours délicat de parler d'une œuvre posthume. Il l'est d'autant plus, en ce cas-ci, que la fin prématurée du directeur de la *Jeune Wallonie* a éveillé d'unanimes regrets. J'ai, d'autre part, jugé bien sévèrement ici même une brochure de M. Chot sur notre littérature (1) et je sais qu'il s'en est affligé. Cette brochure représentait un lointain état de sa pensée et de ses connaissances sur ces graves et difficultueuses questions de nos origines littéraires. Nous avons maintenant l'état définitif, et je me disais, en ouvrant cette *Histoire des lettres françaises en Belgique*, que c'était peut-être le moment de reviser un procès.

Je ne demandais pas mieux que de le faire, et c'est pourquoi j'ai lu les trente-sept premières pages du livre avec la décision ferme de ne rien prendre

(1) N° de décembre 1900.

Digitized by Google

au tragique. Or, ces trente-sept pages ne sont ni meilleures ni pires que le « syllabus » que j'ai signalé sans excès d'indulgence aux lecteurs de cette revue. Elles n'attestent aucun progrès sur la première partie du livre de M. Liebrecht, j'avoue même qu'elles m'ont impressionné plus défavorablement. On y lit avec stupeur que l'histoire de notre poésie commence au XI^e^ siècle (par des documents d'ailleurs perdus, alors que nous avons conservé *Eulalie*, etc., de date antérieure), que le *Conte du Gral* et *Perceval* sont deux ouvrages distincts de Chrétien, que le cycle d'Artus et du Graal constituent deux cycles, que de Béthune a vécu après Jehan le Vénelais (qui est son cadet d'au moins cinquante ans, et pas plus Champenois que M. Chot), que Gilbert de Montreuil est Belge, que Lambert le Bègue est du XI^e^ siècle et « très versé dans les lettres » (?), que la « dernière version, la plus étendue » du *Renard* est du XIII^e^ siècle, que Gandor (est-ce Graindor qu'il faut lire?) de Douai fut de « ces conteurs ordinaires » que dépassa Jean de Condé, continuateur (à quel titre, mon Dieu) de Chrétien, qu'Adenez « eut des disciples et des imitateurs » (lesquels?); que *Meliador* « disparut dans la suite » de l'œuvre de Froissart (il est édité en trois volumes par M. Longnon); que Jean le Bel « sut éclairer les pages nombreuses d'une œuvre dont la valeur littéraire est trop inégale » (alors que sa chronique est incorporée simplement dans celle de Froissart); que Jacques d'Hemricourt, Jean de Stavelot, etc., « nous laissèrent des chroniques rimées » alors qu'elles sont en prose, etc., etc. Ce n'est pas calomnier les auteurs de cette introduction que d'affirmer qu'ils n'ont pas eu sous les yeux un seul des ouvrages dont ils ont parlé.

Il faut le regretter, mais toutefois n'exagérer rien; ils nous préviennent, en effet, qu'ils n'attachent de prix qu'à notre récente efflorescence, et c'est un point de vue qu'on peut respecter. On le peut sans doute, en s'étonnant qu'alors les auteurs, estimant « dangereux de s'avancer dans ce domaine où tout est si mal connu » (p. 593), n'aient pas sacrifié un préambule aussi fâcheux qu'inutile.

L'étude de la génération de 1830 prête, au reste, à d'autres observations; en supposant qu'elle ne soit pas indifférente à l'intelligence de la littérature vivante, elle aurait dû être orientée vers une comparaison très attentive entre ces écrivains de transition, qui furent les nôtres, et les maîtres français dont ils cherchèrent — le plus souvent avec gaucherie — à imiter les thèmes, les modes et les procédés. Depuis Van Hasselt, qui ne fut guère qu'un bon élève de Lamartine et de Hugo jusqu'à Gustave Frédérix, confrère très estimable et dissemblable en rien des meilleurs feuilletonistes de Paris, aucun effort d'originalité n'apparaît de 1830 à 1880 chez les auteurs belges qui ont l'oreille du public. Et ainsi s'explique l'isolement mélancolique où vécurent Octave Pirmez et Charles de Coster. Certes ces derniers eurent aussi les plus graves obligations à la France; mais natures plus fortement individualisées, ils suivirent la loi de l'instinct, qui les portait vers des méditations et des peintures, où l'âme de leur race se réflétait avec une certaine fidélité.

De même, pour ne pas se méprendre sur la part d'originalité créatrice de nos écrivains de maintenant et pour leur donner leur mesure, MM. Dethier et Chot auraient dû se demander, avec beaucoup plus de rigueur, quelle était l'étendue de leurs obligations envers leurs maîtres français. Ce n'est pas assez de multiplier les définitions en bon style, d'user d'une critique d'épithètes et de procéder par analyses consciencieuses, coupées par de bien longs extraits, pour faire œuvre d'historien des lettres. Vingt monographies ne tiennent pas lieu du tableau d'ensemble qu'on attend toujours et qui ne vient jamais. Et

Digitized by Google

pourtant cette partie d'un gros livre m'a paru la mieux proportionnée et celle qui avait subi le moins les fluctuations d'une pensée faiblement critique.

Le reste n'est que biographies semées assez capricieusement, étirées ou raccourcies au gré d'une fantaisie dont le ressort m'échappe. Des extraits disproportionnés donnent, par instants, l'impression qu'on lit une anthologie, non un traité d'histoire.

Encore une fois, je veux admettre qu'il ne soit pas vain d'offrir au public belge, après tant d'autres, un nouveau catalogue raisonné de nos auteurs. Mais encore est-il indispensable qu'une certaine proportion soit observée. Or, je constate que dans ce palmarès M. Henry Maubel, l'un de nos meilleurs écrivains et surtout l'un des plus personnels, obtient la maigre faveur d'une page, que le délicieux talent de sa femme, Mme Blanche Rousseau, est récompensé en cinq lignes, tandis qu'on concède six pages à M. Albert Bonjean, cinq à M. R. Nyst et douze à M. Carton de Wiart, placé en tête de « la nouvelle génération de prosateurs » (à quel titre?). M. V. Gille nous retient plus longtemps que Georges Rodenbach; M. Charles Govaert est presque aussi généreusement traité que M. Dumont-Wilden, etc.

Il y a là de quoi nous inquiéter. Ce qui ne nous rassure pas non plus, c'est le style hyperbolique dont use M. Chot pour louer quelques-uns de nos auteurs. Encore si ce style était clair, s'il avait la précision dans l'éloge! Mais lorsqu'il trouve van Hasselt « très fluent » et que sur le poète du *Lys* il écrit gravement ceci : « Séverin, sur un fond bleu à peine voilé, nous apparaît nimbé d'idéal », M. Chot croit-il nous en avoir appris long? Et quand il traite M. Thil-Lorrain de « maréchal des lettres verviétoises » et M. Picard de « synthèse de l'esprit belge », a-t-il la conscience bien nette de la cruauté de ses traits ?

M. W.

* * *

Paul Ginisty, *Le Mélodrame* (Paris, L. Michaud). Dans cette « bibliothèque théâtrale », qui a été fondée par lui, M. Ginisty publie un petit livre très vivant, très sémillant, bourré d'anecdotes et aussi de faits. C'est l'histoire d'un genre qui a connu la plus étrange vogue et qui survit en ces mélos dont l'Ambigu et d'autres théâtres conservent le monopole fructueux; mais c'est aussi et surtout une étude sur Pixérécourt, dont le nom a sombré dans l'oubli; ce nom mérite d'être rappelé à nos mémoires; car celui qui le porta ne fut pas, en somme, qu'un industriel heureux : il eut du goût, de la finesse, aima les beaux livres et comprit, à sa façon il est vrai, le rôle d'éducateur populaire qu'il avait assumé. C'est sur quoi insiste légitimement M. Ginisty. Le reste de son étude fait à Caignez, Victor Ducange, etc., la part qui leur revient; les derniers chapitres ne sont pas les moins attrayants; la vie intérieure des théâtres de drame y est esquissée agréablement.

* * *

Un livre sur l'Allemagne.

Au lendemain des incidents de Moabit, à l'occasion de la visite du Kaiser, n'est-ce pas le moment de parler du livre de M. Georges Lecomte, *Les Allemands chez eux* (Paris, Albin Michel)? Je le fais avec d'autant plus de plaisir que j'ai des obligations personnelles à M. Lecomte, qui, président

Digitized by Google

de la Société des gens de lettres et sur le point de résilier sa charge, m'accueillit si cordialement avec quelques confrères belges à Paris. Mais n'allez pas croire que ce souvenir de gratitude soit pour quelque chose dans l'estime admirative que m'inspire le dernier livre du romancier français. Ce serait nous diminuer l'un et l'autre que d'avoir semblable pensée.

Sous la forme bien modeste de notes de voyage, M. Lecomte a dit sur l'Allemagne contemporaine des mots qui resteront. Il a vu et fait causer beaucoup de monde; introduit excellemment dans les milieux politiques et littéraires, il a observé avec l'attention la plus aiguë tout ce qui s'y agitait de vanité, de force réelle, d'animosité nationaliste, d'optimisme généreux, de grandeur d'âme et de petitesse de cœur. Il n'a négligé ni les descriptions d'art ou de nature, ni les aspects économiques. L'épaisse gastronomie du Germain l'amuse, et il s'en préoccupe avec une aussi belle conviction que de sa complexion morale. Son récit est dépouillé de prétention; il est concret, anecdotique, découpé en menues tranches, mais il se dégage de tant de notules, d'impressions vives et directes, quelque chose de plus savoureux et de plus substantiel que de bien des vues synthétiques, où l'*a-priori* est trop manifeste. Après les livres de H Lichtenberger et de Huret, dont la germanophilie choque, parce qu'elle s'affiche peut-être exagérément, il manquait à Paris un livre rassis et objectif, qui pût guider beaucoup d'esprits, sans les contraindre dans leurs jugements sur le « grand peuple » et son empereur. Ce guide, M. Lecomte est bien près de l'avoir écrit.

M. W.

* * *

Deux romans.

Édités l'un chez Plon, l'autre chez Grasset, ils valent une brève mention. L'un est d'un jeune écrivain, d'origine évidemment méridionale, M. René Milan. C'est l'étude très serrée, très touffue d'un problème psychologique qui paraît toutefois assez discutablement posé. Un jeune savant, chaste, hermétique et volontaire dans sa vie, entreprend le relèvement d'une pécheresse; mais, pris au jeu, il l'aime et reçoit la détermination la plus fâcheuse d'un sentiment contre lequel il se raidit longtemps. Trop raisonneur, Roger Autevielle est aussi trop peu humain, et notre sympathie le fuit, quoiqu'il ait, pour aller toute à Jasmine; la faible et vacillante âme de cette fille s'illumine de tous les rayons que projette un art très nuancé, très sûr de ses effets. L'œuvre eût gagné à être simplifiée, aérée; mais elle est de celles qu'on lit jusqu'au bout avec le respect attentif.

D'une autre note est l'histoire suisse que, dans *Robes noires*, nous conte M. Henri Bachelin. Moins de tenue littéraire et des préoccupations moins synthétiques chez lui; mais l'histoire, très simple, très vulgaire, est contée avec un grand charme, et si l'on éprouve, à mesure qu'on avance, une impression de plus en plus nette de raideur puritaine, il y a dans une nouvelle, *La Vierge*, une ironie douce qui charme, et dans une autre, *La vieille aux bêtes*, une sobriété qui n'est pas sans puissance.

* * *

E. Queillé, *Les commencements de l'indépendance bulgare et le prince Alexandre*, souvenirs d'un Français à Sofia. Préface par Étienne Lamy, de l'Académie française. — In-8°. Paris, Bloud et Cie. — M. Queillé, inspecteur général des finances, prêté en 1881 par le gouvernement français au

Digitized by Google

gouvernement bulgare pour réorganiser les finances de la jeune nation ressuscitée, nous donne, à un moment fort opportun, un livre remarquable sur les commencements de l'indépendance bulgare. Certes on ne peut supposer que la récente visite du tsar Ferdinand à Paris ait pu provoquer l'apparition d'un pareil ouvrage. Cependant mieux que tout autre événement, cette visite a tourné l'attention de notre pays vers l'origine encore mystérieuse de l'émancipation de la Bulgarie. En sorte que ces souvenirs, recueillis il y a trente ans, prendront aujourd'hui place dans les dernières actualités.

. Vivant à Sofia, au milieu de nombreux diplomates étrangers, M. Queillé sut bien vite entrer dans l'intimité du prince de Battenberg. Il devient le confident et le conseiller des ministres bulgares. Chaque jour il a avec le prince de Battenberg de longs entretiens sur les plus graves sujets de la politique internationale, avec des excursions fantaisistes sur le terrain de la littérature, de l'art et de la philosophie. Avec ses habitudes de financier méticuleux et précis, M. Queillé tint son journal. A mesure que les événements passaient devant lui il les notait avec les particularités retenues par ses yeux. On ne peut dire qu'il proportionna son exposé à l'importance des faits recueillis ; le « potin » le charme et le délasse, si la nouvelle grave l'intéresse et prête au commentaire. Mais si cette conception n'est pas faite pour donner un caractère d'unité et une valeur officielle à ses notes, elle n'en détruit nullement la portée documentaire et aide à les rendre lisibles et, mieux que cela, amusantes comme un conte.

*
* *

MARIUS-ARY LEBLOND, *La Pologne vivante*. In-16. — Paris, Librairie académique, Perrin et Cie. — On lit beaucoup moins de romans aujourd'hui et cela se comprend : quelles histoires imaginaires peuvent donner les émotions palpitantes d'un drame vivant, comme se révèle la vie quotidienne des Polonais, décrite par Marius-Ary Leblond dans *La Pologne vivante* qui vient de paraître ? Il y avait, en effet, deux méthodes pour parler de la Pologne : l'une purement descriptive, s'aidant de la géographie et de l'histoire, l'autre plus personnelle, mêlant les impressions du « vu sur place » aux notes prises dans les livres, les revues et les journaux. C'est la seconde que MM. Leblond ont préférée, en bons romanciers qu'ils sont. Et ils ont été excellemment inspirés, car leur livre a le tragique d'un roman passionnel sans perdre pour cela les qualités d'une œuvre d'observation.

Tous ceux qui s'intéressent aux questions de la dépopulation et de l'étatisme, comme du féminisme et de l'individualisme, aux controverses de l'internationalisme et du socialisme, aux luttes religieuses, y trouveront des documents abondants, un tableau historique chaud et coloré des révolutions récentes. On y trouvera aussi, après les descriptions nuancées et pittoresques du pays et des mœurs, une exposition claire et ordonnée des ressources inconnues qui promettent à la nationalité polonaise un rôle important dans un avenir malheureusement hypothétique.

*
* *

Il est intéressant de rapprocher de ces douloureux et impressionnants récits la brochure de Pierre Kropotkine, qui vient d'être rééditée (chez Stock) par le comité parlementaire russe. Sous ce titre, *La terreur en*

Digitized by Google

Russie, elle renferme un sobre et énergique exposé de ce qui se passe dans l'empire des tzars, des méthodes d'oppression, de compression et de répression familières aux agents de l'autocratie.

* * *

Dans son livre *Les assises sociales universelles* (Bruxelles, Lebègue), M. Jules Huré poursuit une œuvre déjà considérable et s'affirme nettement comme métaphysicien et psychologue doublé d'un moraliste, qui de l'imperfection de l'homme, partant, de la société elle-même, ne se hâte nullement de conclure au désespoir final.

M. Jules Huré croit, tout au contraire, au perfectionnement indéfini de l'homme et de la société en vertu d'une loi d'harmonie supérieure qui lui dicte, en tous cas, sur les problèmes sociaux, des réflexions pleines de bon sens pratique et de lucide et ferme énergie.

Il faut lire ce livre et retenir les règles de haute et saine morale qui s'en dégagent.

* * *

Chez B. Grasset, on lira de M. PIERRE LEGUAY, *La Sorbonne*, une étude sur l'évolution de la maison qui dispense la culture intellectuelle à l'élite française; l'auteur s'efforce de montrer comment s'est opérée en elle la fusion de la démocratie et de la science, de noter aussi l'influence qu'elle a reçue des événements extérieurs et, en particulier, de la crise fameuse qui, entre 1895 et 1900, agita les consciences françaises.

Ainsi se précise, dans ce livre, le caractère de la collection *Les études contemporaines*, que l'on peut ainsi définir : « Reconnaître dans la société française d'aujourd'hui un certain nombre de tendances essentielles et de courants, retrouver à travers les diverses manifestations littéraires, scientifiques, artistiques et sociales, les traits épars d'une physionomie caractéristique qui est celle de notre temps; observer les institutions dans leurs effets sur les mœurs et l'esprit public; analyser, enfin, les mentalités collectives et anonymes qui constituent proprement les milieux. »

Digitized by Google

CANTINES SCOLAIRES ET CANTINES COMMUNALES

Les lecteurs de la *Revue de Belgique* ne m'en voudront certainement pas si, désertant les sujets généralement supérieurs traités dans cette publication, je m'efforce de rendre tangibles à leur attention certaines difficultés d'ordre politique et administratif qu'il est si fréquent de rencontrer dans la vie courante.

C'est là peut-être œuvre de polémique assez terre à terre, dans le ton et à l'usage des journaux quotidiens; mais il est nécessaire cependant que les revues renferment parfois quelques pages vécues qui arrêteront ainsi l'esprit du penseur et du critique.

Cette publication d'ailleurs, dans des formes durables, permettra à des arguments, que l'on considère souvent dans la bataille politique comme des arguties, d'accomplir leur œuvre de discussion et de convaincre, si cela est possible, ceux que le sentimentalisme politico-social égare.

Les lignes qui vont suivre résument un débat, familier à ceux qui sont mêlés à la vie politique usuelle. Ce problème met aux prises les libéraux et les socialistes sur un des points dogmatiques de leurs programmes respectifs.

Brochant sur le tout, les catholiques sont pris en flagrant délit d'éclectisme madré : ils se servent d'un conflit très aigu qui sépare les deux tendances adverses pour en tirer un profit

Digitized by Google

inévitable et favoriser l'enseignement confessionnel dont le développement et la suprématie constituent l'objectif de tous leurs efforts.

* * *

L'incident qui motive ces considérations date de la dernière session des conseils provinciaux. La question de principe qu'il soulève fut portée à l'ordre du jour des débats du conseil provincial du Hainaut et ne reçut pas de solution. Nous espérons qu'elle n'en recevra jamais dans le sens opposé à la tradition libérale.

La province de Hainaut, toujours prête à encourager les initiatives susceptibles de développer l'enseignement public, accorde 40 p. c. de subside aux communes qui ont organisé des œuvres de soupes ou repas scolaires.

Certains mandataires socialistes estiment la chose insuffisante et proposent la création de cantines communales, auxquelles auraient accès tous les enfants, quelle que soit l'école qu'ils fréquentent. Ils partent de cette opinion que les enfants ont un droit moral absolu à recevoir la nourriture et l'entretien payés des deniers collectifs.

Cette thèse, nous l'avons dit mainte fois, est dangereuse à plusieurs points de vue.

D'abord, nous sommes d'avis qu'il faut créer une distinction nécessaire entre la *cantine scolaire* et la *cantine communale*. La cantine scolaire est un service d'enseignement et ressortit par conséquent au budget de l'instruction. La cantine communale est un service de bienfaisance et dépend logiquement du budget de la bienfaisance.

* * *

Partant de ce principe, il est évident que la cantine scolaire doit être organisée au profit des seuls élèves des écoles publiques.

Digitized by Google

La démonstration en a été faite à différentes reprises et avec des arguments qui nous paraissent péremptoires.

Parmi les enfants qui fréquentent l'école communale, il en est qui, par suite d'insuffisance de nourriture, ne peuvent suivre avec tout le fruit désirable les leçons de l'instituteur. Souvent, à l'heure de midi, le père est au travail et, comme il ne dîne que le soir, la ménagère juge inutile de préparer un repas. Fréquemment aussi la mère elle-même est retenue loin du foyer; de sorte que les enfants ne trouvent au logis rien qui puisse les réconforter, surtout en hiver, quand la température exige un repas copieux, chaud et substantiel.

Il faut donc mettre ces enfants à même de suivre efficacement les leçons, et ce moyen c'est de leur donner une collation qui leur permette d'écouter les paroles du maître au lieu des cris de famine de leur estomac.

Ce *moyen*, c'est la cantine scolaire.

Celle-ci n'est d'ailleurs pas uniquement réservée aux indigents. Les élèves plus aisés peuvent en bénéficier également, sauf à faire payer par les parents une légère rétribution. Ces repas en commun entre enfants de différentes conditions constituent même un excellent enseignement pratique d'égalitarisme moral et de saine solidarité.

Mais — et nous insistons sur ce point — la cantine scolaire n'est qu'une œuvre destinée, comme tant d'autres, à assurer à l'enseignement son maximum d'efficacité.

Dès lors, comment peut-on prétendre que l'enseignement congréganiste doit avoir droit à ce même avantage? Admettre ce principe, ce serait admettre celui de l'égalité des subsides, dont l'aboutissement logique serait la ruine rapide de l'enseignement national et le monopole de l'enseignement tout entier aux mains des établissements congréganistes.

Les communes payent, en hiver, le chauffage de leurs écoles. Pourquoi, dans ces conditions, les cléricaux ne diraient-ils pas : « Nous voulons aussi que vous payiez le

Digitized by Google

chauffage des nôtres, car il n'est pas juste que nos élèves grelottent de froid pendant que les vôtres sont bien au chaud » ?

Ils pourraient, toujours en vertu du même principe, déclarer au sujet des conditions d'hygiène observées dans l'enseignement public : « Vous construisez des écoles salubres, bien aérées, spacieuses. Nous autres, nous nous contentons d'établissements quelconques, et il arrive, comme par exemple dans certaines communes de l'arrondissement de Charleroi, à Roselies entre autres, que nous ouvrons une école dans un bâtiment décrété d'insalubrité pour l'installation d'une école communale. Cela nuit à nos élèves : payez-nous donc de beaux bâtiments pour que nos élèves soient traités comme les vôtres... Les vôtres sont soumis à l'inspection médicale? Payez un médecin pour que les nôtres le soient aussi... Vous avez des instruments didactiques perfectionnés? Nous en voulons également, sur votre compte... Vous payez convenablement des instituteurs, et vous pouvez ainsi exiger d'eux des garanties au point de vue de leur instruction et de leurs aptitudes pédagogiques? Nous autres, nous les payons si mal que nous devons nous contenter souvent d'anciens valets de ferme sans diplôme, entrés dans la congrégation pour être sûrs de manger à leur faim. Cette différence nuit à nos élèves, dont l'instruction est fatalement inférieure à celle de vos élèves. Nous voulons par conséquent que vous payiez convenablement nos instituteurs... Vous organisez des excursions scolaires? Nous en réclamons aussi... » Etc., etc.

Supposons d'ailleurs qu'on donne la soupe et la miche de pain aux élèves des écoles congréganistes : du jour au lendemain, une quelconque œuvre de Saint-Vincent-de-Paul y ajoutera un supplément quelconque pour servir d'appât aux parents et créer la concurrence contre l'école publique.

Prenons garde de nous laisser duper par les hypocrites déclarations cléricales, qui n'ont qu'un but : nuire aux écoles

Digitized by Google

de « tout le monde », dont nos adversaires ont juré la perte.

Nos écoles communales sont accessibles à tous les enfants; leur enseignement est absolument neutre et scientifique; la conscience des parents, quelles que soient leurs opinions, y est scrupuleusement respectée. L'instituteur n'a pas pour mission de préparer des hommes de parti, cléricaux ou anticléricaux, mais des citoyens utiles à la patrie, animés vis-à-vis les uns des autres d'une tolérance réciproque.

Les cléricaux, eux, veulent d'une école particulariste, sur laquelle les pouvoirs n'ont aucun droit de contrôle, où la science est subordonnée au dogme, où les libertés constitutionnelles sont flétries et condamnées, où l'on apprend aux futurs Belges à mépriser tous ceux qui, comme le proclame le petit catéchisme, sont considérés comme des païens par la sainte Église!

Soit! C'est leur droit. Mais alors il est juste qu'ils payent leur enseignement privé, et il serait inique que l'argent de la collectivité servît à subsidier des écoles accessibles seulement à certains, alors qu'il existe des écoles que tous les enfants peuvent fréquenter sans craindre d'y voir les convictions de leurs parents maudites et bafouées.

Cette thèse est celle de la logique et de la raison. Elle a été défendue au parlement par MM. Masson, Lepage, Claes, Huysmans et moi-même, et je l'ai victorieusement opposée, en 1906, au conseil communal de Charleroi, aux arguties de la minorité cléricale.

En 1908 s'est tenu, à la Maison du Peuple de Bruxelles, un congrès de conseillers communaux socialistes. Ce congrès a décidé d'organiser, quand la chose est possible, des cantines communales; mais il a réservé, en ce qui concerne les cantines scolaires, la question de savoir s'il faut ou non voter des subsides aux œuvres des écoles libres : chaque conseil s'inspirera « des circonstances locales ». Et des orateurs comme MM. Drugmand, député permanent de la province de

Digitized by Google

Hainaut, Eugène Hins, Hector Conreur, ont tenu à déclarer hautement qu'ils ne voteraient jamais un seul centime en faveur des œuvres cléricales.

Les cléricaux essayent d'apitoyer l'opinion publique sur le sort des « pauvres petits enfants » à qui les « sectaires anticléricaux » refusent une « bolée » de soupe et une bouchée de pain.

L'opinion publique est trop avertie pour être dupe de cette comédie assez malpropre. Les cléricaux ne veulent pas des écoles de tout le monde : eh bien, qu'ils payent les leurs, y compris le service de la soupe scolaire. Quand on s'offre le luxe d'un enseignement dont on bénéficie d'ailleurs électoralement, on ne demande pas aux pouvoirs publics de le soutenir et de le sustenter.

Nos adversaires ont parfaitement les moyens d'organiser cette œuvre. S'ils ne le font pas, c'est par pure tactique, et ils exploitent ainsi doublement les malheureux qu'ils attirent dans leurs écoles échappant à tout contrôle et à toute garantie.

* * *

Au reste, nous n'avons jamais songé un seul instant à affamer les enfants nécessiteux. En leur faveur, il est parfaitement loisible aux bureaux de bienfaisance ou à tout autre organisme communal d'établir des *cantines communales*. Et l'on peut dire que, sous ce rapport comme sous tous les autres, les grandes cités s'efforcent de remplir noblement leur devoir.

Seulement, où nous ne sommes plus d'accord avec les socialistes, c'est lorsqu'ils déclarent que tous les enfants ont droit à leur subsistance payée par les deniers collectifs.

Ce n'est d'ailleurs aucunement, de notre part, ignorance ou méconnaissance de la solidarité humaine et sociale.

Autant que n'importe qui, nous avons conscience des devoirs des individus les uns envers les autres et de la société à

Digitized by Google

l'égard de ses membres, surtout les plus misérables et les plus déshérités.

C'est pourquoi il est désirable que les enfants *pauvres* puissent jouir des bienfaits de la cantine communale.

Mais quant aux autres, ceux dont les parents ont le moyen, même modeste, de les nourrir, nous estimons qu'il serait dangereux de les mettre à charge de la communauté.

Fatalement, cette mesure aurait pour résultat de faire perdre aux parents le sens de leurs responsabilités morales à l'endroit de leur progéniture. Et ce qui grandit l'homme, ce qui développe sa moralité, n'est-ce pas précisément le sens de ses obligations, dont les premières, en force comme en origine, sont les obligations de famille.

Habitués à s'en remettre, pour les soins matériels, à la sollicitude collective, les parents en arriveront logiquement à se reposer sur elle aussi pour les soins moraux et intellectuels.

L'application intégrale d'une telle théorie provoquerait la désagrégation de l'esprit de famille, base nécessaire de tout esprit social, et appauvrirait la collectivité par la diminution des énergies individuelles.

Ce serait l'avènement du communisme, que nous repoussons comme périlleux pour le progrès humain.

Mais, dans les limites ci-dessus indiquées, la cantine communale est désirable et capable de rendre des services.

En ce qui concerne Charleroi, l'idée d'une cantine communale a été envisagée. J'ai déjà dressé tout un projet qui n'est pas abandonné et qui recevra à son heure une solution favorable.

*
* *

Donc, il convient de distinguer entre la cantine scolaire et la cantine communale, dont les buts sont absolument différents.

Digitized by Google

Celle-ci a pour but de soutenir les petits indigents, et il ne peut donc pas être question de la réserver à l'une plutôt qu'à l'autre catégorie de malheureux.

Celle-là fait partie d'une organisation scolaire rationnelle. Comme telle, c'est aux autorités ou aux individualités responsables de la créer : *les pouvoirs publics pour l'école publique, les individualités privées pour l'école privée.*

Au moment où les cléricaux, abusant de leur pouvoir frauduleux, essayent ouvertement d'abattre l'enseignement scientifique et neutre, seul compatible avec le respect de la liberté de conscience et de la neutralité obligée de l'État, les mandataires anticléricaux doivent persister, avec une clairvoyante énergie, à refuser de subsidier les écoles *confessionnelles*. Qu'ils n'oublient jamais que celles-ci n'ont été créées qu'en opposition avec le principe de neutralité loyale de l'enseignement public, qui seul peut assurer la réelle émancipation morale et intellectuelle du peuple.

ÉMILE BUISSET,
député.

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE EN BELGIQUE [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Ma première parole doit être l'expression de toute ma reconnaissance à la ville de Bruxelles qui a bien voulu désirer que j'expose sommairement, devant vous, la situation de notre enseignement technique.

Initiatrice et novatrice dans tous les domaines, c'est d'elle qu'a, de tout temps, émané et qu'émane encore le progrès de l'éducation populaire de notre pays L'honneur qui m'échoit de prendre la parole sous ses auspices remonte à tous ceux qui ont consacré et consacrent leurs efforts à faire pénétrer dans le cerveau et dans le travail de nos ouvriers les rudiments de l'art et des sciences techniques. Je me ferai l'interprète de ces vaillants fondateurs, inspecteurs, directeurs et professeurs lorsque je vous dirai la fierté qu'ils ressentent en examinant leur tâche dans le passé; je ne ferai que traduire leur pensée en décrivant en toute objectivité la situation actuelle de notre enseignement technique et en formulant l'espoir qui les anime de le voir, à l'avenir, jouer un grand rôle dans notre vie économique et sociale.

La valeur de l'ouvrier conserve toute son importance dans la production moderne. — Quand on admire les chefs-

(1) Cette conférence a été faite à l'exposition internationale, sous les auspices de la ville de Bruxelles, le 20 juillet 1910.

Digitized by Google

d'œuvre des sciences et des arts industriels réunis à l'exposition, l'esprit se reporte de suite vers ceux qui sont les artisans de ces merveilleuses créations du goût et du génie.

Les œuvres sorties des mains des artistes ouvriers de nos villes évoquent les belles traditions de travail issues des corporations et transmises, de génération en génération jusqu'à nous, par les maîtres qui ont mis à profit les progrès réalisés dans la technique aux diverses époques.

Les créations des grandes industries mécanique, chimique, métallurgique si admirablement représentées, sont l'œuvre de l'ingénieur qui puise sa conception dans les sciences et leurs applications, dans les inventions qui viennent tous les jours enrichir la technique.

Que ce soit dans les travaux qui associent l'art et le métier ou dans ceux de la grande industrie, l'agent exécutif, sur qui repose la réalisation de la pensée de l'artiste ou de l'ingénieur, est l'ouvrier.

Les métiers comme l'industrie se transforment d'une façon incessante, visant toujours à suivre nos goûts, nos besoins, avec des moyens d'action de plus en plus perfectionnés. Au milieu de toutes les transformations, un fait reste constant : quel que soit le mode de fabrication, une grande part de la valeur du produit dépend du savoir-faire, des aptitudes, de l'efficacité du travail de l'ouvrier.

Quelque humble que soit sa tâche dans la production, il agit plus ou moins économiquement, plus ou moins efficacement suivant ses qualités professionnelles. Le régime du machinisme et de la division du travail, sous lesquels l'énergie de l'homme semble produire son maximum d'effet utile, n'a pas réduit l'importance de la main-d'œuvre qualifiée. Bien au contraire, il a donné un nouveau relief aux qualités intellectuelles autant que professionnelles requises de l'ouvrier moderne.

C'est pour cette raison capitale, que depuis notre existence

Digitized by Google

nationale, l'enseignement industriel et l'enseignement professionnel ont suivi pas à pas le développement des industries et des métiers.

Les *écoles industrielles* sont, par excellence, l'organe d'instruction pour les ouvriers de la grande industrie ou pour les industries qui utilisent des appareils mécaniques et qui peuvent se perfectionner par les applications scientifiques. Les études de ces écoles préparent les élèves aux professions des industries de constructions mécaniques, des industries électriques, de l'exploitation des mines, de la métallurgie, des industries chimiques, des constructions civiles et des métiers du bâtiment. Le caractère de l'enseignement est scientifique; mais si elles n'ont pas d'ateliers pour l'apprentissage, elles orientent, avec un constant souci, les études et leurs applications vers la pratique.

L'école professionnelle enseigne dans les classes la théorie et dans les ateliers y annexés la pratique des métiers. Le dessin industriel et professionnel est à la base de tout enseignement.

Développement parallèle des écoles techniques et de l'industrie et des métiers. — Les écoles industrielles et professionnelles ont été associées dans notre pays à toutes les phases et à toutes les vicissitudes de notre vie économique.

Le jour où la première machine à vapeur a été installée dans nos usines, s'est manifestée la nécessité d'un enseignement industriel. En effet, pour construire, monter, installer, conduire, réparer les chaudières et les moteurs, les transmissions et les machines-outils, l'ouvrier devait comprendre le mécanisme des appareils; il a dû acquérir des connaissances scientifiques que seule l'école pouvait donner. Les outils mus mécaniquement sont venus ensuite centupler les forces de l'ouvrier industriel; les marteaux-pilons ont soulagé le forgeron, les treuils mécaniques remplacent le labeur d'esclave

Digitized by Google

des ouvriers chargés de monter et de déplacer les fardeaux dans nos usines, mines et carrières; le métier mécanique à filer et à tisser vient se placer à côté des métiers à la main.

Dans la période qui s'étend de 1825 à 1845, l'industrie belge se forme autour des moteurs de concentration de plus en plus puissants. Le type du travailleur intellectuel — le chauffeur-mécanicien et le conducteur d'outils — est né et c'est aux écoles industrielles qu'on demande de le former et de le mettre à la disposition des usines.

L'école industrielle de Liége, créée en 1825, marque la date de naissance des usines Cockerill. L'école de Gand (1833) révèle la mécanisation des industries des textiles ; Huy (1838) et Charleroi (1845) nous reportent à l'époque du début de l'industrie du fer, où le haut-fourneau, sortant des tâtonnements pénibles du début, prend l'essor qui a assuré à nos industries métallurgiques ses brillantes destinées.

La période de 1840 à 1850 est caractérisée par la création, dans les Flandres, d'un nombre considérable d'ateliers d'apprentissage, tant pour le tissage que pour l'industrie de la dentelle. Ces ateliers ont surgi sous la poussée de la misère due à des disettes successives et à une crise d'évolution amenée dans l'industrie de la toile, supplantée par le tissage mécanique anglais. C'est dans ces écoles techniques, sous la forme la plus rudimentaire, que les administrations publiques de l'époque ont cherché un soulagement aux maux dont souffraient nos malheureuses populations flamandes.

En 1851, il existait encore 800 ateliers de l'espèce. Certains de ces ateliers ont survécu jusqu'en 1870-1880. Ceux d'entre vous qui ont vécu dans les Flandres auront gardé, au fond de leur souvenir, l'image de ces écoles dentellières (*bloemscholen*) installées généralement dans les hospices de vieillards qui étaient alors des masures; des jeunes filles, âgées de 6, 13 et 14 ans, y étaient initiées à la confection de la dentelle et recevaient un minime salaire. Le même régime

Digitized by Google

existait dans les ateliers de tissage pour les garçons. D'après les règlements, une heure par jour devait être consacrée à l'instruction primaire; mais, suivant un rapport de l'époque (1), cette disposition n'était pas toujours respectée. Les apprentis quittaient l'école aussi ignorants, comme instruction générale, que quand ils y étaient entrés.

Après 1850, notre industrie prend un rapide développement. L'exploitation plus intensive de nos richesses naturelles efface bientôt toute trace de nos souffrances nationales. La force motrice et l'outillage mécanique viennent donner un grand essor à notre activité économique. Dans tous les centres manufacturiers et industriels sont créées des écoles *ad hoc* pour former des ouvriers capables de soutenir efficacement l'évolution qui s'esquisse. Aux écoles de Bruges, Seraing, Soignies, succèdent celles d'Anvers, Bruxelles, Courtrai, Furnes, Hasselt, Houdeng-Aimeries, Namur, Ostende, Pâturages, Saint-Ghislain, Tournai, Verviers, Ypres; les institutions d'éducation ouvrière de ces villes, créées de 1850 à 1870, couvrent notre pays d'un réseau, à mailles encore très larges, de foyers de progrès industriel.

Dès 1870, nos régions industrielles s'étendent sous l'influence d'événements favorables à notre expansion économique. Châtelet, Jumet, Marchiennes, Morlanwelz, Gosselies, La Louvière édifient des écoles techniques aux centres des régions qui sont actuellement le siège des industries les plus centralisées du monde.

Dans d'autres localités, des métiers s'élèvent au rang d'industries et appellent à leur rescousse la science, sous la forme d'un enseignement technique de vulgarisation; ainsi naissent les écoles industrielles de Louvain, Ath, Arlon, Fontaine-l'Évêque, Saint-Nicolas, Vilvorde.

Mais c'est à partir de 1880 que l'industrie belge s'arme

(1) *Rapport ministériel de 1897 à 1901*, t. 1er, p. 796.

Digitized by Google

pour la lutte; elle cherche ses voies dans le trafic international; elle étend ses marchés; elle voit monter par bonds le chiffre de ses exportations; elle outille mécaniquement et électriquement ses usines pour la grande production, et, triomphant, notre pays s'élève au premier rang des puissances économiques mondiales. Les écoles se multiplient jusqu'au pied des usines mêmes comme pressées de vivifier l'activité des ruches ouvrières; elles versent dans l'industrie une élite de contremaîtres et de chefs d'atelier et c'est à ces agents instruits que revient une part importante dans la puissance concurrente de nos industries.

Pendant la période qui s'étend de 1890 à 1900, et qui est caractérisée par l'industrialisation de plus en plus intensive de notre pays, 40 écoles industrielles nouvelles surgissent comme par enchantement; le réseau d'institutions se resserre surtout dans le Hainaut.

Le bassin de Charleroi en compte seize placées dans un rayon de trois lieues.

Le besoin d'un personnel exécutif d'élite devient de plus en plus pressant. Pour y satisfaire, le Hainaut crée trois écoles et cours industriels supérieurs dans lesquels les jeunes ouvriers et employés d'industrie et de commerce, ayant terminé leurs études industrielles ordinaires, peuvent parachever leur éducation technique. Une de ces écoles, celle de la ville de Mons, accepte les élèves de 16 ans. Les écoles supérieures de La Louvière et de la province de Hainaut à Charleroi, la première en date, ne les admettent qu'à 18 ans.

Ces écoles réunissent environ 800 élèves.

Une concordance mathématique s'établit ainsi entre le progrès industriel et le développement de l'enseignement technique belge pour ouvriers.

Le progrès industriel peut se mesurer par l'augmentation colossale de la puissance mécanique de nos usines concordant avec l'augmentation du nombre d'ouvriers. En 1846, sans

Digitized by Google

compter les chemins de fer, notre pays utilisait 40,000 chevaux-vapeur. En 1896, ce chiffre s'élevait à 430,000 chevaux-vapeur et, à en juger par l'expansion vraiment extraordinaire de notre production, nous ne sommes pas loin d'atteindre une puissance motrice d'un million de chevaux-vapeur. En même temps, le nombre des ouvriers industriels s'est porté, de 300,000 qu'il était en 1846, à 800,000 en 1896. Le nombre actuel ne doit pas être éloigné du million.

La courbe des écoles et cours industriels a suivi la courbe de notre puissance motrice mécanique et du nombre de nos ouvriers industriels. En effet, en 1825, nous comptions une école industrielle à Liége. En 1910, les statistiques relèvent l'existence de 90 écoles subsidiées par l'État. La population scolaire d'ouvriers et d'apprentis s'élève à 26,430. Ces chiffres font ressortir, comme une loi, la concordance permanente entre le développement de la puissance industrielle du pays et la multiplication des écoles industrielles. Ils apportent un argument décisif en faveur de l'incontestable utilité de l'enseignement technique; ils prouvent, en effet, que cet enseignement n'est pas né du hasard, mais est lié organiquement à la vie de nos industries.

Les écoles professionnelles qui enseignent le travail manuel, combiné avec les études théoriques adaptées à des métiers déterminé, n'ont pas suivi les mêmes phases d'évolution que l'enseignement industriel; elles sont nées à diverses époques pour soutenir les métiers traditionnels défaillants; elles substituent à l'apprentissage, disparu des usines et des ateliers professionnels, des études de perfectionnement ou un enseignement destiné à la formation technique et pratique complète de l'apprenti.

Nous possédons aussi, dans nos villes surtout, des *cours professionnels du soir et du dimanche* et quelques écoles professionnelles de jour pour menuisiers, plombiers, modeleurs, pour mécaniciens, électriciens et un certain nombre

Digitized by Google

d'écoles affectées à l'étude des métiers d'art : la bijouterie, l'imprimerie, la serrurerie-ferronnerie, etc. Au total, notre pays compte : 41 cours de dessin industriel, qui enseignent à 2,281 élèves le langage graphique des métiers et des industries de construction, ainsi que les notions de technologie qui s'y rattachent. Saint-Luc possède 7 écoles avec 2,474 élèves qui se consacrent surtout aux métiers et au dessin du bâtiment, y compris l'architecture. Réparties sur le territoire, nous comptons, en outre, 68 écoles professionnelles avec 5,749 élèves et 16 cours professionnels de métiers réunissant 372 apprentis. Dans le pays du granit fonctionnent 26 ateliers d'apprentissage pour la taille des pierres avec 974 apprentis. Nous aurons complété notre énumération, qui chiffre l'importance des écoles techniques permanentes belges, en citant 37 ateliers pour l'étude pratique du tissage comptant ensemble 1,383 apprentis.

Au total, les organes d'instruction technique *pour ouvriers* de notre pays comportent donc :

	Elèves.
90 écoles et cours industriels, moyens et supérieurs .	26,430
132 écoles de dessin industriel, écoles et cours professionnels	10,876
63 ateliers d'apprentissage (pierre et tissage) . . .	2,357
285 institutions permanentes d'enseignement technique avec	39,663

Dans ces dernières années, de nouveaux organismes fort intéressants sont venus prendre rang parmi les institutions ci-dessus, savoir les musées d'enseignement technique. Le premier, par ordre de date, est le musée provincial de l'enseignement industriel et professionnel du Hainaut à Charleroi, qui, sous le nom d'Université du Travail, réunit l'École industrielle provinciale supérieure, les 10 cours professionnels du soir et du dimanche, l'école professionnelle du

Digitized by Google

jour pour mécaniciens, modeleurs et menuisiers et de nombreux cours intermittents pour patrons et ouvriers formés qui vulgarisent en des séances expérimentales les notions scientifiques et les nouveautés techniques utiles au perfectionnement des métiers et de l'industrie. L'État vient de fonder une institution identique à Morlanwelz. Des musées professionnels sont en voie d'organisation à Gand et à Courtrai.

Voilà toute l'œuvre d'éducation technique belge pour ouvriers.

Son entretien a coûté en 1908 la somme totale de 3,869,734 francs pour le service ordinaire, dont 1 million 499,910 francs à charge de l'État et 2,368,824 francs à charge des provinces, des communes et des particuliers; 195,136 francs ont été consacrés, en plus, au service extraordinaire pour achat de matériel.

Qui prend l'initiative de la création d'écoles? — Le caractère de nos écoles techniques est influencé par leur origine, leur situation administrative, le milieu dans lequel elles agissent. Avant d'examiner de près les chiffres ci-dessus qui semblent marquer une prospérité satisfaisante, nous passerons en revue les facteurs déterminants de l'organisation, du niveau et du rendement des études.

En dehors du musée de l'État de Morlanwelz, récemment ouvert, il n'existe aucune institution organisée par le gouvernement.

Nos traditions nationales de décentralisation, consacrées par l'autonomie communale et provinciale, ont reporté très heureusement sur les administrations communales et provinciales et sur les particuliers, l'initiative de la création, le soin et la responsabilité du développement des écoles techniques. Il faut, en effet, une connaissance profonde des besoins locaux, des mœurs et du degré d'instruction des populations, pour organiser une institution de l'espèce et surtout une école

Digitized by Google

professionnelle qui s'ajuste exactement au milieu et réunisse les conditions favorables au succès.

Toute réglementation qui viendrait restreindre l'initiative locale dans la conception, l'organisation et la direction des institutions doit fatalement gêner leur développement naturel dans la voie de leur maximum de rendement.

Notre enseignement a été créé et s'est développé sous l'égide de la liberté de l'enseignement, inscrite dans la Constitution. Il est libre. Les communes, les provinces, les particuliers peuvent créer des écoles à leur convenance sans autres règles, en ce qui concerne les communes et les provinces, que celles prescrites par les lois communales et provinciales.

Le jour où l'école, créée, sollicite et obtient le concours financier de l'État et de la province, les organisateurs (communes ou particuliers) doivent accepter les conditions auxquelles ces pouvoirs subordonnent l'allocation de leur concours.

Notre enseignement technique n'est soumis à aucune législation; à défaut de loi organique, l'allocation des subsides de l'État se fait aux conditions et suivant des règles administratives enfermées dans des circulaires et arrêtés ministériels ou dans un règlement-type édicté par le département de l'industrie et du travail.

Il se forme entre l'État et l'organisateur des écoles une sorte de convention, révocable à chaque renouvellement de budget : c'est-à-dire que les subsides ne sont garantis que pour un an; cette convention est le règlement organique de l'institution dans lequel sont libellées les conditions d'organisation, de fonctionnement et d'administration auxquelles est subordonnée l'allocation des subsides de l'État.

Ces conditions se différencient d'après les organisateurs. Suivant les règles établies actuellement, une commune ou une province, qui demande à l'État des subsides pour créer une

Digitized by Google

école technique officielle, doit s'engager à remplir les conditions suivantes :

1° Soumettre à l'approbation préalable du département de l'industrie et du travail :

a) Les règlements et les programmes des études ainsi que des modifications qu'elle y apporterait ultérieurement ;

b) Les budgets et les comptes ;

c) Faire agréer les nominations des directeurs et professeurs et les nominations des membres de la commission administrative, délégués de la commune et de la province.

En outre, l'État se réserve dans cette commission une représentation, au moins égale au tiers des membres.

Si l'organisateur est un particulier qui veut fonder une école privée, il lui suffit, suivant les instructions ministérielles :

a) De faire approuver les règlements, budgets et comptes ;

b) De notifier au département les nominations des professeurs ;

c) D'accepter dans la commission administrative, quelque nombreuse qu'elle soit, *un* délégué du ministre de l'industrie et du travail.

Moyennant l'acceptation de ces conditions différentielles et l'observation des règles et des instructions complémentaires, variables, que formule le département de l'industrie et du travail, l'institution officielle comme l'école du particulier peuvent recevoir une allocation, révocable en tout temps, de 33 p. c. du montant des dépenses ordinaires pour les écoles industrielles et de 40 p. c. pour les écoles et cours professionnels. L'intervention de l'État dans l'acquisition de l'outillage ne se produit généralement que pour des dépenses faibles ; elle est de 50 p. c. des dépenses admises.

La caractéristique qui découle de la situation administrative de l'école technique est son instabilité, son insécurité

Digitized by Google

du lendemain. Quant aux subsides de l'État, l'absence de garantie livre les écoles à toutes les fluctuations dans les tendances gouvernementales. Celles-ci sont en ce moment dirigées, manifestement, vers la diminution du nombre des écoles techniques.

Destinée étrange que celle de ces écoles! Il n'y a plus de réunion, plus de cérémonie officielle, plus de session du conseil provincial où l'on n'exalte en des discours éloquents l'œuvre bienfaisante des écoles industrielles et professionnelles. Connaissant l'importance du facteur ouvrier dans le fonctionnement productif de l'usine moderne, les patrons et les industriels proclament que dans leur enseignement se trouve le salut de notre industrie qui exige une main-d'œuvre de plus en plus qualifiée; les ouvriers l'encouragent au nom de l'equité sociale parce que cette école donne à tous le minimum de formation intellectuelle nécessaire au minimum d'efficacité de travail. Tous ceux qui reconnaissent l'importance du facteur ouvrier dans le rendement y voient une source d'énergie économique qui renforce notre puissance de concurrence sur le marché mondial.

Les subsides de l'État supprimés ou non alloués.

Tandis que résonne le concert d'éloges et de protestations verbales de sympathie, s'accomplit, dans le silence, la suppression systématique de nombreuses sections techniques.

Les subsides sont refusés pour les motifs les plus divers à des établissements dont l'organisation et la fréquentation scolaire et les services rendus justifieraient un traitement plus bienveillant.

Nous ne citerons que les quelques faits suivants que nous avons relevés dans le rayon d'observation du musée provincial à Charleroi.

Ont été supprimés en 1910 : les subsides de l'État en

Digitized by Google

faveur des sections des conducteurs d'industries métallurgiques et des conducteurs d'industries chimiques de l'école industrielle provinciale supérieure de Charleroi, régulièrement agréée, parce qu'il n'y avait pas dix élèves qui suivaient les cours en juillet 1909.

La section des arts industriels qui comptait plus de 50 élèves serruriers, imprimeurs, ébénistes, décorateurs, après avoir été subsidiée pendant six ans ne l'est plus la septième année parce qu'« elle ne constitue pas un enseignement industriel ».

De même l'école industrielle de la ville de Charleroi s'est vu retirer l'intervention financière du gouvernement pour la section des mines. Or, cette école, ouverte en 1845 sous le titre d'*École des porions*, a été la première école belge pour mineurs.

Supprimés aussi les subsides pour la section des mines et la section des constructions civiles, pour les cours de mathématiques de semaine et pour certaines classes préparatoires à l'école industrielle de Marcinelle.

Supprimés les subsides pour la section des métallurgistes de La Louvière, centre de l'industrie métallurgique le plus actif du pays.

Le même sort a frappé le cours professionnel de modelage de Tournai, unique enseignement dans cette spécialité pour le Tournaisis.

Tout subside est refusé à l'école de dessin de Monceau-sur-Sambre.

Feluy voulait organiser un cours de vocabulaire technologique en français pour ses élèves carriers trop peu instruits pour comprendre et étudier : refusé.

Courcelles a vu ses subsides gouvernementaux supprimés pour la section des mineurs.

L'intervention de l'État dans les frais de dédoublement du cours de la deuxième année préparatoire a été refusée à

Digitized by Google

l'école industrielle commerciale de Marchienne-au-Pont parce qu'il n'y avait que 58 élèves dans la classe, alors qu'aucune école à l'étranger n'accepte plus que 20 élèves dans ses classes.

La commune de Péruwelz est menacée de la suppression de ses subsides de l'État pour deux sections techniques.

Gosselies voit aussi son cours de constructions civiles menacé du retrait des subsides.

L'école industrielle communale de Châtelet a perdu ses subsides en 1909 pour sa section de constructions civiles ; elle s'est vue retirer en outre un subside de 200 francs parce que l'administration centrale a voulu que le cours d'arithmétique, de français et d'hygiène fussent donnés par le même professeur alors que la commission administrative avait décidé de les répartir entre deux ou trois professeurs spécialistes.

La commune de Roux, quoique fréquentée par 129, 119, 114, 125, 129 élèves respectivement en 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, n'a jamais eu un centime de subside de l'État parce qu' « elle est entourée d'écoles industrielles ».

L'école industrielle communale d'Houdeng-Gœgnies a ouvert des cours industriels en octobre 1908. Ni les règlements, ni les programmes, ni la liste des professeurs nommés par la commune et agréés par la province, ni les budgets de 1909 soumis à l'approbation gouvernementale n'étaient revenus de Bruxelles le 27 juillet 1910.

Gilly, centre d'une importante population de mineurs, n'a pu maintenir la section des mines de son école industrielle faute de subsides de l'État. Il en est de même de la section des constructions civiles.

Pour les mêmes raisons, l'école industrielle communale de Quaregnon a dû laisser disparaître sa section des constructions civiles.

La commune de Cuesmes est sur le point de perdre les subsides pour les sections techniques qui ne comptent pas

Digitized by Google

10 élèves; sa section d'électricité n'est pas subsidiée par l'État.

La technologie des ateliers, les cours de résistance des matériaux de l'école de Jemappes ont été supprimés depuis le 1er octobre 1909, faute de subsides de l'État.

La technologie des ateliers a disparu en 1909 du programme de l'école de Montignies-sur-Sambre, l'État lui retirant ses subsides.

La commune de Basècles, centre de la pierre, redoute l'exécution prochaine des menaces officieuses de suppression de subsides.

Le gouvernement a supprimé les subsides pour deux cours à l'école industrielle de Soignies : vocabulaire des métiers, cours de peinture en imitation de bois et marbres.

L'école communale de Quiévrain a perdu tous ses subsides pendant deux années, parce que l'administration communale avait nommé comme directeur un professeur, docteur en sciences, au lieu du candidat préconisé par le ministère de l'industrie et du travail.

Même cause, même mesure pour l'école industrielle de Jumet, qui a perdu, en deux années, 10,000 francs de subsides pour ne pas avoir nommé le candidat ministériel au poste de directeur.

J'arrête ici ma nomenclature : elle est loin d'être complète, car les suppressions continuent. Elles semblent atteindre exclusivement les écoles officielles, car, malgré nos recherches, nous n'avons pu découvrir un seul cas intéressant les écoles techniques privées. Toutes les écoles officielles ne sont pas frappées, mais toutes se sentent menacées.

Leurs directeurs reconnaissent à certains indices l'approche du danger.

Lorsque l'administration centrale ne donne plus suite et n'honore plus d'aucune réponse les requêtes par lesquelles les administrations locales demandent, comme le veulent les

Digitized by Google

règlements, l'approbation des budgets, des nominations, des propositions d'achat de matériel, c'est un très mauvais signe. C'est ainsi que des écoles régulièrement agréées ont pu adresser, dans le cours de deux années, au ministère de l'industrie et du travail plus de soixante dossiers sans qu'elles aient reçu la moindre réponse. Pour les écoles frappées, la liquidation des comptes est suspendue; les professeurs engagés provisoirement et occupés pendant des mois ne sont pas fixés sur leur sort; ils se voient parfois retirer leurs cours lorsque, enfin, le veto ministériel les déclare inaptes à enseigner; quelle que soit l'urgence, l'acquisition du matériel qui est subordonnée à l'approbation préalable du gouvernement reste en suspens. Si les communes, lasses d'attendre, soucieuses de garantir la bonne marche de leur enseignement, passent outre, le subside de l'État leur est refusé parce qu'elles n'ont pas attendu l'approbation qui ne venait pas.

Lorsque le désordre administratif, la démoralisation du personnel enseignant et le découragement des élèves sont ainsi parfaits, le terrain est préparé pour des mesures plus graves. L'imminence de ces mesures ne fait plus de doute lorsque les inspecteurs de l'enseignement technique du gouvernement viennent visiter l'école en juin ou juillet. Le déchet est alors à son maximum et les élèves qui ne passent pas d'examens cessent de fréquenter les cours. Si les inspecteurs compulsent alors les registres d'appel des professeurs pour pointer et totaliser le nombre d'élèves présents, c'est que le sort en est jeté. Les plus chaleureuses félicitations qu'ils peuvent nous prodiguer ne parviennent pas à dissiper les craintes qui, d'ailleurs, ne tardent pas à se justifier par des actes.

La règle des 10 élèves.

Nous avons cité les multiples raisons qui sont données pour la suppression des subsides. La suivante revient comme un *leitmotiv* : dès que le chiffre des élèves fréquentant une

Digitized by Google

section technique, — quelque spéciale qu'elle soit, que la population de l'école soit de 100 ou de 1000 élèves — descend en dessous de 10, l'allocation de l'État est supprimée. Par le fait, la section disparaît, à moins que la commune n'en supporte seule la charge, ou que, suivant le principe adopté par le Hainaut, la province ne soutienne l'effort pécuniaire de la commune en renforçant ses subsides. Aucun espoir ne subsiste de voir renaître les cours supprimés; leur réouverture est, en effet, impossible, car nul ne pourra garantir la présence ultérieure des dix élèves requis et aucun recours n'existe contre la décision ministérielle.

L'application aveugle de la règle fatidique des 10 a, nous n'hésitons pas à le dire, des conséquences désastreuses.

Elle arrête d'abord tout progrès dans l'outillage et dans le matériel de démonstration si nécessaire à l'enseignement industriel. Vu l'incertitude du lendemain, aucune commune ne fera, on le conçoit, la moindre dépense d'installation, ni d'outillage, cet outillage pouvant être sans emploi d'une année à l'autre.

On peut juger de l'impression que doit faire sur l'esprit des ouvriers courageux qui se présentent à l'école l'annonce de la suppression des cours de leurs spécialités, parce qu'ils ne sont pas dix, alors que nul ne songe à supprimer dans les athénées et les collèges les classes de rhétorique ne comptant généralement qu'un nombre restreint d'élèves.

Au point de vue industriel, ses conséquences ne sont pas moins graves. C'est ainsi qu'ont disparu, à une ou deux exceptions près, tous les cours destinés à former des ouvriers conducteurs métallurgiques, des opérateurs intelligents et instruits chargés de desservir les laminoirs, les hauts-fourneaux et les convertisseurs; ces appareils, on le sait, sont d'une grande complexité et coûtent des centaines de mille francs; le moindre dérangement cause des pertes considérables.

Digitized by Google

Vain l'espoir de trouver dans les écoles industrielles le recrutement d'ouvriers aptes et habiles.

Par la même mesure, les derniers cours d'exploitation des mines sont sur le point de disparaître. Notre pays comptait en 1909 plus de 140,000 mineurs. Pour éduquer et renouveler cette classe de travailleurs, il subsiste une douzaine de sections techniques fréquentées par moins de deux centaines de jeunes mineurs!

La petite lueur d'instruction qui s'est levée sur ces masses sombres, qui vivent dans la plus triste ignorance, vient de s'éteindre et l'on pourra continuer à gémir sur leur manque d'adaptabilité aux nouvelles méthodes d'exploitation. Par la suppression des subsides de l'État, toute cette couche de travailleurs de la mine est devenue le mort-terrain de l'éducation technique.

Peut-on alléguer la question d'économie?

D'après les statistiques officielles, chaque élève d'école industrielle coûte 44 francs par an, dont environ 17 francs par an et par élève tombent à charge de l'État. Eu égard aux effets de l'instruction sur le rendement économique de l'ouvrier et sur sa moralité, la charge de $10 \times 17 = 170$ francs l'an pour le maintien des sections, n'atteignant même pas le chiffre de 10 élèves, serait-elle disproportionnée avec les résultats!

La règle de 10 élèves est d'une grande commodité au point de vue du pouvoir central; c'est ce qui lui fera la vie longue; elle dispense de toute enquête quant aux raisons particulières qui pourraient justifier le maintien d'un cours même momentanément peu fréquenté; elle rend inutile aussi l'étude des tranformations qu'il importerait d'introduire dans l'organisation des sections techniques pour rendre la fréquentation plus générale, transformations que le conseil de perfectionnement de l'enseignement technique du Hainaut a formulées dans plusieurs des remarquables rapports qu'il a élaborés.

Digitized by Google

Elle apporte une solution simpliste : les sections techniques sont peu fréquentées : qu'elles disparaissent. Le patient a mal aux dents : qu'on lui coupe la tête.

La règle des 10 est élastique à point. Dans le début, il suffisait que 10 élèves fussent régulièrement *inscrits* pour suivre les cours pour que le subside de l'Etat fût maintenu. Actuellement il faut que 10 élèves fréquentent régulièrement les cours ; demain il est probable que l'on exigera que l'école diplôme par an 10 élèves d'une section pour justifier l'intervention financière de l'Etat.

Si l'on n'arrête les exécutions sommaires et les suppression de sections techniques, nos écoles industrielles ne tarderont pas à descendre au rang de simples cours d'adultes perfectionnés. En effet, ces écoles comptent, en général, une section préparatoire de deux années et des sections techniques également de deux années. Elles reçoivent les enfants qui ont terminé, en Belgique, à l'âge de 12 ans, l'école primaire qui ne comporte que six années d'études. *L'expérience prouve que les connaissances acquises pendant cette trop courte période sont trop faibles pour servir de fondement à des études techniques sérieuses.* Les écoles industrielles ont donc dû prévoir, de toute nécessité, dans leur organisation une section préparatoire, qui comporte au minimum toujours deux années d'études, au cours desquelles les élèves acquièrent dans la mesure du possible le complément d'instruction nécessaire pour pouvoir aborder les études professionnelles. Cette section préparatoire n'existe que dans notre pays. Les étrangers qui visitent nos écoles industrielles sont toujours étonnés de voir les professeurs — qui parfois sont des ingénieurs — enseigner ou répéter le système métrique, le franc, le mètre cube, les principes de physique, les premières notions de géométrie et d'algèbre, le dessin géométrique et les éléments des projections, etc., alors que ces connaissances sont dispensées, dans d'excellentes conditions, et d'une façon appro-

Digitized by Google

fondie au cours des septième et huitième années d'études de l'école primaire obligatoire jusqu'à l'âge de 13 ans en France et en Angleterre, jusqu'à 14 ans dans les autres pays industriels.

A leur sortie de l'école primaire, les jeunes Allemands, Suisses, Hollandais, Suédois, Américains du Nord, Anglais sont donc armés pour commencer *immédiatement* l'étude des spécialités dans les écoles techniques, tandis que nos jeunes ouvriers, distancés d'au moins deux années d'études primaires du jour, doivent passer à l'école industrielle par deux années de cours généraux préparatoires qui, donnés dans de mauvaises conditions, le soir, sont loin d'être l'équivalent des années d'études des écoles primaires étrangères bien organisées.

Nos écoles industrielles, privées de leurs sections techniques, peuvent donc être assimilées à de simples cours d'adultes perfectionnés; c'est à ce rang que sont abaissées celles qui viennent de subir la décapitation par suppression de subsides de l'État.

D'où part la régression que révèle ces faits en matière d'enseignement industriel? On va bientôt le dire.

(A suivre.) OMER BUYSSE.

Digitized by Google

LA MÈRE[1]

III. — L'oisiveté engendre le vice.

Georges Andermatt est encore là. Un observateur attentif pourrait se rendre compte, que, malgré la présence du fils, tout le fardeau du labeur pèse sur les vieilles épaules de Tobie, tandis que Georges ne fait nullement mine de vouloir soulager son père, se considérant exclusivement comme l'hôte de la maison qui ne songe point à se demander comment il ose rester dans ces conditions. Cependant, il a déjà préparé deux fois du petit bois pour sa mère, y sacrifiant même une après-midi; plus d'une fois il a conduit aussi les bêtes au pâturage pour son père. A part cela, il a passé son temps à flâner, affublé de ses habits de dimanche, car il y a toujours encore quelques parents ou amis, habitant la plaine ou la montagne, qu'il n'a pas été voir.

Balbine et Tobie l'ont regardé faire jusqu'ici, trouvant naturel que leur fils jouisse en tout repos des premiers temps de ses vacances. A la fin, ils se sont étonnés de le voir fainéantiser du matin au soir, et maintenant ils commencent à secouer leurs vieilles têtes, pressentant l'orage, et se demandant si leur gars n'en finirait pas bientôt avec cette vie inutile.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'octobre 1910.

Digitized by Google

La première, Balbine, fait part de son mécontentement à son mari.

« Ça ne peut pas durer ainsi, il faut qu'il se décide, ou bien à rester ici et à nous aider dans notre travail, ou bien à retourner en Amérique où il a laissé le sien. »

Il n'en fallait pas davantage pour que Tobie prit l'initiative. Le jour suivant, au déjeuner, pour lequel Georges s'amène de nouveau en habit de fête, le vieux, largement accoudé sur la table, et tout en émiettant son pain dans son lait de chèvre, commence :

« Où vas-tu de nouveau, aujourd'hui?

— Je veux monter chez le cousin, à Oberalpen », répond Georges d'une voix forte, presque agressive.

La mine mécontente de son père l'a frappé depuis quelque temps, et aujourd'hui surtout il démêle une contrariété évidente dans la voix du vieux.

« Ça ne peut pourtant pas durer ainsi, cette vie de fainéant », continue Tobie.

Georges s'est tranquillement renversé en arrière, une main nonchalamment appuyée sur la table, l'autre dans sa poche. Le visage contracté par la colère qui lui monte au cerveau, il riposte d'un ton arrogant :

« Qu'est-ce à dire? C'est mon argent à moi que je dépense, que je sache. »

Pour ce qui est de cela il a raison, il doit en avoir gagné terriblement là-bas en Amérique, car, quoiqu'il ne l'économise guère, il en a toujours encore à sa disposition.

Balbine a assisté à tout sans mot dire, maintenant elle va recueillant les miettes de la nappe dans la main gauche et les secoue dans sa tasse vide. Puis d'une voix lente et réfléchie, elle dit :

« Tout ça est bel et bien, mais je trouve, moi, qu'il serait temps pour toi de penser à t'occuper; ce n'est salutaire pour personne de vagabonder de la sorte. »

Digitized by Google

Ce ton calme exaspère bien plus Georges que les paroles de son père. Il se lève d'un bond, jette sa chaise contre la table, et d'une façon grossière :

« Avec ça qu'on vous écoute, les vieux ! »

Puis il quitte brusquement la chambre ; les autres, y compris Léni, restent un instant sans parole. Tobie finit de déjeuner, et Balbine emporte en silence sa tasse et celle de son fils; Léni se tient pâle et tranquille dans son coin; Balbine, la première, retrouve la parole :

« Il a une jolie façon de parler, il n'y a pas à dire, dit-elle d'une voix contenue.

— Laisse faire, laisse faire, murmure Tobie menaçant, on sait bien qui a été le maître jusqu'ici, va, on est décidé à le mater aussi, celui-là. »

Léni est toujours plus pâle, ses lèvres même sont blanches; cependant, ni Balbine ni Tobie n'y prennent garde. Léni frissonne, comme si un danger planait subitement sur la maison. C'est que la petite a peur de Georges; certes, il est tendre avec elle; dans la nuit d'avant-hier, il l'a même empoignée dans le corridor sombre, voulant l'embrasser. Léni est gênée devant lui et ne peut pas supporter qu'il lui fasse des avances, lui, le frère de son père. Elle sent bien que le moment est venu de raconter tout cela, ici, à cette table, devant grand-père et grand'mère; mais, paralysée de honte et de crainte, sa gorge se serre, elle ne peut faire entendre un son. Les vieux ont fini leur conversation et chacun d'eux retourne à sa besogne. Léni aussi se remet au travail, mais son cœur bat fort, il y aura du grabuge, ce soir, au retour du fils.

Pourtant, le soir, celui-ci ne revient pas pour le souper; c'est à une heure tardive qu'il entre bruyamment, un sourire bénévole aux lèvres, on dirait même qu'il a bu un verre de plus qu'il ne fallait.

« As-tu faim? lui demande sa mère, lorsqu'il suspend son chapeau au crochet.

Digitized by Google

— Non, non, j'ai mangé assez là-haut, » répond-il, une certaine tendresse dans la voix. Ce n'est que quand il s'asseoit pour raconter sa journée, qu'il s'aperçoit qu'il y a quelque chose dans l'air. Il sourit, narquois, tout en caressant sa jolie barbe châtaine. Tobie s'installe, se met à tripoter sa pipe, la bourre, bourre, on aurait dit qu'il y allait de sa vie pour la faire brûler. Il ne prête nulle attention à la présence de son fils. Léni lit, peletonnée dans son coin; de temps en temps elle envoie vers Georges un regard furtif de ses yeux clairs; Balbine raccommode une veste pour son mari. Un silence oppressant règne dans la chambre. Balbine l'interrompt; la lumière de la lampe, suspendue au plafond, éclaire en plein son visage calme et ferme aux teintes d'ivoire, aux bandeaux blancs et aux sourcils noirs. D'un ton tranquille, elle dit aussi :

« Tu peux monter dans ta chambre, Léni. »

Dans le ton de cet ordre, Georges pressent une explication. La jeune fille s'est levee, obeissante, et s'est retirée. A peine la porte est-elle retombée derrière elle, que Tobie se lève, met sa pipe sur la table et se plante devant Georges. Il est en bras de chemise, ses lourdes mains pendent le long de son corps; malgre son buste un peu voûté, sa tête touche presque au plafond.

« Ce matin, tu as été passablement grossier avec nous, mon bon », dit-il.

Georges se met à rire, toujours de ce même rire narquois, et, les coudes appuyés sur ses genoux, son buste projeté en avant, il considère son père du haut en bas, d'un air de bravade. Balbine ne le quitte pas des yeux. Certes, il a été de tout temps difficile à élever, très insouciant même, mais on avait toujours une certaine emprise sur lui, c'est d'Amérique pour sûr qu'il a rapporté cette manière d'agir qui fait sortir son père de ses gonds. Tobie lève sa droite brunie par le soleil et agite son index sous le nez de son fils.

Digitized by Google

« Tu ne t'en tireras pas ainsi avec moi, mon garçon, ou bien, ou bien... enfin arrange-toi à remplir ta journée comme un honnête homme ou bien retourne d'où tu es venu.

— Finissez-en, père, avec votre doigt, murmure le jeune homme, dont la colère a fait gonfler les veines du cou et qui devient menaçant.

— Nous n'en sommes pas encore là; dis-donc, te figures-tu par hasard que ton père a peur de toi », s'écrie Tobie de plus en plus irrité.

Il est pâle comme la mort, sa longue barbe frémit, il agite toujours encore sa main. D'un coup de poing, Georges repousse cette main, le vieux perd la tête et lève la main sur son fils, il n'a qu'une idée, celle de mater son gars comme il l'a maté autrefois petit garçon. Mais Georges se lève brusquement et le saisit. Rien qu'à voir cette poigne, on sait d'avance qu'il aura le dessus. Tobie, lui, ne s'en serait pas aperçu, ses bras résistants se tendent, prêts à la défense; Balbine, elle, a bien vu qu'en quelques tours de mains le fils pourrait renverser son père s'il le voulait. La femme s'est dressée entre les deux, sans que ni l'un ni l'autre ne l'aient remarquée.

« Lâchez-vous », dit-elle, d'une voix blanche, presque sifflante.

Tous deux sont interdits, on eût dit qu'un poids s'abattant lourdement venait de les séparer; ils ont conservé pourtant l'attitude agressive, ils sont parfaitement conscients l'un et l'autre de ce qui aurait pu arriver.

« Tant que je vivrai, dit Balbine, je ne veux pas qu'on puisse dire dans le village qu'on se bat chez nous comme chez la canaille. »

Puis, empoignant Tobie par les épaules, elle le pousse de côté. La femme le conduit sans grands efforts dans la chambre voisine, il y va de son plein gré, la tête inclinée en avant.

Digitized by Google

Georges l'entend faire de la lumière, puis ensuite s'affaler sur un siège. Lorsque Balbine revient, son fils est en train de prendre son chapeau pour s'éloigner. Elle ferme la porte derrière elle, puis elle dit :

« Il me semble que nous avons encore quelque chose à régler ensemble. »

Peut-être que, du geste, elle l'a engagé à s'asseoir devant la table; le fait est que Georges fait involontairement ce que sa mère attend de lui.

« Dépêchez-vous », dit-il en s'asseyant.

La mère traverse lentement la chambre, se dirigeant vers lui. Elle le regarde bien en face; il ne peut s'expliquer le malaise qu'il ressent sous ce regard.

« Si c'était pour nous traiter de la sorte, tu n'avais vraiment pas besoin de revenir, dit-elle d'une voix sombre.

— Au diable, mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi en paix! crie-t-il d'un ton menaçant; je ne suis plus un enfant, je sais ce j'ai à faire! »

Et Balbine le regarde, ses yeux ne peuvent se détacher de lui, elle scrute les moindres traits du jeune homme et y déchiffre sa vie passée. Ceux de Steg n'ont pas cette figure-là, eux; qu'est-ce que cette soif de plaisir, ce je ne sais quoi qui s'allierait mal avec la droiture et la simplicité des braves gens d'ici, ce quelque chose...

Elle se tient immobile, mais tout son être se révolte; en pensée, elle tend les bras vers ce fils qu'elle sent toujours plus perdu pour elle : « Sais-tu bien que je ne veux pas que tu m'échappes, toi? » Tout ceci se passe dans son for intérieur; en apparence, elle est parfaitement calme, les mains sur les genoux, cachées sous son tablier de grosse toile. Seule, sa voix tremble un peu lorsqu'elle dit :

« Tu n'es pas ce que tu devrais être, fils; celui qui ne veut pas travailler est sur une pente fatale.

— Finis-en avec tes sermons, reprend insolemment

Digitized by Google

Georges ; on croirait vraiment que j'ai commis un crime. »

Il se lève, s'approche de la porte; pourtant sa mère lui en impose quand même plus que son père, car il se retourne involontairement pour écouter les dernières paroles de Balbine.

« Tu es revenu pour nous faire honte, toi ; il valait mieux rester là bas; retourne en Amérique, tu pourras mieux y faire ce qui te plaît.

— J'irai quand cela me conviendra », dit-il en grommelant.

Et, dans sa rage, poussant du pied une chaise qui n'en peut mais, il sort. Balbine, toujours les mains sous son tablier, le suit indécise, ne sachant si elle doit lui parler, le rappeler ; son long buste, penché en avant, lui donne quelque chose d'anxieux. Georges s'éloigne sans se retourner, traversant le jardin, longeant la route vers le village. De temps à autre, il lève les épaules tout en marchant, comme s'il voulait en secouer les remontrances qui venaient de pleuvoir sur lui. Balbine le suit des yeux, mesurant chacun de ses gestes, jusqu'à ce qu'il ait disparu. Tandis que son regard l'accompagne, elle sent grandir en elle l'anxiété qui l'avait déjà assaillie avant : « Toi, là-bas, tu ne m'échapperas pas, tu m'appartiens ! » Et le sentiment des droits qu'elle a sur son fils va toujours croissant en elle, se résumant dans cette autre sensation : « Ce serait étrange que je n'arrive pas à te mater, toi qui es à moi. J'aurai encore mon mot à dire avant de te laisser mal tourner ! »

IV. — Honore ton père et ta mère.

Si épais que soit un mur, il ne le sera jamais assez pour empêcher les commérages de passer au travers. Il serait difficile de dire qui a colporté ces bruits de chez les Andermatt dans le village; toujours est-il qu'à Steg ils savent tous que Tobie

Digitized by Google

et Balbine sont en désaccord avec leur fils « C'est compréhensible, disent ceux de Steg; comment des braves gens peuvent-ils vivre en paix avec un individu pareil! » Et de même que l'histoire de la dispute s'est répandue au dehors, de même les commérages du dehors reviennent à la maison Andermatt. « Ce Georges, il a déjà dû en faire des siennes, là-bas, en Amérique! Il court toujours après les femmes. » Ses camarades, non plus, ne font pas grand cas de lui, il n'y a pas à en douter, car c'est curieux de constater comment ses compagnons d'Amérique l'évitent, depuis le fameux jour où Georges leur avait payé à tous à boire au *Cheval blanc*, pour fêter leur retour. Du reste, il ne se soucie guère d'eux non plus.

Les commérages une fois lancés vont leur train, à Steg; les paysans ont l'œil joliment scrutateur lorsqu'il s'agit de moralité, et il est question tantôt de celle-ci, tantôt de celle-là, dont Georges aurait conquis les bonnes grâces On parle surtout beaucoup d'une jeune veuve qui tient une auberge, et qui serait folle du beau gars. « Oui, celui-là sait s'y prendre », ajoutent les paysans. Quelques jours plus tard, le bruit court dans le village que Georges en veut à la pauvre Thérèse de chez les Aschwander; c'est une fillette encore; Dieu sait jusqu'où il entraînera l'orpheline, lui si perverti.

Ce que l'on chuchote dans les rues du village revient donc aux oreilles de Tobie et de Balbine. Ceux-ci gardent pour eux ce qu'on leur rapporte; ils sont trop foncièrement dignes et calmes, l'un et l'autre, pour s'emporter contre ces racontars quotidiens. Ils enfouissent leur chagrin et leur honte au plus profond d'eux mêmes, et chacun s'y prend à sa façon. Tobie est singulièrement déprimé depuis qu'il a dû se convaincre de la supériorité physique de son fils, et s'il évite Georges partout où il peut, ce n'est pas par peur, c'est plutôt par honte et pour le scandale d'un fils s'en prenant à celui investi de toute autorité sur lui.

Digitized by Google

Cette humiliation le ronge; Balbine le sait bien, car il ne mange plus comme d'habitude, revient tard de son ouvrage, s'en va très tôt le matin, pour être le plus vite possible hors de la maison. Le soir, il se couche de très bonne heure, lui qui aimait à veiller un peu, et tout cela pour éviter de se rencontrer avec Georges. Balbine prend la chose tout différemment, elle a une façon d'être très ferme et réservée vis-à-vis de son fils; s'il n'est pas là juste à l'heure du souper, il trouve le couvert levé quand il rentre, et s'il lui arrive d'exprimer un désir ou de donner son mot au sujet de l'emploi de la journée des autres, la mère lève alors la tête et dit :

« Pour avoir son mot à dire, il faut savoir se conduire soi-même. »

Ces paroles sont prononcées très tranquillement, comme en passant, mais le ton en est singulièrement menaçant: on dirait le grondement éloigné d'un orage qui se prépare derrière la montagne. Georges a commencé d'abord par abreuver son entourage de mots grossiers; devant son père et Léni, il se plaint toujours des mauvais traitements qu'on lui inflige; en présence de sa mère, il étouffe à demi sa colère qui devient sourde et n'ose pas se manifester devant elle, Dieu sait pourquoi. Peut-être a-t-il un vague pressentiment de ce qui se passe en cette femme. Il sent bien que tout vibre en elle, mais son regard et son visage n'en trahissent rien. Tout au fond de lui-même, il éprouve la sensation que sa mère lutte désespérément chaque nuit, se raccrochant de toutes les fibres de son être à son amour pour lui et à l'espoir qu'elle fonde en lui, pour constater ensuite chaque jour, torture horrible, qu'il lui échappe de plus en plus.

Il doit y avoir pourtant quelque chose qui frappe singulièrement dans le visage de Balbine, car ceux de Steg la suivent du regard quand elle passe; ils s'étonnent sans savoir pourqnoi et murmurent seulement : « On voit qu'elle

Digitized by Google

a sa croix à porter, la pauvre femme! » Soit qu'elle aille faire quelque emplette au village dans ses vêtements de semaine, soit qu'elle travaille au jardin, qu'elle aille à l'église ou s'en revienne, habillée de noir et son fichu en pointe sur la tête, ceux du village sont toujours à l'observer. C'est surtout quand elle s'achemine vers l'église qu'ils la suivent attentivement. Balbine marche alors un peu voûtée, quoique sa haute taille frappe encore toujours; elle tient ferme sous son bras son livre de prières usé. Son visage jauni, au nez accentué, apparaît sous son fichu comme la figure pâle d'un moine sous son capuchon. Elle répond aux saluts qu'on lui adresse, à droite, à gauche, elle crie, d'une voix calme et claire : « Salut! » en passant; parfois elle y ajoute même le nom de celui qu'elle salue : « Salut, Babé-sepp! »

Si l'on parle d'elle au village c'est avec grande estime. Quelle femme vaillante elle a toujours été, disent-ils entre eux, et ils se racontent aussi l'un et l'autre la pénible jeunesse de Balbine, alors qu'elle traversait la montagne avec son père, guide montagnard et loueur de bêtes de somme, bravant la tempête. Ah! elle était réputée pour son courage, celle-là! Son fils Antoine était tout à fait son portrait, et ils s'étonnent aussi, ces braves gens, que le plus jeune fils, Georges, tienne si peu de la famille. « C'est que ça ne réussit pas non plus à tout le monde d'émigrer en Amérique! » s'écrie l'un d'eux.

Ainsi s'écoulent les jours de Georges. Tobie a appris qu'il a une certaine somme à la caisse d'épargne, où il va puiser de temps à autre. Le vieux rentre même un soir plus radieux que d'habitude dans la cuisine.

« Sais-tu qu'il parle de partir, Georges, » dit-il à Balbine.

Tobie l'a entendu dire au village et un soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine.

Digitized by Google

« C'est du joli quand même qu'il faille se réjouir du départ de son fils unique, » riposte amèrement Balbine.

A partir de ce moment tous les deux attendent que Georges mette ses dires à exécution et reparte pour l'Amérique. Ils suivent furtivement du regard le visage pâle du jeune homme, se demandant s'il ne dira pas bientôt : « Je m'en vais ». Et, avec eux, Léni attend aussi. Personne n'a pu le remarquer, mais la jeune fille, qui est presque encore une enfant, attend plus anxieuse encore que tous les autres. Elle n'ose seulement pas l'avouer, car, dans son innocence, elle ne peut concevoir que le frère de son père puisse être un mauvais sujet. Et pourtant elle a peur, tellement peur, que son cœur bat à se rompre dans sa poitrine quand elle rentre le soir dans sa chambre qui est sur le même palier que celle de Georges. A peine y est-elle entrée qu'elle ferme la porte à double tour. Sa peur grandit de jour en jour, elle en est toute tremblante et frissonnante, et quand sa frayeur est arrivée à son comble elle ne peut plus y tenir; ce n'est pas à la grand'mère ni au grand-père qu'elle peut l'avouer, mais...

Léni a un ami, pas comme les grandes jeunes filles, ou comme quelques-unes de ses compagnes qui se font embrasser par les garçons et parlent de mariage; non, ce n'est que Pierre de chez les Indergand, le fils du voisin, qui la connaît depuis l'école et qui est comme un frère pour elle. Pierre a l'habitude, depuis un certain temps, de venir le dimanche ou quelquefois, par-ci par-là, passer une soirée chez les Andermatt. On se tient alors tantôt dans la « grande chambre », tantôt sur le banc devant la maison pour faire un brin de causette. Pierre est un brave garçon de 18 ans, très calme. Balbine aime à le voir venir à la maison. Ce qui se noue de bonne heure tient ferme, pense-t-elle; puis, la position que Pierre sera en état d'offrir à Léni, plus tard, est certainement la meilleure chose qui puisse arriver à sa petite-fille.

Digitized by Google

Un soir, peu après la tombée de la nuit, Pierre s'amène; il s'était fait plutôt désirer ces derniers temps, peut-être à cause de Georges. Il commence à s'entretenir de choses et d'autres avec Balbine et Tobie : il parle de travaux des champs, du ménage, puis il trouve que c'est dommage de passer une si belle soirée enfermés dans la chambre étouffante, et qu'il vaudrait bienmi eux se tenir dehors sur le banc.

« Ça vaut mieux pour la jeunesse, en tout cas, » dit Balbine.

Léni et Pierre se lèvent et s'installent sur le banc rustique, devant la maison. Georges n'est peut-être pas au village, aujourd'hui; c'est sans doute cela qui a amené Pierre.

La soirée est merveilleuse, en effet. La grande voûte sombre du ciel domine le Felliberg, d'où se détachent les gigantesques sapins que l'on voit si bien du banc. Imposante, la montagne se profile nettement sur le ciel uni. La lumière blanche de la lune est si intense qu'elle éclipse les étoiles d'alentour. Une clarté indescriptible flotte dans l'air au-dessus du disque de la lune, dont les contours se dessinent très fermes, comme tracés au fusain. Et cette clarté inonde Steg et le jardin de la maison des Andermatt, ainsi que le toit en bardeaux gris, les visages de Pierre et de Léni, et fait apparaître la blancheur des lis aux longues tiges qui se dressent entre des carreaux de légumes. Ils rayonnent vraiment ces grands lis, d'un blanc laiteux transparent; on dirait que des flammes blanches allongées montent de leur calice, envahissant jusqu'à la fine pointe des pétales. Silencieux, Léni et Pierre ont contemplé longuement cette splendeur.

« Mon Dieu, regarde donc ces fleurs, dit enfin Léni, les montrant de la main.

— Eh bien? interroge Pierre.

— Dis donc, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau de ma vie », reprend la petite, saisie.

Digitized by Google

Comme cette nuit claire et pure encadre bien ces deux jeunes silhouettes! Le couple rayonne de fraîche jeunesse. Leurs visages sont charmants sous ces rais discrets de la reine des nuits. La face bronzée de Pierre, à l'expression vigoureuse, imberbe encore, avec une paire d'yeux gris bleus sous des sourcils noirs, fait contraste avec la figure de Léni aux joues rebondies, au regard clair, au front lisse et blanc qu'entourent les belles et longues tresses de son abondante chevelure. Tous deux, les mains appuyées sur le banc, balancent nonchalamment leurs jambes.

« Est-il parti, l'Américain? demande tout d'un coup, Pierre.

— Oui », répond Léni, tout bas.

Et voici que tout d'un coup sa main, qui est à côté de celle de Pierre, se pose brusquement sur celle du jeune homme, et sa petite personne frêle se penche vers lui

« Pourvu qu'il ne revienne pas, dit-elle d'une voix tremblante.

— Qui? le cousin? »

Pierre tourne la tête vers la jeune fille. Son inquiétude l'étonne et il remarque qu'elle est toute pâle.

« Il est mauvais, le cousin, reprend-elle, il fait peur au grand-père, à la grand'mère et à moi... »

Elle est tellement hors d'elle, que la parole lui manque; puis elle conclut :

« Je ne sais bientôt plus comment faire pour l'éviter.

— Comment? » demande Pierre.

Ses joues brunes se colorent lentement. Il est lui-même encore d'une candeur si ingénue que le sang lui est monté au visage au récit de la jeune fille, puis ses yeux commencent à exprimer une colère concentrée.

« Il ne me laisse pas en paix; deux fois déjà il a voulu entrer dans ma chambre, pendant la nuit, balbutie Léni.

Digitized by Google

— Lui?... lui?... » dit Pierre, et il ne trouve pas de mots suffisants pour qualifier Georges.

Là-dessus il fait des reproches à Léni, pourquoi elle ne parle pas, pourquoi elle n'en dit rien aux vieux.

« Parce que... parce que..., c'est lui qui les tient, répond-elle, et parce qu'ils ont déjà assez de soucis comme cela. »

Ces dernières paroles lui restent dans la gorge, car on a entendu résonner des pas sur la route et la nuit est si claire qu'ils reconnaissent de loin Georges, qui s'en revient appuyé sur sa canne à corbin. Ils ne savent pas où il a été, mais tous les deux se lèvent spontanément. L'arrivant les a aperçus aussi bien qu'eux, et pour ne pas avoir l'air de vouloir se cacher, ils se laissent retomber sur le banc d'un commun accord. Georges siffle fort en s'approchant, tout en brandissant plusieurs fois sa canne en l'air. En passant le portail, il fait entendre un toussottement et s'approche d'un pas traînant et nonchalant. Le clair de lune découpe sa silhouette élancée et robuste; sa moustache, à cette clarté, a de curieux reflets et son visage blême fait d'autant plus ressortir son regard sombre quoique vacillant.

Hum! fit-il en toussotant, et il s'arrête à quelques pas des deux jeunes gens.

« Ha! ha! ça vous plaît à vous d'être là, hein? » continue-t il.

Plus que dans les paroles, c'est dans le ton qu'il y a quelque chose d'offensant et de méprisant.

« Tu as l'air de ne pas savoir troubler de l'eau, toi, mais... » ajoute-t-il sur le même ton, s'adressant à Léni.

Pierre se dresse :

« Laisse-nous donc tranquilles, toi, » dit-il.

Il n'a pas peur, mais il est pâle de colère. Georges se met à rire.

« Ha! ha! ha! un gamin comme toi!

Digitized by Google

— Canaille que tu es, » dit Pierre, et il fait mine en serrant les dents de passer à côté de lui.

Au même instant le poing de Georges s'écrase lourdement sur la figure de Pierre.

« Tiens, canaille! »

Léni se met à pousser des cris. On entend des portes claquer dans la maison. Pierre se retourne et, quoique à demi étourdi, saisit son adversaire des deux bras; la canne levée, celui-ci le repousse. Au moment où Balbine et Tobie apparaissent sur le seuil, la canne s'abat, faisant siffler l'air; le coup n'a touché que les épaules du jeune gars, mais le jette si fortement à terre qu'il s'y roule de douleur.

« Vermine! » crie Georges à Pierre.

Celui-ci réussit à grand'peine à se relever et, tout honteux et écumant de rage de son impuissance, il reste un instant immobile et tremblant. Puis il pousse un cri rauque et veut s'élancer sur Georges, mais Balbine les sépare.

« Toi, tu vas rentrer, » dit-elle à Pierre, comme si cela allait de soi et qu'elle s'adressât à un tout jeune garçon, puis l'empoignant par le bras elle le conduisit hors du jardin.

Pierre obéit, parce que, dans cet homme tout simple, il y a une distinction de sentiment qui lui fait comprendre que, par égard pour les deux vieux, il doit s'en aller. Pendant ce temps, Léni s'est glissée furtivement dans la maison. Tobie et Georges sont encore dans l'allée du jardin, ils se tiennent l'un vis-à-vis de l'autre comme deux chiens hargneux. Au moment où Balbine se retourne vers eux, Georges hausse les épaules et passe devant son père, le poussant pour rentrer dans la maison. Les vieux viennent lentement après lui et tous se retrouvent ensemble dans la « grande chambre ».

« Donne-moi un verre de vin, » ordonne Georges à Léni, d'un ton grossier.

Balbine repousse la jeune fille de devant l'armoire, dont

Digitized by Google

elle s'était approchée, obéissante, mais ne fait pas mine de donner à son fils ce qu'il demande.

« Comment est-ce que ça a commencé dehors? demande-t-elle.

— C'est à cause de moi que ça a commencé, » balbutie Léni.

Elle est hors d'elle de peur et agite convulsivement ses mains; c'est presque malgré elle que ces paroles sortent de sa bouche:

« Il ne me laisse pas un instant de repos, le cousin; il exige de mauvaises choses de moi... »

Georges s'est jeté contre la table, Tobie s'en rapproche aussi. Qu'il a vieilli en quelques semaines! Son long corps semble plus maigre encore, son visage s'est ratatiné, il se penche si fort en avant que sa longue barbe touche presque la table.

« Tu vas quitter la maison, dit-il haletant à son fils. Je me ferai tuer plutôt que de te laisser dans la maison de mon plein gré! »

Balbine se tient derrière le vieux, elle aussi se penche en avant.

« Alors, tu en es arrivé là! » dit-elle d'une voix étranglée, et ses mains sèches tressaillent en disant ces mots.

« Va-t'en! ajoute-t-elle encore.

— Si cela me convient, murmure hargneusement Georges.

— Nous te dénoncerons si tu ne t'en vas pas de ton propre gré », dit Balbine.

Tobie alors, ne se tenant plus de rage, pousse de côté sa femme et empoigne son fils.

« Sors de la maison, vilain garnement!

— On verra bien! »

Ils luttent corps à corps.

« Jésus! mon Dieu! au secours! » hurle Léni en se précipitant hors de la chambre.

Digitized by Google

Mais Balbine qui l'a suivie la rappelle d'une voix blanche, entrecoupée :

« Il s'agit de te taire! Tu vas rentrer! »

Elle ne veut pas, la pauvre femme, qu'ils sachent là-bas combien est grand leur malheur. Lorsqu'elle rentre, Tobie est déjà à genoux devant son fils, terrassé par lui. Sa force herculéenne excède tellement celle de son père, qu'il a fait du pauvre vieux ce qu'il veut, et cette constatation semble avoir subitement transformé sa colère en belle humeur.

« Tiens-toi gentiment tranquille, entends-tu? dit-il en riant, puis il ajoute : Tu vois bien que je te tiens. »

Tandis qu'il prononce ces dernières paroles d'un air de triomphe, il réduit le vieux à l'impuissance d'une seule de ses mains. Tobie est brisé, il halète comme si on l'étranglait.

« Lâche ton père! » dit Balbine.

Georges obéit, la voix de sa mère a dominé sa colère et semble lui inspirer de nouveau la crainte, à lui, qui ne craint ni Dieu ni diable. Tobie se relève lentement, il toussotte péniblement, s'assied anéanti, les coudes appuyés sur la table et, penché en avant, il fixe le plancher Il n'est donc plus capable de mater son gars... lui... Cette constatation lui coupe bras et jambes. Balbine s'est approchée de la porte.

« Entre ou sors », dit elle à Léni, qui se tient toujours encore tremblante dans le corridor, puis elle ferme la porte, laissant la jeune fille dehors.

Balbine est si grande que ses bandeaux effleurent presque les poutres du plafond lorsqu'elle traverse la chambre. Georges se tient à la fenêtre et regarde dans la nuit éclairée par la lune. Balbine s'approche de lui :

« Te rends-tu compte de ce que tu as fait? demande-t-elle.

— Qu'il me laisse donc tranquille, reprit-il en haussant les épaules.

— Il est écrit dans la Bible : *Honore ton père et ta mère* », dit Balbine.

Digitized by Google

Les paroles sortent de ses lèvres d'une voix sans timbre. Georges fait entendre un « bah ! » puis il lève de nouveau les épaules, comme pour dire que ça finirait bientôt.

« Pas de paroles inutiles, après-demain je vais à Bâle, et le bateau part le 20... »

Puis il regarde sa mère à la dérobée; elle a pris une expression étrange. Ses yeux brillent singulièrement sous l'ombre des sourcils et plongent dans les siens. Il sent qu'elle cherche à lire sur son visage, et même que, perdue dans ce regard scrutateur, elle oublie les paroles de son fils; pourtant elle doit les avoir entendues, car elle ne dit plus rien, elle a l'air de s'être fait à l'idée qu'il restera jusqu'après-demain. Georges, lui, reprend sa façon d'être habituelle, on dirait que rien dans ce monde ne le touche; il s'assied tranquillement à la table, à l'extrémité de laquelle son père affaissé a toujours les yeux fixés à terre. Il sort de sa poche un livre fripé, un roman de pacotille quelconque et se met à lire. Tobie, lui, se lève et va dans la chambre voisine.

« Je ne veux plus être assis à la même table que toi, » dit-il en passant de l'autre côté.

Balbine va et vient, puis elle appelle Léni :

« Monte chercher tes effets, cette nuit tu couches dans notre chambre. »

La jeune fille rentre peu après chargée de ses couvertures, elle n'ose lever les yeux et traverse la pièce la tête basse pour se rendre dans la pièce voisine. Georges semble plongé dans sa lecture, il bâille de temps à autre, mais furtivement à travers ses cils son regard, plein de convoitise, suit la jeune fille. Brusquement ses joues s'enflamment, il y a en lui un mauvais désir, il y a quelque chose qu'il a connu là-bas, en Amérique, dans sa vie déréglée et trop souvent satisfait pour pouvoir encore se dominer. Contrariez-le, le feu n'en sera que plus attisé. Et voilà pourquoi il la lui faut, cette mignonne Léni, qui ne veut pas entendre parler de lui! Balbine, pen-

Digitized by Google

dant ce temps, fait toutes sortes de choses dans la chambre, tantôt elle range une armoire, puis va de l'autre côté, vers le fourneau, où il y a une chambre à provisions pour l'été, ensuite elle fourrage dans le bahut qui est sous la fenêtre. Mais Georges sent bien que sa mère le guette depuis l'armoire, la porte, et tandis qu'elle va fouillant dans le bahut, il enfonce son nez plus avant dans son livre. Balbine pourtant ne cède pas, elle tâche d'analyser la physionomie de son fils tandis qu'elle fait une chose ou l'autre. La mère ne peut se faire à l'idée qu'il soit le même petit être qu'elle a mis au monde et qui l'a quittée il y a quelques années, n'étant pas un modèle de sagesse, mais enfin pas mauvais du tout. Plus elle le contemple, plus elle retrouve ses anciens traits.

« C'est bien lui. Naturellement que c'est lui. »

Plus elle retrouve en lui celui qui partit jadis et plus le souvenir du petit garçon sur qui elle avait toute prise se dessine nettement dans sa mémoire. Que de joies l'enfant, si gai si mignon, ne lui avait-il pas données autrefois! Et... et... celui qui lui avait donné tant de bonheur jadis a-t-il vraiment disparu?

Georges est depuis longtemps dans sa chambre que Balbine est toujours encore là, assise, méditant sur son fils... Tout ce qui est arrivé est-ce bien la réalité?

(*A suivre.*) ERNEST ZAHN.

Traduit de l'allemand par LOUISA WENGER.

Digitized by Google

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA

REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

Depuis quelques années on constate que malgré l'application de la R. P. les partis d'opposition, bien qu'ayant réuni un chiffre total de voix légèrement supérieur à celui des cléricaux, n'obtiennent cependant à la Chambre qu'un nombre de sièges inférieur à celui attribué à leurs adversaires.

Les cléricaux ont une majorité ministérielle de 6 voix, et les libéraux et les socialistes ont ensemble 12,002 voix de plus que les cléricaux. En outre, les démocrates chrétiens, avec 37,190 voix dans le pays, n'obtiennent qu'un siège à la Chambre.

C'est donc que la R. P., telle qu'elle fonctionne aujourd'hui chez nous, favorise les partis forts. Plus un parti est puissant et plus il compte d'adhérents dans le pays, plus il est avantagé par le système actuel de la R. P. au point de vue de sa représentation au parlement.

C'est ainsi que l'ordre dans lequel les partis sont appelés à profiter de la R. P. s'établit comme suit : cléricaux, libéraux, socialistes, démocrates-chrétiens, dissidents et isolés.

On s'est ému — à gauche naturellement — de la situation faite aux partis les plus faibles, et depuis quelque temps on cherche le moyen idéal d'y porter remède, en d'autres termes,

Digitized by Google

de représenter les partis de manière que les Chambres soient « le miroir où se reflètent d'une manière mathématiquement exacte » les tendances politiques diverses du pays. Nous sommes très loin, on le voit, du régime majoritaire. Il est bien entendu que jamais on ne reviendra à ce mode absurde et inique de traduire la volonté des électeurs. Ce n'est pas le principe même de la R. P. que l'on attaque, c'est son mode d'application que l'on critique et que l'on veut renouveler. On veut la R. P. mais une R. P. plus complète encore et plus sincère. Il faut ajouter que non seulement le mouvement réformiste part des gauches, ce qui est tout naturel puisque ce sont elles qui sont le plus lésées par le système actuel — mais encore qu'il n'agite qu'un petit nombre de spécialistes, en quelque sorte docteurs ès science de la R. P. Le mouvement n'atteint pas le grand public qui reste absolument indifférent.

Et comment en serait-il autrement? Les auteurs de systèmes d'application de la R. P. s'ingénient à trouver des formules compliquées, qui, sous prétexte d'être complètes et de donner une représentation mathématiquement exacte, deviennent de véritables casse-tête chinois pour ceux qui n'ont pas fait de la R. P. un objet d'études spéciales.

Un premier point du problème est donc celui-ci : l'application actuelle de la R. P. n'est pas sincère ; quel est le meilleur moyen de la rendre absolument équitable pour tous les partis?

Nous n'examinerons pas ici l'opportunité politique d'une telle réforme. Est-il bon, au point de vue des principes directeurs de la science politique, que les partis faibles soient mis sur le même pied que les partis forts? Les principes d'autorité et de gouvernement n'exigent-ils pas une certaine prédominance des partis forts basée sur leur force et leur puissance mêmes? Lorsque des minorités, ayant des programmes bien distincts et souvent opposés, se coalisent pour renverser une

Digitized by Google

majorité très forte vis-à-vis de chacune d'elles prise isolément, est-il juste et raisonnable de mettre sur le même pied la somme des forces coalisées et le parti au pouvoir, et d'affirmer que cette coalition représente la tendance politique du pays? Est-il même possible de trouver un système qui n'avantage pas quelque peu les partis les plus forts?

Les réponses à ces questions et leur discussion nous entraîneraient très loin dans la matière que nous nous sommes proposés de développer ici. Nous nous bornerons à parler des différentes solutions qui, à notre sens, valent beaucoup mieux que la formule d'Hondt, appliquée actuellement.

Nous en exposerons notamment une dont le grand mérite — que personne ne contestera — sera son excessive simplicité; car elle se borne à une règle de trois. Et ceci constitue le second point du problème réformiste : trouver une solution tellement simple qu'elle soit compréhensible pour tout électeur sachant lire, écrire et calculer, et non pas seulement pour quelques initiés aux « mystères » de la R. P.

Le système actuel, celui de la loi de 1899, est le système d'Hondt (loi 1899, art. 5 H).

La formule d'Hondt a un grave défaut : elle crée pour chaque circonscription électorale des déchets considérables de voix inutilisées perdues pour le parti auquel elles appartiennent. Cela suffit pour la faire définitivement condamner.

Aux élections de 1908 et de 1910, le total des voix perdues pour toutes les listes a été de 302,748. Plus les partis sont forts, moins ils ont de déchets (cléricaux : 99,162 sur 1,195,538; libéraux et socialistes ensemble : 139,934 sur 1,207,540; démocrates chrétiens : 25,317 sur 37,194, isolés et dissidents 38,235 sur 38,235). Si l'on ajoute les déchets de l'opposition et que l'on compare ce total à celui des cléricaux on constate que ce dernier est de beaucoup le moins considérable. C'est ce qui explique que les cléricaux ont pu conserver la majorité ministérielle, bien qu'ils aient

Digitized by Google

obtenu 12,002 voix de moins dans le pays que les anticléricaux.

Cela provient logiquement de ce fait que les cléricaux sont assez nombreux pour obtenir une part de représentation dans chaque circonscription. Il n'en est pas de même des anticléricaux. Dans deux collèges, ils ont inutilement donné leurs suffrages à des candidats non élus (Roulers, Turnhout). Les démocrates-chrétiens ont fait de même dans trois circonscriptions. De plus, dans huit collèges électoraux, il n'a pu y avoir cumul de déchets, parce que libéraux et socialistes n'ont pas fait de cartel.

Pourquoi le législateur a-t-il adopté le système d'Hondt? Quels sont les motifs qui le firent adopter de préférence à tous ceux proposés à l'époque de l'élaboration de la loi de 1899? Le seul motif plausible c'est qu'il était en vogue à cette époque et jouissait de la faveur du moment.

Victor d'Hondt expose pour la première fois son système en 1882, d'abord dans une brochure, puis dans le bulletin de l'association réformiste belge pour l'adoption de la R. P., s'intitulant *La Représentation proportionnelle.*

Lors du dernier congrès interparlementaire, qui s'est réuni il y a quelques semaines à Bruxelles, plusieurs congressistes français exprimaient, en une conversation particulière, le désir de connaître la raison d'être du système d'Hondt. « Avant d'agiter la question de savoir s'il faut appliquer ce système chez nous, nous aimerions savoir pourquoi ce système de calcul est préférable à d'autres, comment se justifie-t-il? » Ainsi s'exprimait notamment M. le député Buisson, un protagoniste du mouvement français pour la R. P. Personne ne savait répondre. Et un éminent proportionnaliste nous racontant son embarras, nous lui avons avoué que nous étions — comme tout le monde, d'ailleurs, — dans l'impossibilité d'indiquer la justification de la méthode d'Hondt.

Nous avons fait des recherches dans les premières années

Digitized by Google

de la revue *La Représentation proportionnelle* et nous y avons trouvé la génèse du système d'Hondt. M. d'Hondt est parti de ce principe qu'il fallait trouver un commun diviseur donnant un nombre de quotients égal au nombre de sièges à répartir. Il pose deux principes. Le diviseur maximum, c'est le nombre des suffrages divisé par le nombre des sièges. Mais ce diviseur maximum laisse un certain nombre de sièges non attribués.

Le diviseur minimum ne peut jamais être inférieur au quotient que l'on obtient en divisant la somme des chiffres électoraux des listes par le nombre des sièges augmenté du nombre des listes moins un.

C'est le diviseur qui donne le maximum des voix perdues. Ce minimum n'assure pas la représentation. C'est la limite en dessous de laquelle il est certain qu'un parti ne peut obtenir de représentation. Avec ce minimum, il n'est pas impossible de réussir, mais on n'est pas certain du succès.

Un parti ne sera certain d'obtenir un siège que lorsqu'il sera plus important que le nombre des suffrages divisé par le nombre des sièges plus un.

Toutes ces règles, qui constituent la base du système d'Hondt, n'ont pas été expliquées mathématiquement par lui.

Il les a élaborées d'une manière purement empirique et s'est borné à les appuyer d'une grande quantité de démonstrations.

Il en est de même en ce qui regarde la recherche du chiffre répartiteur ou commun diviseur de la formule d'Hondt. Après plusieurs tâtonnements, M. d'Hondt en arrive à l'exposé définitif d'une formule qui est celle de la loi actuelle. Mais il y est arrivé d'une manière absolument empirique. Il a exposé également un « moyen mécanique de déterminer le diviseur électoral » au moyen d'un carton fixé au mur, de lattes, etc., le tout constituant une sorte de machine à calculer très simple.

M. d'Hondt était secrétaire de l'Association réformiste; il

Digitized by Google

avait ouvert dans la revue *La Représentation proportionnelle* une sorte d'enquête au sujet de sa formule, par voie d'objections et de réponses à ces objections. On fit des expériences pratiques et sa formule s'accrédita auprès des membres de l'Association réformiste parmi lesquels se trouvaient des hommes politiques, sénateurs et députés. C'est ainsi qu'elle passa en force de loi. La discussion était entre adversaires et partisans du principe même de la R. P. Les adversaires s'acharnaient contre la R. P. même, non contre son mode d'application. Les partisans étaient trop occupés à défendre le principe pour se disputer sur l'opportunité de telle ou telle formule d'application. Ils étaient très heureux de pouvoir se grouper autour d'un même système, dont beaucoup sans doute n'avaient certes pas examiné la valeur pratique.

La formule d'Hondt régit nos élections depuis onze ans. Elle paraît avoir fait son temps. Il s'agit de la remplacer. En France, M. Georges Lachapelle, secrétaire du Comité républicain de la R. P., a proposé un système qui paraît devoir triompher chez nos voisins. Selon nous, c'est un système idéal de la R. P. C'est le système du diviseur électoral uniforme. Voici, d'ailleurs, comment M. Lachapelle l'a exposé :

« Le défaut du régime électoral belge est dans l'extrême diversité des circonscriptions qui nomment tantôt 2, 3, 4, 5 ou 6 députés, tantôt 21, comme à Bruxelles. Il en résulte que le diviseur électoral, qui sert à attribuer à chaque liste le nombre des sièges à laquelle elle a droit, varie lui-même à l'infini. Aux dernières élections, ce diviseur a été de 10,337 à Bruges, de 13,720 à Bruxelles, de 15,017 à Dinant, de 18,033 à Neufchâteau. Par suite, il devient impossible de donner à chaque suffrage la même valeur représentative, ce qui est l'idéal à atteindre en matière de R. P.

« Le remède est très simple. Il consiste, non à égaliser les circonscriptions, ce qui serait chimérique, mais à établir

Digitized by Google

pour toutes les circonscriptions, grandes ou petites, un même diviseur électoral. Si l'on décide, en effet, que tout député devra être élu par un même nombre de suffrages, il devient inutile d'avoir recours à un expédient mathématique plus ou moins ingénieux pour répartir les sièges entre les diverses listes. Le diviseur électoral uniforme donnera la solution du problème.

« Ce diviseur, ou ce quotient uniforme comme nous l'appelons en France, sera naturellement le résultat de la division du nombre total de voix exprimées par le nombre des députés à élire. Aux élections du 22 mai dernier, il y avait 85 députés à élire, et il y a eu 1,274,589 suffrages valablement exprimés. Le diviseur uniforme sera donc :

$$\frac{1,274,589}{85} = 14,995$$

ou 15,000 en chiffres ronds.

« Chaque liste aura droit à autant de sièges que son chiffre électoral contient de fois le diviseur électoral uniforme. La liste du parti catholique ayant obtenu, à Bruxelles, 130,000 suffrages aura droit à :

$$\frac{130,000}{15,000} = 8 \text{ sièges} \div 10,000 \text{ voix de déchets.}$$

« La liste libérale ayant obtenu 100,000 suffrages aura droit à :

$$\frac{100\,000}{15,000} = 6 \text{ sièges} \div 10.000 \text{ voix de déchets.}$$

« La liste socialiste ayant obtenu 70,000 voix aura droit à :

$$\frac{70,000}{15,000} = 4 \text{ sièges} \div 10,000 \text{ voix de déchets.}$$

« Pour obtenir une R. P. intégrale, il suffira ensuite de totaliser le nombre des suffrages inutilisés ou des déchets de chaque parti dans toutes les circonscriptions et de faire une répartition de ces sièges supplémentaires en faveur des candidats les plus favorisés.

Digitized by Google

« Si, dans l'ensemble des circonscriptions, le parti catholique a 60,000 voix de déchets, il aura droit à :

$$\frac{60,000}{15,000} = 4.$$

sièges supplémentaires et ainsi de suite pour les autres partis.

« Telle est la solution de la R. P. intégrale et il n'y en a point d'autre. Elle serait facile à appliquer en Belgique, où les partis sont organisés et disciplinés. Remplacer la formule d'Hondt par celle du diviseur uniforme n'est pas une complication bien redoutable. La réforme s'imposera tôt ou tard chez nos voisins comme elle s'imposera chez nous lorsqu'on voudra régler équitablement et simplement la question de la R. P.

« Certains arrondissements n'auraient pas conservé le même nombre de députés qu'actuellement. Bruges, par exemple, aurait perdu un député. Mais la justice électorale n'exige pas que Bruges conserve quatre députés avec 49,474 votes valables, alors que Neufchâteau, avec 41,088, n'en conserverait que deux. Ce que nous trouvons choquant, c'est qu'il ne soit nécessaire que de 10,000 voix à Bruges pour élire un député, alors qu'il en faut 18,000 à Neufchâteau. Si l'on persiste dans cette erreur, on ne parviendra pas à instituer une R. P. qui ne prête à aucune critique.

« La représentation nationale a-t-elle pour objet de doter une circonscription d'un nombre fixe de députés? Ou n'a-t-elle pas plutôt pour but d'établir un rapport exact entre le nombre des représentants et celui des représentés? Nous ne pensons pas qu'il soit juste, dans tous les cas, de subordonner le nombre des députés à élire au recensement de la population qui n'a lieu qu'à des intervalles plus éloignés que les élections.

« Aucune objection ne peut être faite, au point de vue mathématique, au système du diviseur électoral uniforme. Pour l'établir en Belgique, il faudrait sans doute modifier l'article 49 de la Constitution qui est ainsi conçu : « La loi

Digitized by Google

électorale fixe le nombre des députés d'après le chiffre de la population et ce nombre ne peut excéder la proportion d'un député sur 40,000 habitants. » Mais il faudra bien reviser la Constitution belge quand on remplacera le vote plural par le suffrage universel, ce qui aura lieu un jour ou l'autre.

« Quant à la question de savoir si le nombre des députés à élire doit être déterminé d'après le nombre des électeurs ou d'après le chiffre des votants, elle peut soulever, en effet, comme on nous l'a fait remarquer, une discussion d'un tout autre ordre. C'est entendu. Mais les étrangers, les incapables, les femmes, les mineurs ont-ils un intérêt quelconque à ce qu'un collège élise plus ou moins de députés? A quoi cela leur sert-il? Le chiffre de la population ne joue aucun rôle dans l'élection d'un député; on ne tient aucun compte de ceux qui ne votent pas; pourquoi en tiendrait-on compte pour faire élire un nombre de représentants plus ou moins élevé? »

Le système Lachapelle nécessiterait donc chez nous une revision de la Constitution. Voilà précisément un écueil à éviter. Personnellement, c'est avec une grande satisfaction que nous verrions reviser l'article 49 dans le sens indiqué par M. Lachapelle. Mais pareille revision comporte une majorité des deux tiers à la Chambre, et, chose fort regrettable, il est bien douteux qu'on puisse la trouver.

Nous avons nous-même proposé, après les dernières élections, de créer des députés provinciaux qui viendraient représenter toutes les voix perdues totalisées par province et par parti (1). En appliquant la représentation des déchets provinciaux aux résultats des élections de 1908 et de 1910, nous pouvons constater que le chiffre total des suffrages perdus pour les trois grands partis gouvernementaux (libéraux, socialistes et cléricaux) tombe de 239,096 voix — chiffre actuel — à 25,716 voix.

(1) *La représentation proportionnelle intégrale.* Une formule nouvelle. LAMERTIN, Bruxelles, 1910.

Digitized by Google

Ce système a des avantages incontestables.

D'abord de permettre la suppression radicale du cartel dans tous le pays entre partis d'opposition. Chaque parti se présenterait devant le corps électoral avec une liste d'hommes et de personnalités distinctes et chaque liste représenterait l'intégralité du programme sans concessions et sans compromissions réciproques. Ensuite il ne bouleverse pas la marche actuelle des opérations électorales. Tout se passerait comme avant. Seul le bureau central de chaque province aurait un surcroît de besogne : calculer les déchets provinciaux et répartir ensuite les sièges aux différents partis selon l'importance de leurs déchets. Nous estimons même que ce système n'exigerait pas la revision de la Constitution. L'article 48 actuel dit, en effet, que « la constitution des collèges électoraux est pour chaque province réglée par la loi ». Rien n'empêcherait donc le législateur de décréter qu'il y a autant de collèges par province qu'il y a d'arrondissements et en plus un collège unique pour l'utilisation des déchets provinciaux. Il réunit déjà actuellement plusieurs arrondissements pour ne former qu'une seule circonscription électorale. Malheureusement la création de députés provinciaux ne paraît pas devoir attirer de bien grandes sympathies. C'est bien à tort qu'on se méfie, car ces députés représenteraient une fraction importante du corps électoral dont on ne tient aucun compte aujourd'hui (300,000 suffrages). On a également reproché à ce système d'être très compliqué. *La Chronique* a même prétendu que son étude lui avait donné la migraine.

Ce qui paraît compliqué ce n'est pas notre système, c'est la formule d'Hondt qui en fait la base. Les esprits paresseux qui s'effrayent très vite devant un léger effort de calcul, trouvent en effet que le système d'Hondt est fort compliqué. Ce qui est certain, c'est que sa compréhension n'est pas à la portée de tout le monde.

Or, nous en conservons l'application pour l'attribution des

Digitized by Google

sièges d'arrondissement et nous l'employons même pour distribuer les sièges aux différents partis ayant des déchets provinciaux.

Le système qui jouit pour le moment d'une très grande faveur parmi les spécialistes de la R. P. c'est le système Vande Walle, peut-être parce que c'est celui dont on a le plus parlé dans ces derniers temps et que son auteur, député, n'a négligé aucune occasion pour le présenter à la Chambre, soit pour les élections législatives, soit pour les élections provinciales ou communales. Tel qu'il se présente, dans le projet de loi déposé en 1902 pour les élections législatives par MM. Cambier, Vande Walle, etc., il revêt l'aspect d'un rébus terriblement compliqué. Une série de calculs différents excessivement longs et compliqués exige du bureau électoral central un surcroît de besogne énorme et leur description enlève toute clarté à l'exposé du système. Il est matériellement impossible, même pour un initié, de comprendre cette formule... hiéroglyphique, si ce n'est en prenant les chiffres d'une élection et en effectuant toute la série des calculs.

L'honorable M. Vande Walle vient de publier dans le *Ralliement* un nouveau projet de loi.

L'exposé des motifs nous apprend que « le problème est résolu — grâce à cette nouvelle formule — aussi complètement que le permettent les limites de la circonscription provinciale. Sans doute, à cause de ces limites encore trop étroites dans lesquelles nous avons dû opérer (la province), les déchets n'ont-ils pas entièrement disparu mais ils ont été mathématiquement réduits à leur plus simple expression ».

Nous ne sommes malheureusement pas du tout d'accord avec M. Vande Walle. Son système favorise encore les partis les plus forts. Nous ne croyons pas d'ailleurs que son application aux dernières élections eût changé grand'chose à leur résultat. Pour la province d'Anvers, les cléricaux ont eu 6 voix de déchet, les anticléricaux (libéraux et socialistes) en ont

Digitized by Google

eu 31.218. D'après les calculs de M. Vande Walle, lui-même, ces 31,000 suffrages ne donneraient qu'un siège de plus à l'opposition. Faisons remarquer qu'avec le système de totalisation provinciale des déchets que nous avons préconisé, chaque arrondissement de la province d'Anvers obtenait un député provincial anticlérical. Avec le système Vande Walle, la situation de la province de Namur, par exception entièrement défavorable aux cléricaux, restera identique : avec 76,228 voix le cartel obtient 5 sièges, tandis que les cléricaux avec 72,932 voix n'en obtiennent que 4.

Pour la Flandre occidentale, la formule Vande Walle ne donnerait qu'un seul député anticlérical de plus. Notre système de totalisation des déchets par province et l'attribution des sièges provinciaux pour les représenter donnerait quatre députés de plus aux anticléricaux pour un de plus aux cléricaux.

Nous lisons encore dans l'exposé des motifs que M. Vande Walle a soumis le texte de son projet de loi à de jeunes élèves d'écoles moyennes, qui ont parfaitement compris et qui ont terminé les calculs pour la province d'Anvers en moins d'une demi-heure. C'est très bien. Mais nous sommes persuadé que si ces jeunes gens ont très bien compris ce qu'il fallait faire, ils n'ont pas compris *pourquoi* ils devaient le faire.

C'est comme si on leur avait donné les chiffres d'une formule compliquée d'algèbre supérieure ; ils auraient très bien trouvé l'inconnue, mais quant à expliquer la formule et en comprendre la justification, ils n'auraient su le faire qu'après avoir étudié à fond tous les principes de la matière.

On a beau dire, l'électeur aime bien de se rendre compte par lui-même de l'usage que l'on fait de son vote. Il aimerait pouvoir contrôler par lui-même la marche des opérations électorales, se rendre compte facilement du mécanisme de la répartition des sièges et savoir *pourquoi* telle ou telle opéra-

Digitized by Google

tion d'arithmétique est nécessaire. Ceci est déjà bien difficile aujourd'hui. Que serait-ce demain avec une formule comme celle de M. Vande Walle!

La R. P. est viable. Elle est même pleine de force et de santé. Mais elle ne pourra continuer à bien se porter que si en l'améliorant on la rend plus claire, plus intelligible, plus compréhensible à la masse.

En s'inspirant de cette qualification de proportionnelle donnée au genre de représentation que l'on veut obtenir, on pourrait s'adresser, pour constituer la base d'un système simple et clair, à la règle de trois, modèle mathématique de proportionnalité absolue.

Dans une circonscription donnée, soit différents partis A, B, C, D, ayant respectivement 79,000, 40,000, 23,500 et 2,500 voix, soit ensemble 145,000 voix et soit 11 le nombre des sièges à partager.

Comment exprimer d'une façon absolument mathématique le nombre de sièges revenant à chacun de ces partis? Par une simple règle de trois. Soit x le nombre cherché.

PARTI A.

$$145{,}000 : 79{,}000 = 11 : x$$

d'où

$$x = \frac{79{,}000 \times 11}{145{,}000} = 5.99$$

PARTI B.

$$145{,}000 : 40{,}000 = 11 : x$$

d'où

$$x = \frac{40{,}000 \times 11}{145{,}000} = 3.03.$$

PARTI C.

$$145{,}000 : 23{,}500 = 11 : x$$

d'où

$$x = \frac{23{,}500 \times 11}{145{,}000} = 1\ 76$$

PARTI D.

$$145{,}000 : 2{,}500 = 11 : x$$

d'où

$$x = \frac{3{,}500 \times 11}{145{,}000} = 0.18$$

Digitized by Google

Le parti A a donc droit à 5.99 sièges, le parti B à 3.03, le parti C à 1.76, le parti D à 0.18. Nous constatons que l'une des listes n'obtient que 0.18 siège. Elle a réuni très peu de voix, c'est une liste isolée ou dissidente. Nous pouvons la négliger, car elle n'a même pas droit à un demi-siège. Nous n'en tiendrons donc pas compte dans l'attribution des sièges et comme il y a 11 sièges à distribuer entre 3 partis A, B, C, c'est le total des voix attribuées à ces partis, soit (145,000 — 2,500 =) 142,500, le nombre dont nous tiendrons compte dans l'application de notre règle de trois, et nous obtenons alors comme coefficients de représentation les chiffres suivants : A obtient 6.09 sièges, B en obtient 3.08 et, C 1.82.

Dans tous les arrondissements où nous trouvons des dissidents ou des isolés, nous agirons de même. Des doctrines quelconques ou les intérêts particuliers ne méritent une représentation au sein du parlement que s'ils parviennent à grouper réellement un chiffre raisonnable d'individus et surtout s'ils manifestent l'existence d'une tendance ou d'un besoin durable. Or, c'est le propre de toutes les petites listes caractérisées plus haut d'être éphémères, et leur apparition dépend de circonstances fortuites qui varient d'une élection à l'autre.

M. Merget ne recueille-t-il que 1,148 voix? M. Chainaye (je dis M. Chainaye parce qu'il y avait une liste Chainaye, il n'y avait pas de liste wallonne) ne recueille-t-il que 4,148 voix? J'en conclus qu'ils ne méritent pas d'entrer au parlement. Le chiffre de leurs partisans indique qu'ils ne répondent à aucun besoin ni à aucune tendance du peuple belge, et les députés représentent la nation. Une loi qui permettrait d'ailleurs la représentation de tous ces groupes isolés serait une absurdité qui ferait surgir des listes de cabaretiers et d'épiciers à tous les coins de rue.

Digitized by Google

Formulons comme suit la première opération de notre système de calcul :

I. Dans chaque arrondissement additionner, quel que soit le nombre des listes prenant part à l'election, le total général des votes émis. En faire de même des votes émis pour chaque liste particulière. Multiplier ce dernier chiffre par celui des candidats à élire et diviser le produit par le total général des votes. Le quotient donne le chiffre exact des élus pour chaque liste.

II. Cette règle de trois doit s'effectuer en commençant par la liste dont le total des voix est le plus faible ; si, pour cette liste, le quotient obtenu est une fraction inferieure à la moitié de l'unité, cette liste ne vient pas en ordre utile pour être représentée. Il en est de même de toute autre liste pour laquelle la règle de trois donnerait un résultat analogue. On continue l'application de la règle de trois pour les autres groupes, mais en ne prenant en considération, comme total de votes émis, que ceux qui ont été donnés aux listes restées en présence pour le partage des sièges.

Il va de soi que si, exceptionnellement, il y avait dans un arrondissement plusieurs listes de dissidents ou d'isolés, elles seraient toutes éliminées, si aucune d'entre elles n'atteignait 0.50. Toutefois, il faudra toujours procéder en commençant par la liste qui réunit le plus faible total des votes, et, passant à la suivante, par ordre d'importance, déduire chaque fois du total des votes émis les votes attribués aux listes éliminées, pour appliquer rigoureusement la règle de trois aux listes restantes.

Ayant procédé par cette règle de trois pour les différents partis, nous voyons qu'il y a un certain nombre de sièges attribués immédiatement et représentés par le coefficient entier de chaque liste.

Nous avons dressé un tableau de ces coefficients pour tous

Digitized by Google

les arrondissements, en faisant le calcul avec les chiffres des élections de 1908 et 1910 :

ÉLECTIONS DE 1910.

CIRCONSCRIPTIONS.	Sièges à conférer.	Cartel.	Cléricaux.	Libéraux.	Socialistes.	Démocrates-chrétiens.
Bruxelles . .	21	—	9.45	7.00	4.85*	—
Louvain . . .	6	2.45	3.54*	—	—	—
Nivelles . . .	4	2.44	1.55*	—	—	—
Roulers . . .	4	0.66*	3.33	—	—	—
Courtrai. . .	5	1.76*	3.23	—	—	—
Ypres . . .	3	0.95*	2.04	—	—	—
Bruges . . .	4	1.34	2.65*	—	—	—
Ostende . . .	4	1.43	2.65*	—	—	—
Malines . . .	4	1.49	2.50*	—	—	—
Anvers . . .	13	—	6.52*	5.16	1.31	—
Turnhout . .	3	0.62*	2.37	—	—	—
Dinant . . .	4	1.96*	2.03	—	—	—
Namur . . .	5	2.62*	2 37	—	—	—
Neufchâteau .	2	0.87*	1.12	—	—	—
Arlon . . .	3	1.33	1.66*	—	—	—
Total . .	85	19	48	12	6	—

ÉLECTIONS DE 1908.

CIRCONSCRIPTIONS.	Sièges à conférer.	Cartel.	Cléricaux.	Libéraux.	Socialistes.	Démocrates-chrétiens.
Alost. . . .	5	1.03	2.76*	—	—	1.21
Audenaerde. .	3	1.12	1.87*	—	—	—
Gand. . . .	11	—	6.11	3.08	1.78*	—
Saint-Nicolas .	4	0.98*	3.01	—	—	—
Termonde . .	3	0.86*	2.13	—	—	—
Charleroi . .	9	—	2.63*	1.66*	4.70*	—
Mons. . . .	6	—	1.74*	1.23	3 01	—
Soignies. . .	4	2.34	1.65*	—	—	—
Tournai-Ath .	6	3.39	2.60*	—	—	—
Thuin . . .	3	—	0.99*	1 03	0.97*	—
Huy-Waremme	4	2.47	1.52*	—	—	—
Liége. . . .	12	—	2.94*	2.88*	5.50	0.65*
Verviers. . .	5	—	2.16	1 26	1.57*	—
Hasselt . . .	3	0.85*	2.14	—	—	—
Tongres . . .	3	0 76*	2.23	—	—	—
Total . .	81	13	37	11	18	2

(Les fractions marquées d'un astérisque représentent des sièges entiers.)

Digitized by Google

Nous y voyons que pour 1910, par exemple, dès l'accomplissement de la première opération de notre système, c'est-à-dire le calcul du coefficient de chaque liste, le cartel obtient, dans l'arrondissement d'Ostende, 1 siège et les cléricaux 1 siège également. Dans l'arrondissement de Bruxelles, les cléricaux obtiennent 9 sièges, les libéraux 7 sièges, les socialistes 4 sièges. Or, il reste 1 siège à attribuer, dans chacun de ces arrondissements, et il est exprimé par des fractions réparties entre les différentes listes, mais dont la somme est égale à 0.99, soit 1. Dans l'arrondissement de Charleroi (elections de 1908), les cléricaux obtiennent d'emblée 2 sièges, les libéraux 1, les socialistes 4; mais il reste 2 sièges non encore attribués exprimés par les fractions 0.63, 0.66 et 0.70, dont la somme est égale à 1.99, soit 2.

On ne peut accorder à une liste une fraction de siège, ni envoyer siéger à la Chambre un quart ou un tiers de député. Dès lors comment rétribuer les sièges dont l'attribution reste en suspens? Ceci constitue la deuxième opération de notre système :

I. Dans chaque circonscription électorale, les sièges représentes par les nombres entiers des coefficients obtenus par l'application de la règle de trois sont acquis immediatement aux listes dont ces coefficients expriment le droit à la représentation.

II. On attribue les sièges non encore rétribués et exprimés par les fractions des différents coefficients aux listes qui ont les plus fortes fractions, à raison d'un siège par fraction.

C'est ainsi que, d'après notre tableau, à Charleroi les libéraux et les socialistes, ayant comme coefficient 1.66 et 4.70 obtiennent respectivement 2 et 5 sièges, tandis que les cléricaux, avec le coefficient 2.63, n'en obtiennent que 2. A Bruxelles, le siège non encore attribué revient aux socia-

Digitized by Google

listes, qui ont le coefficient 4.85 ; ils ont donc 5 sièges en tout.

Ce système est, comme on le voit, excessivement simple et ne nous conduit pas aux complications du système Vande Walle, accumulées comme à plaisir.

Nivelles, au lieu de 3 députés cartellistes, n'en aurait plus que 2. Mais le système actuel donne 1 siège aux cléricaux pour près de 30,000 voix (2 × 15) alors que le cartel avec 46,000 voix (3 × 15) en obtient 3.

Ici, ce qui est absurde et qui donnera lieu à des injustices quel que soit le système de calcul employé, c'est que Nivelles pour 75,000 voix à représenter n'a que 4 sièges à distribuer alors que Bruges avec 50,000 voix a droit à 4 sièges également. Il faudrait donc un cinquième siège à Nivelles, ce qui assurerait équitablement 3 sièges aux anticléricaux et 3 aux cléricaux.

Le système Lachapelle, avec le diviseur uniforme, atteindrait ce but.

Par contre, actuellement, à Roulers avec 9,162 voix, à Turnhout avec 10,309 voix, le cartel n'obtient aucune représentation.

Avec notre système, chacun de ces deux arrondissements enverrait un député anticlérical à la Chambre.

La règle de trois, appliquée à la répartition des sièges, a déjà été préconisée en 1894 par M. Demaere-Limnander. Or, M. Demaere se contentait de forcer, pour toutes les listes, les fractions plus élevées que 0.50. Le système ainsi conçu était inapplicable dans la pratique. Il en arrivait forcément à attribuer trop de sièges à certains arrondissements. D'après ce mode de calcul, Charleroi, par exemple, obtenait 10 députés alors que légalement il n'a droit à en avoir que 9.

Notre système, dira-t-on, favorise les partis forts.

Pas autant que le système d'Hondt, certainement.

Mais si le système d'Hondt crée des déchets, notre système

Digitized by Google

crée des fractions faibles qui disparaissent au profit des partis ayant les fractions les plus fortes. Si l'on avait appliqué le système de la règle de trois aux élections de 1908 et de 1910, la Chambre serait actuellement composée de 85 cléricaux, 2 démocrates chrétiens et 79 anticléricaux. Il n'y aurait donc pas grand'chose de changé.

Tout cela est possible. Je ne veux d'ailleurs pas recommander cette formule Demaere, modifiée comme une panacée, à ceux qui veulent remédier aux défauts de la loi actuelle, mais son exposé et les quelques réflexions qu'il suggère mettent en lumière certains points du problème de la R. P. qui nous paraissent très intéressants.

Le système que nous venons d'exposer est beaucoup plus simple et plus facile à comprendre que le système d'Hondt; il est basé tout entier sur deux principes très simples : la règle de trois et l'opération qui consiste à forcer les plus fortes fractions obtenues, en nombre égal aux sièges restant à distribuer. Certaines personnalités sont antiproportionnalistes parce que, prétendent-elles, la R. P. est beaucoup trop compliquée. Il nous semble que maintenant elles doivent abdiquer. Ceux qui repoussent la R. P. en prétendant qu'elle est trop compliquée n'ont plus ce prétexte lorsqu'ils se trouvent en présence de systèmes aussi simples que celui de M. Lachapelle ou de celui que nous venons d'exposer. Même M. Frick, à moins qu'il n'ait oublié sa règle de trois, admettra que le système de M. Lachapelle ou bien la formule que nous avons exposée sont simples, clairs et compréhensibles pour tout électeur.

Cette formule existait déjà en 1894, sous une autre forme (exposée par M. Demaere). Il est donc avéré que le législateur de 1899 se trouvait en présence d'un système compliqué basé sur des données absolument empiriques, et d'un système beaucoup plus simple, donnant même des résultats meilleurs, basé sur un principe de mathématique élémentaire. Nous en

Digitized by Google

concluons qu'il a eu tort de ne pas choisir le second. Il n'aurait pas eu beaucoup de peine à trouver la modification que nous y apportons aujourd'hui, et qui était nécessaire afin de la rendre viable.

Un autre fait acquis, c'est que, quel que soit le système de calcul employé — même le nouveau système Vande Walle —, il y aura toujours des injustices, parce que le nombre des députés et des sénateurs est proportionnel au chiffre des habitants (1 député pour 40,000 habitants, 1 sénateur pour 80,000 habitants, article 49 de la Constitution).

D'un arrondissement à l'autre, la proportion du chiffre des électeurs au chiffre de la population, varie, et avec le vote plural, la proportion du chiffre des voix au chiffre des électeurs varie encore. Le recensement de la population, qui fixe le chiffre des députés, ne se fait que tous les dix ans, de telle sorte qu'au bout de la huitième année le nombre des députés est resté le même pour une population qui, depuis le recensement précédent, a beaucoup augmenté dans certains arrondissements, très peu dans d'autres. Il y a une inégalité formidable entre les circonscriptions, dont les unes élisent 21 députés, bientôt 25, d'autres 13 ou 3 et 2 seulement. Il en résulte que toute minorité, pour être représentée, doit obtenir le tiers ou la moitié dans certaines circonscriptions et que dans d'autres il suffit qu'elle en atteigne le 1/21e. Il y a donc une cause d'inégalité très grande dans la situation d'un même parti selon les circonscriptions dans lesquelles il se trouve. C'est pour cela que le parti le plus fort, celui qui compte le plus d'adhérents répartis dans toutes les circonscriptions du pays, est le plus avantagé par l'article 49 de la Constitution.

Toutes ces causes résultant d'ailleurs de l'article 49 de la Constitution font qu'il y a une très grande part de hasard, non pas dans la distribution des suffrages entre les différents partis, mais dans la répartition des sièges, dans les résultats

Digitized by Google

de la même méthode de calcul, appliquée à des arrondissements différents.

C'est pourquoi nous estimons que le système du diviseur uniforme, élaboré par M. Georges Lachapelle, vaut infiniment mieux que n'importe quel système qui puisse être proposé chez nous dans l'état actuel des choses. Mais la revision constitutionnelle nécessaire pour l'introduction de ce système dans notre législation électorale est une impossibilité pour le moment à cause de la majorité cléricale.

Avec le système Lachapelle, en effet, il y a longtemps que les cléricaux auraient perdu le pouvoir.

Ce serait d'ailleurs de la naïveté de la part de leurs adversaires politiques de croire un seul instant que les cléricaux soient disposés à examiner avec la moindre bienveillance une amélioration quelconque du système de la R. P. Autant leur demander de tresser eux-mêmes la corde qui doit servir à les pendre.

Peut-être consentiront-ils à introduire la R. P. pour la province et à étendre son application en ce qui concerne la commune. Mais nous pouvons être bien certains qu'en ce qui concerne le système d'Hondt, c'est-à-dire le mode d'application de la R. P., en ce qui concerne le vote plural, le principe de l'article 49 de la Constitution, l'inégalité formidable des circonscriptions, d'ici deux ans au moins, rien ne sera changé.

Nous avons donc le temps de nous mettre tous d'accord, après mûre discussion, sur le système le plus juste, le plus équitable, le plus mathématiquement exact, et en même temps le plus simple : le système Lachapelle.

FÉLIX GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

FRANÇAIS ET ALLEMAND

En voulant étudier l'influence réciproque des langues française et allemande, j'ai songé d'abord à une loi sociologique qu'on nous enseignait dans nos premières leçons de littérature et qui est vraiment d'une grande utilité pour apprécier les rapports passés, présents et futurs de deux langues. Cette loi consiste en ceci : lorsqu'un peuple vient s'établir en conquérant chez un autre, le plus civilisé, qu'il soit vainqueur ou vaincu, impose sa langue et ses mœurs au moins civilisé. En effet, l'homme, en présence de deux civilisations, choisira nécessairement la plus développée, celle qui satisfera le mieux son besoin inné de progrès et de sociabilité.

Prenons la France. Elle offre un exemple d'assimilation sans précédent par son entière latinisation, qui suivit la conquête des Gaules par Jules César. Assimilation si complète que les institutions romaines subsistèrent plus longtemps en France qu'en Italie et que c'est là qu'il faut chercher les derniers vestiges de l'empire romain d'Occident.

Cette fois-ci, c'était le vaincu qui acceptait la civilisation du vainqueur. Cela n'avait rien de bien extraordinaire, mais il ne faut pas s'étonner non plus de ce qui se passa après la conquête de la Gaule par les Francs. Les Francs, de purs Germains, ne tardèrent pas à reconnaître tacitement la supériorité de la civilisation latine, et deux ou trois siècles suffirent

Digitized by Google

pour en faire les fils intellectuels des Gallo-Romains. Aussi comprend-on à la rigueur cet Allemand chauvin qui a soutenu que Napoléon était un Germain, comme certains Orientaux ont voulu qu'il fût grec (καλο μέρος = Bona-parte).

Nous voyons donc que la loi formulée est corroborée par les faits. Nous nous en servirons donc pour chercher à découvrir les influences réciproques du français et de l'allemand.

Le cas du français est assez simple. Le tudesque lui a passé un nombre assez respectable de mots, à la suite de l'invasion franque. Ce sont surtout des termes de guerre et de marine : *heaume*, *guerre*, *mât*, *guinder*, pour en citer quelques-uns. Au cours des guerres ultérieures entre la France et l'Allemagne, de nouveaux emprunts eurent lieu. Notre mot *chenapan* vient de l'allemand *schnapp hahn*, attrape-coq. L'image d'un soldat en maraude se présente immédiatement à l'esprit. De nos jours, on a encore introduit une ou deux rares expressions allemandes dans la langue; nous les imprimons généralement en italique; ce sont presque des citations et elles constituent des termes spéciaux de science ou d'art. La géologie nous a valu le mot *thalweg* et l'art musical l'expression *leitmotiv*.

Qu'ont fait, de leur côté, les Allemands? De tout temps, ils ont puisé à pleines mains dans la langue française. Ils ne veulent pas toujours en convenir et disent qu'ils empruntent au latin, ce qui était plus ou moins vrai au moyen âge, mais ce qui ne l'est plus du tout. Les premiers emprunts se sont tellement bien assimilés à la langue allemande, qu'ils ne font pas trop mauvaise figure. Beaucoup de mots proviennent encore de l'époque romaine et de l'ère de la science monacale. Par exemple *Pfalz*, qui vient du latin *palatium*, palais; *Pein*, *verpönen* (défendre sous peine sévère), de *pœna*, peine. L'adoption du droit romain en Allemagne, vers la fin du moyen âge, a pour effet l'introduction d'un fort contingent

Digitized by Google

de mots latins dans la langue. La surabondance de termes étrangers était déjà telle au XVIIe siècle que des sociétés se sont fondées pour l'épuration de l'allemand. Il va de soi qu'elles n'ont abouti à rien d'utile, car les causes qui présidaient à cette invasion de mots étaient bien trop puissantes pour être efficacement combattues par quelques puristes isolés.

Il se passa, à ce moment, d'assez plaisantes choses. Dans la crainte que le mot *Nase*, nez, qui est aussi pur que possible, ne vienne du latin *nasus* (presque tous les termes correspondants des langues indo-européennes ont une origine commune, le sanscrit est *nasa*), on proposa, par exemple, de le remplacer par *Löschhorn* (cor d'extinction !); *Gesichtserker* (balcon de visage !). Que les Allemands ont d'esprit ! Leurs efforts louables ne furent donc pas couronnés de tout le succès qu'ils méritaient. La fatale invasion de mots français continua et pendant tout le XVIIe et la plus grande partie du XVIIIe siècle, le goût français régna en maître de l'autre côté du Rhin. La raison n'est pas difficile à trouver. Le XVIIe siècle a été le grand siècle de la civilisation française. La littérature française s'est imposée au monde; elle a exercé longtemps en Europe une royauté incontestée. Ensuite, la cour brillante de Louis XIV donna également le ton pour le savoir-vivre et les bonnes manières. Rien d'étonnant si le Grand Turc, les hospodars roumains s'en inspiraient sans scrupule, et si les classes supérieures allemandes dédaignaient leur langue nationale et ne parlaient que français. Il était de mauvais goût de se servir des grossiers dialectes du peuple. Frédéric II appelait Voltaire à sa cour, composait des poésies françaises, écrivait — en français — une histoire de la littérature allemande et, quand, par hasard, il s'exprimait dans sa propre langue, il y mêlait tant de mots français, que l'on peut se demander quelle est, au fond, la langue qu'il pensait employer. C'est surtout sous son règne que nos verbes ont fait leur entrée en Allemagne, en s'affublant de la terminaison *ieren : mar-*

Digitized by Google

schieren, *apportieren*, *kompromittieren*, *akzeptieren*, *amüsieren*, *kokettieren*... Frédéric II écrit à un familier : *um sie zu amüsieren oder vielmehr zu ennuyieren*... et l'on trouverait facilement des exemples encore plus frappants.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, époque où l'on s'efforçait, dans certaines cours allemandes, d'imiter les mœurs, assez peu louables cependant, de Louis XV et de sa cour. La seconde moitié du XVIII^e^ siècle est l'époque classique allemande. Son premier grand représentant, Klopstock, lutta déjà contre l'influence étrangère et tous les autres écrivains le suivirent dans cette voie. La langue et le goût allemands s'épurèrent lentement. Les grandes œuvres classiques se succédèrent. Et vraiment il y a de la beauté dans cette langue... lorsqu'on ne la dépare pas à chaque instant par des mots étrangers.

Au XIX^e^ siècle, l'influence de la France sur l'Allemagne a été encore très considérable et notre loi sociologique nous permet de conclure, bien qu'il n'y ait pas eu conquête durable, à quelques emprunts. En effet, la Révolution et l'ère napoléonienne ont créé des rapports, pas très affectueux, il est vrai, entre les deux nations. Plus tard, la France, champion du libéralisme et des idées avancées, attirera les regards de toute l'Europe, dominée par la réaction. Heine vient chercher la liberté à Paris et, bien que poète allemand, et bon poète encore, il écrit sans frémir : *die fadeste Suffisance, der tiefe Ennui eines blasierten Fürsten*. Est-ce de l'allemand francisé ou du français germanisé ? Il serait malaisé de le dire.

Le progrès des sciences enrichit également la langue allemande d'un nombre considérable de mots français, qu'il était souvent très naturel d'accepter, mais qu'on aurait pu remplacer d'ordinaire par des termes allemands. Enfin le journalisme vint mettre le comble à cette infiltration. Tout le monde se mit à écrire, sans souci aucun de la forme ; on prit le terme

Digitized by Google

qui se présentait à l'idée, qu'on venait de lire à l'instant dans le livre ou le journal français, et la langue allemande en subissait fatalement les conséquences.

De 1860 à 1870 s'accomplit l'unification de l'Allemagne. Est-ce que cet événement capital dans l'histoire de la race germanique ne va pas exercer une influence sur la langue? Mais avant d'étudier ce point, établissons quelle est la situation actuelle de l'allemand par rapport au français.

Les mots empruntés au français se trouvent partout; dans les romans modernes qui imitent le langage du grand monde; dans les journaux humoristiques qui en sont farcis, dans les feuilles publiques qui en regorgent; dans la conversation qui en est remplie. Je me baserai sur les observations faites dans la Suisse allemande où l'influence française est peut-être encore plus forte qu'ailleurs. Je prends, au hasard, un article de journal dans un grand quotidien.

Vous me direz que son auteur est un Bernois ayant passé sa vie à Lausanne et qu'il ne faut pas s'étonner si quelques mots français viennent se glisser sous sa plume. Détrompez-vous! C'est une lettre de Vienne et si là on n'est pas encore assez à l'abri de l'influence française, où faudra t-il aller pour y échapper? Voici donc ce que je trouve dans l'espace de deux cents lignes : *projektiert*, *Korrespondent*, *Kongress*, *Mandat*, *okkupieren*, *prophezeien*, *Experiment*, *Interessensphäre*, *pazifiziert*, *Kulturarbeit*, *Monarchie*, *Zivilisation*, *Dezenium*, *Fauteuil des Ministers*, *Traditionen*, *Prototyp*, *regalierte*, *Diplomatenfiguren*, *Karrikaturen*. *Mission*, *Expansionsgelüste*, *territoriale*, *Basis*, *Penetration*, *Interesse*, *energisch*, *Der Pionier moderner Kultur ist die Lokomotive und das Exposé*, *Delegation*, *Verkehrsprojekt*, *Militär*, *Votierung*, *Konsortium*, *eminenter* (adjectif allemand et non pas adverbe latin, ne pas confondre, s'il vous plaît), *Ministerium*, *internationale*, *Status quo*, *Kompensationen*, *Konkurrenz*, *Ueberlandsroute*, *Konzessionen*, *Intrigen*.

Digitized by Google

J'ai inscrit dans cette liste tout ce qui est d'origine latine (ou grecque plus anciennement). Beaucoup de ces mots font vraiment partie, aujourd'hui, de la langue allemande et n'ont pas d'équivalent germanique; mais on peut dire, sans exagérer, que les trois quarts pourraient être remplacés avantageusement par des termes allemands, car ils risquent de n'être pas compris ou d'être mal compris par la moitié des lecteurs.

Citons encore, au hasard, quelques emprunts : *perron*, *balcon*, *frappant* (on trouve parfois : *am frappantesten*, joli échantillon d'harmonie imitative!) *amüsant*, *pikant*, *kolossal*, *phenomenal* (les grands mots des fats Berlinois), *kompromittieren* ..

Mais il y a plus. Les Allemands « fabriquent » — ils ont une grande puissance procréative — des mots français. On annonce des chambres à louer pour messieurs par cette belle expression : *Garçonlogis*. Je suis tombé à la renverse, lorsque j'ai lu l'annonce suivante, insérée par un tailleur : *Alle Beförderungen, Passepoilieren, u.s.w. unserer Offiziere, prompt und billigt besorgt.*

Donc, voilà un tailleur qui se charge des promotions de grade de nos officiers et de leur... passepoilage. Entend-il par là les passer... à tabac? Il doit être bien avec le département militaire fédéral! Non, il voulait dire qu'il se chargeait des transformations à apporter aux uniformes lors d'un avancement et de les munir de passepoils. Avec un peu de bonne volonté on comprend, mais tout de même *passepoilieren* mérite une mention spéciale.

Vous connaissez le verbe blâmer, n'est-ce pas? Eh bien, non contents de dire : *er hat sich blamiert*, les Allemands ont trouvé cette phrase délicieuse : *er hat sich eine Blamage zugezogen*. L'Académie devra absolument introduire dans son nouveau dictionnaire : *la blamage*, s. f., formation allemande. *Sich blamieren* ne signifie plus, de l'autre côté du

Digitized by Google

Rhin, se blâmer (soi-même, je pense), mais bien, commettre un impair, une gaffe et la « Blamage » (prononcez *plamache*) un impair, un petit scandale.

J'ai entendu, un jour, une dame dire d'un mets qu'il avait « e penetrante Gû » (goût); ceci n'était rien. Une autre fois, elle parlait de « es Güli » (un petit goût). Cette explication des formes diminutives allemandes à un mot français ne manque pas d'un certain pittoresque. Cette même dame a employé devant moi le mot « desinquietiert ». Voilà la langue française enrichie d'un nouveau vocable!

Que cet emploi constant de mots étrangers donne lieu à de curieuses confusions, c'est inévitable. Parfois on en vient à se servir de mots dont on ne connaît pas même le sens. Par exemple, une demoiselle, voulant me dire que la victime de l'accident n'en avait remporté que quelques contusions, m'a parlé de *Konstitutionen*. Un professeur de physique a présenté à ses élèves un appareil « *zu transportablen Zwecken* ». Il n'aurait jamais dit : « *zu tragbaren Zwecken* ». Il aurait senti l'énormité. Mais le sentiment de la langue fait naturellement défaut, dès que l'on recourt à des termes étrangers dont on ne connaît que vaguement la signification. Nous n'avons donc plus à l'avenir des appareils portatifs, mais bien des instruments « pour des buts transportables ».

En outre, la langue allemande, en recevant des mots français dans son vocabulaire, leur donne souvent un sens détourné, ce qui provient probablement d'une connaissance défectueuse du sens primitif. Ainsi *fidel* signifie joyeux, *ein solider Arbeiter* n'est pas un ouvrier aux muscles puissants, mais bien un homme sobre et rangé.

Cet effacement du sens primitif va parfois si loin qu'on attribue au mot un sens tout différent ou qu'on lui ajoute le terme allemand correspondant pour le rendre de nouveau intelligible. J'ai trouvé dans un journal de Berlin l'expression *Lebensexistenz*, « existence de vie »; la tautologie est un

Digitized by Google

peu violente. Dans l'esprit du rédacteur, ce terme devait à peu près correspondre à *Lebensunterhalt*, donc *Existenz* équivaut à « entretien »... Une dame bernoise doit avoir dit, un beau jour, qu'elle allait prendre son *Sonneparisöleli* son parasol de soleil. Quand il pleut, elle prend probablement, non son « Paraplü », mais bien son « Regeparisolëli », son parasol de pluie, sans s'apercevoir à coup sûr du contresens.

On peut faire une curieuse remarque au sujet des modifications de la valeur morale d'un mot lors de son passage d'une langue à l'autre. Les Français, grâce, peut-être, à leur penchant à l'ironie, sont enclins à donner un sens péjoratif aux mots qu'ils empruntent à d'autres langues. Par exemple, un *loustic*, mot venant de l'allemand « lustig », gai, n'est pas simplement un homme joyeux, mais plutôt un mauvais plaisant. *Ross*, qui est, en allemand, le nom poétique du cheval, a donné naissance au mot français *rosse* qui s'applique aux plus pauvres haridelles.

Les Allemands, par contre (probablement est-ce dû à une certaine lourdeur d'esprit — ceci soit dit sans vouloir les offenser) n'ont pas l'air de sentir la nuance très défavorable qu'ont certains de nos mots et ils les emploient tranquillement dans leur conversation sans se douter qu'en français ces expressions constituent de vraies grossièretés.

Une jolie demoiselle, qui se croyait certes bien élevée, m'a dit un jour : *Dann futiert man sich*. Je n'ai su que répondre, à l'instant, car, si f... outre est loin d'être délicat en français, je trouve à *futieren* un accent de vulgarité vraiment tout spécial. Mon aimable interlocutrice n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

Un professeur de littérature allemande, docteur en philologie classique, ayant fait des études à Paris, a employé, devant toute une classe, le mot *kuyonieren*. Pour lui, « cela signifiait quelque chose comme embêter », je suppose.

Digitized by Google

Enfin, les gens à la peau un peu épaisse sont plus à envier qu'à blâmer.

Cette prédilection pour des mots étrangers, qui nous paraît d'un goût douteux, doit avoir des raisons psychologiques profondes ; elle suppose une manière de concevoir la langue toute différente de la nôtre. Il en est ainsi, en effet. Tout le monde sait que la langue française est relativement pauvre, tandis que l'allemande a un trésor de vocables très considérable ; ensuite, elle possède, à un degré très supérieur, la faculté de former des mots composés et cependant le Français peut s'exprimer très bien avec les mots qui sont à sa disposition, tandis que l'Allemand ressent le besoin d'en introduire constamment de nouveaux dans son vocabulaire.

D'où cela provient-il? Une langue parfaite devrait se composer d'un nombre infini de mots, car les choses et les formes différentes existent vraiment en quantités innombrables et entre deux de celles-ci il y a encore une infinité de formes intermédiaires qui conduisent insensiblement de l'une à l'autre. Ce jeu si varié, cette gamme si complète se reflète dans notre esprit et nous pourrions au fond forger un mot pour chaque sensation et chaque représentation qui en découle. Mais alors leur nombre deviendrait bientôt fantastique et leur confusion inévitable et nous aurions autant de peine à nous comprendre que nous en avons à déchiffrer les manuscrits chinois, où chaque mot est représenté par un signe différent. D'ailleurs le langage, qui est un produit de l'évolution, ne s'est développé que peu à peu et ce n'est qu'avec le temps et qu'au fur et à mesure des progrès de l'esprit humain que nous avons différencié nos sensations et nos idées du monde extérieur et trouvé des mots pour les exprimer.

Le Français s'est arrêté en chemin. Il possède un certain nombre de vocables et, avec ceux-ci, il entreprend de noter

Digitized by Google

l'infinité de sensations qu'il peut éprouver et d'idées qu'il peut concevoir, par ces termes toujours plus ou moins généraux auxquels il sait donner dans chaque cas leur signification spéciale par divers procédés.

L'Allemand s'y prend autrement. Lorsque deux conceptions très voisines l'une de l'autre se présentent à son esprit, tandis que le Français se contenterait d'un seul terme à deux acceptions différentes, il lui faut à tout prix trouver deux mots définissant par eux-mêmes ses deux conceptions, sans une aide étrangère, fournie par la position dans la phrase, le sens général, l'adjonction d'un adjectif ou quelque chose de semblable comme cela se passe en français.

Sentir, par exemple, exprime des choses très diverses. Ce peut être une sensation de l'odorat ou du toucher. En allemand, on a deux mots : *riechen* et *fühlen*. Dans tout cas analogue, plutôt que de se contenter d'un seul terme, l'Allemand prend le mot français correspondant et lui attribue l'un des deux sens pendant qu'il réserve le terme allemand pour la généralité ou plus specialement pour l'autre acception. On lit sur certains morceaux de musique la mention : *Durchgesehen und revidiert*, qui constitue, à première vue, une criante tautologie, un des mots étant tout simplement la traduction de l'autre. Cependant, par *durchsehen*, on entend simplement « revoir, parcourir » tandis qu'on attache à *reviedieren* le sens de corriger, améliorer, reviser. C'est l'expression française : revu et corrigé. Pourtant les deux acceptions sont bien près l'une de l'autre et la concordance absolue dans la signification des racines des deux mots peut bien éveiller le soupçon d'un grossier pléonasme.

Un journal, parlant d'une cantatrice, disait qu'elle devait protéger sa voix *vor ruinösem Forcieren*. J'ai eu le malheur de prétendre qu'on aurait très bien pu dire « vor schädlicher Ueberanstrengung ». On a défendu passionnément le journal en disant que ce style était parfait ; c'est que *ruinös* paraît

Digitized by Google

plaire particulièrement à certaines oreilles germaniques, tandis qu'il me choque au milieu d'une phrase allemande. Mais c'est de *Forcieren* qu'il s'agit. Pourquoi le préférer à *Ueberanstrengung?* Parce que le mot allemand est général et s'applique à tout effort excessif. Celui-ci peut être fait par la voix humaine entre autres et c'est pour exprimer tout spécialement cette nuance qu'on a employé le mot : *Forcieren*.

Les Allemands ont un mot : *Gelände*, qui rendrait assez bien notre mot terrain, en conservant plus ou moins le sens accessoire de configuration du sol. Eh bien, cela ne leur a pas suffi. Lorsqu'ils veulent causer d'une bataille ou d'une opération militaire, ils ne peuvent pas parler du lieu avec les mots allemands *Boden* ou *Gelände*, il leur faut employer le mot *Terrain* (prononcé la plupart du temps : terraing), auquel ils attachent une acception toute spéciale que l'on pourrait rendre par : configuration du sol par rapport à des opérations militaires... Je crois avoir montré le mécanisme psychologique qui préside à l'introduction de nouveaux termes dans la langue allemande.

Encore un trait. Lorsque nous employons un mot étranger, nous lui laissons sa forme, à moins qu'il ne soit déjà entré dans la langue à l'époque de sa formation et en soit une partie intégrante. Cependant, en Allemagne, on a jugé bon de réformer l'orthographe.

Un professeur, M. Duden, a été chargé de ce travail, — mais on s'est aperçu, — on a encore quelque sentiment pour ces choses-là, — que la langue allemande était toute déparée par l'abondance des mots français qui s'y étalent comme des scories sur un métal en fusion. On a trouvé le remède. Ne pouvant pas germaniser les termes français, — la langue allemande ne s'y prête pas, — on a voulu du moins atténuer le fâcheux effet, en changeant l'orthographe : de cette manière on les reconnaîtra moins facilement et on pourra les faire passer en contrebande... Bureau ne s'écrira plus ainsi, mais

Digitized by Google

Büro, quai deviendra *Kai*, droguerie se change en *Drogerie*, accepter devient *akzeptiren*, etc.

Quelle merveille! Lorsque je rencontre le mot *akzeptieren*, j'ai l'impression de lire de l'aztèque et de me trouver dans le pays du Popocatepelt (la montagne fumante) et de l'Ixtaci-huatl (la femme couchée). Raisonnons, s'il vous plaît! Les Allemands veulent écrire les mots français comme ils les prononcent? Bon. Dans ce cas, ils devraient écrire *Schenij* et non pas *Genie*. Et s'ils entendent prononcer le *g* dur dans *Droguerie* tout en supprimant l'*u*, ils devraient également prononcer *Guenie* et *Prestigue* lorsqu'ils emploient ces mots, puisqu'ils écrivent *Intrige*. Ils écrivent maintenant *Zivilisation*. Mais c'est *Zivilisazion* qu'il faudrait. Je ne vois pas pourquoi on pourrait changer la première lettre d'un mot et pas une des dernières et, dans ce cas-là, un brave professeur d'université ne serait plus tenté de s'acharner à prononcer *Karanntzie*, pensant se servir du français *Garantie*. Garantie resterait *Garantie*, mais *Helvetie* deviendrait *Helvezien*. On voit, par ces quelques exemples, le chaos où vous plonge immédiatement l'orthographe phonétique.

Ces efforts partent d'une intention louable, celle d'adapter autant que possible au génie de la langue des vocables nouveaux. Mais la langue allemande est par trop originale, ses combinaisons de sons par trop éloignées des formes latines pour qu'on ne reconnaisse pas au premier abord, un mot latin ainsi affublé d'un costume germanique, qui se fait sentir plutôt dans l'orthographe que dans le son, le mot restant une fois pour toutes hétérogène et se refusant à se plier à la nature de la langue. Je pourrais me tromper, mais je crois que la langue française a un pouvoir de vraie assimilation bien plus grand, peut-être aussi parce qu'on en fait bien moins souvent usage. Un mot allemand francisé me paraît toujours mieux adapté à sa nouvelle langue qu'un mot français germanisé. Il est vrai que c'est là une question d'euphonie où

Digitized by Google

les opinions peuvent différer. Je crois que c'est précisément cette difficulté de la langue allemande à s'assimiler des mots étrangers qui explique l'impression plutôt désagréable que l'on éprouve parfois à les rencontrer chez elle. Cette langue a un rythme spécial, une cadence particulière qui n'est pas sans beauté et qui est brisée par l'introduction d'éléments exotiques.

Pourquoi sommes-nous si frappés de voir un mot français écrit dans une orthographe si fantaisiste? Parce que le Français, ici comme en bien d'autres cas, est tout différent de l'Allemand. Le Français est au fond, et surtout au point de vue de la langue, très conservateur. Il ne connaît pour ainsi dire qu'une règle : la tradition. L'Allemand est tout le contraire. Il est avide d'innovations et ne craint pas de toucher à une forme consacrée par l'usage, s'il peut se justifier par un peu de logique. Depuis bien longtemps on se sert de la locution *in statu quo ante,* dont on a fait le substantif le *statu quo.* Le Français a pris la locution comme elle était, sans se laisser troubler par cet ablatif élevé à la dignité de forme fondamentale. Les Allemands ont voulu être plus forts en grammaire, et ils prouvent leurs profondes connaissances humanistes en se servant d'un nominatif correct : *Der Status quo.* Il est vrai qu'ils ont conservé la déclinaison dans leur propre langue, ce qui les rendait plus sensibles à une nuance semblable. Leur effort de logique est cependant un peu vain, car ils devraient faire varier *status* d'après son rôle grammatical, et ils n'en sont pas moins acculés au barbarisme...

Pour me résumer, deux traits caractérisent et expliquent l'attitude de l'Allemand vis-à-vis de l'introduction de mots étrangers dans sa langue. Il a un puissant besoin de trouver deux termes différents pour deux conceptions analogues qui ne sont rendues que par un terme dans sa langue, il le satisfait en prenant l'expression correspondante dans le français, règle générale. Ensuite, le peu de cas qu'il fait de la tradi-

Digitized by Google

tion littéraire lui permet d'imposer à ce mot toutes sortes de modifications de sens, d'ortographe et de construction, car il lui applique sans autres les diminutifs de sa langue et le fait entrer dans la composition de mots juxtaposés au même taux que les racines germaniques.

On peut dire, pour terminer, que la nature s'est accordé ici le plaisir d'un nouveau paradoxe, car la langue allemande, très riche en mots, est au fond très pauvre, puisqu'elle a le besoin constant d'augmenter son vocabulaire, tandis que la française, plutôt pauvre en vocables, est, à tout prendre, très riche, puisqu'elle peut tout exprimer en puisant presque uniquement dans son propre fonds, mais en l'utilisant complètement et savamment.

J'ai interrompu ma revue historique à l'unification de l'Allemagne. Ce pays est parvenu subitement à une grande puissance politique. Cela aura-t-il une influence sur le développement de la langue? On peut l'admettre. Toute période de grand essor matériel a été accompagnée d'un grand mouvement intellectuel, constituant, chez les divers peuples, l'apogée de leur littérature et fixant presque définitivement la langue littéraire. Voyez la Grèce. Les guerres médiques furent suivies du siècle de Périclès. A Rome, Jules César précéda de bien peu Horace et Virgile. Le règne d'Élisabeth d'Angleterre, si important pour la puissance de ce pays, fut illustré par le grand dramaturge Shakespeare. Louis XIV, couvert de gloire militaire, assistait à la représentation des pièces de Molière et la période classique allemande suivit d'assez près les victoires de Frédéric II. Ainsi l'on voit régulièrement, au cours de l'histoire, succéder une époque de vie intellectuelle intense à une période de grandeur militaire et de prospérité matérielle.

Le héros de l'Allemagne, Bismarck, est mort, mais aucun Gœthe n'est encore apparu. J'ai lu dans un livre scientifique que l'ère des héros, c'est-à-dire des hommes s'élevant énor-

Digitized by Google

mément au-dessus du niveau moyen, était passée. C'est peut-être pourquoi l'Allemagne attend encore l'écrivain qui consacrera sa force matérielle par son génie intellectuel. Je crois l'Allemagne bien près de l'apogée de son évolution. Et si elle n'exerce pas aujourd'hui une royauté spirituelle et littéraire comparable à sa force brutale, sa vie scientifique est cependant des plus intense et ne manque pas de grands noms. Ensuite les grands progrès matériels de l'Allemagne depuis l'unification ont provoqué un éveil formidable de l'idée et de la fierté nationale. Il fut un temps où l'on reconnaissait facilement en Allemagne la supériorité de la culture française. Aujourd'hui, on la considère comme différente, plus raffinée peut-être, mais l'idée de supériorité disparaît. Les Allemands commencent par avoir, à tort ou à raison, ce que les Français ont depuis si longtemps : la confiance en leur propre valeur et ils penseront bientôt qu'ils se suffisent à eux-mêmes comme on le pense depuis si longtemps en deçà du Rhin. Jusqu'à présent, l'Allemand puisait sans hésitation dans les trésors intellectuels et linguistiques de l'étranger ; c'est le propre de l'enfance des hommes et des peuples. Une locution familière montre très clairement le prix attaché par les Allemands aux choses du dehors. Veulent-ils émettre un jugement défavorable sur quelque fait, ils s'écrient : *Das kommt nicht weit her!* (cela ne vient pas de loin). Cette phrase vaut une dissertation. La race française fut aussi plus d'une fois très curieuse des produits étrangers. C'était un des traits des Gaulois, d'après Jules César. Au XVI^e^ siècle, la France risqua tour à tour de se plier entièrement au goût italien et au goût espagnol. Mais la période classique fixa sa langue et son caractère et les influences ultérieures n'entraînèrent plus de modifications fondamentales.

Je crois que l'Allemagne est arrivée à cette maturité. Elle va suivre maintenant son propre chemin. Des efforts très sérieux ont déjà été tentés pour débarrasser la langue de mots

Digitized by Google

étrangers superflus. On ne parle plus de *Billets*, mais de *Fahrkarten*, on ne dit plus *Perron* (quai de gare), mais bien : *Bahnsteig*, on remplace *Präsident* par *Vorsitzender*, l'horrible *Sekretär* par l'élégant *Schriftführer*... Un magasin d'articles électriques n'offre plus des *Lampen*, comme il l'aurait fait, il y a quelques années, mais le *Beleuchtungskörper* s'étale en beaux caractères sur un fronton de pierre... Des sociétés pour l'épuration et la propagation de la langue se fondent un peu partout. Ces mouvements sociaux sont très lents, mais celui-ci ne manquera pas d'exercer son effet. Il me semble que l'introduction de mots étrangers va se ralentir pour s'arrêter peut-être plus tard.

L'allemand aurait-il la moindre chance de devenir la langue universelle? Pour cela, non... S'il pouvait en être question pour une langue nationale, l'anglais et le français entreraient seuls en ligne de compte. Mais ce sont là des spéculations qui dépassent de beaucoup l'horizon de cette étude.

PIERRE DESBUYS.

Digitized by Google

AÉROSTATION SCIENTIFIQUE

Avant d'exposer les différentes applications de nos engins de locomotion aérienne à la science en général, je crois utile de donner succinctement la description d'un petit appareil de grande importance, que généralement l'on considère comme un vulgaire jouet d'enfant. Je veux parler des cerfs-volants, de ces appareils méconnus qui cependant aidèrent fortement nos vaillants pionniers de l'aviation. Est-il besoin de dire que les aéroplanes ont remis aux prises, courtoisement bien entendu, les adeptes du calcul des machines et les partisans de la conception pure et simple des inventions. Il est possible évidemment de vérifier par le calcul un aéroplane, mais il est impossible par ce moyen unique d'en découvrir un système. Lilienthal, dont nous avons vu l'histoire et la mort tragique, a posé la question d'une façon très nette dans sa formule d'aviation. — « Concevoir n'est rien, construire est peu de chose, expérimenter est tout .» — C'est donc entre la conception et la construction que se place le calcul. Au reste, tout ce que l'on sait des grandes inventions réalisées par des hommes de génie le démontre. Cette équation philosophique de Lilienthal est admirable. L'illustre Stephenson a conçu, imaginé la locomotive à vapeur. Il ne l'a certainement pas calculée. Il fit comme tous les inventeurs dignes de ce nom : il se servit, pour donner un corps à son invention, de ce qui lui tomba sous la main comme organes de machines déjà existants et déjà créés. Actuellement, dans les bureaux d'études de nos ingénieurs, on calcule un nouveau type de

Digitized by Google

locomotive dans toute l'acception du terme. Mais c'est parce que l'on possède le squelette général et parce que l'on n'a pas à réaliser une synthèse de l'appareil, mais une analyse. Dans un ordre d'idées différent, il en sera de même des appareils d'aviation. Pour définir exactement notre pensée, nous dirons plus simplement que l'on ne peut pas imaginer la formule mathématique d'un aéroplane.

Etant donné que maintenant il y a des formes existantes, le calcul interviendra pour analyser et perfectionner leurs qualités de stabilité, de résistance, de légèreté et de puissance avec les ressources que donne la science appliquée, appelée la « résistance des matériaux ». Il est aussi certain que ces appareils changeront beaucoup de forme dans leur construction future. Ils auront notamment à acquérir une diminution d'encombrement. Nos inventeurs en sont actuellement, après une période d'essais dans lesquels ils ont fait preuve d'intuition, d'ingéniosité et d'audace, venus à la période de réalisation. Avec le concours des constructeurs, des savants et des praticiens, ils dissèquent en quelque sorte leur conception de machine spéciale et s'efforcent à établir certaines lois encore inconnues. On les voit préoccupés de coefficient. Il en manque un. Quel est-il? Dans cette recherche, nos aviateurs font un peu l'effet, au public, d'un artilleur, en route pour le champ de tir, ayant oublié sa trajectoire. En réalité, ce coefficient est un chiffre, un nombre par lequel il est nécessaire de multiplier un terme de la formule de calcul d'une pièce pour en faire rentrer les proportions dans les possibilités les meilleures de fonctionnement pratique. Il n'est pas difficile à un ingénieur de trouver la formule d'équilibre d'une pièce fixe ou en mouvement dans les conditions théoriques et souvent irrationnelles dans l'application de ce que l'on nomme « la mécanique rationnelle ». Mais quand on veut s'élancer dans l'espace, nous ne pouvons demander à tel organe plus qu'il ne peut donner. Pour cela, on devra affecter

Digitized by Google

ses équations directrices de coefficients qui ne peuvent être imaginés et qui résultent d'une longue et coûteuse série d'expériences. On ne peut cependant pas encore calculer l'aéroplane, c'est-à-dire le faire sortir matériellement complet du calcul, mais on doit en étudier et en vérifier par le calcul tous les éléments et toutes les parties : c'est de cette opiniâtre étude que sortiront sous peu les formes définitives du « plus lourd que l'air » créé en principe par les plus admirables efforts du génie de l'invention.

Cet appareil, qui a servi à l'étude de nos aéroplanes, cette idée du planement dans l'élément instable, ce squelette, comme nous l'avons appelé, c'est le cerf-volant, transformé dans la suite en planeur et comme nous l'avons vu dans *La conquête de l'air* auquel, après de persévérantes études et de longs essais, on a insufflé la vie à la machine par l'adjonction d'un moteur *ad hoc*.

Nous avons cru cette digression de quelque importance pour démontrer que le cerf-volant se rattache parfaitement aux appareils d'aviation proprement dits. Nous verrons dans la suite son utilité et les services qu'il peut rendre.

Les cerfs-volants.

Les cerfs-volants sont certainement les plus anciennement connus de tous les appareils susceptibles de s'élever dans les airs et leur invention se perd dans la nuit des temps.

Or, tandis que les chercheurs tournaient leurs efforts vers la découverte des moyens de s'élever et de naviguer dans l'atmosphère, il semble que jusqu'à ces dernières années, ils n'aient jamais songé à faire une application sérieuse du cerf-volant, obstinément considéré comme un jouet d'enfant. C'est à un Australien, L. Hargrave, que l'on doit surtout d'avoir mis en vogue le cerf-volant, il y a près de vingt ans, et d'avoir provoqué un revirement en faveur de cet appareil

Digitized by Google

jusque-là trop négligé. On s'attache maintenant, dans tous les pays, à le perfectionner dans un but scientifique et militaire et ses applications surgissent de toutes parts chaque jour plus nombreuses. La météorologie, la photographie aérienne, la télégraphie sans fil trouvent dans le cerf-volant un instrument d'un intérêt capital; il est employé comme signal, comme engin de sauvetage, comme appareil d'ascension.

Un cerf-volant est un corps plus lourd que l'air, qui se maintient à l'état de planement par l'effet de la pression du vent sur une ou plusieurs surfaces inclinées, tant que l'appareil reste fixé au sol par une ligne de retenue. C'est, en somme, l'aéroplane captif dans lequel l'effort de traction de l'hélice est remplacé par celui de la ligne. Un simple plan pesant, relié au sol par une cordelette attachée en un point situé au-dessus de son centre de gravité, peut, en théorie, se tenir en équilibre sous l'influence d'un vent régulier. Mais dans la pratique, il faut modifier profondément cet appareil idéal pour le transformer en un cerf-volant capable de s'élever effectivement dans l'air.

On sait que le vent est extrêmement capricieux et qu'il se propage sous forme d'espèces de vagues parfois régulières, mais le plus souvent troublées. Pour parer aux variations continues du vent, aux changements brusques de sa vitesse et de sa direction, on doit réagir premièrement par l'interposition d'une attache élastique et extensible entre la ligne de retenue et le cerf-volant proprement dit ou par tout autre dispositif pouvant automatiquement reporter en avant le point d'attache. De cette façon, on permet au cerf-volant d'osciller autour de sa position moyenne, sans pour cela rompre définitivement son équilibre.

On augmente considérablement la force ascensionnelle du cerf volant en développant le plus possible sa surface de sustention dans le sens transversal et en assurant la rigidité du bord antérieur, à la façon des longues ailes des oiseaux.

Digitized by Google

Le pouvoir sustentateur est encore accru si l'on divise cette surface portante en éléments parallèles, séparés comme les lames d'une jalousie, et par une incurvation convenable des surfaces.

Par l'adjonction d'une longue queue ou par l'échelonnement rationnel des surfaces vers l'arrière, on arrive à réduire considérablement les oscillations de l'appareil autour de l'horizontale et à lui procurer une certaine stabilité d'inclinaison. Mais c'est seulement par l'emploi des surfaces directrices, c'est-à-dire par des plans orientés dans le lit du vent, perpendiculairement au plan du cerf-volant proprement dit, que l'on parvient à obtenir des appareils réellement stables dans l'atmosphère. Parfois le plan directeur est identique au plan sustentateur, avec lequel il est alors combiné : on a alors des cerfs-volants dièdres, dans lesquels les deux moitiés planes sont rejetées en arrière comme les ailes d'un papillon, et les cerfs volants convexes, où la surface est simplement recourbée en arrière de son axe.

On emploie également simultanément plusieurs plans sustentateurs et plusieurs plans directeurs, ou une série de plans formant dièdres et jouant à la fois le rôle de sustentation et le rôle de direction. Il en résulte alors des cerfs-volants cellulaires qui se présentent sous l'aspect d'une série de boîtes ouvertes aux deux bouts. On voit par cette analyse succincte combien la combinaison de ces dispositifs conduit à donner aux cerfs-volants les formes les plus variées, tout en restant rationnelles. Si l'on recherche des cerfs-volants devant s'élever par des vents faibles, il faudra des appareils très légers, dont le poids par mètre carré de surface sera inférieur à un demi-kilogramme et auxquels on devra pour cela même donner une forme voisine du plan. Si, au contraire, on recherche des cerfs-volants devant tenir l'air par des vents violents, on pourra alourdir les appareils et tolérer 1 kilogramme par mètre carré. Ils seront alors très solides, à monture absolu-

Digitized by Google

ment rigide, et pourvus de surfaces stabilisatrices très développées.

Mais il ne faut pas perdre de vue que si le cerf-volant est toujours utile, son emploi n'est indispensable que lorsque le vent est fort et met les autres appareils aériens, de quelques types qu'ils soient, dans l'impossibilité d'évoluer avec sécurité.

Aussi est-il naturel que les efforts des chercheurs aient été tournés, dans ces dernières années, vers la découverte des cerfs-volants capables de résister aux vents violents et qu'ils aient abouti aux formes complexes dérivées pour la plupart du système cellulaire. C'est, du reste, seulement lorsque le vent est fort, que les cerfs-volants ont un pouvoir de soulèvement suffisant pour recevoir des applications réellement utiles.

Les cerfs-volants actuels sont de types très divers. En donner ici la description, ainsi que des appareils de manœuvre, serait, croyons-nous, par trop technique pour trouver place ici. Nous passerons donc sans transition à leurs applications si multiples.

Dans l'histoire, on en trouve déjà quelques exemples : les Chinois, avant notre ère, utilisaient les cerfs volants dans l'art de la guerre; Franklin s'en servit pour sa célèbre expérience sur l'électricité atmosphérique. Mais c'est depuis quelques années seulement que les applications du cerf-volant ont pris une réelle importance. D'abord, la pratique du cerf-volant est un sport très en honneur dans certains pays. Les Orientaux se livrent volontiers à des combats de cerfs-volants et les Américains en font l'objet de concours en vogue. Mais à côté du point de vue sportif, il y a le côté utilitaire. Il convient de signaler en particulier l'emploi du cerf-volant pour les recherches météorologiques, pour les sauvetages en mer, pour les signaux, pour la photographie aérienne, pour la télégraphie sans fil et pour les excursions. Nous verrons dans la suite, simultanément avec les autres appareils aériens, l'emploi et l'utilité du cerf-volant

Digitized by Google

en météorologie, en télégraphie et en photographie. Voyons maintenant son utilité particulière dans :

Les cerfs-volants de sauvetage. — Ils offrent un moyen simple de porter secours aux navires en détresse. On sait les difficultés énormes qu'on éprouve à établir une ligne entre la côte et un navire en perdition : l'emploi des cerfs-volants est indiqué pour porter le fil qui formera l'amorce d'un va-et-vient entre le navire échoué et la terre Il suffira de lancer du navire vers la côte un tandem de cerfs-volants qui pourra aisément franchir une distance de plusieurs kilomètres. Sur la ligne principale on placera de distance en distance des fils radicaux, sortes d'amorces formant guide-ropes qui permettront d'attirer la ligne aérienne à terre quand elle sera arrivée au-dessus du sol. Si l'on doit atteindre de la côte un navire échoué, on pourra y parvenir soit en faisant dévier la direction de la ligne des cerfs-volants de celle du vent, par des dispositifs spéciaux, comme les brides dissymétriques, soit en faisant balayer en quelque sorte l'espace occupé par le navire en déplaçant le treuil le long de la côte.

Les cerfs-volants signaux. — Leur emploi est tout indiqué pour les signaux qu'il importe de faire à grande hauteur afin qu'ils soient nettement visibles et aperçus à de grandes distances. Ces signaux sont d'une utilité incontestable : à la marine, pour faire communiquer les navires entre eux ; dans les explorations, où les communications sont parfois si difficiles à obtenir ; à la guerre, pour avertir le commandant en chef de donner, au moment opportun, l'ordre d'un mouvement général ; aux manœuvres, pour transmettre instantanément certains ordres généraux à toutes les troupes, etc. C'est ainsi qu'en France, on a fait aux manœuvres des signaux au moyen de grandes flammes triangulaires rouges suspendues à 400 mètres de hauteur à un tandem de cerfs-volants.

Digitized by Google

Les ascensions en cerfs-volants. — L'ascension d'un observateur est certainement l'application la plus séduisante des cerfs volants et on l'a tentée depuis bien longtemps. Dans les premières recherches, des expérimentateurs, et notamment M. Lanson en Amérique, se firent enlever au moyen d'immenses appareils, ce qui n'était pas sans danger. Mais, peu après, ils y substituèrent des tandems de cerfs-volants plus faciles à manœuvrer et beaucoup plus sûrs. C'est ainsi que le capitaine Baden-Powel, en Angleterre, a employé un tandem de plusieurs cerfs-volants hexagonaux accouplés parallèlement dont l'ensemble était relié au sol par deux lignes de retenue entre lesquelles se trouvait suspendue la nacelle. En Amérique, le lieutenant Wise utilisait deux tandems de cerfs-volants Hargrave et se faisait élever au moyen d'une corde auxiliaire passant sur une poulie fixée au point de jonction des câbles des tandems. Actuellement, les cerfs-volants sont couramment utilisés pour les observations militaires en Russie et en Angleterre. Dans la marine russe, on emploie dans ce but des cerfs-volants du type Hargrave, très robustes et facilement démontables, d'environ $3^{m}65$ de longueur, sur $2^{m}20$ de largeur avec brides à quatre brins réglables. Pour soulever un observateur, on emploie généralement sept ou huit cerfs-volants que l'on réunit en enfilade sur un câble unique qui les traverse. Le premier appareil est lancé d'un mât du navire avec 40 ou 50 mètres de câble; les autres, espacés de 4 mètres se lancent du pont et leur ascension est aidée par le cerf-volant de tête. Enfin, on fixe la nacelle à 4 ou 5 mètres plus bas que le dernier cerf-volant et on laisse filer l'ensemble jusqu'à ce que la hauteur voulue soit atteinte. Dans l'armée anglaise, on emploie des cerfs-volants Cody plus légers; ils se composent, comme les Hargrave, de deux cellules rectangulaires mais possèdent, en outre, deux grandes ailes légèrement rejetées en arrière et de petits ailerons dans les angles des cellules. Le câble est

Digitized by Google

généralement tendu par un tendeur de cinq cerfs-volants; le cerf-volant de tête est seul entièrement libre, les autres sont attachés par leur bride au câble qui passe, en outre, dans un anneau placé à la partie supérieure entre les ailes. La nacelle est fixée à un cerf-volant remorqueur du même type et l'observateur s'élève en postillon.

La France possède comme type principal le cerf-volant du capitaine Sacconay qui est, également, un cellulaire et fonctionne suivant la méthode appliquée en Russie. Ce cerf-volant a obtenu de superbes résultats.

Dernièrement encore, composé de dix éléments d'une surface totale de 100 mètres carrés, le train de cerfs-volants Sacconay a pu enlever 230 kilogrammes à 100 et 200 mètres de hauteur.

Ainsi, l'intérêt et l'utilité du cerf-volant se trouve surabondamment démontrées par les multiples applications dont il est susceptible. Par ses qualités diverses qui sont en quelque sorte complémentaires de celles du ballon, le cerf-volant doit être appelé à rendre des services analogues, mais dans des circonstances différentes. La faculté de fonctionner par des grands vents, la simplicité de sa construction, la rapidité de sa mise en œuvre, qui ne nécessite aucune opération préliminaire, font du cerf-volant un instrument éminemment commode et utile. Ensuite le cerf-volant, dont la valeur scientifique et la valeur pratique n'ont été révélées que depuis peu de temps, est un instrument comme tout autre susceptible de perfectionnement. Le jour où son étude sera poursuivie comme elle le mérite, où son emploi sera plus développé, nous aurons des appareils plus appropriés aux buts spéciaux pour lesquels ils sont destinés et dont la perfection même suggérera des applications nouvelles.

(*A suivre.*) L.-G. Suain.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Quel tourment que d'être condamné à la brièveté la plus stricte alors que la moisson est riche! On ne m'accorde, cette fois, que l'espace le plus modique, et dix premières sollicitent mon attention.

De ces premières, la plus sensationnelle a été sans conteste celle d'*Ivan le Terrible*. On n'avait pas oublié ici *Le vieil aigle* et on avait gardé un souvenir très profond de cette troupe et de cet orchestre de Monte-Carlo, qui doivent à M. Gunsbourg et à son collaborateur intime, M. Jehin, leurs qualités vraiment supérieures. Pourtant on n'était pas très convaincu que l'œuvre annoncée allait utilement révolutionner l'art. Certain article tapageur du *Figaro* avait inquiété, indisposé même de bons esprits. En s'affirmant démolisseur, M. Gunsbourg n'allait-il pas s'exposer à la loi du talion? Ses audaces mêmes n'allaient-elles pas prêter matière à des contre-critiques agressives?

Arrivant tard pour émettre un avis original sur *Ivan*, je ne puis faire abstraction de ceux qui l'ont jugé dès le premier soir. Ils ont été, en général, très aimables pour le compositeur-impresario, mais ils lui ont refusé cette farouche originalité que sous-entendait son réquisitoire contre ses aînés dans la carrière. *Ivan* est, en somme, un opéra écrit suivant les formules d'usage, et on y note de nombreuses réminiscences non seulement du théâtre d'hier, mais de celui d'il y a cinquante ans. Il n'est pas jusqu'au poème qui ne soit étrangement vieillot et qui ne m'ait fait ressouvenir du *Prophète* et de *La Juive*. Le dramatisme y est habilement gradué et il est certain qu'à la chute du rideau, au premier acte, on éprouve un malaise, que les premières scènes du deuxième acte ne font qu'accroître. Pourtant à la minute précise où l'émotion devrait être poussée à son *maximum* d'intensité — est-ce l'effet d'une dissonance, est-ce parce que les paroles mêmes d'Ivan n'ont pas l'accent voulu? — il s'opère une détente, et l'on écoute sans frémir l'horrible commandement du vieillard livrant le corps d'Elena à la volupté homicide de Bielsky devant un père impuissant. De même, au troisième acte, la folie

Digitized by Google

et la mort de l'empereur ne dégagent pas toute l'émotion que le sombre dénouement de l'œuvre semble justifier, et c'est la grâce chantante de la jeune héroïne, ce sont les danses tartares, si bien réglées et exécutées avec tant de fougue, qui nous captivent surtout. Tout cela n'empêche point que *Ivan le Terrible* soit plus qu'une promesse de talent; en se posant en adversaire du polyphonisme, en sacrifiant l'accompagnement au chant, M. Gunsbourg nous autorisait à exiger de lui un faire singulièrement souple, harmonieux, riche en couleur et en énergie. Il y a de tout cela à un degré honorable dans son œuvre, bien qu'elle manque essentiellement de couleur locale.

L'interprétation est de premier ordre, et sans aller jusqu'à l'enthousiasme de mes confrères pour M. Bourbon, qui me semble avoir trop sacrifié la noblesse du héros à la perversité de ses instincts et à sa sénilité grimaçante, je dois m'incliner devant les soins méticuleux avec lesquels il a composé un rôle écrasant. Mlle Lamare a du charme dans un personnage assez faiblement dessiné, et MM. Billot, Girod et De Cléry ne lui sont pas inférieurs. La mise en scène est simplement merveilleuse.

Au théâtre royal du Parc, il y a eu une succession étourdissante de premières et même de représentations uniques ou données en petit nombre. Ç'a été notamment le cas pour *La rampe*, dont je me dispenserai de vous parler, M. de Rotschild, à mon sens, étant à M. Bernstein ce que M. Bernstein est à De Curel ou Brieux, c'est-à-dire ce que le mélo est au drame et le drame au théâtre d'idées et de mœurs digne de ce nom. *La nouvelle idole*, quoique réservée au public des matinées, a retrouvé son succès d'antan, succès qui ne s'accentuera jamais jusqu'aux manifestations vulgaires, mais qui n'en a que plus de prix à mes yeux. Le public forcément restreint, qui ose afficher sa prédilection pour des ouvrages de cette qualité, y prend d'ailleurs un plaisir un peu austère, j'allais dire religieux. On écoute l'œuvre avec l'attention soutenue et le contentement intérieur du fidèle au temple. Ajoutons qu'elle est excellemment jouée par M. Gournac.

M. Gournac, que nous avions applaudi avec conviction dans *Les vainqueurs* de Fabre, ne nous a pas moins vivement intéressé dans d'autres emplois. C'est une acquisition excellente pour M. Reding, dont le programme d'hiver nous semble avoir été composé surtout en vue d'une élite, alors que ses concurrents, et particulièrement les directeurs des Galeries et de l'Olympia, se consacrent de plus en plus au genre boulevardier, facile et accessible aux digestions peu complaisantes.

L'*Embarquement pour Cythère* est un pastiche, et je mentirais, si je vous affirmais un goût accentué pour les reconstitutions toujours un peu laborieuses d'un temps qui n'est plus. Ajouterai-je que de tous les siècles, le dix-huitième est peut-être celui dont on a abusé davantage pour amuser notre dilettantisme voyageur. Et d'ailleurs il a un délicieux théâtre qui vaudrait d'être réédité. De Marivaux à Mercier et de Regnard à Beaumarchais en pas-

Digitized by Google

sant par Destouches, Lesage et Voltaire, sa comédie a mille actes comme la vie elle-même.

Pourtant il est indéniable qu'on est délicieusement bercé par la musique des vers de M. Veyrin. Cette musique est quelquefois de la musiquette ; il n'importe, elle nous conduit sans heurt vers un dénouement, dont la mélancolie un peu lente n'était peut-être pas aussi nécessaire que dans la *Dame aux camélias* : Mlle Lynna joue avec ses nerfs et non sans une virtuosité très prenante le rôle, si soutenu de ton, de Pomponnette, mais ses camarades, surtout MM. De Gravone et Carpentier, l'ont très joliment secondée.

L'Alcazar nous ménage des surprises, notamment Mme Berthe Baily dans *La vierge folle*, que suivra une reprise de *Maman Colibri*. *Amoureuse* n'a guère duré sur l'affiche, et pourtant, interprétée avec soin, elle aurait dû retrouver un succès d'antan. Mlle Juliette Margel et M. Canlé y ont dépensé beaucoup d'art et de conviction. La pièce reste étonnamment jeune et saine, j'entends constituée pour une longue existence, sans tous les caprices de l'heure et tous les condiments de l'actualité qui font les vides du lendemain.

Et *Une femme passa* ? Jouée à ravir par M. Canlé et Mmes Lion et Laugier, la nouvelle comédie de Romain Coolus devait, eût-on cru, fournir une longue et fructueuse carrière. Elle méritait mieux en tout cas qu'un succès d'estime. Elle est écrite avec une préoccupation assez imprévue chez le plus artificiel des auteurs dramatiques de ce temps; elle peint la vie et elle la peint avec sincérité. Alors que trop souvent M. Coolus s'amuse en amusant son public, cette fois il a tout à fait l'air d'un homme qui s'est pris à son propre piège, dont la curiosité est devenue de la passion. La femme fatale, qui torture deux amants, est un être en chair et en os, un bien vilain être au reste; mais eux, ils appartiennent d'indéniable façon à cette humanité moyenne, capable de faiblesse, d'emballement, faite pour souffrir et gémir, et c'est plus qu'il n'en faudrait pour qu'on aimât *Une femme passa*. Or, j'ai omis à dessein le meilleur titre de M. Coolus à notre admiration dans cette œuvre. En plaçant à côté de son principal personnage, ce pauvre grand homme de médecin, qui expérimente à ses dépens ce qu'est la chirurgie d'une coquette, l'épouse maternelle et préparée à tous les sacrifices, il a créé le contraste qui achève de donner à son œuvre l'ampleur d'un tableau psychologique tout à fait complet et achevé. Au lendemain de *Amants de Sazy* et de *Quatre fois sept font vingt-huit*, on ne pouvait attendre autant de ce déconcertant écrivain.

J. DE W.

* * *

Les livres.

Eh bien, oui, je l'ai lue, comme tout le monde, et goûtée aussi, l'œuvre du mois, s'il y a une œuvre du mois ou de la semaine ou du jour. Si fâcheuse que soit cette qualification, soulignée par une réclame tapageuse,

Digitized by Google

par une préface claironnante, par la coïncidence (voulue peut-être) des lettres de Charles Louis Philippe à M. Vandeputte, par des interviews, dont celle d'*Excelsior* a une saveur rare, il faut désarmer et dire simplement qu'un écrivain est né à Paris, et peut-être un grand écrivain. La femme qui a signé *Marie-Clair* a du talent, mais elle possède surtout une délicieuse sensibilité. Elle raconte sans fard et sans phrases; elle fixe ses souvenirs comme avec des épingles qui entrent dans la chair; elle a l'image d'une visionnaire, nette, concrète, vivante; jamais elle ne cherche et jamais elle n'appuie. Elle fait penser à la Bible, à Homère, au Goethe de *Hermann et Dorothée*, à Flaubert écrivant *Un cœur simple*. Elle est digne de toutes les ferveurs.

Pourtant elle m'inquiète en ceci, que son livre semble avoir épuisé sa vie pensante. Que va-t-elle encore nous dire? La coupe n'est-elle pas vidée d'un seul coup? C'est au second livre qu'il faut attendre Mme Marguerite Audoux, car alors nous saurons avec pertinence s'il n'y pas seulement un être exquis de sensibilité et de vie souffrante de plus, si Mme de Noailles, Gérard d'Houville et Marcelle Tynaire (pour ne rien dire des autres) sont décidément surpassées. W.

* * *

Chez A. Colin, *Le livre du foyer*, par Mlle Augusta Moll Weiss. Dans un cartonnage souple, c'est une petite encyclopédie où toutes les questions intéressant le ménage, la famille, l'habitation sont abordées et traitées avec tact. De la précision, de la sobriété et de la mesure. Et du même auteur un roman de sa collection pour jeunes filles est aussi à signaler, *Au pair*, par H. Celarié. Les deux séjours consécutifs qu'une jeune Française, échangée (d'où le titre), fait dans deux familles allemandes sont racontés par elle-même; ils nous renseignent mieux que de longs récits de voyage sur les particularités de la vie familiale chez un peuple dans l'intimité duquel il est curieux de pénétrer; et, d'autre part, le petit roman sentimental ébauché au cours de cette vie commune est le plus divertissant qui soit. C'est une très spirituelle figure de jeune fille française que nous montre l'auteur de ce charmant livre.

* * *

L'éditeur Plon publie de M. Wenz *La croix du Sud*. C'est une excellente introduction à l'étude de la vie australienne. Du spectacle de cette civilisation primitive des types se détachent en vigueur, le *cockatoo*, le *jackaroo*, le *Petit Murphy*, *Jessie*, la fille du charretier, etc... Dans le cadre sauvage du *bush*, aux solitudes impressionnantes, des solidarités étranges s'imposent, des vertus exceptionnelles fleurissent, les règles un peu factices de notre état social semblent se déplacer surtout, l'esprit d'initiative hardie s'exalte

Digitized by Google

avec une force surprenante. C'est dire l'intérêt passionnant qui s'attache à la sincère expression de ces mœurs et de ces manières d'être de l'autre hémisphère.

* * *

La vogue des livres de M. Bergson serait inquiétante si l'on devait rendre le grand philosophe français responsable de l'engouement un peu factice dont il est l'objet maintenant. Mais que de gens n'ont pas lu *L'Essai sur les données de la science* qui dissertent avec élégance sur la renaissance de l'idéalisme en Sorbonne ! Félicitons M. Louis Michaud d'avoir, en un petit volume de sa collection des « grands philosophes », condensé tant de choses, extraites directement des livres de M Bergson. De même M. Boutroux, M. Soloview sont résumés avec intelligence, et des choix de Cabanis et de Berryer (dans une autre collection) prouvent et l'éclectisme de l'éditeur et une curiosité bien orientée vers le passé.

* * *

Le problème de la dépopulation n'a jamais été discuté avec autant de passion que maintenant. Hier c'était une enquête des « Documents du Progrès » à laquelle avaient pris part un grand nombre d'hommes de sciences et de politiciens, plus, de rares hommes de lettres pour lesquels il est des questions sociales, comme pour Gambetta, sinon une question sociale, comme pour MM. Guesde et Jaurès (et même pour M. Deschanel, à en juger par le titre d'un de ses recueils de discours). Aujourd'hui « l'Union pour la Vérité » consacre ses entretiens du dimanche à l'examen du même problème, tandis que M. Henry Clément en fait le sujet d'un livre, que l'Académie des sciences morales et politiques a couronné (*La dépopulation en France*, Paris, Bloud). Ce livre méthodiquement conçu et clairement écrit, repose sur des faits précis, sur des statistiques exactes, sans lesquels tous les remèdes porteront à faux s'ils sont improvisés. Une étude préalable très consciencieuse des données du problème s'impose. On les trouvera ici, exposées par un très distingué sociologue, avec un souci très grand de l'exactitude et en même temps avec une flamme d'éloquence qui emporte la conviction. Ce livre doit être entre les mains de tous ceux qui voudront contribuer à créer un mouvement d'opinion en faveur des réformes possibles et immédiatement réalisables, si toutefois il est de telles réformes et si des conseils, des encouragements et des lois peuvent grand'chose contre le sentiment intime de millions d'individus.

* * *

Chez Bloud également, M. le baron de Batz vient de publier un curieux volume, intitulé : *Histoire de la Contre-Révolution* (in-8°). Déjà remarqué et très estimé dans le monde des historiens et des écrivains par ses études

Digitized by Google

historiques publiées dans les revues, par son dernier volume paru chez Calmann-Lévy : *La vie et les conspirations de Jean, baron de Batz*, l'auteur du livre que nous allons offrir au public a peint une sorte de fresque où les contre-révolutionnaires monarchistes, catholiques, constitutionnels, défendent éperdument leurs convictions, leur foi, leurs opinions, contre les révolutionnaires. La France tout entière se dresse et enfin nous apprenons que les Robespierre, les Danton luttaient contre d'énergiques défenseurs de leurs droits. Taine, l'illustre Taine, qui s'étonnait de la façon molle dont se défendirent les attaqués, aurait certainement modifié son opinion en lisant le livre du baron de Batz, en constatant d'après les trouvailles de l'auteur l'existence d'un véritable plan de résistance auquel il n'a manqué pour réussir que d'être à l'unisson du sentiment national, que la fuite du roi et les intrigues autrichiennes avaient à jamais détourné des voies monarchiques.

* * *

La merveilleuse découverte de Raffles Haw, le nouveau roman d'ARTHUR CONAN DOYLE, dont M. Savine publie une très vivante traduction (Stock, éditeur), est une œuvre toute nouvelle de l'écrivain anglais. Cette histoire d'un faiseur d'or, au cœur généreux, rêvant de ravir à l'argent ses pouvoirs malfaisants et de le transformer en instrument de bien, est réellement passionnante. Les caractères y sont fort bien tracés. *La merveilleuse découverte de Raffles Haw* obtiendra certainement un aussi vif succès que celui obtenu par *Les mystères et aventures* et *Jim Harrison boxeur*, du même auteur.

* * *

De Selma Lägerlöf il semble qu'on doive, depuis qu'elle a obtenu le prix Nobel, nous donner l'œuvre entière. Ce serait peut-être excessif. En tout cas, après *Les liens invisibles*, signalés ici, voici que M. Palmer (Perrin, in-12) traduit *Le livre des légendes*, le dernier recueil des nouvelles de l'*authores*. Même après lecture attentive, on serait tenté de dire que par la force et la profondeur du sentiment, l'émotion intime, que respire ce recueil, il surpasse tout ce que nous avait donné jusqu'ici cette conteuse admirable d'histoires simples. La nouvelle principale, *La Fille du Grand-Marais*, qui occupe près de la moitié du volume, est l'histoire, très dramatique dans sa simplicité, de l'amour d'une pauvre fille de journalier pour le fils d'un riche fermier. Cette peinture de mœurs paysannes qui n'a rien du réalisme ordinaire, garde néanmoins un accent de sincérité absolue.

* * *

Nous avons signalé jadis les délicieuses *Lettres à Nanine* de Chabrier. M. R. Martineau, connu avantageusement pour une étude documentée sur Tristan Corbière, vient de consacrer au célèbre musicien une biographie,

Digitized by Google

qui offre les mêmes qualités et rendra des services. Ce n'est pas une étude synthétique, mais une véritable chronologie, d'une simplicité louable, un livre de références, comme on dit maintenant (Paris, Dorbon aîné). Tous les admirateurs de l'auteur de *Gwendoline* et d'*España* y puiseront des justifications nouvelles de leur ferveur.

* * *

Mentionnons, pour finir, une série de monographies que la ville de Bruxelles a publiées, à l'occasion de l'exposition, et dont l'intérêt dépasse même les cercles pédagogiques. Parmi ces études, celles de M. Tobie Jonckheere sur *l'enseignement spécial*, de M. Sauer sur *l'enseignement esthétique*, celles de MM. De Genst sur l'*éducation physique* nous ont particulièrement intéressés.

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES BIOLOGIQUES [1]

Quand on commence un exposé, on semble parfois vouloir faire injure à son auditoire; car on lui parle exactement comme si on le supposait dans l'ignorance des choses les plus élémentaires.

Cependant, si on a le souci de l'amener clairement et facilement à accepter des idées qui ne sont pas encore universellement admises, il faut bien partir d'un point incontestable, généralement reçu sous forme d'axiome.

C'est donc pour rendre ma démonstration plus solide que je procéderai ainsi, en rappelant tout d'abord *l'importance du progrès scientifique dans toute notre vie moderne.*

Il n'est point besoin d'être un esprit très subtil, ni de refléchir bien sérieusement, pour découvrir que la cause profonde de changements et de progrès dans la société humaine est le développement de la science positive et pour constater que, de cette cause, la force va sans cesse en croissant, dans les domaines les plus divers.

Que l'on se place donc au point de vue de la pure spéculation intellectuelle ou philosophique, ou à celui plus terre à terre des nécessités de la vie quotidienne, on doit reconnaître que c'est la science qui est la souveraine de l'heure présente : une simple visite dans cette exposition où nous nous trouvons

[1] Conférence faite à l'exposition universelle de Bruxelles, le 8 juillet 1910.

Digitized by Google

en est une démonstration expérimentale absolument victorieuse.

Ce premier principe en entraîne immédiatement un second à sa suite.

Quand un élément a une telle importance dans la vie sociale, une réaction fatale fait automatiquement qu'il a des droits sérieux dans la formation de l'esprit des individus : c'est-à-dire que la science doit avoir une part considérable, si pas prépondérante, dans l'éducation publique moderne.

Jusqu'à l'aurore du prodigieux développement scientifique, caractéristique du XIXe siècle, l'éducation classique était à base essentiellement littéraire.

Un de mes prédécesseurs à cette tribune, mon ami M. Wilmotte, exprimait cet avis que la conception éducatrice des siècles passés doit encore être la nôtre, car l'homme a peu changé, et que l'étude des langues est la seule partie éducative des programmes scolaires.

Je ne dirai pas de M. Wilmotte qu'il est orfèvre, bien que ses œuvres soient faites d'un pur métal. Mais il a voué sa vie à l'étude des belles-lettres qu'il aime passionnément, et la passion rend toujours un peu injuste.

Si « l'homme a peu changé », on admettra cependant que ses connaissances ont *beaucoup changé*, et que l'état mental de l'homme éclairé d'aujourd'hui n'est plus celui de l'homme du XVIIe siècle, ni même du commencement du XIXe, tant au point de vue des faits particuliers qu'à celui des idées générales, et la cause de ce changement est celle que j'ai rappelée en commençant.

De sorte qu'en place de ces humanités littéraires si longtemps conservées on peut légitimement concevoir aujourd'hui des humanités à base principalement scientifique.

Cette transformation est en effet devenue indispensable. Tout homme qui vit dans notre société actuelle et qui,

Digitized by Google

dans notre organisation démocratique a droit à une part d'activité dirigeante, ne peut plus demeurer étranger aux conquêtes fondamentales de la science, et doit surtout avoir l'esprit formé à la discipline de la science, parce que celle-ci seule peut lui donner des clartés précises sur toute chose, lui fournir l'explication rationnelle de ce qui se produit dans le monde ou de ce qui s'y est produit dans le passé.

Parmi les sciences diverses dont la place est ainsi marquée dans l'enseignement à tous les degrés, on doit distinguer deux groupes principaux : les sciences mathématiques et les sciences d'observation, parmi lesquelles les sciences biologiques, celles qui étudient la vie et les êtres vivants.

Or, dans les humanités classiques, à côté de la culture littéraire, les mathématiques ont déjà eu de tout temps une part appréciable, que n'ont pas obtenue les sciences d'observation, de naissance plus récente.

On ne peut assurément mettre en doute la haute portée de la culture mathématique, ni son influence féconde sur la rigueur du raisonnement et sur la logique de l'esprit.

Cependant les mathématiques, sciences éminemment abstraites, constituent un simple instrument de recherche, ne contenant en elles-mêmes aucune réalité substantielle ; ce qui explique qu'aux mathématiciens, il suffise d'une plume et de papier, et qu'il y ait eu de nombreux mathématiciens d'une étonnante précocité. Tandis qu'au contraire, dans les sciences biologiques, il faut avoir emmagasiné une somme énorme de connaissances concrètes pour pouvoir arriver à une découverte sensationnelle, et cela est plutôt rare avant un âge avancé, comme le montre l'exemple de Lamarck et de Darwin.

Mais les sciences naturelles, et la biologie notamment, sont à bien des points de vue supérieures aux sciences mathématiques, et si l'on fait même abstraction du haut intérêt

Digitized by Google

des connaissances réelles et positives qu'elles révèlent, elles possèdent encore toute une série d'attributs caractéristiques qui doivent leur attirer plus particulièrement la sympathie de tous les milieux un peu éclairés.

La biologie, d'une part, éveille, forme et développe l'esprit d'observation et l'esprit critique ; d'autre part, elle enseigne un art d'application très universelle, l'art de comparer et l'art de classer ;

Elle donne à l'intelligence le sens des réalités ; elle l'habitue à s'apercevoir et à tenir compte des réalités concrètes, et constitue ainsi pour elle le meilleur contrepoids la mettant en garde contre les écarts et les divagations de la « folle du logis », comme on a baptisé l'imagination ;

Elle seule, enfin, par l'observation de la nature organique, peut conduire à faire comprendre la nature humaine.

De sorte que toute intelligence demeurée étrangère aux études biologiques n'a pu recevoir qu'une éducation nécessairement incomplète, laissant dans l'inaction plusieurs des facultés fondamentales de l'esprit humain.

Or, tandis que les sciences biologiques ont une telle valeur éducative, nous constatons :

1° Que leur enseignement n'est pas obligatoire à l'école primaire ;

2° Qu'il est très réduit dans l'enseignement moyen ;

3° Que les conditions sociales actuelles écartent de plus en plus les enfants des grandes villes de la nature et de son observation, parce qu'il faut souvent aller à plusieurs lieues de nos grandes agglomérations pour trouver un coin de nature pas trop altérée, où existent des animaux et des plantes dans un milieu presque normal. Cela ne nous frappe pas, parce que nous sommes nés dans ces conditions ; mais si, au cours d'une vie un peu longue, on a pu constater le recul

Digitized by Google

de la nature devant la civilisation, on arrive à cette conclusion mélancolique, exprimée par un de nos anciens naturalistes, Edm. de Selys-Longchamps : « l'homme fait le vide autour de lui ».

Outre cela, il faut reconnaître encore que la généralité des parents détournent les enfants de la nature et des êtres vivants ; les femmes surtout, bien que curieuses à beaucoup d'égards, attachent habituellement peu d'importance à l'observation et à la connaissance des animaux et des plantes : il semble que la vieille légende biblique de la pomme et du serpent leur en a laissé une perpétuelle défiance, qu'elles cherchent à communiquer à leur descendance. A combien d'entre vous, lorsqu'ils étaient enfants, n'a-t-on pas défendu de toucher à une bête sous prétexte qu'elle était méchante ou malpropre, à une plante, parce que c'était « du poison », défendu d'approcher de l'eau ou de grimper à un arbre, pour ne pas tacher ses habits ou ne pas déchirer son pantalon ?

De l'autre côté de l'Atlantique s'est formée une race jeune et vigoureuse, qui n'est pas encore encombrée de préjugés accumulés par le temps. Il est donc intéressant d'apporter à ce sujet un témoignage d'origine américaine : c'est celui de Luther Burbank, le grand horticulteur californien, qui, après avoir doté l'humanité d'une foule de fleurs et de fruits nouveaux qu'il a créés dans ses immenses cultures de Santa-Rosa, par des croisements ingénieux ou par de longues sélections, a aussi écrit un petit livre sur l' « élevage de la plante humaine », dont j'extrais les lignes caractéristiques suivantes :

« Tout enfant devrait avoir à sa disposition des animaux comme des têtards de grenouille, des insectes d'eau, des escargots, des fraises des bois, des chataignes, des glands de chêne, des cônes de pin, des arbres auxquels il aurait le droit de grimper, des ruisseaux dans lesquels il aurait le loisir de patauger, des rochers à escalader... et un enfant

Digitized by Google

qui n'aurait pas eu tout cela, a été privé de la meilleure part de son éducation. »

Sans doute on s'efforce un peu aujourd'hui d'envoyer, dans des colonies scolaires, des enfants de diverses villes passer quelques semaines à la campagne ou au bord de la mer ; mais auprès du petit nombre d'élus, combien n'en est-il pas qui ne profiteront jamais de cette bonne fortune !

En résumé, nous voyons donc qu'il n'est en aucune façon satisfait à la nécessité d'assurer aux sciences biologiques, dans l'éducation populaire, une place correspondante à l'importance que leur donne leur valeur éducative.

Si l'on admet cependant ce principe qu'il faut accorder aux sciences une place de plus en plus grande dans l'enseignement, on pourra se demander si cet accroissement implique un changement dans la méthode ou le système d'exposition.

Pour les mathématiques, il apparaît nettement qu'il n'y a pas d'important changement nécessaire.

Mais c'est bien le contraire pour les sciences d'observation et la biologie en particulier.

Il n'y a pas lieu de faire ici l'exposé historique détaillé de leur mode d'enseignement ; mais on peut constater qu'une évolution se fait et doit se faire dans l'enseignement élémentaire et même supérieur des sciences biologiques.

Pour ces dernières, comme pour tout l'enseignement classique littéraire, l'exposition était partout autrefois *purement verbale*, caractérisée par l'indifférence des réalités concrètes, par des raisonnements faussement déductifs, par l'emploi des causes finales comme moyen d'explication.

Or aujourd'hui, si l'on excepte les établissements d'instruction publique de quelques-unes de nos grandes villes, l'enseignement élémentaire des sciences biologiques est encore *toujours purement verbal*.

Et les écoliers étudient ces matières dans des manuels faits

Digitized by Google

par des maîtres certainement bien intentionnés, mais n'ayant connu par eux-mêmes que bien peu des choses dont ils parlent ; les anciens petits livres élémentaires de Huxley et de Paul Bert restent de rares exceptions.

Dans l'enseignement supérieur, ceux de ma génération ont encore connu les dernières années d'une période où il en était presque de même pour certaines universités. Car il n'y a guère plus de 80 ans qu'ont été établis les tout premiers et modestes laboratoires en France et en Allemagne (pour la physiologie et la chimie); l'usage ne s'en est répandu que petit à petit, et, il y a une trentaine d'années, il y avait encore des universités belges qui ne possédaient point de laboratoire de zoologie ou de botanique.

Aujourd'hui, sans aucun doute, dans toutes les facultés des sciences, l'enseignement biologique est en grande partie expérimental ; il n'est plus de salle de cours sans une salle de collections et un laboratoire voisins. L'étudiant ne se borne plus à recevoir la vérité du haut de la chaire professorale, il doit aller regarder de ses yeux, opérer de ses mains, apprendre comment on se forme soi-même une conviction scientifique; il acquiert ainsi le seul savoir véritable : le savoir de première main.

Cette institution de collections et de laboratoires est donc évidemment un progrès considérable, et il n'est pas besoin, devant un auditoire éclairé, d'insister longuement sur ses avantages.

Mais par contre, il n'est pas inopportun de soulever la question de savoir si, par cette institution, tout le progrès imaginable a été réalisé et s'il n'est plus possible de perfectionner davantage encore l'enseignement des sciences biologiques.

C'est le privilège de l'expérience d'apprécier alors ce que l'application de tel principe déterminé a pu produire d'utile

Digitized by Google

et ce qu'elle a pu amener éventuellement de néfaste, et d'apprécier également si l'exercice simultané de plusieurs principes conciliables est supérieur à la pratique exclusive ou exagérée d'un seul d'entre eux.

Comme il arrive fréquemment, dès qu'un principe a donné quelque heureux résultat, on en pousse l'application jusqu'à l'extrême, souvent sans aucune discrétion, comme par une sorte d'engouement.

Ainsi en a-t-il été, dans l'enseignement supérieur de la biologie, d'une des modalités de la méthode expérimentale: du travail de laboratoire à l'aide de l'outillage moderne, mécanique et optique, qui avait été prodigieusement perfectionné. Avec les ressources techniques de celui-ci, il a été d'abord aisé de trouver bien des choses nouvelles, particulièrement dans la structure intime des organismes, dans leur histologie, c'est-à-dire dans la connaissance de la constitution microscopique de leurs tissus.

Les meilleurs esprits ont été ainsi entraînés. Il y a vingt-cinq ans, Ray Lankester déclarait qu'il faut être histologiste pour devenir zoologiste.

On a alors lancé la jeunesse studieuse, enthousiaste, dans le travail microscopique du laboratoire. Et certains pays à multiples universités, à laboratoires et à étudiants nombreux, ont eu de la sorte l'apparence d'une production scientifique considérable, aux yeux d'un public insuffisamment renseigné, qui juge une école ou un auteur d'après la quantité de ses publications, ou un ouvrage d'après le nombre de ses pages. Or, dans beaucoup de cas, par cette méthode exclusive, on n'a plus fait — pour employer un langage mathématique — qu'ajouter des « décimales », parfois minimes, aux connaissances préexistantes.

Ce système a eu comme résultat fâcheux, que *de plus en plus* l'élève biologiste ne sort pas du laboratoire, étudiant des collections recueillies plus ou moins loin par d'autres,

Digitized by Google

par des explorateurs non biologistes; que le naturaliste exerce alors ses facultés d'observation sur des organismes soit desséchés, comme les plantes d'un herbier et des animaux en peau, etc., soit plongés dans des liquides qui en ont altéré et la forme et les couleurs.

Maints biologistes n'ont ainsi jamais recueilli eux-mêmes les objets de leurs études, ni ne les ont vus vivants, notamment pas vus dans leur milieu naturel, c'est-à-dire n'ont acquis de la *nature animée* qu'une expérience plutôt réduite.

De sorte que ceux dont l'activité a pour but la connaissance de la vie et des êtres vivants finissent par ne plus quitter la table de travail du laboratoire et n'étudient que des cadavres et des morts!

Tel est, de la situation, le tableau plutôt poussé au noir, car j'ai laissé de côté les avantages, bien connus d'ailleurs, du système. Ce tableau vous montre, en tout cas, que le mal est venu de l'absence de mesure.

En Belgique, nous n'en avons pas trop souffert, parce que les anciens professeurs, depuis peu retraités ou disparus, ont gardé cette mesure si sage, et pour ne citer que le disparu, le glorieux van Beneden, nous pouvons dire que s'il a été un brillant travailleur de laboratoire, il a été également un naturaliste de plein air, observant et récoltant lui-même dans l'Amérique du Sud, conduisant en Norvège des excursions biologiques d'élèves et procédant aussi à la première exploration biologique de la mer du Nord sur le littoral belge, établissant enfin cette station zoologique d'Ostende, commune aux universités de Gand et de Liége, que les circonstances n'ont pas permis de maintenir.

On ne peut qu'espérer que cette tendance se conserve. Il faut éviter, en effet, ce qui est un vice sérieux de l'enseignement supérieur des sciences biologiques en bien des pays.

Un des maîtres les plus éminents de la biologie au XIX^e^ siècle, celui qu'on a pu appeler « le prince de la biologie

Digitized by Google

française », Alfred Giard, a par ses écrits et par l'exemple de toute sa vie, montré plus que tout autre où en est le correctif.

Celui-ci consiste à porter aussi l'étude dans la nature même, sur les êtres vivant dans leur milieu naturel.

C'est en retournant travailler dans le « vaste laboratoire de la nature », que le naturaliste retrouvera des forces nouvelles, comme jadis Antée en reprenant contact avec la terre. On s'aperçoit bien vite, en effet, que la nature entière nous offre des expériences en nombre indéfini, supérieures à celles du laboratoire, si souvent puériles par leurs dispositions ou leur minime durée.

Si donc l'enseignement oratoire de jadis a été remplacé par l'enseignement didactique, l'enseignement didactique réduit et complété par l'enseignement expérimental et le travail de laboratoire, ce dernier à son tour doit être parachevé par l'enseignement et l'étude au sein de la nature elle-même. C'est-à-dire que les organismes ne doivent pas être seulement étudiés desséchés ou déformés, dans les laboratoires, les collections et les musées, et qu'il en est pour eux comme pour les œuvres d'art. Pour bien apprécier ces dernières, il faut les voir non pas alignées dans les « nécropoles de l'art » ou musées, mais autant que possible en place dans leur milieu originel.

Et il y a lieu de signaler ici un intéressant parallèle : dans cette même salle, voici peu de jours, parlant de l'enseignement populaire des beaux-arts, M. Pottier, l'éminent conservateur du musée du Louvre, demandait aussi ce « retour à la nature ». Et si, dans deux domaines tellement différents, cette même formule est exprimée simultanément, c'est qu'elle est juste et qu'elle vient à son heure.

Arrivés à ce point de notre exposé, nous pouvons donc tirer une première conclusion :

Vous savez que parmi ceux qui s'intéressent à l'enseigne-

Digitized by Google

ment et s'en occupent, il en est de deux sortes : ceux qui appliquent les programmes, mais ne les font pas ; puis ceux qui les font (législateurs et administrateurs), sans avoir jamais à les appliquer.

Ces derniers ne demandent naturellement pas mieux, je pense, que de recourir à l'expérience des autres, lorsqu'il y a à constituer ou à remanier des programmes. Les premiers ont donc, en toute circonstance, à faire connaître leur sentiment. Or, d'après tout ce qui précède, il est manifestement désirable :

1° D'augmenter l'importance des sciences biologiques dans l'enseignement à tous les degrés, et notamment :

a) De les rendre obligatoires à l'école primaire ;

b) De les renforcer dans l'enseignement moyen.

On constate, en effet, que sauf les médecins et les pharmaciens, tous les citoyens des professions libérales (c'est-à-dire les plus instruits de leur pays) n'ont reçu d'autre éducation biologique que celle donnée dans les classes inférieures des athénées, vers leur treizième ou quatorzième année, soit à un âge où la portée philosophique leur en échappe encore ; d'où la nécessité d'un second « cycle » dans les classes supérieures, comme pour l'histoire nationale, etc.;

2° De donner aux éducateurs biologiques toute facilité pour instruire autrement que par la parole, et autant que possible devant la nature ; en conséquence, de doter tous les établissements primaires et moyens non seulement de collections mortes, mais de jardins, aquariums, etc, permettant de voir des organismes à l'état vivant, et d'y instituer un régime régulier d'excursions biologiques, dont l'avantage et le succès ont été démontrés en Belgique, notamment par les excursions qu'organise M. Massart, après ses cours d' « extension » ;

3° Dans l'enseignement supérieur, de doter les chaires de

Digitized by Google

biologie, non seulement des laboratoires classiques, malheureusement situées souvent à l'étage et dans des bâtiments sans cour utilisable, mais aussi d'espace nécessaire pour élever et faire vivre des animaux et cultiver des plantes : c'est-à-dire jardins, bassins et cages. Car c'est de tout cela que les universités sont le plus dépourvues; dans leurs laboratoires, les animaux sont empaillés sous des vitrines ou plongés dans des bocaux d'alcool; tandis que l'organisme vivant est rare ou absent : sa place n'a pas été prévue, qu'il soit petit ou grand.

Puis, en dehors des bâtiments des facultés, l'enseignement supérieur devrait surtout disposer de champs d'expériences, de laboratoires forestiers, maritimes et lacustres, afin que l'on ne procède plus seulement à l'étude de la nature morte, mais aussi à celle de la nature vivante.

Si c'est une faiblesse de critiquer tout ce qui se fait dans son propre pays, c'en serait une autre de ne jamais profiter des expériences heureuses accomplies ailleurs. A ce titre on peut indiquer l'avantage qu'il y aurait à organiser régulièrement pour les étudiants des excursions biologiques prolongées, pendant les vacances de Pâques et une partie des grandes vacances, comme cela se fait chaque année en France, à Banuyls et Wimereux, de même que des excursions dominicales, comme à la chaire d'évolution des êtres organisés de Paris.

Un exemple, tiré de cette dernière, montre, d'une façon frappante, que tout un genre de recherches et d'observations sont impossibles autrement que dans la nature vivante : il s'agit de l'étude expérimentale de l'*évolution*.

Cette doctrine, sortie des sciences biologiques, les domine entièrement aujourd'hui; elle a pénétré dans toutes les branches des connaissances humaines, elle a apporté des modifications profondes dans notre façon de penser et dans toutes nos conceptions.

Digitized by Google

Car l'évolution est un fait que l'on ne discute plus aujourd'hui ; sur quoi l'on discute, c'est sur la façon de l'expliquer, soit par des facteurs darwiniens (comme la sélection naturelle, par exemple), soit par des facteurs lamarckiens (comme l'adaptation) ; or, les discussions purement verbales et métaphysiques à ce sujet demeureront indéfiniment oiseuses ; la solution ne sortira que de l'expérimentation, des longues expériences sur la variation, l'hérédité, l'adaptation, désormais indispensables, aux progrès de la biologie.

Certains pays ont déjà leur chaire d'évolution (à Paris et à Cambridge), et des laboratoires spéciaux d'évolution, pourvus de grands espaces, ont été fondés aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne et en Autriche. Mais de modestes installations biologiques du genre de celles esquissées plus haut, permettent d'aborder ces questions comme toutes les autres ; tandis qu'elles restent au contraire fermées aux travailleurs de la nature morte.

Cette question des recherches expérimentales sur l'évolution et de l'observation sur la nature vivante soulève naturellement le problème de la direction des études en biologie.

Les sciences biologiques peuvent être envisagées à trois points de vue principaux : *systématique* (détermination des espèces et classification ou taxonomie), *structural* (organisation de l'adulte ou anatomie ; formes successives du développement ou embryologie), *fonctionnel* (activité des organes ou physiologie ; action mutuelle du milieu et de l'organisme ou éthologie). Par sa tournure d'esprit particulière, chacun est porté de préférence vers l'une de ces disciplines ; mais par une tendance humaine naturelle qu'on a dénommée « loi du moindre effort », l'étudiant biologiste, qui s'est formé à une méthode déterminée, restera, à moins de circonstances exceptionnelles, indéfiniment attaché à la façon de

Digitized by Google

travailler qu'il a adoptée en commençant ses études scientifiques personnelles.

C'est au bon sens et à la clairvoyance de l'éducateur qu'il appartient d'éviter une spécialisation trop précoce, de montrer l'importance de tous ces divers champs d'activité et de faire de ses élèves des « biologistes complets », aptes à exercer utilement leurs efforts dans tous les domaines de la biologie. Et il ne faut pas craindre de « perdre en profondeur ce que l'on gagne en surface »; car des horizons plus étendus permettent d'aborder avec une plus grande ouverture d'esprit, l'objet spécial sur lequel on portera plus tard ses investigations, et de le considérer sous ses faces les plus diverses, au lieu de l'étudier à un point de vue étroit.

Dans l'enseignement supérieur, l'élève biologiste apprend en effet le travail personnel, en préparant sa « thèse de doctorat ». La saine pédagogie y consiste donc dans l'exemple du maître travaillant sous les yeux de ses élèves, les initiant aux efforts de sa pensée créatrice, sans rien leur cacher de ses prévisions, de ses doutes, voire même de ses défaillances, puisqu'il leur fera voir aussi comment on les surmonte.

Il ne faut pas oublier quelle est la *fonction essentielle* de l'enseignement supérieur; comme l'a dit, en une phrase nette et concise, le rapporteur du budget de l'instruction publique pour 1908 en France, l'honorable M. Steeg : c'est « *la science qui se crée* ».

Le cours, en effet, répand la science d'hier; mais c'est le laboratoire, le champ d'expérience, la salle de travail, qui préparent et édifient la science de demain. Où sont donc, sinon là, ceux qui créent perpétuellement la science en la faisant marcher? Il n'est guère d'hommes de science qui ne soient fonctionnaires du haut enseignement; Aristote et Darwin sont et resteront toujours plutôt des exceptions.

Aussi dans divers pays, trouve-t-on utile, à certains

Digitized by Google

moments, de créer des chaires, tant en vue du professeur que des élèves, dans l'intérêt supérieur de l'avancement de la science.

Et sans aller jusqu'à cette création de chaires, ce qui peut n'être pas sans danger dans un pays où l'intensité des luttes politiques a pour effet d'attirer dans leur orbite, les actes mêmes de la puissance publique qui devraient le moins se ressentir de leur influence, du moins peut-on faire que celles qui existent fournissent le rendement le meilleur et le plus fécond, en ne leur imposant pas une complète uniformité d'organisation, et en donnant généreusement à leurs titulaires les moyens de faire progresser la science dans la direction où s'exercent leurs tendances et leur pensée personnelles.

On ne peut, d'ailleurs, trop le répéter : « la fonction essentielle de l'enseignement supérieur est *la science qui se crée* ».

Les facultés des sciences et de philosophie ne servent pas seulement à préparer à la médecine et au droit, et les universités ne sont pas seulement des écoles professionnelles, formant exclusivement des avocats, notaires, médecins et ingénieurs.

Il ne faut donc pas accroître uniquement le budget de l'enseignement supérieur pour y introduire l'étude de branches, telles que le commerce et la gymnastique (d'autant plus qu'il y a ailleurs des écoles pour cela), car on y diminue d'autant l'importance *relative* de la science pure.

Ici encore, il faut s'incliner devant le témoignage de l'expérience. Or, voici ce qu'elle nous dit par la bouche du doyen de la faculté des sciences de Paris, l'éminent mathématicien M. Paul Appell, membre de l'Institut de France : « En laissant pénétrer l'enseignement technique dans les universités, on amène rapidement la déchéance de la science et, par suite, l'affaiblissement des études techniques elles-mêmes, qui ne peuvent progresser qu'avec une base scientifique solide et profonde. »

Digitized by Google

Dans cet ordre d'idées, on doit se rappeler qu'il est aussi une autre expansion que celle des intérêts matériels et des professions qui les représentent: c'est l'expansion des idées et des progrès de l'ordre intellectuel.

Et d'ailleurs, à ce point de vue, les progrès des sciences pures apportent toujours leurs applications d'ordre pratique, et si l'on diminue l'importance de ces sciences pures, on diminue en même temps la valeur et le nombre de leurs applications nouvelles.

C'est ce qu'exprimait très bien un homme d'État anglais, d'une culture plus étendue que beaucoup de ses confrères du continent, l'honorable M. Balfour, au commencement de mai de l'an dernier : « Il n'est pas, disait-il, de fonds employés plus utilement que ceux distribués aux recherches scientifiques. »

On se trouve de la sorte amené à une seconde et dernière conclusion, qui peut être formulée de la façon suivante :

Il faut lutter contre l'esprit d'utilitarisme et d'affairisme, s'il veut envahir l'enseignement, et surtout le haut enseignement, c'est-à-dire *un terrain qui n'est pas le sien*, et il faut lutter pour y renforcer au contraire le côté de la pure recherche scientifique désintéressée.

Un enseignement supérieur à tendances exclusivement utilitaires, ou à tendances utilitaires prédominantes, ne peut suffire à former les hommes que l'enseignement public doit donner à une nation démocratique comme la nôtre; en tombant exclusivement ou d'une façon prédominante dans la technique et la pratique, non seulement il perdrait la plus grande partie de sa valeur éducative, mais, développant alors dans les jeunes générations un utilitarisme uniquement soucieux d'applications immédiates, de résultats à échéance prochaine et sûre, il menacerait toute la haute culture scientifique du pays et risquerait d'y tarir la source même de la science.

Digitized by Google

Les seuls soucis des intérêts matériels, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de la finance, si respectables et si importants qu'ils puissent être, ne suffisent point cependant à constituer véritablement une nation. Il y manque les manifestations supérieures dans lesquelles se reconnaît le génie de la race; il y manque cette distinction et cette délicatesse raffinée qu'apportent à un pays ses penseurs, ses artistes, ses savants, ses littérateurs, en donnant à sa civilisation un éclat, un lustre, une grâce comparable à celle qui fait briller pour l'éternité l'Athènes d'il y a vingt-quatre siècles. Et celui des États modernes qui mépriserait ou négligerait cette suprême élégance ne serait qu'un peuple rustre, qui se dégraderait aux yeux des autres.

C'est bien pourquoi, à ce point de vue aussi, tous les États civilisés cherchent à se distinguer également. Puisque le patriotisme ne nous fait plus, comme autrefois, voir un ennemi dans l'étranger, l'hostilité de jadis a fait place à l'émulation dans tous les domaines. Et cette émulation est chose saine.

La Belgique a montré qu'elle n'est plus pareille à l'antique Béotie; lorsqu'on a fait appel à elle dans un but scientifique sans profit matériel, elle a compris et répondu, comme par exemple lors de l'organisation par de Gerlache, de la première expédition antarctique moderne. Mais encore est-il peut-être nécessaire de renouveler parfois de pareils appels.

C'est alors le devoir des hommes de science d'attirer à certains jours l'attention de l'opinion publique sur ces questions, et de la convaincre de l'importance et de l'utilité sociale des recherches scientifiques désintéressées.

Parlant de la Belgique, lors du 75e anniversaire de l'université de Bruxelles, l'un des plus brillants de nos orateurs parlementaires, M. Paul Hymans, prononçait les paroles suivantes qu'il est bon de rappeler, parce qu'on ne peut mieux dire des choses plus justes :

« Elle ne manque ni de capitaux, ni de vigueur physique,

Digitized by Google

ni d'esprit d'initiative. Elle n'a besoin ni d'argent, ni de forces, ni de courage;

« Elle a besoin de science;

« Elle a besoin de science à tous les degrés, de science élémentaire et pratique pour les petits, de science moyenne et de culture générale pour la masse, de haute science et de culture supérieure pour ceux dont la destinée est de conduire la société, de diriger les hommes, d'ordonner et de faire fructifier les choses. »

On peut ajouter — et c'est par là que je termine — : un pays comme le nôtre, dont les échanges commerciaux dépassent 6 milliards et dont la fortune nationale est supérieure à 25 milliards, ce pays-là est assez riche pour payer sa gloire dans tous les domaines.

C'est ce que j'ai voulu démontrer pour les sciences biologiques.

Paul Pelseneer.

Digitized by Google

LA LITTÉRATURE FINNOISE [1]

La Finlande, située à l'est de la Baltique, de la Suède et de la Norvège, est séparée de la Russie, à l'Ouest, par une ligne descendant presque perpendiculairement du lac d'Enare au Ladoga.

On ne saurait conjecturer, même approximativement, la date du premier établissement des Finnois, qui forment aujourd'hui la masse de la population dans ce pays. Avec les Esthes d'Esthonie et de Livonie, les *Suomalaiset* constituent la branche des Finnois dits de la Baltique; leur langue est une idiome agglutinant, qui n'a rien de commun avec nos langues indo-européennes, et qui trahit une race absolument étrangère à la race aryenne. Les Finnois sont environ trois millions; en dehors de la Finlande, on n'en trouve des colonies de quelque importance que dans le gouvernement de Pétersbourg, en Suède, en Norvège et dans l'Amérique du Nord.

Les Finnois vécurent sans doute de longs siècles, paisibles et heureux, avant que les Suédois, traversant la Baltique, vers le milieu du XII[e] siècle, n'entreprissent de les conquérir. Cette conquête fut d'ailleurs relativement pacifique, et ce fut

(1) Notons-le une fois pour toutes : *Finnois* désigne la race, *Finlandais*, l'appartenance au pays, donc un fait purement politique. Les Finlandais sont ou Finnois ou Suédois, pour ne pas parler d'un pourcentage insignifiant de Lapons, d'Allemands, de Russes, de Juifs, de Tziganes, etc.

Digitized by Google

sans grand heurt, semble-t-il, que les Finnois furent gagnés à la civilisation suédoise. Cependant, une importante population suédoise se fixait dans le pays : noblesse, clergé, bourgeoisie, tout était suédois, et le quatrième ordre, celui des paysans, représentait désormais seul la nationalité finnoise. Le finnois fut relégué dans les campagnes jusqu'au jour où les réformes d'Alexandre II l'appelèrent à devenir, à côté du suédois, langue officielle du pays.

La Finlande resta province suédoise jusqu'en 1809. Alexandre I^er^, l'ayant alors enlevée à la Suède, en fit un grand-duché dépendant de la couronne de Russie.

Nous n'entrerons point dans les polémiques engagées pendant ces dernières années relativement au statut politique de la Finlande. Quoi que puissent prétendre ses adversaires, il n'en est pas moins certain que ses droits n'aient leur source dans le traité de Frederikshamn, et que l'organisation instaurée, antérieurement à ce traité, par le tzar Alexandre, ne doive être considérée comme une modalité de la cession consentie par la Suède. Ce n'est pas qu'on puisse dénier le caractère bienfaisant de beaucoup des dispositions prises par les deux premiers Alexandre, notamment en faveur de la Finlande; mais c'est là, d'autre part aussi, une conséquence presque nécessaire d'un principe une fois admis, celui du *status quo ante bellum :* la Finlande devait rester ce qu'elle eût été sous la dénomination suédoise, avec les seules changements rendus indispensables par le transfert de la souveraineté. De plus, les rapports juridiques de l'ancien régime étaient mal définis, et les temps nouveaux exigeaient une modernisation des vieux principes; la Constitution finlandaise, telle qu'elle fonctionna durant un siècle, n'était pas autre chose.

Aujourd'hui, la vieille antipathie de race, de religion et de culture a enfin pris le dessus, et le parti panrusse a condamné la Finlande. Mais on ne tue pas les peuples, et la

Digitized by Google

force brutale elle-même s'émoussera sans doute avant d'avoir épuisé la constance de la nation finlandaise.

Une importance spéciale accordée aux choses de l'esprit, tel fut toujours un des traits caractéristiques de la culture scandinave, commune à la Finlande.

Là, l'enseignement, depuis le haut de l'échelle jusqu'en bas, est organisé d'une façon modèle; là, il n'y a point d'illettrés, et, ce qui a plus de prix encore, l'instruction a su produire à la fois le goût d'une culture plus élevée et les moyens propres à l'atteindre. On peut le dire sans exagération, la Finlande donne la mesure complète de ce que peut produire, sur le terrain d'une démocratie, la semence de l'instruction habilement répartie; nulle part peut-être on ne trouvera un peuple tendant avec plus d'ensemble à réaliser un idéal intellectuel et moral.

La littérature d'un tel peuple ne saurait qu'être un intéressant sujet d'étude. Malheureusement, nous ne pouvons en aborder qu'une partie, car la littérature d'expression suédoise, plus importante et souvent aussi nationale que sa sœur finnoise, ne peut être traitée en dehors de son cadre naturel, celui de la littérature suédoise en général. Que le lecteur veuille donc bien le noter *a priori*, il n'aura dans cette esquisse qu'une image fort restreinte de la vie littéraire de la Finlande. Mais nous avons visé, cependant, à donner tous les éléments caractéristiques, ceux que nécessite également l'intelligence de la littérature suédoise de Finlande.

Nous verrons la littérature finnoise créée, avec la Réforme, par le clergé suédois, pour répondre aux besoins religieux des populations finnoises; nous verrons l'influence du philosophisme allemand produire, dès la fin du XVIII^e^ siècle, un mouvement pour l'éducation des masses au moyen de la langue maternelle; nous verrons la fondation du grand-duché et l'apparition du *Kalevala* jeter les bases d'une littérature vraiment nationale; nous verrons enfin cette littérature,

Digitized by Google

complètement émancipée de la tutelle suédoise, émanant désormais directement du peuple finnois, se mettre en communion avec la littérature mondiale, en recevoir les impulsions, et réaliser, jusque dans l'extrême Nord, sa mission civilisatrice.

*
* *

L'âme de la littérature finnoise actuelle est sa littérature populaire, telle qu'elle nous a été révélée par le *Kalevala* de Lönnrot, en 1835.

Le finnois est une langue sonore, riche en voyelles et en onomatopées, donc essentiellement poétique. A cet avantage naturel correspondait, chez le peuple, une aptitude remarquable pour le chant et la poésie. Ce patrimoine national se transmettait de siècle en siècle, de père en fils, constamment enrichi mais en même temps constamment modifié, chaque génération l'adaptant, tant bien que mal, aux conditions nouvelles de son existence. — Quelle fut l'origine de cette littérature? On ne saurait, raisonnablement, vouloir la reconstituer. — Quelle fut la date de la mise en œuvre de ses principaux thèmes? A l'époque, relativement récente, où furent recueillis ces chants, tous les éléments, modernes, catholiques et païens, s'y trouvaient déjà confondus; de sorte qu'on ne peut répondre non plus à cette question, et cela, d'autant moins que le paganisme, on le sait, subsista très tard chez les Finnois.

Certains auteurs, le professeur Setälä entre autres, se refusent à voir là des sujets proprement nationaux; il ne s'agirait, pour eux, que d'une adaptation des thèmes du moyen âge occidental. La ballade chevaleresque serait venue de Suède, où elle atteignit l'apogée de son développement au XIV^e^ siècle, et là serait la source des chants épiques du *Kalevala*.

On a même voulu voir, dans des éléments selon toute

Digitized by Google

apparence mythiques, une simple fennisation des données chrétiennes : c'est ainsi que Lemminkäinen ne serait autre que Jésus, etc., etc. Et il n'est pas jusqu'aux chants magiques eux-mêmes qu'on ait voulu interpréter autrement qu'en produits du chamanisme.

L'élément lyrique est aussi largement représenté dans les chants populaires, et les Finnois possèdent encore une littérature didactique : proverbes, énigmes, fables et contes, etc.

Quant à la forme de la poésie populaire finnoise et esthe, elle est unique, et elle lui est absolument propre : c'est le vers de huit syllabes, quatre trochées, combinaison apparemment très simple, en réalité très artistique et apte à produire de merveilleux effets.

C'est cette littérature, directement issue du peuple, qui devait un jour retourner au peuple, lui rendre sa pleine conscience et devenir la pierre angulaire de l'édifice national.

* * *

Le moyen âge catholique n'avait rien fait pour la langue finnoise : la culture était exclusivement monastique, et le latin était la langue des cloîtres. Mais tout changea avec la Réforme, et, en 1542, parut le premier livre finnois, l'abécédaire de l'évêque Michel Agricola, le grand réformateur finlandais. Puis vinrent des livres liturgiques, des portions de la Bible, et enfin, en 1548, un Nouveau Testament complet. Quoique tous ces ouvrages ne soient en réalité que des traductions ou des adaptations, ils n'en portent pas moins le cachet de la puissante individualité de leur auteur.

Comme on le voit, la littérature finnoise fut, dans ses débuts, exclusivement religieuse, et elle conserva, peut-on dire, le même caractère jusqu'en plein XIX^e^ siècle. La publication de la Bible complète n'en introduit pas moins une nouvelle époque, celle que l'on a appelée « période des fennophiles » (1642-1809).

Digitized by Google

Peu à peu était née, favorisée par l'érection d'une université à Åbo (1640), une espèce de régionalisme finlandais auquel rendirent hommage jusqu'à des hommes étrangers par leur naissance au pays. C'est ainsi que la première grammaire finnoise fut l'œuvre d'un Suédois, Eskil Petrxus, plus tard évêque d'Åbo, qui consacra toute sa vie à l'étude du finnois.

L'évêque Daniel Juslenius peut être considéré, lui aussi, comme un précurseur. Dans son histoire du peuple finnois, il en fait une des races les plus anciennes du monde, et, sacrifiant à la manie du temps, il compare le finnois à l'hébreu et au grec. Il fut aussi le premier à s'intéresser à la poésie populaire, et il publia le premier dictionnaire finnois digne de ce nom.

Mais l'homme qui domine cette époque est Gabriel Porthan (1739-1804). Philologue de profession, esprit lucide et méthodique, il tenta, le premier en Europe, de réaliser les idées de Leibnitz, en tirant de l'étude de la langue et de la littérature populaire un tableau d'ensemble de la vieille culture finnoise. Il étendit ses études à un autre peuple de même race, les Hongrois, et renonça aux comparaisons ineptes avec le grec et l'hébreu.

Porthan fut un véritable chef d'école, et on peut dire qu'il concentra autour de lui toute la vie intellectuelle de la Finlande à son époque. Mais, ne l'oublions pas, cette école se réclamait elle-même du philosophisme allemand; son but n'était que d'éclairer (*aufklären*) le bas peuple dans sa propre langue. Aussi la littérature finnoise resta-t-elle ce qu'elle était avant Porthan, et le plus grand bénéfice réalisé fut sans doute celui-ci : la poésie populaire devint un objet d'étude et d'imitation. Nous la voyons, en effet, prêter son mètre à la poésie ecclésiastique ou de circonstance, la seule qu'on connût alors, et son influence contribue à expurger peu à peu la langue des idiotismes suédois qui la défiguraient.

Digitized by Google

Le premier journal finnois parut en 1776, mais il ne vécut pas au delà d'une année.

La période de 1809 à 1835 doit être envisagée comme une époque de transition : l'indépendance finlandaise et l'influence du romantisme contribuent également au relèvement de la langue finnoise.

A citer : Jaakko Juteini (1781-1855), vaillant champion de l'*Aufklärung*, mais dont le talent n'est pas toujours à la hauteur de la bonne volonté, et, surtout, Carl Axel Gottlund (1795-1875), qui, un des premiers, écrivit en finnois dans les différents domaines de la littérature et de la science, mais dont la langue, peu formée encore et trop personnelle, n'est pas toujours bien intelligible.

Cette époque produisit encore la première pièce de théâtre en finnois (1834) et de bonnes poésies lyriques.

Ce renouveau fit naître une question capitale, celle de la langue à employer : s'en tiendrait-on au langage, relativement pauvre et artificiel, de la littérature religieuse (finnois occidental quelque peu composite), ou bien adopterait-on l'idiome de la littérature populaire (finnois oriental)? La lutte se prolongea pendant des années, et tous les philologues et littérateurs du temps y participèrent; provisoirement on n'atteignit d'autre résultat que de désorganiser, chacun se mit à écrire son propre dialecte.

C'est vers cette époque aussi que le peuple finnois lui-même fait son entrée dans l'arène littéraire, avec l'école dite « rustique », dont Paavo Korhonen (1775-1840) est le principal représentant. Ce genre n'est que le développement de la poésie de circonstance traditionnelle; son type est plutôt vulgaire : c'est une muse de paysans endimanchés.

La période de 1835 à 1863 est l'époque du *Kalevala*.

Déjà, Porthan avait signalé l'importance de la littérature populaire, et les travaux de Herder, en Allemagne, avaient attiré sur elle l'attention du monde civilisé; aussi la période

Digitized by Google

précédente avait-elle vu des hommes tels que Sjögrén, Gottlund, Zacharias Topelius senior, Elias Lönnrot, et autres, consacrer à cette étude d'importants travaux.

Enfin, Elias Lönnrot (1802-1884) conçut le projet de fondre en une épopée tous les chants relatifs à Väinämöinen; et aux matériaux épiques proprement dits purent être annexés beaucoup de chants lyriques et magiques. Le *Kalevala* fut publié en 1835 par la société de littérature finnoise (*Suomalaisen Kirjallisuuden Seura*), fondée en 1831, et une édition définitive parut en 1849.

Quel fut le rôle de Lönnrot dans la composition de cette épopée? — Les chanteurs populaires avaient adopté, déjà, une certaine disposition de la matière, en la réduisant à des unités; Lönnrot n'eut qu'à poursuivre ce travail, sur une base systématique. L'œuvre est donc essentiellement populaire, et elle porte, d'ailleurs, des traces visibles de cette origine : les épisodes sont trop développés eu égard à l'ensemble, on y trouve des répétitions, des contradictions, etc.

Lönnrot publia encore, en 1840, sous le nom de *Kanteletar*, les chants lyriques qu'il n'avait pu utiliser pour son *Kalevala*, et, en 1880, une collection de chants magiques.

Le *Kalevala* provoqua un grand réveil national, auquel Runeberg vint prêter l'appui d'une muse vibrante de patriotisme, tandis que Snellman préconisait l'emploi du finnois comme langue nationale du pays.

Cependant, si la littérature finnoise proprement dite restait stationnaire, l'idiome se fixait définitivement : c'est toujours le finnois occidental, mais enrichi d'élément empruntés aux dialectes orientaux.

La période contemporaine de la littérature finnoise s'ouvre vers 1863, date de l'admission du finnois comme langue officielle, à côté du suédois. Le finnois n'est plus désormais la langue d'une caste, c'est une langue nationale. Le Finnois pourra être acquis à la culture sans se dénationa-

Digitized by Google

liser, et, peu à peu, il s'émancipera de la tutelle des Suédois : l'*Aufklärung* a fait son œuvre, et la littérature finnoise sera aussi finnoise par ses auteurs que par la langue employée. Deux personnalités marquent les débuts de l'époque : Oksanen et Kivi.

Oksanen, pseudonyme de A. Ahlqvist (1826-1889), professeur de langue et de littérature finnoise à l'université de Helsingfors, fut surtout un philologue et un critique. Néanmoins, nous avons de lui une collection de poésies lyriques très estimées, *Säkeniä* (Etincelles), qui trahissent la double influence du *Kalevala* et de Runeberg.

Il faut citer, à côté de lui, un autre lyrique, Suonio, *alias* Julius Krohn (1835-1888).

Alexis Kivi (1834-1872) inaugure le drame finnois avec son *Kullervo*, sujet emprunté au *Kalevala*, et *Lea*, drame biblique. Mais ces œuvres appartiennent à un genre mixte, dont la littérature finnoise possède d'ailleurs plus d'un représentant : elles se lisent mieux qu'elles ne se mettent en scène. Malgré tout, leur auteur occupe aujourd'hui encore, avec Minna Canth, la tête des dramaturges finnois.

Mais où Kivi excelle, où il est inimitable, c'est dans la peinture des mœurs populaires : sa comédie *Nummisuutarit.* (Les tailleurs de la bruyère) et son roman *Seitsemän veljestä* (Les sept frères) sont, à cet égard, des modèles. Mais — phénomène commun dans l'histoire des lettres — l'auteur ne fut relativement pas apprécié de son vivant ; ce n'est que de nos jours qu'on lui a fait justice, en plaçant son œuvre à la base de la littérature contemporaine.

Cependant, l'école rustique n'était pas morte ; elle maniait maintenant le récit populaire. Un de ses auteurs a conquis une certaine célébrité : c'est Pietari Päivärinta (né en 1827), sacristain de village, dont les nombreux écrits dépeignent la lutte du peuple contre ses divers ennemis, internes et externes.

Digitized by Google

C'est à partir de 1880 que la littérature finnoise entre définitivement en communion avec la littérature mondiale. L'école précédente était nécessairement réaliste ; des influences étrangères (scandinaves, russes, françaises, etc.) vont maintenant intervenir, pour donner à la littérature finnoise son cachet original.

Le premier romancier du temps est incontestablement Juhani Aho (né en 1861), lequel est fortement influencé par la littérature occidentale contemporaine. Dans ses œuvres, il a décrit, une à une, toutes les couches de la vie populaire, s'attachant surtout à rendre la lutte entre les antiques traditions et les tendances modernes. Son style, très artistique, n'a pas peu contribué à l'ennoblissement de la langue.

Il faut mentionner encore Santeri Ingman, auteur de petits récits, remarquables par l'observation psychologique, et Arvid Järnefelt, d'abord traditionnaliste, converti ensuite aux idées tolstoïennes, et dont les œuvres se distinguent par l'élégance consommée de la forme.

Parmi les jeunes, Teuvo Pakkala semble être un imitateur de Juhani Aho, tant par le style que par le caractère psychologique de ses écrits.

Citons encore, parmi une pléiade d'autres, Volter Kilpi et Jean Linnankoski, dont les œuvres semblent promettre beaucoup. Les tendances représentées par ces auteurs sont, du reste, bien différentes; tandis que les uns cultivent le roman social, les autres sacrifient à l'individualisme le plus exalté.

Le principal représentant du drame finnois est une femme, Minna Canth (1844-1897), dont les œuvres, nettement tendancieuses, n'en mettent pas moins en scène des personnages bien vivants; c'est une défense éloquente de tous les opprimés : les pauvres, les ouvriers, les femmes surtout. Ses dernières pièces trahissent des influences européennes et tolstoïennes.

Digitized by Google

La scène finnoise n'existe à proprement parler, que depuis une quarantaine d'années; elle a donné beaucoup de traductions, mais aussi beaucoup de pièces originales, et l'on peut dire que la plupart des auteurs finnois ont aussi écrit pour le théâtre.

Une des caractéristiques de ce théâtre est, nous l'avons vu, le poème dramatique, en lui-même excellent sans doute, mais supportant difficilement la scène. J.-H. Erkko (1849-1906) a été particulièrement fécond en ce genre; ses sujets sont empruntés de préférence à la Bible ou au *Kalevala* (*Aino*, *Kullervo*, etc.).

Nous voici ramené vers la poésie. Nommons, dans ce domaine, Paavo Cajander (né en 1846), Kaarlo Kramsu (1855-1895) et J. H. Erkko, lyrique plus encore que dramaturge.

Les frères Leino, Kasimir et Eino méritent une mention toute spéciale : leur maîtrise de la langue est parfaite, et leur inspiration poétique grise littéralement le lecteur. Les *Helkavirsiä* (Chants de Helka), de Eino, ballades écrites dans le mètre populaire, sont autant de chefs-d'œuvre de la poésie finnoise.

Bref, les Finnois ont su mettre leur langue au niveau de l'intellectualité européenne; elle n'est plus seulement ce qu'elle était dans le *Kalevala*, une langue poétique de premier ordre; c'est désormais aussi une langue admirablement plastique, utilisable sur tous les terrains de la vie scientifique et littéraire. L'histoire de son développement marque l'ascension de la démocratie vers une culture supérieure. La culture des nations est leur force; c'est l'arme avec laquelle la Finlande, nous en avons la confiance, saura triompher du despotisme asiatique.

HENRI BOURGEOIS.

Digitized by Google

LA VIE CHÈRE

Dans un précédent article (1), j'ai prouvé par un tableau comparatif de prix que pour une partie importante des objets nécessaires à la vie, et notamment le pain, le coût de celle-ci ne subit pas, comme on le pense généralement, un mouvement de hausse invariablement progressive. Si l'on remonte à trente ans, à vingt ans même, on constate, au contraire, qu'il y a une tendance très accentuée à la baisse.

Cet article a provoqué une émotion considérable dans certains milieux.

Beaucoup l'ont considéré comme un paradoxe très risqué et à peine défendable, l'opinion générale étant que la vie est chère, beaucoup plus chère qu'autrefois.

D'autres ont vu dans ma thèse un danger réel pour les revendications des employés et salariés de toute nature. De ces deux critiques, la première me laisse indifférent : c'est en effet, une question de fait qui doit être élucidée par une enquête portant sur une période assez longue. De cette enquête, il restera établi, je pense, que la courbe du coût de de la vie suit une marche descendante et non ascendante.

Je suis plus sensible, je ne le cache pas, au second reproche qui m'est adressé, celui de nuire aux revendications des employés et salariés de tout genre. Aussi, est-ce à celui-ci que je répondrai d'abord. Il me tarde de dissiper cette erreur et d'exposer toute ma pensée sur ce sujet si important.

Je prétends que, ma thèse fût-elle reconnue exacte, et elle

(1) Voir la *Revue de Belgique* d'octobre 1910, p. 123 et suiv.

Digitized by Google

le sera, j'en ai la conviction, il ne s'ensuivrait pas que le monde, le plus intéressant parce que le plus nombreux, des employés et salariés n'aurait pas les mêmes droits absolus à une augmentation de salaire.

Je vais plus loin. Je prétends, et la statistique le prouve, que cette augmentation doit correspondre, au moins approximativement, à l'amélioration apportée à la vie générale par les progrès de l'industrie.

« Quand on traduit par des courbes, dit M. Emile « Levasseur, l'illustre économiste, les deux mouvements, prix « des marchandises et taux des salaires, on voit l'une, celle « des marchandises oscillant et en définitive baissant et, « l'autre, celle des salaires montant *avec beaucoup moins* « *d'oscillations*, de sorte que l'écart entre l'une et l'autre est « devenue avec les années plus grand, surtout pour les pro- « duits manufacturés (1). »

Théoriquement, cela doit être et historiquement, cela est.

En effet, pourquoi les classes aisées profiteraient-elles seules des facilités, du confort introduits dans l'existence par le travail commun? Ne serait-ce pas une iniquité absurde de répondre aux revendications des travailleurs par une fin de non-recevoir, sous prétexte qu'il ne fait pas plus cher vivre aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans? S'il ne fait pas plus cher vivre, on ne vit plus de la même façon! Des besoins nouveaux ont surgi auxquels il faut donner satisfaction.

Et nous, industriels, commerçants et rentiers, vivons-nous de la même manière que nos pères? N'avons-nous pas plus de confort, d'agrément? Avons-nous droit à l'usage exclusif des progrès réalisés par l'humanité entière? Veut-on limiter à quelques-uns la jouissance des trouvailles dues au génie humain?

(1) *Revue économique internationale*, vol. VI, n° 2, page 263 : « Histoire des prix en France », étude de M. Emile Levasseur, de l'Institut, administrateur du Collège de France.

Digitized by Google

Les besoins ont augmenté non pas seulement par le désir de se procurer plus de jouissances, mais, forcément, par suite de transformations apportées dans les habitudes, les vêtements, le logis, les déplacements, etc. En d'autres termes, « la *valeur sociale* de l'argent a diminué. Car la valeur « sociale de l'argent diminue non par suite d'une augmen- « tation du prix des marchandises, mais par suite d'une aug- « mentation des besoins. Il faut un effort d'esprit et une « étude rétrospective des faits pour prendre conscience de « cette augmentation par la comparaison de la manière dont « on vivait jadis et dont on vit aujourd'hui » (1).

Non, non, ici non plus il ne faut pas cacher la vérité sous le prétexte qu'elle est dangereuse à connaître. La vérité est toujours bonne à connaître. Les dangers, les conséquences prétendûment funestes, qu'une vue superficielle des choses peut faire redouter, s'évanouissent souvent à la lumière de la raison.

Et puis qu'importe! Les hommes doivent s'arranger pour vivre avec la vérité et non la vérité se plier à leurs caprices.

Si la vie est moins chère aujourd'hui qu'il y a trente-cinq ans, tant mieux pour tout le monde! Tous doivent profiter au même titre et proportionnellement à leur situation de cette addition au bien-être de la race.

Les producteurs voient s'augmenter sensiblement leurs profits tant par la baisse des matières premières que par les perfectionnements continuels de l'industrie. Or, chacun sait que la marge du profit est plus large à la baisse qu'à la hausse.

Les salariés eux aussi doivent profiter et profitent en réalité de l'aisance des patrons. Cela doit être et cela est, car si la statistique prouve que le prix de la vie suit une marche décroissante depuis trente-cinq ans, elle prouve aussi que le niveau des salaires a monté à peu près dans les mêmes proportions.

(1) Cfr. E. Levasseur, *Histoire des prix en France*.

Digitized by Google

C'est que, quoi qu'en disent les pessimistes, les intérêts sont harmoniques et l'homme n'est pas un loup pour l'homme ! S'il en était autrement, il faudrait croire non plus au progrès, pas même au piétinement sur place, mais à la régression et à la disparition de la race humaine !

Voilà ce que j'ai à répondre à ceux qui craignent que ma thèse puisse être opposée comme une arme aux revendications des salariés.

II

Revenons maintenant à la question de fait : le coût de la vie. Ce qui donne une apparence de raison aux plaintes amères qui s'élèvent de toutes parts sur la cherté de l'existence, c'est la hausse énorme qui s'est produite cette année sur la viande, le beurre, le fromage, la pomme de terre. Certes, il y a lieu de se plaindre ; la situation est peu réjouissante quand on la compare à celle des années immédiatement antérieures. Depuis trois ans l'Europe centrale et méridionale est désolée par des intempéries anormales. Les étés sont froids et pluvieux. Les récoltes en ont souffert, notamment celle du foin, des graines oléagineuses et de la pomme de terre. Autrefois, il s'en serait suivi une crise redoutable ; aujourd'hui, nous ne souffrons que d'un relèvement modéré du coût de la vie, qui reste toutefois encore inférieur à ce qu'il était il y a vingt et trente ans. Peut-on arguer de cette situation momentanément désavantageuse et conclure à une loi de relèvement des prix? Il faut comparer cette année de hauts prix à une semblable antérieurement, voilà tout, et cette comparaison démontrera que ma thèse n'est pas un paradoxe risqué.

Si l'on veut noter au jour le jour les variations de prix, quelle conclusion logique peut-il en résulter ? L'aspect des marchés modernes change si rapidement !

Il y a quelques mois, nous avions le pain cher. La farine de

Digitized by Google

première qualité était cotée 28 francs les 100 kilogrammes. Aujourd'hui elle coûte de 23 à 24 francs. Le prix de revient du bon pain ne dépasse pas 21 centimes. C'est le pain bon marché ! Les grandes boulangeries pourraient le vendre à 25 centimes le kilogramme avec un gros bénéfice. Il faut, pour étudier utilement la marche du coût de la vie, envisager des périodes de dix ans par exemple et faire la moyenne des prix, mois par mois, et puis opposer ces périodes l'une à l'autre. Je me suis livré à ce travail pour une période remontant à l'année 1874; j'ai relevé les cours de la farine deux fois par mois, le 15 et le 30, depuis 1874, et voici le résultat de mon travail :

1874 à 1880	moyenne	39.71	les 100	kilogrammes
1880 à 1890	—	30.38		—
1890 à 1900	—	23.02		—
1900 à 1910	—	23.27		—

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour se convaincre de ce que nous sommes dans une situation très avantageuse comparée à celle de 1874 à 1890. Le pain ne reste-t-il pas toujours la base de l'alimentation ? On peut donc considérer que le prix du pain actuellement est normal. Avant peu, on le débitera couramment au prix de 25 centimes. Les boulangeries tiennent encore le prix de 30 centimes, mais il faut tenir compte de ce qu'elles peuvent avoir fait des achats devenus désavantageux à cause de la baisse survenue en ces derniers temps. J'estime que le consommateur, qui généralement profite des achats avantageux des commerçants, doit être un peu indulgent à son tour et leur laisser la latitude d'écouler, sans trop de perte, leur marchandise, quand brusquement survient la baisse.

En général, on attache peu d'importance, bien à tort à mon avis, aux produits d'alimentation autres que le pain, la viande, le beurre et les œufs. Il y a tant de ressources

Digitized by Google

cependant pour la ménagère dans les farineux et les féculents dont on dispose maintenant si copieusement.

Il n'est que trop vrai que la viande a subi, *cette année*, une hausse extraordinaire, due, semble-t-il à, un certain nombre de causes que l'on connaît avec une quasi certitude et dont il est en notre pouvoir de supprimer quelques-unes au moins.

Je dis que la hausse date de cette année, parce que l'année dernière encore le prix du bétail était normal.

En 1909, les bœufs sur pied ont valu en moyenne, sur le marché de Bruxelles, de 75 centimes à 1 fr. 5 c. le kilogramme; les taureaux, de 65 à 93 centimes; les vaches, de 60 à 90 centimes. Ce sont exactement les prix d'il y a vingt ans.

En 1891, le marché de Bruxelles a compté en moyenne 1,280 têtes de bétail et les prix ont été à peu près les mêmes que l'année dernière. En 1909, la moyenne s'élève à 2,100 têtes de bétail exposées. La population de l'agglomération bruxelloise était, en 1891, de 516,000 habitants, en 1910, de 725,000. La consommation de viande s'est donc accrue de 64 p. c., alors que l'augmentation de la population n'est que de 40.5 p. c. Il faudrait en conclure que chaque habitant consomme plus de viande qu'il y a vingt ans, mais il y aurait lieu d'examiner d'abord si le marché de Bruxelles n'approvisionne pas l'étranger plus qu'autrefois.

Les prix du bétail sur pied sont en 1910 les plus élevés dont on se souvienne.

Il faut remonter à la période de 1880 à 1883 pour avoir leurs équivalents, et encore ceux-ci restent-ils un peu en dessous. Les bons bœufs valent en ce moment de 1 fr. 5 c. à 1 fr. 20 c. le kilogramme sur pied, ce qui représente, abattu, de 1 fr. 75 c. à 1 fr. 90 c. Il y a eu en moyenne 2,250 têtes de bétail sur le marché en 1910 (1).

(1) Je dois ces renseignements à l'obligeance de mon ami M. Eugène Rommelaere, commissionnaire en bestiaux sur la place de Bruxelles.

Digitized by Google

Les gens compétents s'accordent à attribuer la hausse du bétail sur pied :

1° A l'augmentation de la consommation et à la pénurie du bétail en Allemagne ;

2° Aux mesures prohibitives prises par le gouvernement pour protéger l'élevage ;

3° A la série d'années pluvieuses que nous traversons ;

4° Au sacrifice exagéré que nous faisons de veaux et de génisses ;

5° A une cause locale et temporaire, à l'exposition de Bruxelles de 1910.

Je n'oserais blâmer hâtivement les mesures prises par le gouvernement. Nous voyons bien le mal dont elles sont la cause. Mais il faudrait savoir si ce mal n'est pas compensé par un bienfait plus considérable : la reconstitution, par exemple, de notre cheptel, l'aisance apportée aux campagnards, la vie des paysans facilitée, etc. C'est aux intéressés à s'expliquer sur ce point capital. En tout cas, des mesures, bonnes en elles-mêmes, peuvent être temporairement suspendues si le bien public l'exige. C'est ainsi qu'en France on suspend parfois la loi sur l'importation du blé étranger et l'application du droit de 7 francs.

La hausse qui s'est faite en boucherie est bien plus considérable encore que celle du bétail sur pied et pourtant il n'y a pas lieu d'accuser l'esprit de lucre de la corporation des bouchers. Le journal *La Boucherie moderne*, l'organe de cette honorable corporation, a publié récemment un excellent article sur ce sujet, article qui a été reproduit du reste par grand nombre de journaux. *La Boucherie moderne* se plaint avec raison de ce que l'estomac moderne ne digère plus les morceaux de deuxième et de troisième choix : le traditionnel bouilli, le bœuf à la mode, les fricadelles, les carbonnades, etc., etc.

Digitized by Google

Je crains bien que nos ménagères n'aient à supporter leur part de responsabilité dans l'augmentation du prix de la viande de boucherie. Il est certain que l'éternel bifteck est plus rapide et plus facile à cuire que le pot-au-feu familial et ces ragoûts succulents que préparaient si bien nos ménagères d'antan. Je vous entends d'ici... *Laudator temporis acti!*

En résumé, oui, la viande est chère cette année. Espérons que la réaction ne tardera pas à se faire sentir, surtout si nous tentons quelques efforts pour arriver à ce résultat si désirable.

Si, par exemple, nous obtenons le retrait, au moins momentané des mesures prohibitives; si nous nous contentons un peu plus de ce qui faisait les délices de nos pères, du succulent pot-au-feu avec le bouilli traditionnel; si nous utilisons davantage toutes les ressources que la nature met à notre disposition et parvenons à restreindre dans des limites raisonnables la consommation exagérée que les classes aisées et moyennes font de la viande.

Aux temps lointains de ma jeunesse, on ne servait de la viande qu'une fois par jour sur les tables bourgeoises et les portions étaient mesurées. Les écoles ménagères n'existaient pas, mais la famille constituait un enseignement d'une plus haute efficacité. La mère professait par l'exemple. Je ne me rappelle jamais sans émotion les prodiges d'économie réalisés par notre mère dans la conduite de son ménage. C'était une de ces admirables ménagères ardennaises dont la race heureusement n'est pas encore éteinte. Elle possédait à un haut degré le talent si prisé alors d'accommoder les restes. Elle n'était jamais à court et parvenait toujours, à peu de frais, à contenter son petit monde. Mais aussi rien n'était perdu! Une fois par semaine nous n'éprouvions nulle difficulté de nous passer de viande. Nous attendions même avec plaisir la savoureuse purée aux haricots ou aux pois secs suivie d'une appétissante tarte au riz qui constituait le menu du vendredi.

Digitized by Google

Et ces habiles ménagères trouvaient le temps de soigner elles-mêmes leur toilette, de cuire leur pain et de veiller à la lessive!

Oui, oui. Je vous entends... *Laudator temporis acti!*

III

Quoi qu'il en soit de ces exceptions, très importantes, je le reconnais, à la loi qui semble bien constatée d'une tendance à la baisse du coût de l'existence, il n'est pas trop hardi de prétendre que celui-ci est, somme toute, moins élevé actuellement qu'il y a vingt-cinq ans. Si, d'autre part, on considère que le taux des salaires s'est notablement élevé, on devra reconnaître que la situation économique de la masse est, en définitive, de plus en plus favorable.

Pourquoi dès lors avons-nous l'impression contraire? Pourquoi l'opinion s'est-elle accréditée que la vie devient toujours plus chère. Car il n'y a pas de doute possible, tel est bien le sentiment général. Or, au fond, la réalité des faits importe moins au point de vue du bonheur que l'opinion que l'on s'en fait. Il s'agit donc ou de déraciner cette croyance, ou de donner satisfaction en quelque mesure à l'opinion publique; sinon le résultat final ne changera pas et ce résultat c'est la découragement, la désespérance!

A cet état d'âme, je vois deux causes : l'une accidentelle, l'autre profonde.

La première est due à un relèvement modéré récent du coût de la vie qui a succédé à une période d'avilissement des prix.

Or, tout le monde sait qu'un bien acquis, même à titre précaire, est toujours considéré comme définitif par l'intéressé. Le public se soucie peu des lois économiques. Quand la courbe descend, il ne s'attend pas à ce qu'elle remonte jamais et il considère que c'est une ironie amère et presque un abus

Digitized by Google

que de lui expliquer en vertu de quelle loi économique il souffre momentanément.

La seconde cause, la cause profonde de cet état d'âme de la masse, est connue, archi-connue. J'aurais mauvaise grâce de me donner l'air de la découvrir.

Elle réside dans l'augmentation continue des besoins, c'est-à-dire dans la diffusion des désirs de luxe et de confort à tous les étages de l'édifice social. On ne vit plus de la même manière qu'il y a vingt-cinq ans, nous le répétons. Les démarcations existant autrefois entre les classes s'atténuent matériellement et moralement et finiront par disparaître.

Voyez avec quelle promptitude les mêmes modes sont adoptées partout; voyez les routes sillonnées de cyclistes; voyez la cohue qui se presse dans les trains les jours de fête. Examinez la foule du dimanche dans les grandes et les petites villes. Cherchez à reconnaître, dans ces messieurs et ces dames — qui se promènent, en parlant posément, à quelques exceptions près, et dont la tenue est également correcte, — cherchez à reconnaître les maîtres et maîtresses de maison, les domestiques, les patrons, les employés, les artisans! Mêmes costumes, mêmes façons non seulement de s'habiller, mais de se tenir, de saluer, de parler. Les présentations mêmes, les compliments polis et réservés ne sont plus l'apanage exclusif des classes dites supérieures (on les appelle encore ainsi par un reste d'habitude qui disparaîtra avant peu). Chose plus remarquable : le débraillé dans la tenue est plutôt actuellement la caractéristique de quelques oisifs, de gens qui n'ont d'autre préoccupation que celle de s'amuser. Oui, les mœurs changent, deviennent policées dans tous les milieux, perdent de leur antique rudesse. Même dans les villages on est étonné de retrouver encore cette vision d'élégance banale, uniforme et un peu frelatée.

Voyez quel développement ont pris les déplacements; les foules prodigieuses qui se sont donné rendez-vous, cette

Digitized by Google

année, à l'exposition de Bruxelles; le chiffre énorme de membres que peuvent réunir certaines sociétés créées en vue d'excursions, tel le « Touring Club »; voyez le succès étonnant des cinémas ; consultez la page des journaux réservée aux sports : qui oserait prétendre que tous ces phénomènes économiques relativement récents ne sont pas des indices d'une situation générale moins resserrée, où la recherche âpre et pénible du pain quotidien cède la place, comme cela doit être, à des préoccupations de nature plus riante? Qui oserait prétendre que cette amélioration générale constitue un mal qu'il faut couper dans sa racine?

Il est certain que la diversité et l'intensité des besoins sont les éléments indispensables et l'indice d'une haute civilisation; ils sont aussi l'aiguillon nécessaire pour la marche en avant. En tout cas, ces besoins nouveaux, créés par l'esprit d'imitation qui constitue le fond invariable de la nature humaine, doivent recevoir une certaine satisfaction, à peine de laisser au fond du cœur un levain dangereux de rancune, d'envie et de récolte.

Comment arriver à leur donner satisfaction dans la plus large mesure? N'est-ce pas là toute la question politique et sociale?

La question politique : un moyen.

La question, ou mieux les questions sociales : un but... A moins que ce ne soit le contraire.

JULES VIEUJANT.

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE EN BELGIQUE[1]

Les premières manifestations apparaissent vers 1906.

A cette époque le ministère de l'industrie et du travail créa un conseil supérieur de l'enseignement technique dans lequel les hauts fonctionnaires discutent, avec des personnalités en vue, dont quelques directeurs d'écoles des plus qualifiés, les directions à donner à notre enseignement technique.

Une des premières questions mises en discussion fut la suivante :

La multiplicité des écoles industrielles trop rapprochées donne lieu à des inconvénients quant au choix des professeurs et quant à la fréquentation insuffisante des cours techniques spéciaux.

Traduite en termes clairs, cette question signifie : « Dans certaines régions de notre pays, les écoles sont devenues trop nombreuses; on n'y parvient pas à recruter de bons professeurs et les élèves des écoles techniques ne sont pas assez nombreux pour justifier la dépense. »

Comme vous le voyez, la question est neuve; elle n'a encore été posée dans aucun des pays industriels qui briguent la prédominance économique du monde et qui, savamment, préparent par une instruction technique intensifiée toute leur population ouvrière à donner son maximum de productivité. La France, qui, en raison de ses richesses naturelles, peut défier toutes les concurrences, prépare une loi sur l'obliga-

(1) Voir la *Revue de Belgique* de novembre 1910.

Digitized by Google

tion pour tous les jeunes gens indistinctement de continuer, après l'école primaire et pendant trois ans, leur instruction générale ou technique. L'Allemagne déclare ne pas avoir trop d'écoles; en vertu de la loi industrielle de l'empire et de la législation de ses divers États, elle ne laisse, pratiquement, aucun apprenti sans instruction complémentaire, technique, commerciale ou générale; tous, sans exception, sont sur les bancs de l'école dès l'âge de 14 ans, fin de l'école primaire obligatoire, jusqu'à l'âge de 17 ou 18 ans, à raison de six, huit, dix, douze heures de leçons par semaine pendant dix mois de l'année. De même, les États-Unis ne sont pas encore, comme nous, pris du souci de la multiplicité des écoles, eux qui défendent aux ouvriers illettrés âgés de moins de 16 ans l'accès des usines, ateliers et magasins, s'ils ne fournissent une attestation par laquelle le chef d'une institution scolaire agréée déclare qu'ils fréquentent régulièrement les cours complémentaires du soir.

L'école industrielle doit former la masse ouvrière.

Notre conseil supérieur de l'enseignement technique délibère donc sur les inconvénients de la multiplicité des œuvres d'éducation ouvrière; l'impression qui doit résulter de ces débats fera naître certainement des illusions très flatteuses pour notre amour-propre national. Mais ces illusions ne sont pas partagées par nos chefs d'industrie, s'il faut en croire les paroles suivantes prononcées récemment, devant M. le Ministre de l'industrie et du travail à Charleroi, par M. Ph. Passelecq, président de l'Association charbonnière de Belgique : « Ne nous laissons pas éblouir par les charmes de notre prospérité, développons notre science, notre initiative, notre habileté, notre endurance en donnant tous nos soins à l'enseignement industriel et professionnel. »

Nos écoles industrielles ont jusqu'à ce jour rendu d'énormes services en formant une élite de contremaîtres, de chefs

Digitized by Google

d'ateliers, d'employés, ceux qu'on est convenu d'appeler les *sous-officiers* d'industrie. On ne saurait trop louer la valeur de ces agents instruits qui ont contribué dans une très large mesure à rendre possible le renouvellement de notre outillage et à améliorer le rendement de nos méthodes de travail. Sous l'impulsion de cette élite, l'éducation de beaucoup d'ouvriers constructeurs commence à se faire : autrefois, ceux qui savaient consulter un plan d'ensemble et travailler d'après ces plans formaient l'exception. Beaucoup de mécaniciens et électriciens, qui sont les assidus de nos écoles, ont vaincu cette difficulté et il en résulte plus d'intelligence dans le travail et une meilleure production.

Mais l'évolution industrielle entraîne une complexité croissante de l'outillage; les tours de mains, les secrets de métier, l'habileté manuelle et les qualités ataviques, qui faisaient la force de nos ouvriers de race, perdent de plus en plus de leur importance. L'usine moderne exige de *tous ses ouvriers* indistinctement plus de cerveau et de nerfs que de force physique. L'attention et l'intelligence nécessaires pour gouverner les rouages de l'usine tendent à supprimer de plus en plus les qualités traditionnelles.

La compression à l'extrême limite du prix de vente impose la nécessité d'un grand rendement, auquel tout ouvrier contribue par son assiduité et son intelligence dans l'exécution de sa tâche. C'est pourquoi notre intérêt le plus impérieux exige de la part de *tout ouvrier*, de tout soldat de l'industrie, un maximum d'efficacité de travail; ce résultat ne peut être assuré que par une instruction technique généralisée. *L'école industrielle doit former la masse.*

Or, en l'absence de toute contrainte, l'école ne s'imposant que par l'effet des services rendus, il faut que l'instruction aille au devant de la bonne volonté de l'ouvrier; il se lasse vite s'il doit aller la quérir au loin, à prix d'argent ou d'efforts insoutenables.

Digitized by Google

La multiplicité des écoles industrielles a eu pour conséquence une augmentation considérable de leur fréquentation « et cette fréquentation est loin d'atteindre un taux satisfaisant (1) ».

(1) Les tableaux suivants offrent la preuve péremptoire du fait. Ils indiquent comparativement le nombre d'élèves en 1896 et en 1909, dans trois régions bien déterminées du pays.

Par l'ouverture de nouvelles écoles depuis 1896, le nombre d'élèves a presque triplé dans les bassins de Mons et de La Louvière et a plus que doublé dans le bassin de Charleroi.

I. — *Dans le bassin de Mons.*	Population scolaire en **1896.**	**1909.**
Boussu	93	244
Dour	116	427
Jemappes	353	326
Pâturages	266	275
Saint-Ghislain	331	452
Basècles (nouvelles écoles créées depuis 1896)	—	70
Baudour (id.)	—	55
Cuesmes	—	166
Frameries (id.)	—	279
Mons (supérieure) (id.)	—	153
Quaregnon (id.)	—	179
Quiévrain (id.)	—	222
Wasmes (id.)	—	171
	1,159	3,019

II. — *Dans le bassin de La Louvière.*	Population scolaire en **1896.**	**1909.**
Houdeng-Aimeries	149	306
La Louvière	502	1,019
Id. (supérieure)	—	141
Morlanwelz	647	896
Soignies	151	215
Binche (nouvelles écoles créées depuis 1896)	—	234
Braine le Comte (id.)	—	581
Écaussines-d'Enghien (id.)	—	165
Feluy (id.)	—	77
Houdeng-Gœgnies (id.)	—	42
Rœulx (id.)	—	93
Seneffe (id.)	—	112
	1,449	3,881

Digitized by Google

Quelles sont les raisons profondes qui justifient la mutilation des écoles techniques? Est-ce la charge financière qui pèse sur l'État? sont-ce des motifs économiques insoupçonnés? des statistiques péremptoires?

Le rapport sur la question, qui apporte aujourd'hui au Conseil supérieur la justification de ces suppressions de subsides, vient de paraître dans le *Bulletin officiel du musée de l'État de Morlanwelz.*

La lecture de ce document nous a causé une profonde désillusion. Nous comptions y trouver l'exposé et la preuve précise des inconvénients signalés, la pénurie des professeurs démontrée. Or, rien de cela n'existe dans le rapport.

III. — *Dans le bassin de Charleroi.*	Population scolaire en **1896.**	**1909.**
Charleroi	952	656
Châtelet	883	837
Fontaine-l'Évêque	294	505
Gosselies	224	253
Jumet	326	507
Marchienne-au-Pont	352	546
Anderlues (nouvelles écoles créées depuis 1896)	—	100
Couillet (id.)	—	189
Courcelles (id.)	—	467
Dampremy (id.)	—	80
Farciennes (id.)	—	162
Fleurus (id.)	—	285
Gilly (id.)	—	265
Lobbes (id.)	—	52
Marcinelle (id.)	—	342
Monceau-sur-Sambre (id.)	—	60
Montigny-le-Tilleul (id.)	—	151
Montigny-sur-Sambre (id.)	—	180
Pont-à-Celles (id.)	—	210
Roux (id.)	—	115
Thuin (id.)	—	40
Trazegnies (id.)	—	98
Charleroi (école industrielle provinciale)	—	425
	3,031	6,535

Digitized by Google

Nous y relevons les lignes suivantes dans lesquelles est enfermée toute l'argumentation :

« Dans le cas d'écoles trop rapprochées, il s'établit fatalement une concurrence qui peut être nuisible en engendrant des conflits et en éveillant des susceptibilités de toutes sortes. Il faut, sans doute, de l'émulation, mais cette émulation doit s'arrêter au désir de mieux faire, sans entraver l'action normale *des voisins*. »

Plus loin : « Il est évident qu'un cours d'une école qui ne réunit pas suffisamment d'élèves et ne peut prouver son utilité ne peut être reconnu. »

Voilà toute l'argumentation ! Cette belle question nationale de l'enseignement technique, qui doit préparer notre vaillante population ouvrière, par l'école, à vivre d'une vie plus digne et plus humaine, à coopérer avec plus d'intelligence à la production, est ravalée, dans un rapport officiel, à une chicane entre voisins, à une affaire de « susceptibilités de toutes sortes » et de « conflits » entre les écoles.

Nous avons de la peine à admettre que le Conseil supérieur de l'enseignement technique puisse émettre un vœu ratifiant les suppressions de subsides faites et justifiant celles qui restent latentes, par des arguments aussi faibles.

D'ailleurs, la création récente et l'agréation par le gouvernement de l'école industrielle privée de Châtelet, et située en face de la vieille école industrielle, met à néant toute la thèse défendue par le rapporteur.

A notre avis, la « multiplicité des écoles » est une de ces questions imprécises autour de laquelle se groupent tous ceux qui, pour des motifs divers, voient avec déplaisir les écoles techniques se développer.

Qui peut donc soutenir que nous ayons à appréhender leur multiplicité tant que, selon le rapport de la section centrale (budget de l'instruction, 1902), « l'immense majorité des enfants de la population ouvrière échappe à tout enseigne-

Digitized by Google

ment industriel et professionnel »? (Rapporteur : *M. Carton de Wiart.*)

Faible rendement des études. — Causes.

Locaux occupés par tolérance. — Les ressources modestes dont disposent les écoles techniques et le milieu intellectuel et économique dans lequel elles sont placées, ont une influence très défavorable sur le rendement des études.

Tout d'abord, sauf de rares exceptions, ces écoles ne possèdent pas de local propre; elles sont logées dans les écoles primaires, dans les écoles moyennes ou dans des locaux privés. Dans ces locaux, qu'elles occupent par tolérance, elles ne peuvent installer aucun outillage fixe; le matériel de démonstration se réduit à quelques appareils scientifiques et quelques collections d'échantillons logés dans des armoires. Or, la formation intellectuelle de l'ouvrier est faite de notions concrètes; les connaissances à enseigner doivent donc prendre une forme substantielle que seul donne l'emploi systématique de matériel d'expérience.

La pauvreté de l'outillage, le manque presque général de matériel de démonstration et d'essais qui présente les notions techniques sous une forme industrielle, réduit notablement l'efficacité de notre enseignement au point de vue de la formation ouvrière.

Nombre restreint d'heures de cours. — Le nombre trop limité d'heures de cours affectées aux branches techniques réduit aussi à des proportions modestes l'effet utile de nos écoles.

Les titres : Écoles industrielles, Cours industriels, Écoles de dessin industriel, de dessin et d'industrie, Cours professionnels, Écoles des arts et métiers, sont les dénominations plus ou moins pompeuses sous lesquelles nous cachons l'indigence d'un enseignement technique restreint qui se donne

Digitized by Google

soit le dimanche matin, soit le soir, à raison de trois heures et demie par semaine, dans la majeure partie des écoles, et de six à huit heures par semaine, dans quelques rares institutions plus importantes.

En faisant la supputation des heures consacrées aux études préparatoires et aux spécialités, constructions civiles, mines, électricité, mécanique et machines à vapeur, technologie des ateliers qui font l'objet des études techniques, on trouve comme moyenne les chiffres suivants : lorsque l'école n'est ouverte que pendant six mois — ce qui est le cas pour le quart d'entre elles, au moins —, le nombre d'heures de leçons pour les deux années préparatoires est de $20 \times 3\,^1/_2 = 70$ heures par an, ou 140 heures pour deux années. Les deux années techniques ne donnent qu'un total de 140 heures et ne représentent donc que vingt jours de cours à raison de 7 heures par journée d'études. Dans les écoles industrielles dominicales qui sont ouvertes pendant dix mois, le nombre d'heures n'est même pas double et, rapporté à la commune mesure des études du jour, elles donnent 35 journées d'études préparatoires et 35 journées d'études techniques du jour.

Trente-cinq journées d'études techniques! voilà l'équivalent des cours du grand nombre des écoles industrielles. Cette constatation doit nous inciter forcément à la modestie et atténuer l'âpreté avec laquelle les mauvaises volontés s'acharnent sur les organismes de notre enseignement technique.

Les rares écoles industrielles plus importantes qui émergent de cet ensemble et donnent six à huit heures de cours par semaine, pendant dix mois de l'année, ne modifient pas sensiblement la physionomie générale que nous venons de caractériser.

Le point de départ des études. — Le facteur qui réduit encore à des proportions modestes les études de nos écoles

Digitized by Google

techniques, déjà si réduites, est, nous l'avons dit, l'insuffisante préparation des élèves.

Les statistiques officielles reconnaissent que 9 à 10 p. c. de nos compatriotes sont totalement illettrés, et ce pourcentage se concentre sur la population ouvrière; on ne doit donc pas s'étonner de la pauvreté intellectuelle navrante de ceux qui viennent frapper à la porte de nos écoles. Notre enseignement s'ingénie à s'adapter à cette insuffisante préparation. Il baisse les barrières à l'entrée.

C'est ainsi que, de plus en plus, nous voyons certaines écoles donner accès aux ouvriers qui ont été sevrés de toute instruction. A l'école professionnelle des tailleurs, de Bruxelles, subsidiée par l'État, la province et la ville, des dispositions réglementaires, arrêtées en 1909, sont prévues pour l'admission des illettrés. Les élèves de ces écoles sont évidemment astreints à faire des devoirs dont les illettrés sont dispensés; le règlement prévoit que la cote de mérite de leurs travaux se fait d'après les résultats d'un examen oral.

Le même régime existe pour les cours des chauffeurs industriels à l'école industrielle de Tournai.

L'école des cadets-mineurs à Marchienne-au-Pont, créée et entretenue à titre privé par le charbonnage de Monceau-Bayemont, s'est inspirée des mêmes besoins dans son organisation. Devant l'insuccès de ses tentatives, le directeur-gérant a divisé les élèves de son école en deux groupes, dont les études se déroulent normalement sur des chemins parallèles : celui des lettrés suit la belle voie du développement intellectuel normal; l'autre suit la voie rocailleuse d'un enseignement pour arriérés forcément limité dans ses moyens d'action.

Les constatations par lesquelles le directeur-gérant de ce charbonnage a été amené à organiser des cours sur la base ci-dessus résultent d'une statistique faite par ses soins, d'où il ressort que sur ses 1,100 ouvriers de tout âge et de toute catégorie, il y avait plus de 500 ouvriers ne sachant com-

Digitized by Google

prendre ni faire usage d'aucun texte ; 300 ne savaient ni lire ni écrire. Il faut féliciter le charbonnage en question et les administrations publiques de l'ingéniosité avec laquelle ils adaptent leurs organisations aux conditions de scolarité de leurs jeunes ouvriers.

Le Conseil de perfectionnement de l'enseignement technique du Hainaut a libellé sur la même base des programmes d'exploitation des mines et des cours élémentaires dans les métiers du bâtiment pour charpentiers, maçons, menuisiers, lettrés et illettrés, que la province a vivement recommandés aux communes. Grâce à cette initiative, il est à espérer que les couches professionnelles des mines et des métiers du bâtiment pourront bientôt être explorées ; par ces dispositions nouvelles, la fréquentation de ces cours augmentera sans aucun doute dans de vastes proportions.

État de fatigue des élèves. — Le rendement de l'école industrielle, déjà amoindri par les raisons que nous avons eu l'honneur d'exposer, est encore sérieusement affecté par l'état de fatigue dans lequel les élèves suivent les cours après leur journée de travail.

La journée de l'apprenti est aussi longue que celle de l'ouvrier adulte, car il est rare que le maximum de douze heures de travail, prescrit par la loi belge, protectrice des femmes et des enfants, soit atteint dans la pratique.

En venant s'asseoir sur les bancs de l'école, l'apprenti-ouvrier a fait une journée de dix à onze heures de travail. Si l'on ajoute à sa journée le temps d'aller à son atelier, de rentrer, d'aller à l'école et de retourner, soit en moyenne deux heures, nous arrivons au total de douze à treize heures ; deux heures d'études s'ajoutent à ce chiffre pour constituer une journée de travail de quatorze à quinze heures. Ce chiffre mesure l'effort que s'imposent les apprentis qui suivent, sans contrainte, les cours de nos écoles. Il explique tous

Digitized by Google

les découragements et le déchet considérable de la fréquentation.

L'aspect des classes de nos écoles est réellement pénible. Ni la dialectique des professeurs, ni les ruses employées pour tenir en haleine l'attention et la curiosité par les artifices oratoires et par les procédés de démonstrations ne parviennent à tenir en éveil l'intelligence d'élèves déprimés par la fatigue physique. Assis dans des salles bien chauffées, la généralité d'entre eux sont envahis par la torpeur physique qui fait leur intelligence se replier sur elle-même ; d'autres s'assoupissent régulièrement. L'efficacité de l'instruction reçue dans des conditions aussi précaires ne peut être notable, on le comprend, *que pour les rares sujets particulièrement robustes* à qui le hasard de la distribution du travail à l'usine fait échoir une tâche journalière légère.

Nous autres, professeurs et directeurs, nous regardons avec envie l'organisation des écoles techniques dans certains pays, qui amène les élèves ouvriers, en parfait état de fraîcheur d'esprit et de corps, sur les bancs de l'école, le matin ou l'après-midi, avant ou pendant les heures de travail.

En Saxe, dans quelques États allemands et cantons suisses, les autorités scolaires fixent souverainement les heures auxquelles l'apprenti quittera obligatoirement l'atelier pour se rendre à l'école.

Au cours de la discussion du contrat d'emploi soumis actuellement au Conseil supérieur de l'industrie et du travail, un amendement a été déposé en vertu duquel les chefs d'entreprises seraient tenus de laisser à leurs employés le temps libre pour suivre les cours techniques et commerciaux. Cette discussion ranime l'espoir de ceux qui entrevoient le jour prochain où des conditions plus humaines seront faites aux ouvriers qui cherchent à développer leur formation technique.

Digitized by Google

La signification des statistiques.

Dans les conditions défavorables que nous avons caractérisées, 40,000 jeunes ouvriers sont, d'après les statistiques de 1909, *inscrits* pour suivre librement, sans contrainte légale, les cours des écoles techniques belges.

Quand on examine de près ces chiffres, on constate immédiatement que la prospérité scolaire qu'ils dénotent est plus apparente que réelle.

On ferait une grosse erreur si l'on essayait de comparer nos chiffres avec ceux de l'étranger, de la France et de l'Allemagne, par exemple. Ces pays ne considèrent dans leur dénombrement que les élèves qui suivent les cours des *écoles techniques* du jour; leur enseignement du soir, même technique, n'est considéré que comme complémentaire, il entre dans d'autres statistiques, par exemple, dans celles des *Fortbildungsschulen*, en Allemagne. Ces deux situations ne sont pas comparables.

Il y a un autre fait que les statistiques globales ne font pas ressortir et qu'il suffit de signaler pour abaisser du coup le prestige des chiffres mentionnés. Parmi les 40,000 élèves, sont fusionnés les élèves réguliers qui suivent les cours complets d'une section et les élèves irréguliers, toujours nombreux, qui viennent se faire inscrire pour avoir accès à l'un ou l'autre cours général ou spécial. Le bloc de 40,000 élèves est très hétérogène, il comprend les élèves qui fréquentent un cours de vingt ou trente heures au total comme ceux qui suivent les cours complets, et la valeur des unités qu'il renferme varie d'après le nombre d'heures de cours de un à six ou sept.

Les élèves qui n'assistent qu'à une partie de leçon sont mentionnés dans nos statistiques au même titre que ceux qui terminent leurs études. Tous sont simplement inscrits.

L'expérience journalière nous montre que sur cent élèves

Digitized by Google

inscrits au début de l'année, trente ont disparu au bout de quelques mois.

Nous ne serons pas contredits en déclarant qu'à chaque passage d'une année d'études préparatoires à l'année suivante il se fait un déchet d'au moins 50 p. c., tant dans les écoles industrielles que professionnelles. Ce qui, au bout des deux années d'études préparatoires dans les écoles industrielles ou des deux années d'études élémentaires dans les écoles et cours professionnels, ramène le contingent scolaire de 40,000 à 10,000.

En fait donc, dans tout le pays, 10,000 élèves au maximum sont instruits dans les branches techniques de nos écoles. Les autres ne dépassent pas les sections préparatoires et ne sortent donc pas, nous l'avons démontré, des études qui sont du domaine de l'école primaire ou d'adultes.

De ces 10,000 élèves des sections techniques, combien obtiennent le diplôme d'instruction technique complète à l'école industrielle et professionnelle?

Les statistiques du ministère de l'industrie et du travail, affichées dans leurs chiffres globaux, accusent un nombre de 2,980 élèves ouvriers diplômés en 1909 dans toutes les écoles belges.

Nous ne discutons pas le chiffre, mais nous ne saurions nous empêcher de le rapprocher du chiffre, plus modeste, de 898 ouvriers diplômés en 1901 et mentionnés dans les tableaux détaillés, publiés pages 98 et 231 du tome II du dernier *Rapport sur la situation de l'enseignement technique en Belgique*, 1903.

Ces récentes statistiques répartissent les diplômés parmi les professions suivantes :

139 pour les industries du bâtiment;
162 pour l'électricité;
78 pour l'exploitation des mines;

Digitized by Google

435 pour les industries de constructions mécaniques ;
24 pour les industries métallurgiques ;
27 pour les industries textiles ;
32 pour la peinture en bâtiment ;
1 pour la sculpture et mise au point.

Ces chiffres officiels constatent donc qu'en 1901, pour tout le pays, 898 ouvriers ont terminé leur éducation technique complète dans nos écoles industrielles et professionnelles. Le nombre de 900 techniciens formés à l'école en 1901, qui s'élève par un bond inexpliqué à 2,980 en 1909, est absolument insuffisant vis-à-vis d'une population de plus de 300,000 ouvriers en âge d'école. En outre, il y a dans nos écoles des sections d'études à diplômes qui comportent 300 heures de cours, à côté d'autres sections qui en comptent 600 et plus.

Aucune comparaison n'est donc possible entre les diplômes au point de vue du nombre d'heures de cours, généralement très faible, qu'ils représentent.

On peut critiquer l'analyse que nous avons faite des statistiques, trouver nos chiffres trop forts ou trop faibles, mais l'indication d'ensemble qui en résulte est aussi exacte que peu rassurante.

Vers une situation meilleure.

Mesdames, Messieurs, dans cette salle résonne encore l'écho des discours enthousiastes qui ont glorifié notre prospérité nationale, la remarquable activité et l'esprit d'entreprise de nos compatriotes.

Des conférenciers compétents ont loué l'énergie de nos races et leur capacité de travail.

En venant vous exposer la situation des organismes d'instruction qui sont destinés à relever la courbe du rendement de travail et le niveau intellectuel et moral de nos

Digitized by Google

populations ouvrières, il nous coûte de faire entendre une note discordante dans ce concert de louanges. Mais nous n'avons pas hésité de venir vous exposer courageusement et en toute sincérité les faits qui caractérisent cette situation. Ces faits et les conclusions que nous en avons tirées ne sont susceptibles ni d'interprétation ni de réfutation, car les documents, les chiffres, les noms surgiraient de suite pour en attester la parfaite véracité et le bien-fondé.

La situation commence à préoccuper sérieusement ceux qui ont la charge des intérêts généraux du pays, le souci et la responsabilité de notre avenir industriel. Ceux qui consacrent leurs efforts à généraliser l'enseignement technique et à améliorer ses méthodes d'enseignement et son effet utile trouvent de jour en jour des alliés de plus en plus puissants et nombreux.

« La question de l'enseignement technique et industriel est une question primordiale, elle touche à l'existence même d'un pays comme le nôtre; il y a là pour la Belgique une œuvre d'éducation à assurer, afin de maintenir sa prospérité. » C'est en ces termes expressifs que le Prince Albert définit la nécessité pressante de la formation ouvrière par l'école, lors de la visite aux institutions de la province du Hainaut à Charleroi en 1905. Et, avec l'accent d'une profonde conviction qui frappa vivement l'assistance, il ajouta: « Répandre l'enseignement technique et développer l'éducation professionnelle, donner au grand nombre le moyen de tirer plus de profit de ses aptitudes, c'est faire acte d'un patriotisme fécond, dont je suis heureux de constater avec vous les bienfaits. »

Ces paroles, riches en promesses pour l'avenir, ont stimulé les ardeurs et éveillés des sympathies précieuses.

Les idées de prince ne sont-elles pas des actes de roi?

C'est vers la source d'énergie qu'est l'école technique, que se tournent aussi les industriels.

Digitized by Google

Les entrepreneurs d'industrie ont l'intuition très nette de ce que l'expérience atavique et les qualités héréditaires de nos populations ouvrières sont bien près de ne plus suffire à la tâche industrielle moderne.

Notre pays importe surtout des matières premières pour les transformer et les exporter ensuite. Nous ne subsistons que parce que nous travaillons dans des conditions de prix qui permettent à l'étranger de s'approvisionner chez nous. Or, les législations sociales — qui se traduisent en dernière analyse par des charges financières —, la tendance constante vers la hausse des salaires et d'autres facteurs font monter graduellement les prix de fabrication et restreignent notre action sur les marchés étrangers. Le perfectionnement en qualité et en quantité de notre main-d'œuvre par l'éducation professionnelle est la dernière ressource qui s'offre pour accroître l'efficacité de nos efforts de concurrence.

D'autre part, les statistiques du mouvement commercial révèlent que les produits que nous exportons ne valent en moyenne que 40 centimes le kilogramme alors que celles que nous importons nous reviennent à 64 centimes. Ces chiffres prouvent à l'évidence que nous importons des spécialités dans lesquelles le prix de la main-d'œuvre entre pour une part très large, que nous importons donc de la main-d'œuvre experte, alors que le prix de 40 centimes le kilogramme de nos produits exportés montre que ces produits tiennent surtout leur valeur de l'usinage mécanique et de la qualité de nos matières premières et demi-fabricat. Cet indice très grave n'échappe pas à la clairvoyance de nos industriels qui ne se laissent pas « endormir sous le charme de notre prospérité » et demandent que des soins assidus soient donnés à l'enseignement technique.

De même les petits industriels, les représentants de la petite bourgeoisie travailleuse, se font avec persistance, dans leurs congrès, l'interprète des doléances au sujet de l'insuffi-

Digitized by Google

sante préparation des ouvriers de métier, et ils émettent des vœux en faveur de la formation en masse des ouvriers des diverses spécialités professionnelles.

La nécessité de la formation ouvrière proclamée par les industriels et par les ouvriers eux-mèmes trouve périodiquement son expression dans les assemblées délibérantes. Dans les discussions des conseils communaux comme dans les conseils provinciaux, l'enseignement technique prend une place toujours croissante et les budgets de ces administrations prévoient des sommes de plus en plus importantes pour des nouvelles créations et pour le perfectionnement des institutions existantes.

Un mouvement puissant nous porte vers une ère d'expansion d'enseignement technique; le moment est proche où, sous l'effort de toutes les bonnes volontés, il sortira du marasme administratif dans lequel il se débat.

De vastes plans de réorganisation et d'extension s'esquissent à Bruxelles, à Liége, dans le Hainaut. Dans la décade qui commence, nous verrons s'accomplir des modifications radicales dans la conception et la forme de cet enseignement.

Plans pour l'avenir.

Vers l'obligation de l'enseignement primaire renforcé et de l'enseignement pour adolescents. — D'abord, la pensée exprimée, en 1910, par M. Béco, gouverneur, dans le discours d'ouverture du conseil provincial du Brabant, après tant d'autres personnalités qui visent, par-dessus des contingences politiques et en tout désintéressement scientifique, la grandeur économique du pays et le bien-être intellectuel, moral et matériel de l'ouvrier, trouvera sa pleine et entière réalisation; les législations à venir résoudront la prolongation tutélaire de l'éducation de l'enfant par sa formation générale et technique depuis l'âge de 6 ans jusqu'à 16 ou 17 ans.

Digitized by Google

Et l'on verra cet âge béni, où, par l'obligation légale, la totalité de la jeunesse ouvrière affluera, le soir et le dimanche matin — et peut-être à des heures plus propices pendant la journée —, vers les ateliers et classes des écoles industrielles et professionnelles, pour y recevoir le minimum de savoir inhérent à la dignité d'homme et y acquérir les principes scientifiques, techniques et manuels nécessaires pour pénétrer l'œuvre de l'usine, pour gouverner ses rouages et pour apporter au métier des talents naissants et un travail éclairé par l'instruction.

Des écoles se multiplieront. — Dans les villages, dans les hameaux industriels et dans les divers quartiers des villes surgiront des cours professionnels et des écoles pour recevoir cet afflux. Dans cette voie, le pays entier n'aura qu'à suivre l'exemple et à profiter de l'expérience d'une province, puissante par son industrie, le Hainaut, administrée par des personnalités de prévoyante philanthropie qui, par anticipation, a créé l'œuvre intrégrale d'éducation pour sa vaillante population ouvrière.

Pour les ouvriers seuls, elle compte : 12 écoles primaires industrielles, 40 écoles industrielles moyennes, 3 écoles industrielles supérieures et 71 institutions d'enseignement professionnel réunissant un total de 15,500 + 3,191 = 18,691 élèves, ouvriers dans la grande majorité, soit près de la moitié de toutes les écoles du pays.

L'inégalité des dons naturels d'intelligence, de goût et de courage dans les études, détermine un classement, une sélection en vue des diverses fonctions qu'offre l'usine. Pour opérer cette sélection, l'enseignement technique belge a encore sa voie tracée, par le Conseil de perfectionnement de l'enseignement technique du Hainaut. Nous verrons dans les localités où existe du travail susceptible de perfectionnement s'ouvrir des cours professionnels du premier degré pour les métiers

Digitized by Google

du bâtiment, pour les mécaniciens et les représentants de la petite industrie, qui s'appelleront les écoles industrielles primaires, véritables cours complémentaires à caractère technique.

Ces institutions, destinées à ceux qui doivent gagner leur vie par le travail à la sortie de l'école, viendront se ranger à côté d'écoles primaires du 4e degré qui surgissent partout et des écoles professionnelles du jour multipliées où les enfants des ouvriers et des petits bourgeois, verront se révéler leurs aptitudes et pourront se préparer aux caractères du travail par un enseignement à la fois général et technique. Ce groupe d'écoles offre le premier roulon de l'échelle à gravir par les travailleurs.

Dans les centres plus importants, facilement accessibles s'établiront, comme cela existe déjà dans le Hainaut, les écoles industrielles moyennes, dont les programmes copieux comportent des spécialités plus abondantes et plus approfondies : constructions civiles, mines, électricité, mécanique, ainsi que des écoles de métiers plus complètes, mieux outillées que les écoles industrielles et professionnelles primaires.

Les élèves y termineront leurs études à l'âge de 17 ou 18 ans. Les meilleurs, les plus énergiques et les plus tenaces trouveront le parachèvement de leur éducation dans les écoles industrielles supérieures établies au centre des régions plus larges. Celles-ci prépareront des techniciens d'un ordre supérieur qui prendront des postes secondaires de responsabilité dans les usines et manufactures. Ces écoles supérieures, organisées selon la formule du Hainaut, seront la pépinière des monteurs et chefs-monteurs et conducteurs d'industrie de grande culture technique, chevilles ouvrières de nos usines, qui iront comme agents de nos industries d'exportation sur tous les points du globe installer, essayer et livrer le matériel construit dans nos usines.

Enseignement industriel et professionnel primaire, école

Digitized by Google

moyenne industrielle et professionnelle, écoles industrielles supérieures, ces mots esquissent, en une terminologie facile et claire, la voie d'ascension de notre population ouvrière.

La réalisation de ce plan dotera notre pays d'un enseignement gradué, sans lacune, ni surcharge, dans lequel les enfants de nos ouvriers et petits patrons pourront gravir toute l'échelle des connaissances scientifiques et techniques pour s'élever jusqu'au sommet des carrières industrielles.

Ainsi s'établira, suivant le mot de M. Solvay, « l'égalité du point de départ », et s'ouvrira pour tous la chance de réussite par l'étude, l'effort soutenu, le travail acharné.

L'organisation intérieure transformée.

En même temps que le pays se couvrira d'un réseau serré d'institutions ne laissant aucune tache vide sur la carte géographique des écoles techniques belges, une transformation radicale s'opérera dans l'organisation intérieure de ces institutions.

Les écoles industrielles et professionnelles primaires trouveront dans tous les centres un refuge suffisant dans les écoles générales.

On verra les administrations provinciales et communales comme les associations particulières ériger dans les villes et les localités importantes, des locaux appropriés, exclusivement destinés à abriter les écoles moyennes, industrielles et professionnelles. Les élèves seront répartis dans de nombreux et vastes laboratoires de physique, de mécanique et d'électricité, de chimie, de métallurgie pour se livrer sous la direction de leurs professeurs, praticiens instruits, à des expériences et des essais sur les principes scientifiques et les lois qui trouvent une application constante dans leur profession.

Une annexe importante sera la salle des machines, le plancher d'essais où l'on verra nos élèves mécaniciens, nos

Digitized by Google

électriciens et les apprentis de nos industries à fabrication mécanique, expérimenter pour s'instruire sur un matériel réel et d'après des méthodes pratiques similaires à celles qu'emploie l'industrie.

D'après les nécessités locales, les métiers du bois, du métal, de la pierre, des tissus, de la décoration auront leur enseignement dans de vrais ateliers scolaires pourvus de tout l'outillage nécessaire au travail manuel et même au travail mécanique, et de toutes les installations utiles à l'exécution de travaux dans les conditions de l'industrie ; de même nos artisans-artistes s'y prépareront à apporter aux métiers qui meurent d'anémie les talents nécessaires à leur épanouissement.

Ainsi, les connaissances à acquérir par les jeunes ouvriers seront présentées sous une forme manipulatoire ; l'éducation qui en résultera sera physique autant qu'intellectuelle et conservera aux travailleurs leurs qualités d'ouvriers. Elle fera entrer dans les muscles et dans les nerfs les aptitudes qui qualifient le vrai technicien moderne.

Pour que ces transformations si désirables se réalisent, il faut assurer aux écoles techniques une existence plus stable, plus continue, plus sûre du lendemain.

Tant que l'intervention financière de l'État pourra être retirée par une simple lettre non motivée, sans recours, toute réalisation dans le sens du plan que nous venons d'esquisser restera impossible ; aucune administration publique, aucun particulier, aucune association ne peut, en effet, faire des dépenses de construction de locaux et d'outillage, ces locaux et cet outillage pouvant devenir sans emploi d'un jour à l'autre, par suite de la suppression de subsides gouvernementaux, entraînant la disparition de telle section des études.

Le droit à l'instruction est un axiome sociologique qui s'affirme de plus en plus dans l'éducation ouvrière et cette

Digitized by Google

exigence se concilie admirablement avec le progrès social et les intérêts économiques du pays. Les écoles doivent pouvoir prétendre à la même continuité, à la même stabilité et à la même sollicitude que les institutions d'enseignement moyen, conduisant aux carrières libérales.

Cette stabilité et cette continuité ne peuvent être atteintes qu'en plaçant ces écoles sous l'égide d'une loi, consacrant, entre autres principes, dans les limites les plus larges, l'autonomie communale et provinciale, dans la création, dans l'organisation, dans l'administration et dans la direction des études. Cette loi, que les écoles appellent de tous leurs vœux devrait consacrer des principes fermes, égaux pour tous, spécialement en ce qui concerne les conditions pour l'allocation des subsides ; ainsi nos institutions seront soustraites aux duretés du *struggle for life* dans lesquelles elles sont engagées depuis quelque temps.

En s'inspirant de nos traditions et de notre situation scolaire, nos législateurs inscriront aussi dans cette charte l'obligation scolaire pour les enfants jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans et un enseignement assez solide pour servir de support à une instruction et à une formation technique subséquente. Les jeunes gens ayant dépassé l'âge de l'école primaire seront amenés obligatoirement et sous des sanctions sérieuses à fréquenter, pendant un temps fixé, une école du soir, du dimanche ou même du jour, complémentaire, générale, industrielle, professionnelle, agricole ou commerciale.

Notre jeunesse ouvrière, au complet, se retrouvera alors sur les bancs des écoles de divers degrés ; elle y acquerra les connaissances et les aptitudes nécessaires pour tirer de son énergie physique et intellectuelle le maximum d'effet utile. Les tristes résidus intellectuels, les illettrés ne tarderont pas de s'effacer de nos statistiques. Tous les sous-produits de l'intelligence nationale seront récupérés et mis en valeur ; toutes les énergies latentes qui sommeillent dans nos popu-

Digitized by Google

lations ouvrières seront éveillées; une collaboration plus intense et plus efficace du personnel de nos usines, de nos ateliers et chantiers donnera à notre industrie, déjà si puissante, un nouvel essor.

La culture intellectuelle et technique intensivement répandue ne tardera pas de se traduire dans nos laborieuses populations par plus de moralité, plus de dignité, plus de respect de soi-même ; leurs qualités ataviques se détendront dans la plénitude de leur force de production; notre activité économique ainsi rénovée pourra défier toutes les concurrences et elle assurera, à l'avenir, comme elle l'a fait dans le passé, le triomphe de nos efforts à travers les obstacles qui se dressent devant notre expansion dans le monde.

Omer Buysse.

Digitized by Google

LA MÈRE[1]

V. — Femme forte.

Le lendemain, Balbine se lève de bonne heure. Tobie a déjà déjeuné et s'est rendu depuis longtemps à son travail. Lorsque Georges descend de sa chambre, les deux femmes sont assises devant leur bol de lait, dans lequel elles émiettent leur pain. Georges s'étonne en entrant de les trouver en habits de dimanche. Balbine ne lui donne pas le bonjour et Léni ne lève pas la tête ; il s'assied et se sert son déjeuner après un bref salut. Puis, comme si rien ne s'était passé la veille, il demande :

« Où allez-vous de ce pas, aujourd'hui?

— Cela ne te regarde pas, » répond Balbine.

Mais lorsqu'elle se lève, s'enveloppe de son fichu, que Léni, un petit panier à la main, met son chapeau, il est déjà fixé. Elle emmène la jeune fille, la mère, pour qu'il ne la voie plus. Il a tout de suite calculé où elle peut bien l'emmener : c'est chez sa sœur qu'elle la conduit, à Erstmatt, plus bas dans la vallée, chez sa propre sœur. Georges fait des efforts pour avaler son morceau de pain, il a la gorge serrée, peut-être est-il pris d'une certaine honte, peut-être aussi un regret s'empare-t-il de lui à l'idée qu'il n'a pas trouvé à la

(1) Voir la *Revue de Belgique* de novembre 1910.

Digitized by Google

maison tout le plaisir qu'il se promettait. En même temps il sent une colère sourde monter en lui contre père et mère, qui n'agissent pas à sa convenance et qui la lui emmènent, cette Léni, là, sous son nez. Les femmes sont sorties sans saluer, la mère a même laissé la vaisselle telle quelle sur la table, tant elle est pressée d'éloigner la jeune fille.

Georges sent le ferment de la révolte couler dans ses veines et, quoiqu'il ne sache pas au juste à qui ou à quoi il en veut, ce sentiment l'envahit davantage à mesure qu'il constate son abandon. Pour en finir, il se lève, court à l'auberge et, dans sa rage, se met à boire... boire... Il ne songe plus du tout à partir, et lorsque cela lui revient tout à coup qu'il voulait partir, il rit de dépit dans son for intérieur. Eh bien non, justement non, il laissera passer l'occasion du bateau. Il est midi lorsque Balbine se retrouve dans le village de Steg, à l'endroit même où elle l'a quitté le matin. Léni n'est plus avec elle. Georges avait deviné juste, c'est bien chez sa sœur, à Erstmatt, qu'elle a emmené la jeune fille, voulant qu'elle y reste jusqu'à ce qu'à la maison l'atmosphère soit redevenu pur comme auparavant.

Balbine avance lentement sur le pavé inégal et surchauffé de la route et, coiffée de son fichu noir, elle tient les bras croisés. Le soleil donne à ses bandeaux des reflets argentés, ce qui souligne la sombre expression des sourcils et des yeux. En passant près de l'auberge du *Cheval blanc*, elle entend résonner des rires et des éclats de voix à travers les fenêtres ouvertes de la chambre du premier étage. Parmi ces voix elle distingue nettement le timbre mal assuré de Georges. Elle se dit qu'il fête probablement son départ, mais elle ne lève pas les yeux de ce côté comme si celui qu'elle entend ne l'inquiétait aucunement. Elle poursuit sa route, préoccupée et sans prendre garde à rien. Ses pensées n'en vont pas moins leur train.

Il va donc partir demain, Georges, et ce sera un adieu

Digitized by Google

pour la vie; il était parti autrefois comme étant une partie d'eux-mêmes, son père et elle, comme étant de la maison enfin, mais maintenant quand il sera loin il ne fera plus partie de sa vie, il sera mort pour elle tout à fait, le fils!

On aurait dit, en regardant Balbine, qu'elle était glacée jusqu'à la moelle des os et, si elle n'était la femme forte qu'elle est, des frissons la secoueraient toute entière, tandis qu'elle va, nouvelle *mater dolorosa*, portant sa douleur à travers les rues de Steg.

« Qu'adviendra-t-il de lui, là-bas, s'il continue ainsi, pense-t-elle. Il perdra toute conscience, il deviendra méconnaissable à force de descendre la pente... et, pourtant, il a été aussi, tout comme d'autres, le joli bambin blond, couché dans son berceau! »

Ils ne savent pas, les habitants de Steg, les poignantes tortures qu'endure cette femme qui s'en va d'un pas calme et tête baissée. Balbine est arrivée aux dernières maisons du village, lorsqu'elle voit venir à sa rencontre une fillette en lambeaux, tête nue et son mantelet d'indienne si fané qu'on ne peut en reconnaître le dessin. A la vue de Balbine elle s'arrête hésitante, comme si elle voulait l'éviter; enfin, elle s'approche lentement, c'est presque une enfant, son visage pâle aux traits fins a une expression un peu simple, pourtant pleine de douceur et de bonté. Elle repousse de son front une mèche brune rebelle et, rougissante, se dirige vers Balbine; se ravisant de nouveau, elle passe à côté d'elle en la saluant d'un air craintif. Balbine a l'impression que la petite aurait voulu lui dire quelque chose et, se retournant de son côté, elle voit, en effet, que celle-ci est restée plantée à quelques pas d'elle; on dirait qu'elle lutte contre une crainte indomptable.

« Est-ce à moi que tu en veux? » demande-t-elle.

Thérèse Aschwander, l'orpheline, s'approche d'elle :

« Serait-il permis..., dit-elle très bas, hésitante, ses beaux yeux bleus pleins de larmes.

Digitized by Google

— Qu'y a-t-il? demande de nouveau Balbine...

— Dites,... dites donc, il faut qu'il m'épouse, Georges, il le faut, il ne veut toujours pas me croire... mais, c'est que... »

Sans que la pauvre fille, qui voudrait s'enfouir cent pieds sous terre, achève, Balbine a déjà tout deviné. Un instant elle ouvre démesurément les yeux, puis son regard reprend sa fixité habituelle.

« Bon, bon, c'est çà, je le lui dirai. »

Elle s'en retourne prestement, laissant Thérèse, qui la suit du regard, presque reconnaissante : un peu parce qu'elle ne l'a pas maudite comme elle s'y attendait, et puis parce que Balbine passe pour une femme qui tient parole. La voilà qui se dirige vers sa maison. Elle respire péniblement, il lui manquait encore bien ça, mon Dieu, c'est vraiment trop!

Rentrée chez elle, Balbine se met à l'ouvrage; elle enlève la table qui est restée en plan depuis le matin, prépare aussi le modeste repas et, pendant ce temps, ses pensées ne lui laissent pas un instant de repos. Elle ne sait que trop, hélas! qu'elle ne pourra pas aider cette pauvre Thérèse de la façon que celle-ci voudrait; elle n'a qu'à être heureuse, elle, la pauvre fille, que lui, Georges, ne la prenne pas comme femme. Elle en verrait de belles avec cet homme. C'est autrement qu'il faudra s'occuper de Thérèse, lorsqu'il sera enfin parti.

Tandis qu'elle est en train de ruminer sur le sort de la pauvre fille trompée, se disant que Tobie et elle feront tout ce qu'ils pourront pour la pauvre abandonnée, son mari rentre de son travail pour le repas. Il a ouvert la porte sans mot dire, suspendu son habit au crochet et s'est mis à table. Balbine suit tous ses gestes depuis la cuisine; elle est plus que jamais frappée du changement qui s'est produit en son homme. Lui, toujours d'une gaîté si franche et ouverte, a je ne sais quoi dans ses allures, trahissant une peur contenue.

Digitized by Google

Lorsqu'elle le rejoint dans la chambre, il lève la tête en disant à mi-voix :

« N'est-il pas encore là? »

Et il regarde, craintif, autour de lui comme si son fils allait surgir brusquement. Balbine lui répond négativement et se laisse tomber sur une chaise en face de lui. Ils attendent, avant de commencer à manger. Qui sait? peut-être que Georges va rentrer pour dîner.

« A-t-il déjà préparé ses bagages? demande Tobie.

— Non, dit Balbine.

— Tu vas voir qu'il ne partira pas.

— Dans ce cas, je vais chercher le chef de la police. »

Après ces dernières paroles de Balbine, ils restent tous les deux silencieux, poursuivant chacun leurs pensées. Puis Balbine raconte la triste histoire de la jeune fille qu'elle avait rencontrée en revenant. Du reste, ils ne murmurent pas, ne font entendre aucune plainte; ils restent simplement assis vis-à-vis l'un de l'autre, les joues creuses, les yeux secs, silencieux, surmontant péniblement leur chagrin. Voyant que Georges n'apparaissait pas, Balbine va chercher la soupe et ils se mettent à manger.

La journée suit son cours habituel. Tobie travaille autour de la maison et Balbine, dans l'intérieur, vaque à ses occupations. Le soir, les deux vieux se retrouvent autour de la même table, où vainement, à midi, ils avaient attendu leur fils. Georges, qui ne s'est pas laissé voir de toute la journée, n'a pas l'air de vouloir se laisser voir le soir non plus. Poussant tous deux un soupir de soulagement, ils se mettent à souper. C'est ainsi qu'ils semblent respirer plus à l'aise quand leur fils n'est pas là.

La nuit est agitée. Il s'est levé un vent vers le soir, dont la violence va augmentant d'heure en heure. Son sifflement se fait entendre à travers les fenêtres closes et, remontant la vallée, on dirait des hurlements de loups disparaissant der-

Digitized by Google

rière la montagne. Puis il s'abat de nouveau comme une masse chancelante contre la maison, l'ébranlant de fond en comble avec des craquements sinistres. Tout cela ne trouble guère les deux vieux; le vent rappelle au contraire à Tobie, qui est un fort chasseur, l'approche de l'automne et l'ouverture prochaine de la chasse. Le vieux retrouve même, pendant un instant, sa bonne humeur d'autrefois, disant que cette année le permis de chasse coûte moins que d'habitude, tandis qu'il caresse des yeux son fusil à deux coups, qu'il tient toujours chargé, déposé dans un coin de la chambre, à l'intention des renards et autres gibiers qui se rôdent la nuit autour de la maison. Cette fièvre de chasse qui le domine lui fait momentanément oublier la peine qui l'oppresse. Pendant qu'il bourre sa pipe, l'atmosphère de la chambre reprend quelque chose de la bonne paisibilité qui y a régné pendant de longues années avant le retour de Georges. Ssss! voilà le vent qui reprend toute sa fureur. Après la secousse, un grand fracas.

« Cette fois, c'est le vent qui a ouvert violemment la porte d'entrée, » dit Balbine, se levant.

La porte de la chambre s'ouvre brusquement du dehors, comme poussée par le vent. Léni entre en se précipitant vers eux.

« Quoi?... quoi?. . » dit Balbine.

Léni est pâle comme la mort, son visage aux gracieux contours est couvert de sueur, les mèches qui s'échappent de ses tresses lui tombent dans les yeux. D'un bond elle court vers la grand'mère, se blottissant contre elle et prenant son bras dans ses mains tremblantes :

« Il vient... il vient... lui, le cousin... il m'a suivie depuis Erstmatt, il voulait absolument me ramener ici!

— Georges? » demande Balbine.

Léni, de peur, ne voit, n'entend rien.

« Il a menacé la cousine, alors je me suis enfuie ici,

Digitized by Google

raconte-t-elle hors d'haleine. Que dois-je faire? mon Dieu, où me réfugier? » demande-t-elle encore.

Balbine la pousse de côté et sort fermer la porte d'entrée. Ses traits semblent s'être accentués et le nez ressort encore plus dans son visage impassible, elle est aussi pâle que sa petite-fille.

« Il a bu, » s'écrie Léni de nouveau, complétant encore son récit.

Tobie s'est levé et marche, agité, de long en large dans la chambre.

« Entre là-bas, » dit Balbine, lui désignant la chambre où elle a déjà couché la veille.

Et, après que celle-ci y est entrée, elle ferme aussi cette porte et en tire la clef. Puis tous les deux, Tobie et Balbine, tendent l'oreille, anxieux.

« Il est capable d'enfoncer la porte, » dit Tobie, et sa voix tremble.

La femme ne répond rien, elle se tient debout, la main appuyée sur la table, la tête penchée en avant, écoutant toujours.

« Si j'allais chercher le garde champêtre? reprend Tobie.

— Pour tomber entre les griffes du fils? Ah non! »

Balbine ne se retourne pas d'un cran pour lui répondre, elle est toujours penchée, et, dans sa robe noire, ses cheveux blancs et ses sourcils froncés, elle domine la table, imposante. Elle tressaille légèrement; dehors, le portail a craqué, c'est peut-être le vent qui de nouveau fait rage.

« Le voilà, » dit Tobie.

Dehors, quelqu'un a appuyé sur le loquet de la porte d'entrée. Balbine ne bouge pas. Tobie tourmente tantôt l'une, tantôt l'autre des pointes de sa barbe.

« Comme c'est triste..., un être pareil! » murmure-t-il en lui-même.

Maintenant on a ébranlé le loquet.

Digitized by Google

« Hé là-bas! ouvrez, ou... »

Et brutalement il cogne du pied contre la porte. Balbine ouvre une fenêtre :

« Cette nuit on n'ouvre plus. Sois raisonnable, va coucher à l'auberge.

— Ah çà, m'ouvrirez-vous? » hurle Georges du dehors.

Et de nouveau de son gros soulier il martèle la porte; puis, rassemblant toutes ses forces, il se rue, sauvage, sur l'huis : les vieux gonds craquent, le bois cède.

« Il finira par la forcer, » dit Tobie à mi-voix.

Balbine sort et lui ouvre. Elle apparaît grandie à cette heure; elle se met en travers de la porte de façon à lui barrer le passage :

« Ne nous rend pas tous malheureux, toi, » dit-elle d'un ton bref, saccadé.

Georges, grand et fort comme il l'est, la pousse de côté. Elle respire son haleine qui sent le vin; il en est tout imprégné, du reste, et, rentrant immédiatement après lui dans la grande chambre, elle remarque son visage brûlant. On dirait que ses cheveux et sa moustache sont humides, tant ils luisent; son regard est plein de convoitise.

« Est-elle rentrée? demande-t-il, se dirigeant vers la porte de la chambre voisine. Ha, ha, elle est ici, » dit-il, constatant que la porte est fermée.

Tobie et Balbine se jettent chacun de son côté entre la porte et lui.

« Veux-tu t'en aller de là, toi, » dit le vieux.

Balbine, les mains appuyées derrière elle contre le montant de la porte, regarde son fils en face. Et c'est le même regard qu'elle a déjà fixé sur lui tant de fois; on dirait que cette grande femme, à la charpente osseuse, grandit encore à vue d'œil, tandis qu'elle se tient là, debout, dressée contre la porte. Georges a l'attitude d'un taureau qui se prépare au combat; toutes les passions se lisent sur ses traits.

Digitized by Google

« Laissez-moi entrer, gronde t-il.

— Il faudra d'abord que tu passes sur mon corps, rugit Tobie, dominé par une sourde colère.

— Je veux qu'elle sorte, dis-je.

— Que veux-tu de la jeune fille? » crie Tobie.

Georges se prépare de nouveau à l'assaut de la porte.

« Je veux, dit-il, qu'elle sorte, et nous verrons bien si je ne l'obligerai pas à se tenir assise auprès de moi si ça me convient. »

Ces dernières paroles sont étouffées par la lutte engagée entre les deux hommes. Le père a empoigné le fils; il réunit toutes ses forces, faisant entendre un grincement de dents.

« Tu n'entreras pas, » dit-il d'une voix étranglée.

Georges, à son tour, l'empoigne brutalement, il tire, il arrache; puis, employant toutes ses forces, il le saisit à bras-le-corps et envoie rouler son vieux père de l'autre côté de la table. Le corps s'affaisse d'un bruit sourd. Tobie pousse des gémissements et reste à demi étourdi près de la table; il n'a pas la force de se relever tant le choc a été violent. Georges se met à jurer, puis il se retourne de nouveau vers la porte.

On entend le *foehn* qui fait rage contre la maison, et un courant d'air, venant d'on ne sait où, a soulevé un instant la flamme au-dessus du tube. Georges ouvre des yeux tout grands. Voici sa mère appuyée à la porte, il ne l'a pas vue traverser la chambre et se diriger vers le coin où est toujours caché le fusil de chasse. Sa vue ne le trompe-t-il pas? Ne tient-elle pas en main le fusil, la mère? Quelle est grande, mon Dieu, elle le dépasse certainement; tout ceci traverse son cerveau comme l'éclair, puis il se met à rire.

« Oh! je ne m'effraye pas pour si peu, dit-il en ricanant. Allons, laissez moi cette machine à poudre, vous! »

Tout à coup il agite ses bras, lui fait signe de déposer ce fusil et, tout en continuant son mauvais rire, il recule d'un pas. La vieille femme ajuste son fusil, elle vise! Quoi, quoi?

Digitized by Google

Georges se sent devenir glacé... Quelque chose comme de la frayeur fige ses traits brûlants et il agite de nouveau les bras... Le coup part, les parois sont ébranlées... Tobie revient à lui et se relève péniblement... Georges est tombé à genoux, essayant de parer le coup, mais Balbine s'avance vers lui, son visage est étrange à voir : la bouche, le nez, pas le moindre tressaillement, ses traits sont rigides comme la glace, ils ressortent blancs sur le ton sombre des sourcils et des yeux, on dirait du charbon sur de la neige. Ses bandeaux lisses semblaient avoir blanchi encore.

« Quoi?... quoi?... quoi?... » dit en un râle celui qui est étendu par terre.

Alors, Balbine se raidissant laisse tomber ces mots terribles :

« C'est moi qui t'ai donné la vie, une vie inutile, c'est moi aussi qui te la reprendrai!... » Et, calme, elle vise de nouveau, cette fois de plus près et en pleine poitrine.

Georges, les épaules transpercées, gémit encore, tâchant vainement de se détourner d'elle. Et il y a une volonté de fer dans le cerveau de la vieille mère, elle a eu le dessus autrefois sur l'enfant, elle l'aura encore sur l'homme fait. D'une violence brutale, cette idée s'est emparée d'elle, la dominant toute.

Le second coup part, Georges, l'être plein de vie qu'il était, s'abat lourdement, affaissé sur lui-même. Tobie, qui se tient à la table pour ne pas tomber, remue les lèvres pour parler, mais il n'en sort pas un son. Balbine, le regard fixe, replace le fusil dans son coin, met son fichu noir, puis elle sort, sans dire où elle va, se mettre à la disposition de la justice...

VI. — Après le drame.

Personne n'a voulu croire à ses dires, pas plus le garde champêtre que le chef de la police. Ils ont pourtant dû se rendre à l'évidence lors de la constatation des faits.

Digitized by Google

Georges est enterré. Balbine a été conduite à Altdorf pour y être jugée. Il ne pouvait en être autrement, car le fait était patent. La cour cependant a été très indulgente, en ne lui infligeant qu'une année de prison et — chacun en était bien convaincu — elle sera remise en liberté au bout de six mois; trop de circonstances atténuantes parlaient en sa faveur : sa loyauté parfaite, l'estime dont elle jouit auprès de tous, contrastent avec tout le mal qu'on a connu de son fils, le récit de Tobie, de Léni et des voisins. Le récit de Tobie surtout était frappant dans sa simplicité.

Les juges, lorsqu'ils ont vu paraître le vieux, avec sa grande barbe blanche, ont été émus. Le vieillard se tenait là devant eux, le chapeau à la main :

« Par Dieu et ses saints, parcourez le pays dans tous les sens, allez partout, et dites-moi si vous en trouvez une, une seule qui ait sa loyauté et sa valeur. »

Ce n'était pas là un long discours, savamment préparé d'avance. Mais Tobie puisait au plus profond de son être tout ce qu'il disait; il semblait que ses paroles inondaient d'une grande clarté la longue route unie que Balbine avait parcourue à ses côtés. C'était toute une vie qu'il faisait rayonner ainsi devant les juges. Ceux-ci connaissaient bien, eux aussi, la loyauté et la vertu de la prévenue, et il se passa alors un fait inédit. Lorsque ces messieurs, sortant de la salle d'audience après avoir prononcé le jugement, voient passer Balbine sous escorte à côté d'eux dans le couloir, tous, d'un même mouvement spontané, s'arrêtent et se découvrent silencieux devant celle qui passe...

ÉPILOGUE.

Le temps suit son cours, les six mois de Balbine sont écoulés et, comme on l'avait prédit, la vieille femme est rendue à la liberté. Ni Tobie ni Léni, ne sachant au juste

Digitized by Google

l'heure exacte de sa mise en liberté, ne vont la chercher à Altdorf, et c'est ainsi qu'elle semble l'avoir voulu. Vêtue, comme elle l'a toujours été, de sa simple robe noire, son fichu en pointe sur la tête, un panier au bras contenant ses menus effets, elle fait à pied le chemin qui conduit d'Altorf à Steg. Elle a toujours la même démarche, faisant à sa façon glissante de grands pas, ses mains robustes croisées sur la poitrine et ne prenant nulle garde à ce qui se passe autour d'elle. Elle rencontre des gens qu'elle ne connaît pas, d'autres qui la connaissent. Ces derniers s'arrêtent et la suivent du regard, étonnés. Elle remarque aussi que tantôt l'un, tantôt l'autre, sursaute en la voyant et la fixent longuement. Certains même ont détourné la tête pour éviter de la saluer; elle avance et ses joues creusées ne se colorent pas. Balbine ne s'inquiète pas des gens.

Pendant ses six mois de prison elle a réglé avec Dieu ce qu'elle avait à régler; elle a beaucoup prié et a eu auprès d'elle l'homme de Dieu. Elle n'a rien à faire avec les hommes, ne leur demande rien et n'a pas peur d'eux.

Voici Steg; elle traverse le village d'un pas ferme. La nouvelle de son arrivée a déjà fait le tour du village, elle le sait bien, mais elle ne détourne pas la tête pour cela. Lorsqu'elle entre dans la maison de Tobie Andermatt il est près de midi, et Léni est à la cuisine en train de préparer le repas. Quoiqu'elle ait aperçu la jeune fille, elle n'entre pas vers elle et passe dans la grande chambre, de là dans la pièce voisine où elle pose son panier et son fichu. Puis, comme si elle s'en revenait d'une simple course, elle rentre dans la grande chambre et tend la main à Léni, qui, ayant remarqué son retour, s'est glissée toute pâle derrière elle.

« Que nous donnes-tu à manger, aujourd'hui? »

Sans attendre la réponse de la jeune fille, Balbine va à la cuisine, prend la poche que Léni vient de laisser et se met à tourner la sauce dans la casserole. La voici de nouveau dans

Digitized by Google

son train-train journalier comme si jamais elle ne l'avait quitté. Elle remarque peut-être bien le tremblement, la gêne et la confusion de sa petite-fille, mais avec une étonnante décision qui ne se perd pas en paroles, elle se fait à la chose, aidant ainsi involontairement l'autre à surmonter ce sentiment.

Comme elle a agi avec Léni, elle fera de même avec Tobie, lorsque celui-ci reviendra bientôt après de son travail plus tourmenté et cassé que d'habitude. En le regardant, on s'aperçoit de suite combien déjà, le long de la route, l'idée du prochain retour de sa femme lui a fait perdre son calme habituel. La voyant là tout d'un coup devant lui, ses lèvres commencent à trembler sous la barbe et ses yeux s'humectent. Balbine, elle, est restée calme en apparence, elle le salue d'une rude poignée de main, comme elle l'avait fait pour Léni, lui prend son chapeau et la hache, ainsi qu'elle avait coutume de le faire à son retour du travail, et va servir la soupe : c'était à ne pas croire qu'elle avait quitté la maison. La conversation à table va son train, quoique Tobie et Léni se soient assis à côté d'elle un peu gênés. Elle s'informe du travail des champs, du temps, de la santé et d'un tas d'autres choses, toujours de sa façon brève et incisive. Elle passe sous silence le temps qui vient de s'écouler et l'événement fatal qui en fut la cause.

Le jour de son retour fut bientôt suivi d'un autre jour qui lui ressembla, et ainsi passe le temps. Ce qui fut une catastrophe fit bientôt à la tâche de tous les jours. Tobie et Léni remarquent à peine avec quelle force d'âme surhumaine, les dents serrées, elle concentre tout en elle, ramenant petit à petit son entourage à la vie quotidienne.

Tobie se sent renaître à la vie, le souci tracasse bien encore parfois son cœur; pourtant le bien-être qu'il éprouve à sentir de nouveau, agissantes, les chères vieilles mains qui si longtemps déjà se sont agitées pour lui, est un baume lénifiant à sa blessure.

Digitized by Google

Léni, elle, se défait plus difficilement de certains souvenirs sombres. Elle se surprend toujours de nouveau à regarder de côté, frissonnante d'horreur, sa grand'mère, qui a fait cette chose terrible de tuer un homme de ses propres mains. Balbine se rend bien compte que Léni pense ainsi, elle le sait, et ceci, pour autant qu'on peut s'en rendre compte ne fait surgir chez elle ni colère ni tourment. Un beau jour, elle laisse échapper ces mots :

« Je veux, dit-elle à Tobie, que Léni aille demeurer chez ma sœur, à Erstmatt. La vie est trop monotone pour la petite chez nous autres pauvres vieux. Elle pourra mieux apprendre à tenir un ménage là-bas, surtout si elle pense bientôt épouser Pierre. »

En disant cela, elle pense que sa petite-fille se sentira soulagée, délivrée du poids de la présence de sa grand'mère. Balbine sait aussi que Pierre, dans un ou deux ans, ira plus volontiers chercher Léni là-bas que chez eux. Ce que Balbine décide s'effectue très vite après. Aussitôt dit, aussitôt fait. Léni déménage de son plein gré, même joyeuse, et la jeune fille disparue, les vieux continuent leur vie à deux. Tobie, petit à petit, a retrouvé sa tranquillité, il va de jour en jour oubliant le passé. Quant à Balbine... oui, cette pauvre Balbine... personne ne s'en doute, sauf qu'elle est devenue encore plus maigre, qu'elle ne rit pas et que son visage est décoloré, personne ne sait ce qui se passe en elle. On ne sait pas que, parfois assise dans la pénombre sur le banc devant la maison, ou bien là-haut dans la chambre où Georges a dormi, ou bien encore dans la pièce, là-bas, où il a été étendu par terre, elle songe... Elle se tient immobile.

Là-bas, les femmes ne savent pas pleurer, elles n'ont ni mots, ni gémissements, ni cris, pour exprimer ce qui les fait souffrir. Chaque fois que Balbine est ainsi assise seule, abandonnée à ses pensées, elle revoit son fils petit enfant, alors qu'il faisait toute sa joie; plus tard, grandi alors, qu'il la

Digitized by Google

quittait et enfin lorsqu'il lui revenait. Elle le revoit et jouit de l'avoir près d'elle, et lui est fortement attachée par toutes les fibres de son être. Puis — calvaire douloureux —, elle sent un à un ces liens se briser ; comme en des douleurs elle l'a mis au monde, plus douloureusement encore elle le sent s'éloigner d'elle jour par jour et lui échapper enfin tout à fait.

Nul ne saura jamais ce qui s'est passé en elle. Elle règle cela seule, vis-à-vis d'elle-même, sachant bien que si tout était à recommencer elle ne pourrait agir autrement !

ERNEST ZAHN.

Traduit de l'allemand par LOUISA WENGER.

Digitized by Google

AÉROSTATION SCIENTIFIQUE [1]

APPLICATION DES BALLONS ET CERFS-VOLANTS A LA MÉTÉOROLOGIE.

L'emploi des ballons et des cerfs-volants en météorologie comme moyen d'étudier les hautes régions de l'atmosphère est une des applications scientifiques les plus fécondes et les plus remarquables de ces engins.

Les observations faites à la surface du sol donnent déjà des résultats intéressants et utiles; mais comme la masse entière de l'atmosphère participe aux phénomènes généraux, on se trouve dans l'obligation d'observer et de sonder l'air à toutes les altitudes. Les ballons et les cerfs-volants prennent ainsi une importance considérable en météorologie pour l'étude de la physique du globe et la prévision du temps. Le procédé le plus immédiat qui s'offre à l'esprit pour explorer les diverses couches atmosphériques est l'emploi du ballon monté.

La grande importance des recherches sur la météorologie de l'atmosphère libre a déterminé l'organisation de la Commission internationale d'aérostation scientifique, qui réunit tous les trois ans une conférence internationale où sont discu-

[1] Voir *Revue de Belgique* de novembre 1910.

Digitized by Google

tées toutes les questions d'organisation du réseau de sondage aérien, les méthodes d'observation, et où sont exposés les principaux résultats scientifiques obtenus. Cette commission est présidée par M. le professeur Hergesell de Strasbourg. A l'heure actuelle, le réseau de sondage s'étend sur toute l'Europe, une partie de l'Amérique et des observations sont faites aussi de temps à autre sur les océans.

Les observations ont lieu chaque mois à des dates fixées d'avance, elles se prolongent une ou deux fois par an sur une semaine entière. Comme on le voit, l'exploration de l'air a pris depuis quelques années une importance considérable et l'aérologie, qui réunit tout ce qui concerne l'atmosphère libre, tend à former une branche très importante de la physique du globe. On peut donc beaucoup attendre de ces études et on jugera de l'intérêt qu'on y porte, en voyant le succès des conférences d'aérostation scientifiques, comme celle de Milan en 1906 et celle de Monaco en 1909, où la plupart des États étaient représentés et dans lesquelles on a discuté les observations recueillies dans les pays les plus divers, le Turkestan, le centre Africain, l'océan Indien, l'Atlantique intertropical, les régions polaires, etc.

Dans la *Conquête de l'air*, publiée dans cette même revue, nous avons vu que, de suite après l'invention de Mongolfier, une série d'hommes éminents appliquèrent l'aérostat à la météorologie. Le célèbre physicien Gay-Lussac commença en 1804, soit à peine dix ans après l'invention du ballon. Nous avons vu toute la série des expériences accomplies et comme ces faits ont une importance capitale, nous reprendrons ici, en un tableau, les ascensions au-dessus de 6,000 mètres entreprises dans un but se rattachant purement à la météorologie et à la physiologie.

Digitized by Google

DATES.	AÉRONAUTES.	BALLONS.	Altitude maxima en mètres.	OBSERVATIONS.
18 juill. 1803	Robertson et Lhoest	L'Entreprenant . .	7,400	
18 sept. 1804	Gay Lussac.	—	7,016	
27 juill. 1850	Barral et Bixio	—	7,039	
18 nov. 1852	J. Welsch et Green	—	6,980	
5 sept. 1862	J. Glaisher et Coxwel	—	8,838	Record anglais.
22 mars 1874	Sivel et Crocé Spinelli . . .	L'Étoile Polaire, 2,800^{m3}	7,300	
15 avril 1875	- » » Tissandier.	Le Zénith, 3,000^{m3} . .	8,600	Mort de Sivel et Crocé Spinelli.
23 août 1887	Jovis et Mallet	Le Horla, 1,600^{m3} . .	7,100	
11 mai 1894	Berson	—	7,930	
4 déc 1834	»	Le Phœnix	9,155	
24 juin 1900	de la Vaulx et Vallot	—	3,900	
16 sept. 1900	Jacques Faure.	L'Orient, 1,043^{m3} . .	6,060	
23 sept. 1900	J. Balsan et Godard	Le Saint-Louis, 3,000^{m3}	8,858	Record français.
23 sept. 1900	Juchmes et Herbster.	Le Touring Club, 1,843^{m3}	6,867	
23 sept. 1900	de la Vaulx et L. Maison . . .	L'Horizon, 3,300^{m3}. .	6,820	
9 oct. 1900	J. Balsan et Godard	—	6,650	
8 nov. 1900	de la Vaulx et Vallot	—	4,650	
11 juill. 1901	Berson et Suring	—	9,200	
31 juill. 1901	» »	Le Preussen, 8,400^{m3}.	10,500	Record mondial.
10 août 1901	Spelterini et Gaule	—	5,300	
21 nov. 1901	Castillon de Saint-Victor et Tissot	Eros	3,500	
21 nov. 1901	Farman, Jolly et Bonnier . . .	Le Titan.	4,500	Ascensions physiologiques organisées par le Dr Guglielminetti.
21 nov. 1901	Bacon et Victor Henri	—	3,000	
28 nov. 1901	Bacon, Bensaude et Pasquier. .	Quo Vadis	4,400	
29 nov. 1901	de la Vaulx, Reymond et Portier.	Le Centaure . . .	3,600	
29 juill. 1902	» » Tripet .	—	5,500	
12 août 1902	Castillon de Saint-Victor et Tissot.	—	4,500	
4 oct. 1902	Richard Knoller et Valentin . .	—	6,800	Rec. autrichien.
21 févr. 1903	Heinecke et Emden	—	7,200	
24 juin 1903	Berson et von Schrotter. . . .	Le Preussen, 8,400^{m3}.	8,750	
6 juill. 1904	Barthou, Lapicque et Mayer . .	—	3,500	
16 juill. 1904	Castillon, Jolly, Henri et Langevin	Le Centaure . . .	5,500	
7 juin 1905	» » et Jaubert. . .	» . . .	3,470	
24 déc. 1906	Usuelli et Crespi	L'Aviator, 2,000^{m3}. .	7,000	Record italien officiel.
29 avril 1907	Farman et Gaston	—	2,900	
1er août 1907	Nicolleau, Soubies et Cronzon .	Aéro Club	3,400	
3 juill. 1908	Decugis - » .	Le Walhalla . . .	5,350	
9 août 1909	Luigi Mina et Mario Piacenza .	L'Albatros	9,200	Record italien officieux.

Digitized by Google

Ces ascensions nous ont fait connaître les dangers que l'homme courait dans les altitudes élevées (mort de Sivel et de Corcé Spinelli à bord du *Zénith*, le 15 avril 1875). Mais la nature de ces troubles et leur genèse devaient être corroborées par d'autres expériences, faites en ballon à moins grande hauteur et dont le but était uniquement l'étude des troubles physiologiques dans les altitudes.

Depuis la célèbre ascension de Gay-Lussac en 1804, les aéronautes ont donc fréquemment accordé leur concours aux météorologistes. En observant les thermomètres, baromètres, hygromètres, etc., en prélevant des échantillons d'air, en étudiant les phénomènes magnétiques, ils apportent les plus précieux renseignements aux savants, qui coordonnent leurs observations et en déduisent les lois générales.

Mais il est facile d'obtenir plus simplement des résultats analogues en confiant des appareils enregistreurs à des petits ballons captifs, à des cerfs-volants ou à des ballons-sondes capables de les transporter à des altitudes bien supérieures. La méthode d'observation par cerfs-volants, établie d'abord par M. Rotch, aux États-Unis, a été perfectionnée et employée en France par M. Teisserenc de Bort dont l'observatoire de météorologie dynamique, installé à Trappes en Seine-et-Oise, a servi de modèle aux établissements similaires. Aujourd'hui des stations météorologiques aériennes sont installées dans tous les pays, notamment à Saint-Pétersbourg, à Hambourg, à Lindenberg, etc. A l'observatoire de Trappes on opérait comme suit : les cerfs-volants du type Hargrave, à cellules rectangulaires ayant l'aspect de caisses légères sans fond ni couvercle, sont retenus par des câbles d'acier légers, enroulés sur un treuil mû par une dynamo. Un premier cerf-volant, dont le câble porte les appareils enregistreurs soigneusement protégés, est lancé; quand il soulève difficilement son câble, on y attache un second cerf-volant qui enlève le système primitif, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les

Digitized by Google

appareils arrivent à la hauteur des couches d'air favorables à l'observation. En employant des câbles progressivement renforcés, M. Teisserenc de Bort est parvenu à enlever pour la première fois, un cerf-volant à 5,000 mètres d'altitude. Mais la chute possible de ces longs câbles qui atteignent parfois 15 kilomètres, offre des dangers dans les régions habitées. Il convient, avec les cerfs-volants, d'opérer surtout en mer où l'on trouve d'ailleurs cet avantage que le déplacement du bateau peut suppléer à l'insuffisance de vent. M. Teisserenc de Bort et Rotch, au cours de leurs croisières, ont enregistré avec les cerfs-volants des résultats remarquables. Les plus grandes altitudes atteintes avec les cerfs-volants météorologiques ont été: 5,250 mètres à Trappes, 5,900 mètres dans les croisières sur mer, 6,200 mètres à Lindenberg et 7,000 mètres aux États-Unis.

Dans les observatoires terrestres, notamment à Lindenberg (près de Berlin) que dirige M. Assmann, on fait aussi les observations par ballons captifs. Généralement, les petits ballons captifs sont remplacés par des *drachen*-ballons. Comme nous l'avons dit dans la *Conquête de l'air*, ce sont des ballons allongés qui se tiennent inclinés sur l'horizontale et sont stabilisés par un gros gouvernail pneumatique et une queue. Tenant à la fois du ballon et du cerf-volant les *drachen*-ballons ont l'avantage de pouvoir s'élever par grand vent aussi bien que par temps calme absolu. Avec les ballons-sondes dont les premiers lancés sont dus à MM. Hermitte et Besançon, il est possible d'atteindre des altitudes beaucoup plus élevées, dépassant souvent 15,000 et même 20,000 mètres (1). Ces ballons-sondes, construits en papier ou en caoutchouc, sont lancés entièrement libres et retombent

(1) Un des six ballons-sondes lancés, le 10 août 1910, par l'Observatoire royal de Bruxelles a atteint l'altitude formidable de 25,830 mètres; le minimum a été de 16,700 mètres.

Digitized by Google

d'eux-mêmes après plusieurs heures d'ascension. Les instruments sont renvoyés par ceux qui les ont retrouvés et, chose curieuse, les ballons perdus ne dépassent pas 4 p. c. du nombre de lancers. Les ballons en papier, exclusivement employés à Trappes, ont le double avantage d'être plus légers que les aérostats en soie et d'un prix peu élevé. Le ballon ne peut faire qu'un voyage, mais sa fragilité même empêche tout trainage nuisible à la conservation des appareils enregistreurs. Les ballons en papier, d'un diamètre de 6 mètres, ne peuvent guère être gonflés que dans un hangar tournant dont l'ouverture est toujours abritée du vent ; ils sont lancés flasques, avec une très légère force ascensionnelle et avantageusement munis d'un délesteur automatique.

Les ballons en caoutchouc sont de dimensions plus petites ; on les gonfle moyennement au départ et, par suite de l'élasticité de leur enveloppe, ils se dilatent au fur et à mesure qu'ils s'élèvent. Des ballons, dont les diamètres ont naturellement de $1^{m}20$ à 2 mètres peuvent supporter un accroissement de huit à quinze fois leur volume et, quoique fermés, s'élever sans éclater jusqu'à une très grande hauteur. Parfois, on gonfle intentionnellement les ballons en caoutchouc de façon qu'ils crèvent à une altitude déterminée; on les munit alors de parachutes qui amortissent le choc des appareils au moment de la descente. Lorsque les ballons-sondes doivent être lancés sur mer, on use, pour les retrouver, de l'artifice suivant : au-dessous du ballon, les enregistreurs sont fixés à un câble qui porte à son extrémité un flotteur en guise de lest. Le ballon soutient les appareils, mais ne peut enlever le flotteur. La force ascensionnelle complémentaire est donnée par un second ballon convenablement gonflé. Lorsque le système est arrivé à la hauteur prévue, le ballon supplémentaire éclate ou, dans les expériences les plus récentes, il est détaché par un mécanisme que commande le mouvement

Digitized by Google

d'horlogerie des enregistreurs; ballon, appareils et flotteur tombent alors doucement, mais pendant l'ascension on a déterminé soigneusement la trajectoire suivie; aussi, le navire lancé à la poursuite, a-t-il vite fait de retrouver le ballon et les appareils qui se maintiennent à 30 mètres au-dessus du flotteur immergé.

Les explorations de l'atmosphère, par ballons montés, par cerfs-volants et par ballons-sondes, ont donné des résultats extrêmement intéressants. Elles ont permis de déterminer les lois de la répartition des températures suivant les altitudes, d'observer les phénomènes d'inversion près du sol, de déceler une zone isotherme vers 12 kilomètres; elles ont permis d'étudier la distribution de la vitesse du vent suivant la verticale et la rotation de sa direction, les grands tourbillons, les centres d'action de l'atmosphère, etc. Cependant la météorologie n'est pas une science purement spéculative. Sans doute, certaines découvertes n'intéressent pas les savants, mais il est un côté éminemment pratique qui intéresse tout le monde : c'est la prévision du temps. On s'accorde à croire que les phénomènes atmosphériques, les changements de temps, commencent à se manifester dans les hautes régions et se propagent ensuite en gagnant les couches inférieures. C'est donc aux grandes altitudes qu'il faut trouver les centres d'action, les bases et les causes des phénomènes du temps et on ne peut les découvrir que par une étude méthodique et continue, par des observations quotidiennes en des points convenablement répartis.

Les ballons, les cerfs-volants, tous les appareils susceptibles d'explorer les airs, se trouvent être par suite les instruments indispensables de la météorologie dont les découvertes peuvent avoir une répercussion si profonde sur la vie publique et dont les conquêtes déjà réalisées autorisent toutes les espérances.

Digitized by Google

L'AÉROSTATION ET LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL.

La télégraphie sans fil par ondes hertziennes, bien que pressentie par Hertz, Lodge, Tesla, Branly et bien d'autres, n'a vraiment été inventée que du jour où Marconi eut l'idée d'employer, aussi bien pour l'émission que pour la réception des ondes, un conducteur suspendu dans l'air et qu'il nomma « antenne ».

Rappelons sommairement le principe de la télégraphie sans fil. Pour transmettre un télégramme, on engendre dans ce conducteur des courants de hautes fréquences, c'est-à-dire des courants alternatifs dont le nombre d'alternance est compris généralement entre 100,000 et un million. Ces courants sont produits pendant des temps courts ou longs, représentant les points et les traits de l'alphabet Morse. On les désigne souvent sous le nom d'oscillations électriques. Leur rapidité est telle qu'ils communiquent à l'éther ambiant un mouvement vibratoire absolument analogue à celui de lumière, et qui se propage de proche en proche par ondes hémisphériques ayant pour centre le pied de l'antenne et pour plan diamétral limite la surface de la terre. Ces ondes, appelées ondes hertziennes, rencontrant un autre conducteur analogue à celui qui les a engendrées, y font naître de nouvelles oscillations électriques semblables aussi à celles qui existaient dans l'antenne d'émission, bien que leur puissance soit infiniment plus faible. Le mouvement vibratoire hertzien se propage en effet suivant la loi du carré des distances, et toute la puissance qui était concentrée à un moment donné dans l'antenne d'émission, se trouve répartie sur toute la surface de la demi-sphère ayant pour centre l'antenne d'émission et, pour rayon, la distance des deux antennes. La deuxième qui n'occupe qu'une partie très réduite de la surface de cette sphère, ne peut donc capter qu'une partie minime de l'énergie qui avait été mise en jeu à l'émission.

Digitized by Google

Les courants de haute fréquence qui prennent ainsi naissance sont tellement faibles qu'ils ne peuvent être décelés par aucun des instruments employés d'ordinaire en électricité. Il faut avoir recours à des appareils spéciaux que l'on nomme détecteurs d'ondes. Les plus usités sont le cohéreur de Branly, le détecteur électrolytique de Ferrié et le magnétique de Marconi. Ces appareils, dans le détail desquels nous n'entrerons pas, permettent de traduire les signaux transmis en ondes hertziennes, en signes identiques à ceux que l'on reçoit dans la télégraphie ordinaire. Les premières expériences de Marconi, en 1896, faites d'après ce principe, montrèrent le rôle capital de l'antenne pour obtenir de grandes portées, et toutes les études ultérieures vinrent confirmer que la distance à laquelle on pouvait télégraphier sans fil était d'autant plus grande que l'antenne était plus haute, aussi bien à l'émission qu'à la réception. Pour vérifier cette loi, on songea aussitôt à faire usage de ballons captifs ou de cerfs-volants qui permettraient d'installer et de déplacer des antennes de hauteurs quelconques. Les services de la télégraphie et de l'aérostation militaires entreprirent en France, dès 1899, des expériences méthodiques pour l'étude de cette question. Ils utilisèrent pour cela des petits ballons captifs de 60 à 90 mètres cubes, dont la corde métallique de retenue constituait l'antenne et était reliée aux appareils de transmission ou de réception. Les expériences eurent lieu tout d'abord dans les environs de Paris et, peu à peu, grâce aux perfectionnements apportés progressivement aux appareils, on parvint à établir, en 1903, une communication radiotélégraphique entre le parc aérostatique de Chalais-Meudon et Belfort. Les antennes avaient alors de 200 à 300 mètres de hauteur et étaient soutenues par des ballons de 250 mètres cubes environ. La puissance employée à la production des oscillations pour l'émission était inférieure à un cheval.

Digitized by Google

Au cours de ces études, on put aisément, en utilisant la grande mobilité des antennes soutenues par les ballons, se rendre compte de l'influence des mouvements de terrain sur la propagation des ondes : les obstacles sont franchis par les ondes avec d'autant plus de facilité que la longueur des antennes est plus grande. Il ne s'agit pas là d'un effet analogue à celui de la visibilité optique, qui est d'autant meilleure que le point lumineux est placé plus haut, mais plutôt d'un phénomène semblable à celui qui permet aux ondes sonores de passer par-dessus les obstacles, ou plus exactement encore de la diffraction que l'on rencontre dans l'étude des vibrations lumineuses. Une conséquence de cette influence des mouvements de terrain sur la propagation des ondes, était que la transmission des télégrammes hertziens devait se faire beaucoup mieux sur mer que sur terre. C'est ce que l'expérience vérifia, les portées sont deux ou trois fois plus grandes sur mer que sur un terrain moyennement accidenté. La proportion devient beaucoup plus considérable quand le terrain comparé est montagneux. Les expériences exécutées en vue de ces comparaisons eurent lieu sur les côtes de l'océan, à Belle-Isle, aux environs de Lorient, etc., en utilisant encore soit des ballonnets de 60 mètres cubes, soit des cerfs-volants isolés ou accouplés. Il était également intéressant de chercher à vérifier la loi de propagation des ondes dans l'atmosphère. Des ballons libres, munis d'appareils récepteurs et d'une antenne, furent à plusieurs reprises mis en route en 1900 et 1901, en partant de Meudon où était installé un poste d'émission de télégraphie sans fil. On put ainsi constater que les ondes se propageaient dans les hautes couches de l'atmosphère, mais que l'énergie qu'on recueillait avec l'antenne de réception était d'autant plus grande que le ballon libre était plus rapproché du sol. L'énergie n'est donc pas répartie uniformément sur chacune des demi-sphères qui représentent les surfaces d'onde, elle

Digitized by Google

est concentrée au voisinage du sol, et cela d'autant plus que le sol est plus conducteur, plus humide. L'aérostation a donc rendu de très grands services pour l'étude des phénomènes de la propagation des ondes hertziennes; mais là ne s'est pas borné son rôle, elle a été et est encore employée dans la pratique courante de la télégraphie sans fil militaire. La grande mobilité des stations radiotélégraphiques dans lesquelles l'antenne est soutenue par un aérostat, les a fait choisir tout d'abord pour les besoins militaires. La portée de ces stations est, en outre, très considérable, eu égard à la faible puissance dont elles peuvent se contenter. C'est ainsi que toutes les places fortes françaises ont été dotées d'un matériel radiotélégraphique, comportant des ballons et cerfs-volants comme supports d'antennes, pour communiquer entre elles et avec Paris, où la station radiotélégraphique est installée à la tour Eiffel. La marine française elle-même a récemment utilisé les ballons captifs pour augmenter la portée des stations radiotélégraphiques de certains de ses bâtiments mouillés dans les ports de la côte ouest du Maroc. Signalons encore le rôle important joué par l'aérostation dans les premiers essais de télégraphie sans fil entre l'Angleterre et l'Amérique. M. Marconi avait construit, en vue de ces expériences, deux stations radiotélégraphiques puissantes, l'une à Poldhu (Pointe des Cornouailles), l'autre à Cap Cod (États-Unis). Toutes deux comportaient une antenne formée d'un grand nombre de fils disposés suivant les génératrices d'un cône renversé dont la base était soutenue par un grand nombre de mâts disposés suivant une circonférence. Mais une tempête ayant renversé les mâts du Cap Cod, l'inventeur décida d'essayer de recevoir les signaux venant de Poldhu, au moyen d'une antenne soutenue par un aérostat. Les essais eurent lieu à Terre-Neuve à la fin de 1901, et malgré les variations de hauteur de l'antenne, dues aux mouvements de l'aérostat sous l'influence du vent, les signaux furent,

Digitized by Google

paraît-il, nettement perçus à plusieurs reprises. Depuis cette époque, M. Marconi a reconstruit d'autres stations puissantes munies d'antennes immenses, mais sans le secours d'aérostats, et l'échange de télégrammes, peut, à l'heure actuelle, être fait fréquemment entre l'ancien et le nouveau monde. Ces télégrammes, dans les deux sens, ont pu d'ailleurs, à plusieurs reprises, dès le début des essais, être reçus à la station de la tour Eiffel.

La télégraphie sans fil a donc été puissamment aidée dans son évolution par l'aérostation. Le moment viendra bientôt où elle s'acquittera de sa dette de reconnaissance en permettant aux ballons libres et aux dirigeables de recevoir, pendant leurs voyages aériens, des nouvelles de la terre par les ondes hertziennes. Ce jour-là, sa dette sera bien payée, car la télégraphie sans fil aura augmenté dans de grandes proportions les services que l'on peut attendre des ballons libres ou des dirigeables (1).

LA PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE.

La photographie aérienne, que beaucoup considèrent encore au point de vue unique du sport, constitue un procédé merveilleux de levers topographiques et de reconnaissance militaire. La chambre photographique est, en effet, un enregistreur parfaitement précis qui fixe d'un seul coup tous les éléments de mesure dont on peut avoir besoin. D'ailleurs, comme les lois auxquelles obéissent les faisceaux qui projettent l'image sur la plaque sensible dépendent uniquement de la géométrie élémentaire, les procédés graphiques de reconstitution des plans qui en découlent sont d'une applica-

(1) Au mois d'août dernier, divers essais ont été faits en Amérique à bord d'un aéroplane. Par trois fois, l'aviateur Curtiss a reçu à bord de son biplan, à 150 mètres de hauteur et à 40 milles de distance en mer, des télégrammes hertziens.

Digitized by Google

tion pratique extrêmement simple. Pour obtenir des photographies aériennes on peut soit confier l'appareil à un opérateur monté à bord d'un ballon captif, libre ou dirigeable, soit le suspendre librement à un câble de retenue d'un ballonnet ou d'un cerf-volant. Dans le premier cas, l'opérateur se charge lui-même du pointage et déclanche l'obturateur au moment voulu; dans le second cas, la chambre doit être suspendue par un dispositif spécial qui assure son pointage et comporte un déclanchement automatique de l'obturateur.

Avant de passer en revue les divers procédés de photographie aérienne, voyons la condition nécessaire pour permettre l'application pratique des méthodes graphiques de restitutions. L'appareil doit être pointé horizontalement à l'exclusion de tout pointage incliné. Ce dernier, qui séduit tout amateur de photographie aérienne, offre le grand inconvénient de compliquer les opérations graphiques en nécessitant des tracés d'épures longs et fastidieux. Le pointage incliné au maximum, c'est-à-dire avec axe vertical, simplifie, il est vrai, ces tracés, mais il introduit un nouvel inconvénient, celui de rendre imprécise la détermination du relief du sol. La seule objection que l'on puisse faire *a priori* au pointage horizontal est le faible plongement des rayons extrêmes. Cette objection tombe d'elle-même, si l'on songe, d'une part, à la possibilité de décentrer l'objectif dans le sens vertical et, d'autre part, aux faibles altitudes auxquelles il convient d'opérer (100 mètres) pour fouiller un terrain que l'on peut parcourir. Dans le cas d'une opération militaire, les reconnaissances s'effectuent à grande distance et le pointage horizontal devient le pointage naturel.

Ceci dit, voyons les différents procédés employés par la photographie aérienne. Dans le cas d'un appareil photographique emporté librement dans l'espace par un ballonnet ou un cerf-volant, toute la difficulté du problème réside dans l'invariabilité du pointage; cette invariabilité comprend la

Digitized by Google

conservation de l'horizontalité de l'axe de l'appareil et la fixité de l'orientation de cet axe par rapport à un plan vertical origine. Si l'on remarque que les oscillations des cerfs-volants ou des ballonnets se produisent toujours dans le plan vertical de tension du câble, il sera facile de concevoir un type de suspension pendulaire à double cardan, tel que la verticalité du système, c'est-à-dire l'horizontalité ou pointage, soit assurée, quelle que soit l'inclinaison du câble, et que toute rotation de l'appareil sur lui-même soit rendue impossible. On pourra être assuré, dans ces conditions, que si l'appareil est orienté près de terre dans une direction déterminée, il conservera, lorsqu'il sera abandonné à lui-même, cette orientation, à moins toutefois (ce qui est improbable) que le vent varie subitement et change de ce fait l'origine du pointage. Les premières applications sont dues à MM. Batut et Wenz (1888 et 1890), les véritables inventeurs de la photographie aérienne. Leurs dispositifs, successivement perfectionnés, consistent en des supports solidaires du câble, l'appareil pouvant, d'ailleurs, être pointé à volonté en direction et en hauteur. L'idée de suspendre l'appareil pendulairement est plus récente. Le lieutenant d'artillerie Dinochau, élève de M. Wenz, est le premier à l'avoir appliquée en 1904. Sans connaître ces études, le capitaine Sacconey a aussi fait une série d'expériences identiques en automne 1904.

Ce sont ces dernières expériences que nous allons maintenant décrire succinctement. Dans une première période d'essais en mer, consacrés uniquement à l'emploi des cerfs-volants, le capitaine Sacconey eut recours, pour élever la chambre photographique, à des attelages, formés de la réunion de trois cerfs-volants. Le lancement de l'attelage s'effectuait à l'arrière du navire, qui par son déplacement fournissait le vent relatif nécessaire. Un premier cerf-volant était lancé, entraînant l'extrémité d'un câble en acier. A 50 mètres au-dessous de ce cerf-volant pilote étaient fixés deux nou-

Digitized by Google

veaux cerfs-volants espacés de 10 mètres. L'attelage ainsi constitué était enlevé jusqu'à une altitude de 600 mètres dans une zone de vent parfaitement établi, et le câble raidi constituait un rail aérien sur lequel pouvait rouler en trolley la suspension à double cardan de l'appareil. La montée du trolley était obtenue au moyen d'un quatrième cerf-volant remorqueur, glissant le long du câble en postillon, et la descente s'effectuait au moyen d'un second câble de retenue fixé à l'arrière du trolley. Ce dispositif permet de ramener facilement à chaque opération l'appareil pour le changement des plaques, tout en laissant planer dans l'espace le train de cerfs-volants dont la manœuvre eût été longue et pénible. Le pointage horizontal de l'appareil se faisait à bord, en donnant à la chambre une orientation convenable avec le plan du câble. Lorsque, l'appareil étant en l'air à la hauteur voulue, le terrain à photographier se présentait sous l'angle de pointage, on lançait le courant électrique provoquant le déclanchement de l'obturateur. Des photographies ont été obtenues par ce procédé à bord d'un contre-torpilleur filant 24 nœuds (12 mètres de vitesse).

La suspension, appareil compris, pesait environ 15 kilog. (poids trop considérable réduit dans la suite). Elle était construite en tubes légers d'acier. Une seconde série d'expériences effectuées sur les côtes du Maroc avait pour but de démontrer la possibilité d'enlever l'appareil par tous les temps : par temps calme avec un ballonnet, par vent avec des cerfs-volants. Les conditions atmosphériques ont permis de réaliser entièrement ce programme. Pour les cerfs-volants, les mêmes procédés que ceux employés à bord des contre-torpilleurs ont été appliqués. Quant au ballonnet, M. Sacconey a employé le ballon cerf-volant de petit cube qui a parfaitement fonctionné. Dans ce dernier cas, l'appareil fut fixé à 50 mètres au-dessous de l'aérostat et l'élévation s'obtint par le déroulement du câble.

Digitized by Google

Comme exemple du parti que l'on peut tirer des photographies ainsi obtenues, un plan général de Casablanca et du camp du général d'Amade a été rédigé avec les documents obtenus. La détermination du point d'où a été prise la photographie et de l'altitude de l'appareil se fait instantanément et avec une grande précision. C'est ainsi que l'altitude a pu être déterminée à moins de 0^m50 près sans le secours d'aucun baromètre ni indicateur d'aucune sorte, uniquement d'après la photographie et la connaissance de trois points connus en position et en altitude. Ce procédé de photographie aérienne ainsi que les méthodes spéciales qu'il comporte sont applicables avec la même facilité aux opérations terrestres. On a, en effet, opéré au Maroc à bord des navires à l'ancre, avec tous les inconvénients de l'espace restreint.

La photographie par ballon monté s'applique uniquement aux opérations du temps de guerre. Elle présentera des avantages considérables si l'on sait l'utiliser avec méthode et si l'on a recours à des procédés essentiellement simples de restitution.

Le ballon libre est destiné en principe aux communications d'une place assiégée avec l'extérieur (nous avons vu dans la *Conquête de l'air*, les services rendus par les ballons lors du siège de Paris) mais il est facile de concevoir quel parti pourra en tirer, au point de vue de la reconnaissance, un assiégeant qui fera traverser la zone investie à un ballon libre planant à grande altitude. Dans ce cas particulier et dans ce cas seulement, la photographie à pointage vertical sera applicable. A 2,500 mètres, avec un appareil ordinaire de 0^m25 cent. de distance focale moyenne, on obtiendra sur chaque photographie, une zone carrée de 2,000 mètres de côté représentant le terrain à l'échelle de 1/10,000 c'est-à-dire reproduisant exactement la place à l'échelle du plan directeur. Si le ballon part par un vent de 60 kilo-

Digitized by Google

mètres à l'heure, il parcourra les 2,000 mètres en 2 minutes, temps largement suffisant pour changer la plaque et se préparer à l'exécution d'un nouveau cliché se raccordant avec le premier.

Le ballon captif est depuis longtemps utilisé avec le repérage des objectifs d'artillerie. Il est facile, avec des appareils téléphotographique, de 0^m60 à 1 mètre de foyer, de déterminer des objectifs à 6 à 8 kilom. de distance. Les expériences faites par le commandant Bouttieaux en 1896, par les aérostiers militaires dans toutes les manœuvres du siège, par le capitaine Lindecker en Chine, les résultats fournis par les aérostiers, au Maroc, suffisent à démontrer la valeur du procédé.

Le ballon dirigeable, exécutant des reconnaissances au-dessus des régions non encore occupées par des troupes, permettra d'opérer des relevés photographiques du plus grand intérêt. Mais l'absence de toute base présente *a priori* de sérieuses difficultés. Dans le cas des reconnaissances à bord des ballons libres ou captifs, on peut, en effet, s'appuyer sur des triangulations sommaires exécutées à terre par les brigades topographiques des troupes de siège. Ici, au contraire, l'on parcourt des régions sur lesquelles on n'a aucune donnée géométrique précise. La méthode étudiée en France par le capitaine Sacconey repose sur le principe suivant : si l'on possède deux vues photographiques d'une même région et si l'on connaît exactement le degré d'inclinaison du pointage, il est facile de raccorder l'une par rapport à l'autre ces deux photographies et de lever ensuite point par point (planimétrie et nivellement) tout le terrain compris dans leur champ. L'échelle du dessin est fixée par la différence de hauteur barométrique des deux stations d'où l'on opère.

Nous venons donc de voir, dans les quelques pages qui précèdent, quel rôle joue l'aérostation scientifique dans l'humanité. Nous n'avons fait qu'effleurer le sujet, ne pouvant

Digitized by Google

dans cette chronique aérienne accaparer l'entièreté de la *Revue de Belgique*. Des volumes et des années de travail ne suffiraient pas à dire simplement les merveilles de cette science. Notre intention est d'en signaler l'existence afin que la majeure partie du public lisant sache au moins que l'aérostation est une science et non un agrément sportif. Nous avons la ferme conviction de réussir à les instruire par ces actualités scientifiques. Notre ténacité sera jugée excusable.

L.-G. SUAIN.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

C'est le moment de grande et courageuse activité. Finis les débuts, et je dirais volontiers, finies les reprises, si un théâtre pouvait faire annuellement peau neuve. Hélas ! il ne le peut, et peut-être est il préférable qu'il n'en soit pas ainsi. Ni public ni artistes ne se renouvellent complètement ; pourquoi voudriez-vous que le répertoire, surtout le répertoire lyrique, soit mué du tout au tout. Oubliez-vous que l'habitué a ses servitudes volontaires, son train-train mental, sa paresse qu'il porte comme une livrée et qui lui tient chaud ?

Donc on a été sagement inspiré en nous rendant, après un opéra de Meyerbeer ou de Rossini, un autre opéra de Rossini, j'entends *Le Barbier*, et je ne regrette qu'une chose, c'est qu'on ait omis de nous rendre un autre opéra de Meyerbeer, j'entends *Les Huguenots*. J'avoue mon faible pour *Les Huguenots* et je suis surpris, je suis scandalisé de ne plus les voir à l'affiche. C'est comme un enfant qu'on priverait de dessert ; je me prends à me demander quelle peccadille j'ai bien pu commettre pour qu'on me refuse l'infinie volupté d'entendre : « Nobles seigneurs, salut ! » et « Tu l'as dit, ce mot si charmant ». O oui, si charmant !

Le charme, n'est-ce pas ce que la nature a refusé obstinément à la plupart de nos nouveaux compositeurs ? Il en est parmi eux qui ont la vigueur, la véhémence, la brutalité aussi ; il n'est pas un seul qui nous enchante par ses dons mélodiques dont la génération romantique a gardé, dans le drame musical, le merveilleux secret. Des maîtres actuels de la scène lyrique, seul peut-être M. Massenet sait charmer encore ; mais ce qu'il y a de captivant, d'enivrant, d'étrangement voluptueux dans son art ne correspond pas à la sorte de sensation douce et pénétrante que nous cause la mélodie de 1830.

M. Nouguès n'a donc pas le charme, lui non plus. Pourtant il est gracieux, il est mignard ; il connaît la manière élégiaque, et à ce point de vue, le pre-

Digitized by Google

mier et le dernier tableau sont admirablement conçus. Ce qui lui manque, c'est le sens de certaines délicatesses, c'est cette ingéniosité pénétrante qui trouble et ensorcelle. On l'écoute, on le suit, puis on sursaute; un heurt, une dissonnance, une vulgarité vous troublent, et vous vous reprenez. Certes, il a le sens des ensembles: il sait déchaîner la tempête des cuivres, et les scènes du Palatin, du cirque ne manquent pas de puissance; mais pourtant c'est le livret, le jeu des artistes, la mise en scène, toute cette savante complicité extérieure, à quoi nous estimons qu'il est redevable d'une émotion, contre laquelle on se défend en vain.

C'est qu'il est admirable son sujet, qu'il agite quelques-uns des plus grands problèmes du passé. L'épicurien Pétrone, Néron, l'apôtre Pierre, l'amour païen et l'amour chrétien, tout est inclus dans ce drame, long et multiple comme une encyclopédie.

Et quel effort il a fallu accomplir pour le mettre à la scène, le rendre intelligible! C'est peut-être la première fois que les décors, les masses chorales tiennent un emploi aussi décisif dans l'action On me dit qu'on va jouer à Namur cet opéra tumultueux. Eh bien, je plains les Namurois s'ils n'ont pas un directeur disposé à un gaspillage frénétique. Non, mais voyez-vous cela, le cirque réduit à une douzaine de figurants et grand comme vos deux mains, Néron en cretonne ou Pétrone en calicot. Depuis vingt ans on n'avait plus fait autant de folies à Bruxelles pour amuser les yeux.

Les artistes se sont mis à l'unisson. Ils étaient admirablement costumés, et ils daignaient, bien que ce fût subsidiaire, jouer avec tout leur talent. Ils ne sont que des figures perdues dans une immense fresque; ils n'ont qu'un geste à faire. N'importe, ils le font bien, M. Decléry est à tirer hors de pair, et M. Lestelly, dans un emploi déjà moins important, Mme Béral, dans un rôle de grâce ingénue, l'ont remarquablement secondé. Je m'en voudrais d'oublier le délicieux soprano de Mlle Heldy et la belle voix grave de Mlle Degeorgis. Jusqu'au dernier bout de rôle était d'ailleurs su à la perfection.

Au Parc on nous a donc rendu *Les ganaches* avec une excellente interprétation. Réservée d'abord au public féminin des Matinées littéraires, l'œuvre a été applaudie pendant quelques soirs. J'avoue m'y être amusé comme il y a vingt ans. Ce diable de Sardou a écrit à la vapeur des chefs-d'œuvre de verve, dont le dialogue — et c'est surtout vrai des *Ganaches* — a gardé la fermeté, le relief, le trait malgré les rides de l'âge. Toutes les discussions animées qui emplissent le premier acte, et coupent le fil de l'action dans les autres aussi, ne sont plus bien attrayantes pour les hommes de 1910 que nous sommes bon gré mal gré, et la R. P., les pensions ouvrières, le syndicalisme sont nos turlutaines favorites, et non plus les barrières de classes et autres dadas de nos grands-pères. Mais, en écoutant cette comédie si vivante et si spirituelle en dépit de ce qu'elle a de néfaste et de périmé, je me disais que, sous d'autres étiquettes, ce sont toujours

Digitized by Google

les mêmes pièces de musée devant lesquelles nous faisons les mêmes stations. Les problèmes sociaux sont éternels, et tel qui se rallie au S. U. après l'avoir abominé, descend en droite ligne du duc de la Rochepéans, qui se résigne au télégraphe électrique et aux chemins de fer après avoir pesté contre ces nouveautés démocratiques. Nous avons tous notre coin de ganache, et à côté de nous se dresse quelque Marcel Cavalier, petit-fils d'un larbin ou d'un manuel, pour nous réciter la tirade que déjà J.-J. Rousseau dictait à l'attention de nos arrière-grands-parents.

MM. Gournac, de Gravone, Séran et Carpentier ont très bien joué *Les Ganaches*, et Mmes Roger et Roy-Fleury s'y sont distinguées dans des tâches secondaires.

L'Alcazar, après quelques tâtonnements, nous a enfin donné *La vierge folle*. Il avait bien mérité de nous en remontant *Les trois filles de M. Dupont*, œuvre indécise et probe de la jeunesse de M. Brieux. La comparaison entre cette œuvre et *Les ganaches* m'amusa, et je n'hésite pas à dire qu'elle fut tout à l'avantage de Sardou, si l'on n'envisage que la portée scénique d'un écrit de théâtre. En revanche, M. Brieux reprend l'avance si l'on apporte d'autres préoccupations en prenant son billet que de passer une bonne soirée. Il fournit un sujet d'étude, il se livre lui-même avec une sincérité passionnante, tandis que le magicien de Marly vous ferme impitoyablement au nez la porte de son atelier.

Et *La vierge folle!* Eh bien, oui, parlons-en, après tout le monde, après la critique de Paris et même celle de Bruxelles. « Quel métier! comme disait spirituellement l'autre soir, un chanteur des Variétés, après les cent pantalonnades auxquelles le condamnait son emploi. » (Et le public d'applaudir!)

La grande nouveauté de *La vierge folle*, c'est de nous apporter une formule inédite de l'art; c'est d'avoir été tout proche de cette « naïveté profonde » et de cette « grande invention » en quoi Michelet résumait si parfaitement le génie. On prétendra, on a prétendu que M. Bataille nous y donne aussi une définition nouvelle de l'amour. Je ne sais pas, je doute plutôt. Dans *Une femme passa!*, déjà dans *La massière*, dans *La rivale* et dans dix autres pièces on nous a montré d'admirables caractères de femmes, gardiennes obstinées du foyer, décidées à sauver la pierre sur laquelle il est bâti, fortes devant la tempête conjugale, compatissantes et maternelles, d'autant plus mères qu'elles n'ont pas d'enfant. Rappelez-vous, dans *La rivale*, l'accent à la fois triomphant et douloureux avec lequel l'*autre* vient annoncer qu'elle est enceinte, tandis que, stérile comme Agar, l'épouse baisse la tête... Ici, l'enfant n'apparaît point, pas même la promesse de l'enfant. Il faut en savoir gré à M. Bataille. Il a eu la grande probité de simplifier le problème; en même temps il a eu la grande habileté de le résoudre de la seule façon qui fût plausible. J'ai rarement quitté le théâtre avec la conviction aussi ferme que tout était fini, bien fini, que cela s'arrangeait au mieux pour tout le monde. Les Charrance vont rouvrir leur salon après un deuil

Digitized by Google

qu'ils expliqueront de façon naturelle (un accès de fièvre chaude de leur malheureuse fille), et M. et Mme Armaury rentreront ensemble, vieillis de vingt ans, peut-être, unis certainement dans la souffrance...

Mais là n'est pas la suprême beauté de l'œuvre. Elle est dans la simplicité des moyens. Pour nous sortir d'affaire, il n'a fallu à l'auteur qu'une logique inflexible. Aux autres, à lui-même jadis, il avait eu besoin de tant de choses, de moyens si ingénieux! Je n'ai regretté ici que les lettres anonymes; à son prochain chef-d'œuvre, le plus beau de nos dramaturges dédaignera même cela, et il fera bien.

Mme Bady a joué *La vierge folle* comme M. Bataille l'avait conçue : tout en sensibilité, dans une perpétuelle attitude élégiaque, si savamment variée toutefois et graduée surtout qu'elle ne déplaît ni n'agace un seul instant. Cette statue de la douleur est toujours animée, toujours belle à contempler. Mlle Carèze est délicieuse d'inconscience et de fraîcheur. M. Escoffier n'est pas odieux, et cela, c'est tout à fait extraordinaire. M. Lemonnier dirait qu'il est « l'homme en amour ». Notre pitié l'accompagne jusqu'au bout et même parfois notre envie; ni vulgarité, ni érotisme, ni immoralité, non vraiment rien de cela n'est en lui. Quel noble spectacle!

JEAN DE WARNANT.

* * *

Les livres.

Signalons l'*Album historique de la Belgique*, que publie chez Van Oest, à Bruxelles, MM. H. VANDER LINDEN et HENRI OBREEN. C'est un recueil méthodiquement conçu et qui est illustré avec beaucoup de soin. Cinq fascicules ont paru : un est consacré à la période des origines (xe-xie siècles), c'est-à-dire aux styles byzantin et roman; le gothique triomphe dans la suite, c'est-à-dire dans les trois fascicules consacrés aux principautés et villes; le cinquième vient de paraître; il est, suivant la théorie de M. Pirenne, dont l'influence paraît avoir tout déterminé ici, destiné à l'illustration de l'époque d'unification des Pays-Bas, que les auteurs, un peu ambitieusement, font remonter à 1384. On y voit, notamment, une très belle reproduction d'un manuscrit des *Chroniques du Hainaut*.

* * *

M. LÉON PASCHAL a publié (in-8°, Paris, *Mercure de France*) un gros livre plein d'idées et de faits, que la place nous manque pour analyser ici : *Esthétique nouvelle fondée sur la Psychologie du Génie*. Nos lecteurs le connaissent déjà, puisque nous en avons donné un extrait. L'œuvre se subdivise en trois parties, des préliminaires, où les doctrines antérieures sont exposées et discutées attentivement, un long développement sur le génie, sa psychologie et ses modes de création, enfin une dernière partie

Digitized by Google

où sont envisagés certains problèmes spéciaux, certaines conséquences de l'élaboration de l'œuvre chez l'homme supérieurement doué. On connaît la manière de M. Paschal, à la fois méticuleuse et de large rayonnement ; cet esprit philosophique est, en même temps, curieux du détail et excelle à l'enchâsser dans le long tissu démonstratif. Ce gros livre paraît court et ne rebutera personne.

* * *

Au même ordre d'idées, quoique bien différemment conçu, se rattache un volume de M. Guiard sur Victor Hugo. Il est intitulé *La fonction du poète* (Paris, Bloud, in-12). M. Guiard y suit le développement de la conscience littéraire de l'auteur de *Cromwell* avec un soin patient, sans négliger les sources externes d'information. Malheureusement, la lecture de son livre est rendue pénible par un extrême asservissement au sujet et un manque de variété excessif. Que les conclusions en soient tendancieuses, c'est ce qui n'étonnera personne ; mais hâtons-nous d'ajouter qu'il y a chez l'auteur un fond de sincérité et un désir de justice dont on ne peut méconnaître le prix.

* * *

V.-H. Friedel, *La pédagogie dans les pays étrangers*. Problèmes, solutions (Paris, Roustan, in-12). — M. Friedel, qui vient d'être nommé chef de cabinet du ministre de l'instruction publique, à Paris, a longtemps vécu à l'étranger, il a notamment enseigné à Liverpool. Rentré en France, il a rendu de nombreux services au Musée pédagogique, dont il était hier encore le secrétaire-archiviste. C'est à ses fonctions que se rattachent les études réunies ici; elles sont relatives à l'obligation scolaire et postscolaire, à la préparation professionnelle des instituteurs, aux médecins scolaires et aux tribunaux pour enfants criminels. L'auteur y montre tout ce qui a été déjà fait, à l'étranger, dans ces diverses voies et en tire des leçons pour son pays ; elles ne seront pas perdues pour le nôtre, car les règlements et statistiques se rattachant à la fréquentation scolaire ne sont pas négligeables dans un pays qui n'a pas encore assuré celle-ci par une loi ; d'autre part, la préparation universitaire des instituteurs ne peut non plus nous laisser indifférents, et je signale à nos amis du Hainaut les pages si substantielles sur le programme des écoles normales allemandes.

W.

* * *

Signalons la deuxième édition (grand in-8°, chez Dufrane-Friart, à Frameries) de l'anthologie de M. Louis Piérard, intitulée : *Aimons les arbres*. On a déjà dit les mérites de ce recueil qui, dans notre enseignement, répond à une préoccupation très louable et à un indéniable besoin. L'éclectisme des choix de M. Piérard n'est pas moins louable, quoiqu'on puisse s'étonner

Digitized by Google

qu'il ait si strictement limité le nombre de ses emprunts aux écrivains du passé et que notamment toute la littérature *naturiste* de 1750 à 1830, si abondante et si variée, soit restée lettre morte pour lui.

* * *

Dr J. TRIPOT. *Au pays de l'or, des forçats et des peaux-rouges* (Paris, Plon, in-12). — C'est le récit agréable, semé d'anecdotes, de détails savoureux, d'une mission, dont faisait partie l'auteur, dans les régions peu explorées de la Guyane française. On y trouvera sur les forçats, leur mentalité, leurs mœurs, etc., des renseignements qui semblent tout à fait dignes de créance. Mais les amateurs d'inconnu et d'imprévu s'y délecteront aussi. Il est curieux de rapprocher de ce livre celui que M. R. Huchard vient de publier sous ce titre : *Aux Antilles*, hommes et choses (chez Perrin). Certes, le ton en est différent, et, sans prétention supérieure peut-être, l'auteur de cette narration manifeste, de-ci de-là, des prédilections d'un autre genre; sa sensibilité se trahit plus aisément, en outre, c'est un bon Français, qui a des opinions arrêtées sur maint sujet politique et philosophique et ne les dissimule point. Néanmoins, il raconte avec aisance et charme, et quand il décrit la Martinique, la Guadeloupe et jusqu'à cette petite île de la Dominique, où les Anglais ont installé avec leur domination le confort et le sens pratique de la race, nous le suivons avec une attention émue.

* * *

ALBERT DAUZAT, *La vie du langage* (in-12, Paris, Colin). — En un livre agréable, bien ordonné et clairement écrit, M. Dauzat, dont nous avons déjà signalé un autre volume sur la langue française, a groupé la plupart des notions que le public cultivé a intérêt à s'assimiler, s'il veut bien renoncer à sa complète ignorance des questions linguistiques. Il est indéniable que le même homme qui rougirait d'avouer qu'il n'a pas la moindre idée de ce que furent les grandes doctrines philosophiques du passé et qui se croit ferré sur l'impératif catégorique de Kant et sur les principes du comtisme sourit dédaigneusement lorsqu'on lui parle de dissimilation consonantique, de « *Lautverschiebung* » ou de loi du moindre effort dans la phonétique générale. C'est contre quoi M. Dauzat entend réagir utilement.

Son plan est très simple. Il a successivement étudié les phénomènes mécaniques, psychologiques, sociaux et littéraires du langage. Il a dit là-dessus les choses essentielles, ce que, dans l'argot professionnel, on appelle le « courant ». Il ne s'est pas interdit les incursions dans les langues étrangères; mais il a pris la plupart de ses exemples en France, dans la langue usuelle et les patois. Il y a bien peu d'endroits où le lecteur non averti sera arrêté par sa terminologie, et on serait plutôt tenté de lui reprocher une excessive simplification et, même parfois, l'escamotage trop

Digitized by Google

habile de difficultés encore pendantes. Sans s'interdire toute polémique (et M. Passy est contredit notamment par lui avec une visible complaisance), M. Dauzat s'est pourtant attaché surtout à des faits bien établis et à des points de doctrines hors conteste. Il aurait pu insister sur le langage littéraire dans ses rapports avec telle ou telle étape de la culture générale, sur la phonétique syntaxique et aussi sur les questions d'origine, dont il se désintéresse à l'excès. W.

* * *

ALBERT CROQUEZ, *Les peintres flamands d'aujourd'hui* (Bruxelles, Havermans). — Notices très simples et très gentiment tournées, mais où l'on aurait tort d'aller chercher les éléments d'une description technique ni d'une caractéristique bien profonde. L'auteur est un enthousiaste et ne s'en cache point. Pourquoi il range parmi les « Flamands » Géo Bernier, ce Namurois; Duhem, né à Douai et qui y a beaucoup vécu; surtout Henry Le Sidaner, qui, originaire de l'île Maurice, s'est fixé dans le Bray-Picard, c'est ce que nous avons de la peine à comprendre et qui déplaira à nos wallonisants. Au surplus, ceux-ci liront, pour se consoler, un avant-propos belliqueux où il y a d'utiles vérités, mais aussi un tantinet d'exagération.

* * *

LUCIEN LAMBEAU, *Bercy* (in-4°, illustré de plans et de planches, Paris, Ernest Leroux, éditeur). — Ce volume, publié sous les auspices du conseil général de la Seine, est le premier d'une série qui réunira, selon le vœu de l'assemblée départementale, les matériaux actuellement dispersés d'une histoire des quartiers périphériques de Paris jusqu'au moment de leur annexion à la capitale.

La rédaction de ce travail a été confiée à M. Lucien Lambeau, que ses fonctions de secrétaire de la commission du Vieux-Paris désignaient au choix de l'administration préfectorale.

L'auteur s'est attaché à reconstituer la topographie de l'ancien Bercy et à recueillir tous les documents existants sur les vastes domaines qui, avant la Révolution, couvraient la plus grande partie de son territoire. Il a retracé ensuite l'histoire de sa vie administrative, politique et commerciale. Un important appendice rassemble, sous la rubrique *Pièces justificatives*, et dans leur texte intégral les matériaux de cette histoire. Des photogravures et des plans relèvent le luxe de cette publication.

* * *

PAUL DÉROULÈDE, *Qui vive? France « quand même! »* Un vol., in-16, Paris, Bloud.

De quelque façon qu'on apprécie l'action politique de Paul Déroulède, personne ne conteste les qualités de merveilleux entraîneur d'hommes qu'il

Digitized by Google

a manifestées au cours de sa carrière oratoire. Et cependant, tandis que son œuvre en vers est entre toutes les mains, on n'avait pas encore songé à réunir ses discours. On les trouvera ici, du moins ceux d'entre eux qui ont retenti à travers le pays et qui font, pour ainsi dire, partie de son histoire. L'auteur n'a pas cru qu'il dût faire disparaître de ces pages tout ce qui n'a pas trait directement à des revendications nationales et à la reprise des provinces perdues, estimant qu'il y aurait eu hypocrisie, sinon lâcheté, à dissimuler ses opinions personnelles et à faire le silence sur les graves conflits politiques auxquels il a été mêlé. Le lecteur trouvera là l'ensemble des doctrines et des croyances qui font l'âme de la Ligue des patriotes. Le distingué secrétaire de cette ligue, M. Florent Matter, a rédigé de brèves notices qui remettent en leur cadre chacun des morceaux dont est composé ce livre.

* * *

Ramón Menéndez Pidal, *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole* (trad. H. Mérimée, avec préface de M. E. Mérimée, Colin, in-12). L'auteur de ce beau livre, M. Ramón Menéndez Pidal, doit être placé au premier rang des érudits qui étudient l'évolution historique et philologique des légendes épiques de l'Espagne. Depuis 1898, date à laquelle il publia *La légende des infants de Lara*, qui fit sensation dans le monde des romanistes, il a, dans de nombreuses monographies, élucidé certains points obscurs de la question si délicate et si controversée de l'épopée espagnole. Il en a détaché un fragment pour les *Mélanges Wilmotte*, où son travail voisine avec ceux de tant d'autres savants européens. Il lui restait à exposer cette question dans un ouvrage d'ensemble, accessible au public cultivé.

L'occasion a été fournie à M. Pidal par l'université américaine Johns Hopkins, qui lui avait demandé d'occuper, en 1909, une chaire où se firent entendre des maîtres comme Brunetière. Les conférences qu'il a données là-bas ont été prononcées en français d'après une traduction préparée par M. Henri Mérimée, maître de conférences à l'université de Montpellier. C'est cette traduction retouchée et mise à jour sur les indications de l'auteur lui-même qui forme le présent ouvrage.

* * *

Encore un volume sur *La révolution ottomane* (Paris, Giard-Brière, petit in-8°). Il est de l'auteur d'une *Histoire de la Turquie* déjà analysée ici. C'est une œuvre de bonne foi, de patriotisme ardent, dont la sincérité va jusqu'à revenir sur des jugements émis antérieurement, à en confesser l'imprudence. Ce qui lui manque en critique, elle le récupère en enthousiasme. Toutefois, ne demandons pas à l'auteur l'impartialité d'un historien. C'est un écrit de polémique qu'il nous offre, parfois même de polémique personnelle. Est-ce à dire qu'il faille le négliger? Non, car il nous fait

Digitized by Google

pénétrer dans certaines arcanes, il nous révèle certains dessous assez déconcertants du mouvement jeune-turc. Et, à côté de cela, il réunit d'utiles indications sur le rôle des Européens là-bas, particulièrement des congrégations dont Youssouff Fehmi est un adversaire peu traitable, étant partisan résolu du pouvoir spirituel du padischah et, à ce titre, opposé aux privilèges de toute sorte dont les autres confessions jouissent en Turquie.

* * *

J. CHAILLEY, *L'Inde britannique*. On n'a pas oublié la belle étude de M. Albert Métin sur ce sujet. M. Chailley, en reprenant la question, se devait à lui-même et à ses lecteurs, d'y apporter des vues originales et une documentation nouvelle. On peut affirmer qu'il en est ainsi. Son bel in-8° est une suite à d'autres monographies sur l'Indo-Chine et sur Java.

Dans le présent ouvrage (Paris, Colin, in-8°), l'auteur s'est proposé le même objet que dans les précédents : décrire les sociétés indigènes et montrer comment les Européens les gouvernent et les administrent. Mais, cette fois, la matière est singulièrement plus ample et traitée plus à fond. C'est là le travail, assidu et sagace, de dix années, le fruit de plusieurs voyages faits par l'auteur à d'assez longs intervalles pour qu'ils aient pu lui servir à voir mieux et à mieux contrôler ses vues premières.

Après avoir décrit le pays, ou du moins certaines régions pittoresques, M. Chailley analyse la société en ses principaux éléments et consacre des pages rapides, claires et attachantes à la population et à ses diverses classes, au mariage et à la condition des femmes et des veuves, aux professions et métiers, à la religion, à la caste, au parti de la réforme sociale, au parti national, aux relations entre Anglais et Indiens.

Puis, cette société ainsi constituée, si singulière et si compliquée dans sa variété, il nous dit comment les Anglais la gouvernent. C'est la partie originale et forte de son travail, ce qu'il appelle « la politique indigène ». Il montre en quoi elle se distingue de l'administration proprement dite.

Il en décrit alors, en sept chapitres solides et d'un intérêt passionnant, les procédés sur les divers terrains où elle opère : les États et les princes, les tribus et les chefs, les classes agricoles et la propriété, la loi, la justice, l'éducation, enfin la part des indigènes dans l'administration de leur pays.

L'auteur n'a pas formulé de conclusions : elles se dégagent d'elles-mêmes au cours de l'ouvrage. C'est ce qu'il appelle les « idées directrices ». Elles transparaissent partout; elles sont la moelle de ce travail, qui se recommande par la nouveauté du sujet et la pénétration des vues.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Pages

Henri Schoen. Édouard Rod 5
L.-G. Suain. La guerre ou la paix 26
Antonine Coullet. Le major Ozaka. 40
A.-J. Wauters. Le siècle de Rubens et l'exposition d'art ancien. (*Fin.*). . 57
Michel Épuy. Du peuple-enfant au peuple-roi. (*Fin.*) 77
O. Merten. Les abus de l'érudition 92
Petite chronique 96

LIVRAISON D'OCTOBRE

Émile Waxweiler. L'université de demain 105
Jules Vieujant. La vie est-elle chère? 123
Arthur Bovy. Enseignement mnémonique et enseignement expérimental. 130
Ernest Zahn. La mère. 145
Ernest Mahaim. La Belgique vue par un Anglais 159
J. Fürstenhoff. La question des langues en Belgique 171
Arthur Oliviers. La politique coloniale anglaise en Afrique. (*Fin.*). . 183
Petite chronique 198

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Émile Buisset. Cantines scolaires et cantines communales 205
Omer Buysse. L'enseignement technique en Belgique 213
Ernest Zahn. La mère. (*Suite.*) 233
Félix Goblet d'Alviella. Quelques considérations sur la Représentation proportionnelle 252
Pierre Desbuys. Français et allemand. 273
L.-G. Suain. Aérostation scientifique 283
Petite chronique. 298

LIVRAISON DE DÉCEMBRE

Paul Pelseneer. L'enseignement des sciences biologiques 305
Henri Bourgeois. La littérature finnoise 323
Jules Vieujant. La vie chère 334
Omer Buysse. L'enseignement technique en Belgique. (*Fin.*) . . . 345
Ernest Zahn. La mère. (*Fin.*) 368
L.-G. Suain. Aérostation scientifique. (*Fin.*) 383
Petite chronique 401

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OCT 27 1949

The Ohio State University
3 2435 06096846 8

OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
8 03 10 30 8 17 013

Digitized by Google